



The Kiss Quotient

HELEN HOANG

Hugo Roman

NEW ROMANCE®

The Kiss Quotient

HELEN HOANG

Traduit de l'anglais (américain) par Fabienne Vidallet

Hugo Roman

OceanofPDF.com

©Helen Hoang, 2018
Première publication par Berkley, 2018
Berkley est un label de Penguin Random House LLC
Tous droits réservés
Titre original : *The Kiss Quotient*

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits réservés y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Collection New Romance[®] créée par Hugues de Saint Vincent
Collection New Romance[®] dirigée par Arthur de Saint Vincent
Ouvrage dirigé par Sylvie Gand
Illustration de couverture : © Shutterstock et © Colleen Reinhart in-house
Couverture : © Colleen Reinhart in-house

Pour la présente édition
© 2019, Hugo Roman, département de Hugo Publishing
34-36, rue La Pérouse
75116 Paris
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755650853

Ce document numérique a été réalisé par *Nord Compo*.

OceanofPDF.com

Ce roman est dédié à ma famille.
Merci Ngoai, Me, Chi 2, Chi 3, Chi 4, Anh 5 et 7
d'être mes havres de paix.
Merci mon chéri de m'aimer malgré mes étiquettes,
mes excentricités et mes obsessions.
Merci B-B et I-I d'avoir laissé votre maman écrire.
Vous êtes ce qui m'est arrivé de mieux.

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Épilogue

Note de l'auteure

Remerciements

OceanofPDF.com

1

— Je sais que tu détestes les surprises, Stella. Comme nous voulons à la fois te faire part de nos attentes et te fournir un délai raisonnable, nous tenons à te dire que nous sommes prêts à avoir des petits-enfants.

Stella Lane leva les yeux de son petit déjeuner pour les poser sur le visage vieillissant mais gracieux de sa mère. Un maquillage subtil attirait l'attention sur son regard couleur café, prêt à en découdre. Voilà qui n'augurait rien de bon pour Stella. Quand sa mère avait quelque chose en tête, elle ressemblait à un ratel enragé : pugnace et tenace mais sans les grondements ni la fourrure.

– Je vais garder ça à l'esprit, répondit Stella.

Le choc céda rapidement la place à un déferlement de pensées paniquées. Petits-enfants signifiait bébés. Et couches. Des montagnes de couches. Des couches qui explosent. Et des nourrissons hurlant, vomissant des braillements de *banshee* à vous écorcher l'âme que même les bouchons d'oreilles les plus performants ne pouvaient oblitérer. Comment des êtres aussi petits pouvaient-ils pleurer aussi fort et aussi longtemps ? En outre, qui disait bébé disait mari. Mari signifiait petit ami. Petit ami signifiait draguer. Draguer signifiait *coucher avec des hommes*. Elle frissonna.

– Stella, ma chérie, tu as trente ans. Te voir encore célibataire nous inquiète. As-tu essayé Tinder ?

Elle saisit son verre d'eau et en avala une gorgée, aspirant accidentellement un glaçon dans le processus. Elle s'éclaircit la voix avant de répondre.

– Non. Je n'ai pas essayé.

La seule idée de Tinder, et des rendez-vous qui en découlaient forcément, lui donnait des suées. Tout lui répugnait dans la drague : le fait de devoir s'écarter de sa routine confortable, la conversation forcément inepte et déroutante, sans parler, encore une fois, du sexe...

– J'ai reçu une promotion, déclara-t-elle dans l'espoir de distraire sa mère.

– Encore ? répondit son père en abaissant le *Wall Street Journal*, dévoilant ses yeux derrière ses lunettes en métal. Tu as été promue il y a à peine six mois. C'est phénoménal.

Revigorée, Stella s'avança un peu sur son siège.

– Notre dernier client, un vendeur en ligne que je ne peux pas nommer, nous a fourni des données merveilleuses avec lesquelles je peux jouer toute la journée. J'ai créé un algorithme pour les suggestions d'achats. Apparemment, il fonctionne mieux que prévu.

– Quand est-ce que tu prendras ton nouveau poste ? demanda son père.

– Eh bien... (La sauce hollandaise s'était mélangée au jaune de ses pâtes de crabe Benedict et elle essaya de séparer les deux liquides dorés avec la pointe de sa fourchette.) J'ai refusé la promotion. C'était un job d'économètre en chef : j'aurais eu cinq personnes sous mes ordres et été obligée d'interagir davantage avec les clients. Je veux juste manipuler des données.

Sa mère balaya cette remarque d'un geste désinvolte.

– Tu te reposes sur tes lauriers, Stella. Si tu cesses de te stimuler, tu n'amélioreras plus ta sociabilité. Dis-moi, as-tu des collègues avec lesquels tu aurais envie de sortir ?

Son père posa son journal et croisa les mains sur son ventre proéminent.

– Comme ce garçon, Philip James ? Quand on l'a rencontré à la dernière soirée de ton entreprise, je l'ai trouvé tout à fait sympathique.

Les mains de sa mère voletèrent jusqu'à sa bouche comme des pigeons fondant sur des miettes.

– Oh, pourquoi n'ai-je pas pensé à lui ? Il était très poli. Et agréable à regarder.

– Il n'est pas mal, je suppose. (Stella fit courir les doigts sur la condensation qui avait recouvert son verre d'eau. Pour être honnête, elle avait déjà pensé à Philip. Il était arrogant et agressif et s'exprimait toujours avec une franchise brutale. C'était une qualité qui lui plaisait.) Je pense qu'il a plusieurs troubles de la personnalité.

Sa mère lui tapota la main. Mais au lieu de la lâcher une fois terminé, elle laissa sa main reposer sur la sienne.

– C'est peut-être un homme pour toi, alors, ma chérie. S'il a des problèmes personnels, il se montrera plus indulgent envers ton Asperger.

Même si la remarque avait été proférée sur un ton détaché, elle paraissait artificielle et résonna trop fort aux oreilles de Stella. Un rapide coup d'œil aux tables voisines sous la marquise du restaurant la rassura : personne n'avait entendu. Elle baissa les yeux sur la main qui recouvrait la sienne en réfrénant l'envie de se dégager. Les gens qui la touchaient sans y être invités l'irritaient et sa mère le savait. Elle agissait ainsi pour « l'acclimater ». Ça rendait surtout Stella folle. Philip comprendrait-il ce genre de choses ?

– Je vais y songer, répondit Stella et elle était sincère.

Elle détestait les mensonges et les tergiversations encore plus que le sexe. Et elle voulait vraiment faire plaisir à sa mère et que cette dernière soit fière d'elle. Quoi qu'elle fasse, Stella était toujours en-deçà des attentes de cette dernière et par extension, des siennes. Un petit ami arrangerait les choses. Le problème, c'était qu'elle était absolument incapable de garder un homme.

Sa mère rayonnait.

– Parfait. Le prochain dîner de charité que j'organise aura lieu dans deux mois et je veux que tu viennes avec un cavalier. J'adorerais te voir accompagnée de monsieur James mais si ça ne marche pas, je te trouverai quelqu'un d'autre.

Stella pinça les lèvres. Sa dernière expérience en la matière était justement l'un des blind dates de sa mère. Il était beau, elle le reconnaissait volontiers, mais son sens de l'humour l'avait décontenancée. C'était un investisseur, elle une économiste, ils auraient dû avoir de nombreux points communs. Mais il n'avait pas du tout évoqué son travail. Il avait préféré discuter intrigues de bureau et stratégies de manipulation. La conversation l'avait tellement déroutée qu'elle jugeait ce rendez-vous un échec total.

Quand cet homme lui avait demandé de manière très directe si elle voulait coucher avec lui, elle avait été prise de court. Parce qu'elle détestait dire non, elle avait dit oui. Ils s'étaient embrassés et elle n'avait pas aimé ça. Il avait le goût de l'agneau qu'il avait mangé au dîner. Elle n'aimait pas l'agneau. Son parfum lui avait donné la nausée et il l'avait touchée partout. Comme toujours quand elle se retrouvait dans une situation intime, son corps s'était verrouillé. L'homme avait fini son affaire en un rien de temps. Il avait jeté le préservatif usagé dans la corbeille près du bureau de la chambre d'hôtel ; ça l'avait perturbée. Ne savait-il pas que ce genre de choses

se mettait dans la poubelle de la salle de bains ? Il lui avait conseillé de se détendre un peu et était parti. Elle imaginait sans peine à quel point sa mère serait déçue si elle apprenait que sa fille était une catastrophe en matière d'hommes.

Et voilà qu'elle voulait des bébés à présent.

Stella se leva et s'empara de son sac à main.

– Il faut que j'aille travailler. J'en ai besoin.

Elle était bien en avance sur toutes ses tâches, mais « besoin » était le bon mot. Le travail la fascinait et canalisait les besoins impérieux de son cerveau. Et c'était aussi thérapeutique.

– Je te reconnais bien là, ma fille, constata son père. (Il se leva et épousseta sa chemise hawaïenne en soie avant de l'embrasser.) Tu finiras P.-D.G. de cette boîte.

Tout en le serrant brièvement dans ses bras – ça ne la dérangeait pas qu'on la touche quand elle prenait l'initiative ou quand elle avait eu le temps de s'y préparer – elle sentit le parfum familier de son aftershave. Pourquoi les autres hommes ne ressemblaient-ils pas à son père ? Il la trouvait belle et brillante et son parfum ne lui donnait pas la nausée.

– Tu sais très bien qu'elle éprouve une obsession toxique pour son travail, Edward. Ne l'encourage pas, le réprimanda sa mère avant de reporter son attention sur Stella avec un lourd soupir maternel. Tu devrais sortir avec des gens le week-end. Si tu rencontrais plus d'hommes, tu finirais par trouver le bon.

Son père déposa un baiser sur sa tempe en murmurant :

– J'aimerais bien travailler, moi aussi.

Stella secoua la tête à l'intention de son père tandis que sa mère l'embrassait à son tour. Les perles du collier dont elle ne se séparait jamais s'enfoncèrent dans le sternum de Stella et les effluves de

Chanel N° 5 l'enveloppèrent. Elle toléra l'odeur écœurante pendant trois longues secondes avant de reculer.

– Au week-end prochain. Je vous aime. Au revoir.

Elle salua ses parents de la main avant de quitter l'élégant restaurant du centre de Palo Alto et emprunta le trottoir bordé d'arbres et de boutiques chics. Après avoir parcouru trois cents mètres au soleil, elle atteignit un immeuble peu élevé qui abritait son endroit préféré au monde : son bureau. La fenêtre dans le coin gauche du deuxième étage était la sienne.

La porte d'entrée s'ouvrit quand elle brandit son sac à main devant le capteur et elle pénétra d'un pas alerte dans le bâtiment vide. Elle dépassa le bureau désert de l'accueil, ravie d'entendre l'écho solitaire de ses escarpins sur le marbre et entra dans l'ascenseur.

Une fois dans son bureau, elle entama sa routine bien-aimée. Elle commença par allumer son ordinateur et tapa son mot de passe. Pendant que tous les logiciels se mettaient en route, elle laissa tomber son sac à main dans le tiroir de son bureau et alla remplir son gobelet au robinet de la cuisine. Elle ôta ensuite ses chaussures et les rangea à leur place sous le bureau. Puis elle s'assit.

Ordinateur, mot de passe, sac à main, eau, chaussures, chaise. Toujours dans le même ordre.

Le Système d'Analyses Statistiques, connu sous le nom de SAS, se chargea automatiquement et des torrents de données défilèrent sur les trois moniteurs posés sur son bureau. Achats, clics, horaires de connexion, types de paiement – des choses simples, en vérité. Mais ils lui en révélaient davantage sur les gens que les gens eux-mêmes. Elle étira ses doigts avant de les poser sur le clavier noir ergonomique, impatiente de se perdre dans son travail.

– Oh, salut, Stella, je me disais bien que c'était toi.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et dut cacher sa réaction à la vue inopportune de Philip James qui avait passé la tête dans l'encadrement de la porte. La coupe sévère de ses cheveux roux accentuait sa mâchoire carrée et son polo moulait son torse. Il avait l'air reposé, sophistiqué et élégant – exactement le genre d'homme que ses parents voulaient qu'elle fréquente. Et il venait de la surprendre en train de bosser pour le plaisir pendant le week-end.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues et repoussa ses lunettes sur l'arête de son nez.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis passé récupérer un truc que j'ai oublié hier. (Il extirpa une boîte d'un sachet et l'agita dans sa direction. Stella aperçut le mot DUREX en énormes lettres majuscules.) Bon week-end. Je sais que le mien sera bon.

Le souvenir du petit déjeuner avec ses parents l'assaillit. Des petits-enfants, Philip, la perspective d'autres blind dates, la réussite. Elle se passa la langue sur les lèvres et se hâta de dire quelque chose, *n'importe quoi*.

– Tu avais vraiment besoin d'acheter un paquet aussi gros ?

Les mots avaient à peine franchi ses lèvres qu'elle grimaça.

Il lui adressa son sourire le plus arrogant, un peu plus sympathique grâce à la rangée de belles dents blanches que cela révéla.

– Je suis certain d'en utiliser la moitié cette nuit, vu que la nouvelle stagiaire du patron m'a proposé de passer la soirée avec elle.

Stella avait beau s'en défendre, elle était impressionnée. Cette fille avait l'air très timide. Qui aurait cru qu'elle était en réalité aussi audacieuse ?

– Elle t'a invité à dîner ?

– Et plus si affinités, répondit-il, un éclair illuminant ses yeux noisette.

– Pourquoi tu as attendu qu'elle t'invite ? Pourquoi ne pas l'avoir fait avant ?

Elle croyait que les hommes aimaient prendre l'initiative dans ce genre de situation. S'était-elle trompée ?

Philip fourra l'énorme boîte de préservatifs dans son sac d'un geste impatient.

– Elle vient juste d'obtenir son diplôme. Je ne voulais pas être accusé de les prendre au berceau. Et puis, j'aime les filles qui savent ce qu'elles veulent et qui n'ont pas peur de demander... surtout au lit. (Son regard critique la jaugea des pieds à la tête et il sourit comme s'il pouvait voir à travers ses vêtements. Elle se raidit, mal à l'aise.) Dis-moi, est-ce que tu es vierge, Stella ?

Elle retourna à ses écrans mais les données n'avaient plus aucun sens. Le curseur clignotait.

– Ça ne te regarde pas, mais non, je ne suis plus vierge.

Il pénétra dans la pièce, s'appuya contre son bureau et la considéra d'un air sceptique. Elle ajusta ses lunettes même si ce n'était pas nécessaire.

– Notre célèbre économètre l'a donc déjà fait. Combien de fois ? Trois ?

Il était hors de question de lui avouer qu'il avait mis dans le mille.

– Ce ne sont pas tes affaires, Philip.

– Je parie que tu fais l'étoile de mer en résolvant des fonctions linéaires dans ta tête pendant que le mec fait ce qu'il a à faire. Je me trompe, mademoiselle Lane ?

C'était exactement ce que Stella ferait si elle trouvait le moyen de télécharger des gigabits de données dans son cerveau, mais elle préférerait mourir plutôt que de l'admettre.

– Petit conseil de la part d’un homme qui a pas mal bourlingué : entraîne-toi. Quand on fait ça bien, on y prend goût et quand on y prend goût, les hommes prennent goût à toi. (Il s’écarta du bureau et se dirigea vers la porte en balançant négligemment la boîte de préservatifs à bout de bras.) Bonne semaine interminable.

Aussitôt qu’il eut disparu, Stella se leva pour fermer la porte avec plus de force que nécessaire. Elle claqua bruyamment et son cœur s’emballa. Elle lissa sa jupe crayon de ses mains moites tout en reprenant le contrôle de sa respiration. Lorsqu’elle s’assit à son bureau, elle était trop agitée pour faire autre chose que contempler le curseur clignotant.

Philip avait-il raison ? N’aimait-elle pas le sexe parce qu’elle était nulle au lit ? Pouvait-elle s’améliorer avec de l’entraînement ? L’idée était fascinante. Le sexe était peut-être comme ces autres interactions qui lui demandaient plus d’efforts – comme discuter avec les gens, les regarder dans les yeux et les bonnes manières.

Mais comment faisait-on pour s’entraîner ? Ce n’était pas comme si les hommes lui couraient après comme les femmes avaient l’air de le faire avec Philip. Quand elle parvenait à coucher avec un mec, il était tellement découragé par la médiocrité de l’expérience qu’une seule fois leur suffisait à tous les deux.

Sans parler du fait qu’on était dans la Silicon Valley, le royaume des génies informatiques et des scientifiques. Les hommes disponibles étaient probablement aussi nuls au lit qu’elle. Avec la chance qu’elle avait, elle risquait statistiquement de coucher avec des brêles et de n’en retirer que des mycoses et des IST.

Non, ce qu’il fallait à Stella, c’était un professionnel.

Non seulement ceux-là étaient certifiés sans maladies, mais ils étaient en plus détenteurs d’un palmarès. Du moins, elle le supposait. C’était comme ça qu’elle gèrerait les choses si elle bossait dans ce

domaine. Les hommes normaux étaient séduits par la personnalité, l'humour et les talents au lit – autant de choses qu'elle ne possédait pas. Les professionnels, en revanche, étaient séduits par l'argent. Or, Stella en possédait beaucoup.

Au lieu de travailler sur sa nouvelle base de données, elle ouvrit son navigateur et googla : « Escort masculin baie de San Francisco Californie ».

OceanofPDF.com

2

Quelle enveloppe ouvrir en premier ? Les résultats du laboratoire ou les factures ? Michael était obsédé par les rapports protégés, donc les résultats du test devraient être négatifs. Devraient. Il savait d'expérience que les problèmes pouvaient vous tomber dessus sans crier gare. Les factures à payer, en revanche, étaient toujours les mêmes. Pourries. La seule question c'était « à quel point » ?

Il déchira l'enveloppe contenant le relevé des sommes à payer en se préparant au pire. Combien ce mois-ci ? Il parcourut rapidement le détail jusqu'en bas pour voir à combien s'élevait le montant total. Il laissa échapper un filet d'air qui se transforma en soupir. Ce n'était pas si horrible. Sur une échelle de « ça pique » à « je suis explosé », c'était un simple bleu.

Ce qui signifiait qu'il avait probablement contracté une chlamydia.

Il posa le relevé sur le meuble en métal niché sous la table de sa cuisine et ouvrit les résultats du labo concernant ses derniers tests médicaux. Tout était négatif. Ouf, putain. On était de nouveau vendredi, ce qui signifiait que ce soir, il devait bosser.

Il était temps de se mettre dans de bonnes dispositions pour baiser. Pas évident après avoir pensé aux IST et aux factures. Pendant un instant, il se permit d'imaginer à quoi ressemblerait sa vie s'il avait

moins de charges. Il serait enfin libre. Il pourrait reprendre le cours de son ancienne vie et... La honte le submergea. Non, il ne voulait pas que les factures s'arrêtent. Jamais. Au grand jamais.

Tandis que Michael traversait son appartement miteux pour gagner sa salle de bains en ôtant ses fringues en même temps, il essaya de ranimer l'enthousiasme qui était le sien au début, quand le simple tabou associé à son job lui suffisait. À présent, après trois ans d'escorting, tout ça ne l'intéressait plus. En revanche, l'aspect vengeance de la chose lui plaisait toujours.

Regarde ce qu'est devenu ton fils unique, papa.

S'il découvrait que Michael se prostituait, son père serait dévasté. C'était une idée particulièrement réjouissante. Mais pas du tout excitante. C'était à ça que servaient les fantasmes. Il parcourut mentalement ses préférés. De quoi avait-il envie ce soir ? *Prof sexy ? Femme au foyer délaissée ? Maîtresse cachée ?*

Il ouvrit le robinet de la douche et attendit que la vapeur obscurcisse la salle de bains avant de se placer sous le jet chaud. Inspirer, expirer, se préparer. Comment s'appelait sa cliente ce soir ? Shanna ? Estelle ? Non, Stella. Il était prêt à parier vingt dollars que c'était un pseudo, mais il s'en fichait. Elle avait choisi de payer à l'avance. Il décida de se montrer très sympa avec elle. *Prof sexy*, ce serait.

Il était en première année de fac. Il séchait tous les cours sauf un, celui de madame Stella, parce qu'elle aimait faire tomber la brosse pour effacer le tableau derrière son siège. Il imagina sa jupe qui remontait quand elle se penchait pour la ramasser ; il s'empara de son sexe et commença à se caresser. Une fois le cours fini, il la basculait contre le bureau et relevait sa jupe. Elle ne portait pas de culotte. Il la pénétrait et la baisait sauvagement. Si quelqu'un les surprenait...

Il s'arrêta brusquement avant d'être allé jusqu'au bout. Il était prêt et en condition pour voir madame Stella en dehors du cours.

Il garda ce fantasme en tête tout en finissant de se doucher, se sécha et enfila un jean, un tee-shirt et un blazer noir. Un regard rapide dans le miroir encore embué et un rapide coiffage avec les mains lui confirma qu'il était présentable.

Préservatifs, clés, portefeuille. Par habitude, il relut les remarques spécifiques de sa cliente sur son téléphone.

Ne mettez pas de parfum, s'il vous plaît.

Voilà qui n'était pas difficile. Il n'aimait pas ça. Il glissa son portable dans sa poche avec le reste et quitta son appartement.

Il ne lui fallut guère de temps pour atteindre le parking souterrain du *Clement Hotel*. Tout en traversant le lobby élégant et ultramoderne, il ajusta les revers de sa veste et joua à son petit jeu habituel en imaginant à quoi pouvait bien ressembler sa cliente.

Dans la catégorie « Âge », elle avait indiqué « 30 ans ». Il soupira et corrigea mentalement par cinquante. Chaque fois qu'elles indiquaient un chiffre en dessous de quarante, c'était un mensonge – à moins que ce soit un plan à plusieurs, ce qu'il ne faisait pas. Les enterrements de vie de jeunes filles rapportaient gros mais l'idée de détruire un amour naissant le déprimait sévèrement. C'était peut-être pathétique de sa part mais il voulait vivre dans un monde où les futures mariées ne couchaient qu'avec leurs futurs époux et vice versa. De plus, il était terrifié par les meutes de femmes en chaleur. Il se sentait sans défense sous leurs ongles acérés.

« Stella » pouvait être une quinqu pomponnée qui aimait les bonbons, les spas et les chiens frisés, elle était certainement en fort surpoids et aimait être vénérée au lit – ce qui ne posait aucun problème à Michael. Mais ça pouvait aussi être une quinqu mince qui aimait le yoga, les jus de légumes et les marathons sexuels qui lui

permettaient de mieux faire travailler ses abdos qu'à la salle de sport. Ou, ce qui l'emballait moins, c'était une Asiatique coriace et fonceuse qui l'avait choisi parce qu'en raison de son métissage vietnamien/suédois, il ressemblait beaucoup à Daniel Henney, la star des séries coréennes. Ce genre de nanas ne manquaient jamais de lui rappeler sa mère et après avoir couché avec elles, il avait besoin d'une séance de thérapie en compagnie d'un punching-ball.

Il pénétra dans le restaurant de l'hôtel à l'éclairage tamisé et chercha des yeux une femme brune aux yeux marron qui portait des lunettes. Comme son courrier ne recélait aucune mauvaise surprise apparente, il s'attendait au pire. Il effleura du regard les tables occupées par des hommes d'affaires et finit par s'arrêter sur une Asiatique seule, d'âge moyen, qui était en train d'expliquer à la serveuse comment préparer sa salade. Quand elle passa ses ongles vernis dans ses cheveux bruns méchés, il se dirigea vers elle, l'estomac noué. La nuit promettait d'être longue.

Non, c'était l'apogée d'un semestre de tension sexuelle. Ils en avaient envie tous les deux. Il en avait envie.

Mais avant qu'il ait eu le temps de l'atteindre, un homme plus âgé et fin comme un roseau s'installa sur le siège d'en face et posa la main sur la sienne. Perplexe mais soulagé, Michael recula et scruta de nouveau le restaurant. Aucune femme n'était seule... sauf celle assise dans le coin opposé.

Sa chevelure brune était ramassée en un chignon serré et des lunettes de bibliothécaire sexy étaient posées sur son joli petit nez. En fait, de ce qu'il apercevait, sa tenue tout entière ressemblait à celle d'une bibliothécaire sexy telle qu'on les croise dans les cosplay. Elle portait des ballerines pointues, une jupe crayon grise et un sévère chemisier blanc ajusté boutonné jusqu'au col. Elle avait peut-être trente ans mais Michael ne lui en donnait que vingt-cinq. Elle

dégageait quelque chose de juvénile et de sain, même si elle examinait le menu avec un froncement de sourcils farouche.

Michael jeta un regard autour de lui : il s'attendait à découvrir une caméra cachée ou à voir ses amis surgir de derrière une plante. Il ne vit ni l'un ni l'autre.

Il posa les mains sur le dossier de la chaise en face d'elle.

– Excusez-moi, c'est vous, Stella ?

Elle leva brusquement les yeux et Michael en perdit le fil de ses pensées. Les lunettes de bibliothécaire sexy encadraient la paire d'yeux marron la plus extraordinaire qu'il ait jamais rencontrée. Quant à ses lèvres... elles étaient juste assez charnues pour être tentantes sans altérer son air innocent.

– Je suis désolé. J'ai dû me tromper de personne, déclara-t-il avec un sourire qui, il l'espérait, était plus contrit que gêné.

Impossible qu'une femme dans ce genre ait embauché un escort boy.

Elle cilla et se leva si vite qu'elle bouscula la table.

– Non, c'est bien moi. Vous êtes Michael. Je vous reconnais à votre photo. (Elle lui tendit la main.) Stella Lane. Ravie de faire votre connaissance.

Abasourdi, il considéra son expression avenante et sa main tendue pendant une fraction de seconde. Ses clientes ne le saluaient jamais comme ça. En général, elles l'invitaient à s'asseoir avec un sourire sensuel et une lueur dans les yeux qui disait clairement qu'il leur était inférieur mais qu'elles avaient quand même hâte de découvrir ce qu'il avait à leur offrir. Elle, en revanche, le saluait comme... son égal.

Il se ressaisit rapidement, s'empara de sa main fine et la serra.

– Michael Phan. Ravi de vous rencontrer.

Lorsqu'il la relâcha, elle désigna la chaise d'un geste maladroit.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Il obéit et la regarda se jucher en équilibre précaire sur le bord de son siège, le dos raide. Elle l'examina mais quand il haussa un sourcil à son intention, elle se replongea aussitôt dans le menu. Elle déplaça un peu les verres posés devant elle en plissant le nez.

– Vous avez faim ? Moi, oui. (Elle serrait la carte avec tant de force que ses phalanges blanchirent.) Le saumon est bon ici, le steak aussi. Mon père aime l'agneau (Elle leva les yeux sur lui et malgré l'éclairage tamisé, il la vit rougir. Elle s'éclaircit la voix :) Peut-être pas l'agneau.

Il ne put résister à l'envie de demander :

– Et pourquoi pas l'agneau ?

– Ça a un goût de laine et si vous... quand nous... (Elle contempla le plafond et prit une profonde inspiration.) Je ne pourrai penser qu'aux moutons, aux agneaux et à la laine.

– Compris, répondit-il en souriant.

Elle garda les yeux rivés sur sa bouche comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait dire et le sourire de Michael s'élargit. Les femmes le choisissaient parce qu'elles le trouvaient séduisant. Mais peu d'entre elles l'admiraient aussi ouvertement. C'était flatteur et amusant.

– Et vous ? Y a-t-il des choses que vous voulez que je ne mange ou que je ne boive pas ? demanda-t-elle.

– Non, je suis plutôt cool.

Il s'efforça de garder un ton léger et tenta d'ignorer la boule qui s'était logée dans sa poitrine. C'était certainement une brûlure d'estomac. Ça ne pouvait pas être une réaction à sa gentillesse.

Une fois que la serveuse eut pris la commande et se fut éloignée, Stella plongeait le doigt dans son verre et dessinait du bout de ses doigts délicats des figures géométriques sur la buée. Quand elle se rendit compte qu'il l'observait, elle s'interrompit et glissa la main sous ses

cuisses en rougissant comme s'il l'avait surprise à faire quelque chose d'interdit.

Il trouva ça mignon. Si elle ne l'avait pas déjà réglé, il n'aurait pas cru qu'elle avait envie de se payer ses services. Pourquoi l'avait-elle contacté ? Elle devrait avoir un petit ami... ou un mari. Il baissa malgré lui – il valait mieux qu'il n'en sache rien – les yeux sur sa main gauche posée sur la table. Pas d'alliance. Ni de marque blanche.

– J'ai une proposition à vous faire, lâcha-t-elle en lui lançant un regard étonnamment direct. Si vous acceptez, cela nécessitera que vous vous engagiez pendant deux mois, je pense. Je... préférerais... être la seule à vous fréquenter pendant cette période. Si vous êtes disponible.

– Que désirez-vous ?

– Dites-moi d'abord si vous êtes disponible.

– Je ne travaille que le vendredi soir.

Ce n'était pas négociable. Faire l'escort une fois par semaine était déjà assez pénible. S'il devait s'y livrer davantage, il deviendrait dingue et il ne pouvait pas se le permettre. Trop de gens dépendaient de lui.

Il ne voyait jamais deux fois la même cliente, non plus. Elles avaient tendance à s'attacher, ce qu'il ne supportait pas. Mais il voulait savoir ce qu'elle avait à lui proposer avant de décliner.

– Vous êtes libre les deux mois qui viennent, alors ? demanda-t-elle.

– Ça dépend de ce que vous me proposez.

Elle remonta ses lunettes sur l'arête de son nez et redressa les épaules.

– Je suis nulle en... en ce que vous faites. Mais je veux m'améliorer. Je pense que si quelqu'un me l'enseigne, je pourrais progresser. J'aimerais que vous soyez mon professeur.

Michael comprit soudain ce qu'elle voulait et trouva sa demande surréaliste. Elle se trouvait nulle. Au lit. Et elle voulait qu'il lui donne des leçons.

Mais comment apprend-on à quelqu'un à devenir un bon coup ?

– On devrait faire un essai avant de s'engager dans quoi que ce soit, se déroba Michael.

Il était certain qu'elle n'était pas nulle et elle avait réglé d'avance. Il lui devait au moins cette soirée.

Elle acquiesça, sourcils froncés.

– Vous avez parfaitement raison. Il faut que nous puissions établir un point de comparaison.

Il sourit de nouveau.

– Vous êtes scientifique, Stella ?

– Oh, non. Je suis économiste. Economètre pour être plus précise.

Pour Michael, ça faisait d'elle une grosse tête et un étrange sentiment s'empara de lui. Il adorait les femmes intelligentes. Ce n'était pas pour rien que son fantasme préféré était *Prof sexy*.

– Je ne sais pas en quoi ça consiste.

– Je me sers des statistiques et de l'analyse infinitésimale pour définir des modèles économiques. Quand vous achetez un produit en ligne, en général vous recevez un mail avec des recommandations pour vos achats futurs. J'aide à les formuler. C'est un domaine en pleine expansion et fascinant. (Tout en parlant, elle se pencha vers lui, les yeux brillants d'enthousiasme. Le coin de ses lèvres se retroussa comme si elle s'apprêtait à lui livrer un secret. Sur les maths.) Les informations qu'on utilise maintenant sont totalement différentes de celles que j'enseignais en master.

L'intensité de l'étrange sentiment qui couvait en lui s'accrut. Il la trouvait encore plus jolie à présent. Des yeux marron, des cils épais,

des lèvres boudeuses, une mâchoire délicate, un cou vulnérable. Il s'imagina soudain en train de déboutonner son chemisier.

Mais, contrairement à d'habitude, il ne voulait pas se précipiter. Il n'avait pas envie de sauter les préliminaires pour se barrer plus vite. Cette femme était différente. À cause de l'éclat de son regard. Il voulait prendre son temps et découvrir s'il pouvait le faire briller d'excitation. Son sexe se raidit, ramenant Michael au présent.

Il avait chaud et son rythme cardiaque s'était accéléré. Il n'avait pas ressenti un tel désir depuis une éternité. Et il n'avait pas fantasmé en imaginant qu'elle était quelqu'un d'autre. Il se rappela que cette relation était professionnelle. Ses besoins et ses désirs personnels ne comptaient pas. Cette mission n'était en rien différente des autres et quand elle serait achevée, il passerait à la suivante.

Il prit une profonde inspiration et dit la première chose qui lui passa par la tête.

– Vous participiez au club de maths quand vous étiez au lycée ?

Elle rit, le nez dans son verre.

– Non.

– Le club de sciences ? Ou d'échecs ?

– Non et non. (Elle esquissa un petit sourire triste et il se demanda comment s'était passé le lycée pour elle. Elle leva les yeux vers lui.) Laissez-moi deviner, vous étiez quarterback dans l'équipe de football américain.

– Pas du tout. Mon père est persuadé que le sport c'est pour les crétins.

Elle fronça un peu les sourcils.

– C'est difficile à croire. Vous êtes très... athlétique.

– Il m'a encouragé à pratiquer une activité physique pragmatique. L'autodéfense.

Il détestait donner raison à son père mais le business familial étant ce qu'il était et vu le coup de main qu'il apportait, ces techniques s'étaient révélées utiles pour aider à recadrer certains gamins.

Un sourire curieux étira les lèvres de Stella.

– Vous pratiquez quoi ? Les arts martiaux mixtes ? Le kung-fu ? Le jeet kune do ?

– J'ai fait un peu de tout ça. Comment se fait-il que vous ayez l'air de vous y connaître ?

Elle baissa de nouveau les yeux sur son verre.

– J'aime les films d'arts martiaux et ce genre de choses.

Sa réponse fit naître un soupçon en lui.

– Ne me dites pas que... vous êtes une fan de séries coréennes ?

Elle pencha un peu la tête, une esquisse de sourire aux lèvres.

– Si.

– Je ne ressemble pas du tout à Daniel Henney.

– Non, vous êtes beaucoup plus beau.

Il posa les mains à plat sur la table, sentant ses joues s'empourprer. Merde, voilà qu'il rougissait. Quel genre d'escort rougissait ? Ses sœurs avaient affiché des posters de Henney sur tous les murs de leur chambre et elles avaient même établi une échelle de beauté masculine de un à Henney. Elles s'étaient mises d'accord sur le fait que Michael était un bon huit. Il se fichait pas mal de ce que ses sœurs pensaient mais il appréciait fort, en revanche, que cette fille surdouée lui attribue un onze.

Il fut sauvé par l'arrivée de leurs assiettes, qui le dispensa de répondre. Elle avait commandé le saumon et il l'avait imitée. Il était hors de question de prendre l'agneau. Il ricana dans sa barbe.
Laineux.

Le poisson était délicieux et il le mangea en entier. Il soupçonnait que tout était bon dans ce restaurant. Le *Clement* était un des hôtels les plus chics de Palo Alto : pour réserver une chambre, il fallait déboursier plus de mille dollars la nuit. Apparemment, les économètres gagnaient très bien leur vie.

En observant Stella picorer dans son assiette, il remarqua que tout en elle était discret. Elle n'était pas maquillée, ses ongles étaient courts et nus et ses vêtements simples, même s'ils lui allaient à la perfection. Ils étaient certainement taillés sur mesure.

Quand elle reposa sa fourchette et s'essuya la bouche, il restait la moitié du saumon dans son assiette. S'ils se connaissaient mieux, il aurait fini sa part. Sa grand-mère l'obligeait toujours à manger jusqu'au dernier grain de riz.

- Vous ne mangez que ça ?
- Je suis stressée, admit-elle.
- Ce n'est pas la peine.

Michael était un excellent escort et il entendait bien prendre soin d'elle. Contrairement à la plupart de ses rendez-vous, il avait même hâte.

– Je sais. C'est plus fort que moi. Est-ce qu'on pourrait juste en finir ?

Il haussa les sourcils. C'était la première fois qu'une femme parlait comme ça de la nuit qu'elle allait passer avec lui. La faire changer d'avis allait se montrer amusant.

– Absolument. (Il posa sa serviette sur son assiette vide et se leva.) Allons dans votre chambre.

3

Stella ouvrit la porte, pénétra dans la suite où régnait une lumière tamisée, posa son sac à main sur la chaise près de la porte et aligna ses escarpins le long du mur en retenant un soupir lorsque ses pieds nus rencontrèrent la moquette.

Michael lui lança un regard amusé et elle baissa les yeux sur ses orteils. Elle avait ôté ses chaussures d'un geste machinal. C'était une de ses routines. Était-ce mal élevé d'agir ainsi quand on avait de la compagnie ? Elle devrait peut-être les remettre. Son estomac se noua et son cœur se mit à battre plus vite.

Il décida à sa place en enlevant ses chaussures noires en cuir et en les alignant près des siennes. Il ôta ensuite sa veste et la posa sur la chaise à côté de son sac à main. Le simple tee-shirt blanc qu'il portait dessous moula son torse et ses biceps et son jean descendait bas sur ses hanches étroites. Stella ne put s'empêcher de le reluquer.

Il était à la fois très musclé et très souple. C'était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu.

Et ils allaient coucher ensemble.

Elle inspira, angoissée, et se dirigea d'un pas vif vers la salle de bains. Les mains à plat sur le comptoir en granit, elle contempla son reflet dans le miroir. Ses yeux étaient un peu trop écarquillés, son visage était blême et ses lèvres sèches. Elle ne pensait pas être

capable de continuer. Elle n'aurait pas dû choisir un escort aussi beau. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ?

Une grimace déforma ses lèvres. Elle n'avait *pas* réfléchi. Après avoir passé des heures à compulser avec soin les fiches de tous les escorts disponibles sur le site, à passer au crible un nombre innombrable de visages et de descriptions qui avaient fini par se confondre entre elles, il ne lui avait fallu qu'un seul coup d'œil pour savoir que Michael était le bon. C'était à cause de ses yeux. Noirs, surmontés de sourcils fins, ils lui avaient paru intenses... mais bienveillants. Et les très nombreux avis cinq étoiles avaient conforté sa décision. Le fait qu'il ressemble à la star de séries coréennes la plus sexy du moment était la cerise sur le gâteau. Enfin, pas tant que ça finalement. Elle était sur le point de vomir son dîner dans le lavabo.

Elle le vit franchir le seuil dans le miroir et s'adosser à l'encadrement de la porte. Ce geste était tellement sexy qu'elle sentit son cœur rater un battement avant de s'emballer pour reprendre sa course. Il entra dans la salle de bains et s'immobilisa juste derrière elle, les yeux rivés sur les siens dans la glace. Pieds nus, elle mesurait quinze bons centimètres de moins que lui. Elle n'était pas certaine d'apprécier de se sentir aussi petite.

– Est-ce que je peux détacher tes cheveux ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête une seule fois. En quelques secondes, la pression qu'elle sentait sur son crâne se relâcha et sa chevelure cascada librement. L'élastique noir atterrit à côté du lavabo et il passa les doigts dans ses cheveux, séparant les mèches pour les étaler sur ses épaules et son dos. Elle vibrait sous l'effet de la tension et attendait qu'il initie l'acte qui ne manquerait pas de verrouiller tout son corps. Une fois que ça serait arrivé, il comprendrait l'ampleur de la tâche qui l'attendait.

Une imperfection sombre attira son attention sur son biceps et elle pivota pour l'examiner de plus près. Elle leva la main mais s'arrêta avant de la poser sur sa peau. Elle ne touchait jamais personne sans permission.

– Qu'est-ce que c'est ?

Un lent sourire en coin étira ses lèvres, dévoilant deux rangées de dents parfaites et blanches.

– Un tatouage.

Elle déglutit malgré elle et une vague de chaleur la submergea. Elle n'avait jamais compris l'utilité des tatouages. Jusqu'à maintenant. Michael avec un tatouage était le truc le plus sexy au monde.

Elle mourait d'envie de remonter sa manche. Elle agita la main au-dessus de son bras ; il s'en saisit et la pressa contre sa peau. Une décharge électrique prit naissance au bout de ses doigts et atteignit directement son cœur. Il était si parfait, comme une statue, mais sa peau était lisse et tiède, ferme mais souple, *vivante*.

– Tu peux me toucher, déclara-t-il. Partout.

Même si l'invitation déclenchait un frisson d'excitation, elle lui donna à réfléchir. Le toucher était une chose très privée. Elle ne comprenait pas comment il pouvait le permettre à une inconnue.

– Tu es sûr ? demanda-t-elle.

Son sourire en coin s'élargit.

– J'aime qu'on me touche.

Voyant qu'elle hésitait toujours, il remonta sa manche, dévoilant les marques noires qui recouvraient son biceps, son épaule et disparaissaient sous son tee-shirt. Le tatouage devait être très grand parce qu'elle ne distinguait pas quel dessin il formait. Jusqu'où allait-il ?

Le renflement de ses muscles la détournait d'enquêter plus avant. Elle n'en avait jamais vu de pareils. Elle voulait le toucher partout. Et

son odeur. Comment se faisait-il qu'elle ne la remarque que maintenant ?

– Tu portes du parfum ? demanda-t-elle en emplissant ses poumons.

Il se raidit.

– Non, pourquoi ?

Elle se pencha le plus possible sans pour autant enfouir son visage dans son cou. Elle voulait sentir davantage son odeur enivrante.

– Tu sens très bon. C'est quoi ?

D'où venait cette odeur ? Elle était partout sur lui mais légère. Elle brûlait d'envie d'en inhaler une dose plus concentrée.

– Michael ?

Une expression étrange traversa ses traits.

– C'est juste moi, Stella.

– Tu sens aussi bon naturellement ?

– On dirait. Tu es la première à me le dire.

– Je veux sentir cette odeur sur ma peau.

Les mots avaient à peine franchi ses lèvres qu'elle craignit d'avoir été maladroite. Cette remarque était trop personnelle et un peu bizarre. Qu'en penserait-il ?

Il se pencha vers elle. Ses lèvres effleurèrent presque son oreille.

– Tu es sûre que tu es nulle au lit ?

– Comment ça ?

– Pour l'instant, tu es très douée.

Elle contracta les doigts sur le bras de Michael et réfréna l'envie impérieuse de se presser contre lui comme une stripteaseuse autour d'une barre. L'idée la dérouta. Elle n'était pas du genre à se frotter contre les hommes parce que, contrairement à lui, elle détestait qu'on la touche. Mais elle avait tellement envie de se rapprocher que c'en était presque douloureux.

- On n’a encore rien fait.
 - Tu es très douée pour la conversation.
 - J’ai déjà couché avec des hommes. Il n’y a aucune conversation.
- Une étincelle brilla dans les yeux de Michael.
- Oh, que si.

Oh non, pourvu que qu’il ne faille pas parler. Si c’était nécessaire, tous ses espoirs étaient perdus.

- Pour l’instant...

Il ramena ses cheveux sur le côté et déposa un baiser léger derrière son oreille. Ce fut si rapide que lorsque son corps se raidit, il s’était déjà écarté. Il ne répéta pas son geste et elle se détendit. Là où il l’avait embrassée, sa peau était brûlante.

Il lui caressa les cheveux sans toucher son épiderme. Ses gestes lents et mesurés partaient du sommet de son crâne avant de descendre sur sa nuque et dans son dos. C’était à la fois apaisant et excitant.

- Tu devrais m’embrasser, dit-il d’une voix rauque.

Son cœur se serra et elle sentit la panique l’envahir. Elle embrassait terriblement mal. Ses tentatives maladroites les embarrasseraient tous les deux.

- Sur la bouche ?

Ladite bouche esquissa un sourire.

- Où tu veux. La bouche est en général un bon endroit pour commencer.

- Je devrais me laver les dents d’abord. Je ne peux pas faire ça tout de...

Il posa le pouce sur ses lèvres pour la réduire au silence mais son regard était doux. Cette caresse, elle aussi, cessa avant que son cerveau ait eu le temps de l’enregistrer.

- Essayons autre chose. Tu veux voir mon tatouage ?

Son état d'esprit changea aussitôt et la peur fut remplacée par de l'excitation.

– Oui.

Avec un sourire mi-amusé, mi-ironique, il ôta son tee-shirt en le faisant passer par-dessus sa tête et le balança près du lavabo.

Stella se reput de ce qu'elle voyait, bouche bée. Une gueule de dragon en train de rugir recouvrait tout le côté gauche de son torse large et musclé. L'une des griffes de la créature occupait son épaule et son bras. Les écailles complexes de son corps s'étalaient en diagonale sur ses abdos et disparaissaient sous la ceinture de son jean.

– Il recouvre tout ton corps, constata-t-elle.

– Oui. Là... (Il s'empara de sa main droite et la pressa sur l'encre qui s'étalait sur son cœur.) Sens-le.

– Ça ne t'ennuie pas ?

Il secoua la tête pour toute réponse. Elle se mordit la lèvre et posa aussi, hésitante, la main gauche sur son torse.

D'abord timide, sa caresse s'enhardit quand elle se rendit compte qu'il ne protestait pas. Elle caressa des deux mains sa poitrine ferme : les renflements de ses muscles bien dessinés et la douceur de sa peau glabre lui plurent. Elle discernait une différence entre sa peau tatouée et sa peau vierge. *Fascinant.*

Ses doigts atteignirent ses abdos et elle compta à mi-voix.

– Cinq. Six. Sept. Huit.

Ses muscles se contractèrent lorsqu'elle effleura la ceinture de son jean.

– Tu ne pouvais pas avoir six tablettes de chocolat, comme tout le monde ? Tu étais obligé d'en avoir huit ?

Il leva les yeux au ciel en souriant, amusé.

– Tu te plains, Stella ?

– Non. Je ne savais pas que j'aimais les tatouages.

– Il te plaît ?

Ça lui paraissait évident, aussi ne répondit-elle pas. De plus, il lui devenait difficile de se concentrer. La vue de son parfait corps d'athlète, son incroyable tatouage, sa peau tiède et son parfum délicieux submergeaient tous ses sens.

– Est-ce que je peux enlever tes lunettes ? Tu y verras quand même ?

Elle déglutit et hocha la tête.

– Je suis myope, donc je n'y verrai pas de loin mais ce n'est pas grave, parce que...

Il les lui ôta et les posa près de la vasque avec un petit cliquètement. La suite devint floue. Seul Michael restait net. La solidité de son corps sous ses paumes l'ancrait.

– Ce sera plus facile de m'embrasser si tu passes les mains autour de mon cou, expliqua-t-il.

Elle fit remonter ses doigts tremblants sur son ventre et ses pectoraux musclés, puis elle enroula ses bras autour de son cou.

– C'est fait.

– Plus près.

Elle avança un peu.

– Encore.

Elle avança encore mais s'immobilisa avant que leurs corps ne soient collés l'un contre l'autre.

– Stella, *plus près*.

Elle comprit soudain ce qu'il voulait dire et elle se blottit contre lui. Leurs corps se touchaient presque partout. Seules quelques couches de vêtements les séparaient. Ses nerfs frémirent. Elle était tout près de céder à la panique, mais il ne la pressa pas. Il se tenait immobile et la couvait d'un regard patient, *bienveillant*. Contre toute attente, elle se détendit.

– Tu es toujours avec moi ? demanda-t-il.

Elle se dressa sur la pointe des pieds afin d'aligner leurs corps... exactement comme il fallait. Son cœur battait à tout rompre mais elle se contrôlait ; parce que, en homme intelligent, il lui avait donné le pouvoir.

– Ça va.

Lorsque Michael referma avec précaution ses bras autour d'elle, sa chaleur transperça le chemisier de Stella et réchauffa sa peau. Son étreinte ne la menaçait pas et l'atteignit au plus profond d'elle-même, l'apaisant et dénouant des tensions qu'elle ignorait abriter. « Ça va » était peut-être un euphémisme.

Elle aurait volontiers payé de nouveau le tarif d'une nuit juste pour qu'il l'enlace comme ça. C'était le paradis. Elle enfouit le visage dans son cou et inspira. Elle fit courir ses mains sur sa peau nue en essayant de se blottir davantage contre lui. S'il pouvait la serrer plus étroitement encore...

Quelque chose de dur tressauta contre son ventre et elle renversa la tête en arrière.

– N'y fais pas attention, dit-il.

– On ne s'est même pas embrassés. Comment...

Le regard à demi voilé de Michael fouilla le sien et il posa la main sur le creux de ses reins. La chaleur de sa paume traversa ses vêtements et tout son corps se couvrit de chair de poule.

– Ça marche dans les deux sens, Stella. Tu apprécies mon corps. J'apprécie le tien.

C'était un concept nouveau pour elle. Elle avait toujours cru l'intimité à sens unique. Les hommes aimaient ça. Pas elle.

Mais elle aimait ce qui était en train de se produire. Elle se sentait pleine d'audace.

Elle posa les yeux sur les lèvres de Michael et son rythme cardiaque accéléra de nouveau, en proie à une sensation nouvelle : l'anticipation.

– Est-ce que tu veux bien m'apprendre à embrasser comme il faut ?

– Je ne suis pas sûr que tu ne le saches pas déjà.

– Je t'assure que non.

Sa bouche n'était qu'à quelques centimètres de la sienne mais elle ne pouvait se résoudre à l'embrasser, même si elle en avait envie. Elle n'avait jamais pris l'initiative auparavant. Dans le passé, les hommes... lui étaient tombés dessus, littéralement.

– Est-ce que je peux te dire où m'embrasser ? murmura-t-elle.

Un lent sourire étira les lèvres de Michael.

– Oui.

– S... sur ma tempe.

Elle sentit son souffle contre son oreille, ce qui provoqua un frisson dans son cou, puis il posa la bouche sur sa tempe gauche.

– Et après ?

Les mots, prononcés tout contre sa peau, étaient une caresse à eux tout seuls.

– Sur ma joue.

Le bout de son nez traça un sillage sur sa peau tandis qu'il se déplaçait. Il embrassa le creux sous sa pommette.

– Et maintenant ? demanda-t-il sans écarter les lèvres de sa peau.

Si près. Elle avait du mal à respirer.

– Le coin de m... ma bouche.

– Tu es sûre ? C'est presque un vrai baiser.

L'impatience la saisit et elle enfouit les doigts dans les cheveux de Michael, le maintint en place et pressa sa bouche fermée sur ses lèvres. Des éclairs zigzagèrent dans sa poitrine. Après un instant

d'hésitation étonnée, elle recommença et il prit les choses en main, lui montrant comme s'y prendre.

C'était comme ça qu'on s'embrassait. C'était fabuleux.

Quand il glissa la langue dans sa bouche, elle se figea. Ce n'était plus fabuleux du tout. Sa langue. Était dans. Sa *bouche*. Elle ne put s'empêcher de se dégager.

– Est-ce absolument nécessaire ?

Il poussa un profond soupir et fronça les sourcils, perplexe.

– Tu n'aimes pas qu'on te roule une pelle ?

– J'ai l'impression d'être un requin qui se fait nettoyer les dents par un poisson-pilote.

C'était étrange et beaucoup trop personnel.

Le regard de Michael s'éclaira. Il avait beau se mordre les lèvres, elle devina qu'il se retenait de sourire.

– Tu te moques de moi ?

Une honte brûlante lui monta aux joues. Elle baissa la tête et tenta de reculer mais le lavabo s'enfonça dans ses reins.

La pression de ses doigts sous son menton l'obligea à lever le visage vers lui et lui fit comprendre qu'il voulait qu'elle le regarde dans les yeux. Il y avait des règles pour ce genre de choses et elle les avait apprises. D'habitude, elle comptait lentement jusqu'à trois dans sa tête. Si elle comptait moins, les gens croyaient qu'elle leur cachait quelque chose. Si c'était plus, ça les mettait mal à l'aise. Elle était devenue plutôt douée pour ça. Mais là, elle ne pouvait se résoudre à le faire. Elle ne voulait pas voir ce qu'il pensait d'elle. Elle ferma les yeux.

– C'est ton analogie qui m'a fait rire. Tu es très drôle.

– Oh.

Elle hasarda un coup d'œil en direction de son visage et n'y lut que de la sincérité. Les gens lui disaient ça parfois ; elle ne

comprenait pas pourquoi. Elle ne savait pas être drôle. Ça arrivait toujours par hasard.

– Au lieu de penser à un requin qui va chez le dentiste, imagine que je suis en train de caresser ta bouche. Concentre-toi sur les sensations que ça te procure. Tu veux bien que je te montre ?

Elle hocha la tête une seule fois. C'était pour ça qu'elle était là, après tout.

Il se pencha de nouveau vers elle. Elle serra les poings contre sa poitrine et se prépara au pire. Mais au lieu de glisser sa langue entre ses lèvres, il l'embrassa comme tout à l'heure, bouche fermée. Ça, elle pouvait le faire. Ça, elle aimait. Les baisers pleuvaient sur ses lèvres sans hâte. Elle se détendit et desserra les poings.

Une chaleur humide caressa sa lèvre inférieure. Sa langue. Elle savait que c'était sa langue mais comme elle avait toujours la bouche fermée, elle l'oublia. Un autre effleurement, et un frisson la parcourut. Encore des baisers. Et sa langue qui continuait à caresser ses lèvres, ce qui faisait picoter sa peau.

Il séduisait sa bouche, touchait la lèvre inférieure, puis supérieure, puis l'espace entre les deux. Elle les écarta peut-être. Elle avait peut-être *envie* qu'il aille plus loin. Mais il ne le fit pas. Les baisers à bouche fermée qu'elle aimait tant ne lui suffisaient plus. Elle essaya de capturer sa langue, de l'attraper, mais il esquiva. Sa langue la rendait folle, il la plongeait dans sa bouche pendant une fraction de seconde avant de la retirer aussitôt et elle pétrissait ses épaules, frustrée.

Il lui donna un bref aperçu de son goût salé et chaud avant de se retirer encore et encore. Sans en avoir conscience, elle verrouilla sa bouche sur la sienne et effleura sa langue de la sienne. Son goût submergea ses sens. Des papillons prirent leur envol dans son ventre et cette sensation délicieuse se propagea dans ses veines. Ses genoux

cédèrent mais il la serra plus étroitement contre lui pour l'empêcher de tomber.

Il mordilla sa lèvre inférieure et lécha sa peau sensibilisée avant de l'embrasser de nouveau. La pièce se mit à tourner et elle comprit qu'elle avait oublié de respirer.

Elle rompit le baiser pour reprendre son souffle.

– Bon sang, tu as si bon goût, constata-t-elle.

Pendant un instant, il considéra la bouche de Stella comme si elle lui avait volé quelque chose qu'il voulait récupérer. Il se ressaisit et un rire rauque s'échappa de ses lèvres rougies par le baiser ; elle avait envie de poser les doigts dessus.

– Tu dis toujours ce que tu penses ?

– Oui, ou alors, je ne parle pas.

Elle avait beau faire de son mieux, elle était incapable d'agir différemment. Son cerveau n'était pas configuré pour la sophistication sociale.

– J'aime entendre ce que tu penses. Surtout quand je t'embrasse. (Mais au lieu de recommencer, il s'éloigna et chercha à l'entraîner avec lui.) Viens. Je ne veux pas que tu te blesses contre ce lavabo.

C'est alors qu'elle remarqua le granit dur qui lui rentrait dans les reins. Elle le laissa la conduire hors de la salle de bains et jeta un coup d'œil à son reflet au passage. Elle ne reconnut pas la femme aux joues rouges et aux cheveux en désordre. Elle avait du mal à croire qu'elle avait embrassé un homme et qu'elle avait aimé ça. Était-il possible qu'elle parvienne aussi à aimer ce qui allait suivre ?

4

Michael se frotta les lèvres pour dissimuler son sourire tandis que Stella se perchait sur le bord du lit, les mains croisées sur les genoux. S'il l'embrassait maintenant, elle tomberait par terre. C'était le genre de fille à avoir des vapeurs quand elle était excitée. Il adorait ça. Les efforts qu'il avait dû fournir pour contourner sa garde en valaient largement la peine.

Elle était déjà jolie mais là, c'était presque trop. Libérée de son chignon sévère, ses cheveux bouclés encadraient son visage. Le désir illuminait ses yeux couleur chocolat et ses lèvres étaient gonflées par ses baisers. Magnifique. Il en aurait presque souhaité la revoir.

Au lieu de s'asseoir à côté d'elle, il s'étira au milieu du lit *king size*, appuyé sur un coude et tapota le couvre-lit près de lui. Elle hésita un bref instant avant de le rejoindre et de s'allonger à ses côtés, raide et les yeux rivés sur le plafond. Une veine battait sur sa joue et elle était tendue comme si elle se préparait à être agressée.

Ça n'allait pas le faire.

– Je vais t'embrasser. Avec la langue, ajouta-t-il, parce qu'il sentait qu'il fallait la prévenir.

– D'accord.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Il repartit à zéro, caressant innocemment sa bouche avec la sienne, la léchant avant

d'approfondir le baiser. Elle ne savait pas du tout comment s'y prendre mais il trouvait amusant de la voir apprendre. Elle compensait largement son manque de compétence par son enthousiasme.

Elle mêla maladroitement sa langue à la sienne et suivit le mouvement lorsqu'il essaya de reculer pour tamiser la lumière. L'expérience lui soufflait qu'elle serait plus à l'aise si l'éclairage était moins vif.

Il tenta d'atteindre l'interrupteur sans rompre le baiser mais elle enfonça les mains dans ses cheveux. S'il y avait bien une chose qui rendait Michael fou, en dehors d'une fellation, c'était qu'une femme joue avec ses cheveux. Elle égratigna son crâne juste assez pour qu'un frisson de plaisir parcoure son dos et il oublia ce qu'il voulait faire.

Il fit courir la main sur son corps et posa la main en coupe sur son petit sein. Même à travers son chemisier et son soutien-gorge, il sentait la fermeté de son téton. Il avait envie de le pincer et de le déguster mais trop de tissu lui barrait le passage. Il l'embrassa plus fermement et elle se cambra. Si elle n'avait pas porté une jupe crayon, il lui aurait écarté les jambes. Il était prêt à parier qu'elle était déjà mouillée.

Il recula pour respirer et juger son œuvre. Elle avait le souffle court, ses lèvres rouges étaient entrouvertes et ses yeux n'exprimaient plus que du désir. Elle était prête pour plus.

Il défit le bouton du col de son chemisier. Ce fut comme s'il avait appuyé sur un interrupteur. De relâché et langoureux, son corps se tendit comme un élastique et toute couleur disparut de son visage. De sensuelle, son expression se fit effrayée. Elle laissa retomber ses mains sur les côtés et serra les poings.

– Stella ?

Elle commença à déboutonner son chemisier, la respiration saccadée.

– Pardon. Je vais le faire.

Elle défit un bouton puis deux, les mains tremblantes. Il posa les mains sur les siennes pour l'arrêter.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je me déshabille.

– Je ne coucherai pas avec toi dans cet état.

Ce n'était pas bien. Il n'avait jamais eu de relation sexuelle avec une femme qui n'en avait pas envie à cent pour cent et il ne dérogerait pas à cette règle.

Elle détourna le visage et sa poitrine se mit à trembler. Mince, elle pleurait. Il baissa les mains vers elle avant de se reprendre. S'il la touchait, est-ce que ça n'empirerait pas les choses ? Tant pis. Il devait agir. Il ne pouvait pas la laisser pleurer comme ça. Les larmes le dévastaient plus que tout. Il la prit dans ses bras. Elle essaya de se dégager mais il resserra son étreinte. Qu'est-ce qui s'était passé ? Il n'avait défait qu'un *seul* bouton.

– Je suis navré. Je ne voulais pas... Qu'est-ce qui ne va pas ? Est-ce que quelqu'un... t'a fait du mal ? C'est pour ça que tu es toute crispée ?

L'idée que quelqu'un l'ait agressée faisait naître en lui des envies de meurtre et l'adrénaline grimpa en flèche dans ses veines, le poussant à la violence.

Elle pressa sa paume sur ses yeux.

– Personne ne m'a fait du mal. Je suis comme ça, c'est tout. Est-ce que tu veux bien continuer qu'on en finisse ?

– Stella, tu trembles et tu pleures.

Il écarta gentiment des mèches de cheveux mouillés de son visage.

Elle essuya ses joues et prit une profonde inspiration.

– Je ne pleure plus.

– D’autres hommes ont couché avec toi alors que tu étais dans cet état ?

Il s’efforçait de garder un ton doux mais ses paroles sonnèrent durement. À la pensée qu’un connard ait transpiré sur elle alors qu’elle était terrifiée, il sentait ses poings le démanger.

– Trois.

– Espèces d’abrutis d’enfoirés de...

Il s’interrompit net quand elle pivota vers lui, l’air blessé.

– Non, je ne parle pas de toi. Ce n’est pas toi le problème. Ce sont ces hommes. Moi. (Elle fronça les sourcils et il caressa la ride qui s’était formée entre eux du bout du doigt pour la faire disparaître.) Tu as besoin de quelqu’un qui prenne son temps avec toi.

– C’est ce que tu as fait. Les autres avaient déjà fini à l’heure qu’il est.

– Je ne veux pas entendre parler des autres, lâcha-t-il.

Elle détourna le regard et rabattit les pans de son chemisier pour le reboutonner.

– Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

Michael n’en avait aucune idée. Quoi qu’il décide, il fallait qu’il aille *ultra* lentement. Il jeta un coup d’œil dans la chambre, à la recherche d’une idée ; son attention fut attirée par l’énorme écran plat fixé au mur en face du lit.

– Un film et un câlin. On pourra s’y remettre ensuite.

Elle eut l’air affligée.

– Je n’aime pas les câlins.

– Tu plaisantes.

Toutes les femmes adoraient ça. Lui aussi, d’ailleurs. Enfin, du moins avant de commencer à se prostituer. Avec les clientes, c’était

quelque chose qu'il tolérât à peine mais son instinct lui disait que c'était ce dont elle avait besoin.

– Je suppose qu'avec toi ça pourrait me plaire, fit-elle remarquer. Grâce à ton odeur. Ton corps s'attaque chimiquement au mien.

– Je suis ton talon d'Achille, c'est ça ?

L'idée lui plaisait. Ils ne se reverraient plus jamais mais peut-être se souviendrait-elle de lui. Lui en tout cas ne l'oublierait pas.

Au lieu de sourire, comme il s'y attendait, elle scruta son visage. Elle plongea son regard dans le sien pendant une fraction de seconde avant de se lever et de se diriger lentement vers la salle de bains. Elle en ressortit presque aussitôt, ses lunettes sur le nez et le tee-shirt de Michael soigneusement plié à la main. Elle le posa sur la table de nuit, s'empara de la télécommande et, tout en allumant le téléviseur, elle s'assit sur le bord le plus éloigné du lit. Elle parcourut le menu, très concentrée. Entre son attitude et sa tenue toute professionnelle, elle aurait aisément pu se trouver à une réunion d'un conseil d'administration, si on faisait abstraction de ses cheveux en bataille.

– Qu'est-ce que tu veux voir ?

Sa soudaine distance n'aurait pas dû l'ennuyer. Et pourtant, il voulait qu'elle reprenne son attitude d'avant.

– Pas de série coréenne, s'il te plaît. Mes sœurs m'obligent à en regarder avec elles pour pouvoir se moquer de moi quand je pleure.

Elle sourit, ce qui fit fondre sa réserve, et la situation entre eux bascula à nouveau.

– Tu pleures vraiment ?

– Qui ne pleure pas ? Les personnages meurent tout le temps. Il y a des malentendus de fous. Une super jolie nana enceinte a été renversée par une voiture.

Son sourire s'élargit, même s'il demeurait presque timide.

– C’est ma préférée. Si on choisissait quelque chose avec plus d’action et moins de drame ?

L’affiche d’*Ip Man*¹, l’un des meilleurs films d’arts martiaux de tous les temps, remplissait l’écran.

– Tu n’as pas besoin de regarder ça pour me faire plaisir.

Elle leva les yeux au ciel et appuya sur le bouton « acheter ».

– Attends, l’interrompt Michael en lui prenant la télécommande des mains pour mettre le film en pause. Il y a autre chose.

– Quoi ?

– Tu dois te déshabiller.

Stella agrippa les pans de son chemisier. Elle avait l’impression que des murs se refermaient autour d’elle.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Pourquoi pas ?

Parce qu’elle préférait être habillée ; elle avait besoin de la contrainte du tissu pour se sentir en sécurité. Parce qu’elle n’aimait pas son corps. Parce que chaque fois qu’elle s’était dévêtue devant un homme, elle avait été utilisée et rejetée.

Elle passa la langue sur ses lèvres sèches et répondit la vérité :

– Je n’y suis pas habituée.

Et elle était épuisée. Il s’était passé tant de choses totalement nouvelles ce soir qu’elle était presque en état de choc. Elle avait désespérément envie de rentrer chez elle, mais ça aurait été de la pure lâcheté. Elle avait une mission à remplir. Une fois qu’elle avait décidé quelque chose, elle était aussi entêtée que sa mère, et que sa mascotte, le pugnace ratel.

Pour toute réponse, Michael se contenta de hausser un sourcil.

– Tu crois vraiment que ça va m’aider ? demanda-t-elle.

– Oui.

Il arrangea les oreillers, rabattit le couvre-lit et se mit à l'aise. Il était tellement beau, allongé de la sorte, que pendant un instant, Stella eut l'impression d'être face à la couverture d'un magazine. Les ombres et la lumière mettaient en valeur ses traits saisissants, les contours nets de son corps viril et le tatouage de dragon. Difficile de croire que c'était *elle* qui avait ébouriffé ses cheveux pour obtenir cette perfection sexy, et encore plus difficile d'admettre que la place à ses côtés lui était réservée, à *elle*.

Elle redressa les épaules, se leva et posa ses doigts glacés sur les boutons de son chemisier. Au fur et à mesure qu'elle les détachait, son cœur s'affolait. Le silence rugissait dans ses oreilles comme les réacteurs d'un avion sur le point de décoller. Un film de sueur collait le tissu à sa peau. Quand elle se fut débarrassée du vêtement, elle frissonna.

Elle sentait le poids de son regard sur son corps nu et ses mains triturerent maladroitement la fermeture à glissière de sa jupe. Ses doigts étaient tellement gourds qu'il lui fallut s'y prendre à trois fois avant de parvenir à l'ouvrir. La jupe s'évasa en corolle autour de ses chevilles, la laissant nue à l'exception de ses sous-vêtements couleur chair.

Les yeux rivés sur le mur, elle dit :

– J'aurais peut-être dû acheter de la lingerie. Mes sous-vêtements sont tous comme ça.

Il s'éclaircit la voix.

– Ils sont tous de cette couleur ?

– C'est la plus pratique.

Sa réponse lui parut ennuyeuse et elle grimaça. Elle hasarda un regard dans sa direction mais ses choix de lingerie n'avaient pas l'air de le déranger. Peut-être que certaines de ses clientes préféraient les

culottes de grand-mère. Celles-là avaient une fonction bien définie. Au moins, elle n'en portait pas ce soir.

– Tu peux rester comme ça, si tu veux. Je suis là pour toi, Stella. N'oublie pas que c'est toi qui décides de tout.

Son estomac se dénoua un peu. Elle ajusta ses lunettes et hocha la tête. Après avoir déposé ses vêtements sur la table de chevet à côté de son tee-shirt, qu'elle avait renflé dans la salle de bains comme si c'était un tube de colle, elle grimpa sur le lit et s'assit à côté de lui.

Il passa un bras autour de ses épaules et l'attira à lui jusqu'à ce que leurs flancs entrent en contact.

– Pose la tête sur mon épaule.

Quand elle eut obéi, il mit le film en route. Le générique défila, accompagné d'une musique dramatique. Elle était incapable de se concentrer même si c'était Donnie Yen, qui pour elle était meilleur que Jackie Chan, Chow Yun-Fat et Jet Li réunis. Elle était au bord de l'hyperventilation et ses muscles étaient si tendus qu'elle était sur le point de contracter une crampe généralisée.

Michael caressa son bras couvert de sueur et lui jeta un regard inquiet.

– Tu as trop chaud ? Tu veux que je mette la clim en route ?

Son cœur se serra.

– Je suis désolée. Je vais me doucher.

Elle fit mine de se lever mais il l'arrêta, l'enlaça étroitement et l'attira sur ses genoux. Leur peau se touchait partout : sa joue contre son torse, ses bras autour de ses épaules, sa poitrine contre lui, et elle était douloureusement consciente de la moiteur de sa transpiration. Il devait la trouver répugnante. Elle ferma les yeux s'efforçant d'endurer son étreinte. Elle ne pourrait pas en supporter beaucoup plus.

– Détends-toi, Stella, murmura-t-il. Je m'en fiche que tu transpires et j'aime te tenir contre moi. Regarde le film. C'est le moment du premier combat.

Il enserra une de ses mains dans la sienne et entrelaça fermement leurs doigts.

Tandis que Michael faisait semblant de regarder le film – elle devinait qu'en réalité toute son attention était dirigée vers elle – elle baissa les yeux vers leurs mains et remarqua le contraste que formait sa peau foncée contre la sienne. Comme tout le reste de sa personne, ses mains étaient des œuvres d'art, avec de longs doigts et des veines proéminentes sur le dos. Elle fronça les sourcils lorsque ses paumes enregistrèrent la présence de callosités sur ses paumes.

Elle s'empara de sa main libre et la déplia. Un cal recouvrait entièrement la base de sa paume et trois plus petits décoraient l'espace entre le majeur, l'annulaire et l'auriculaire. Elle dessina du doigt ces petits monticules rugueux.

– Tu t'es fait ça comment ?

Elle ne voyait pas comment le métier d'escort pouvait provoquer ce genre de choses.

– C'est à cause de l'épée.

– Tu plaisantes.

Son sourire en coin étira ses lèvres.

– Je pratique le kendo. Mais dans la vraie vie, les combats à l'épée n'ont rien à voir avec ceux qu'on voit au cinéma. Ne t'emballe pas.

– T... tu es bon ?

– Passable. Je pratique pour m'amuser.

Il était trop beau pour qu'elle l'imagine en train de se battre, mais elle devait bien admettre que l'idée l'excitait.

– Tu sais faire le grand écart ?

– C'est mon talent secret.

– Je croyais que c’était les combats à l’épée ton talent secret.

– J’en ai plein, répondit-il en faisant courir le bout de son doigt sur l’arête du nez de Stella avant de lui pincer légèrement le menton.

– Lesquels ?

Un semblant de sourire joua sur ses lèvres et il reporta son attention sur la télévision.

– Regarde. Ça va être la scène de la gifle.

Elle brûlait d’envie de lui poser de nouveau la question mais elle savait que c’était mal élevé. Il avait fait exprès d’éluder. Elle se rendit compte qu’elle ne savait rien de lui. Il avait dit qu’il ne travaillait que le vendredi soir. Ça lui laissait beaucoup de temps pour une autre vie. Que faisait-il quand il n’était pas escort ? En dehors des arts martiaux. Est-ce qu’il s’entraînait sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

Peut-être que c’était exactement ce qu’il faisait. On n’obtenait pas un corps pareil sans rien faire. C’était peut-être le genre de type à se lever à l’aube pour avaler cinq œufs crus avant de courir des kilomètres. Ça valait définitivement le coup, sauf s’il avait été infecté par une salmonelle.

Tandis qu’elle l’imaginait en train de frapper des morceaux de viande surgelés, elle oublia qu’elle était presque nue. Sa respiration devint plus régulière et son corps se détendit. La pression réconfortante des bras de Michael ne se relâcha pas et elle se sentit rattrapée par les événements extraordinaires de la journée. Son odeur, les battements réguliers de son cœur et le volume bas d’*Ip Man* mettant une raclée à ses adversaires finirent par la plonger dans le sommeil.

1. *Ip Man* est un film hongkongais de 2008, réalisé par Wilson Yip, inspiré de Yip Man qui fut un des maîtres de Bruce Lee.

OceanofPDF.com

5

Stella ouvrit brusquement les yeux sur la chambre d'hôtel brillamment éclairée. Elle tâtonna sur la table de nuit, à la recherche de ses lunettes. Le réveil affichait 09 h 24. Son cœur fit une embardée.

Elle avait fait la grasse matinée. Ça ne lui arrivait *jamais*.

Quand elle s'assit, la couverture la découvrit jusqu'à la taille et l'air frais effleura sa peau nue. Elle portait encore ses sous-vêtements de la veille. Des alarmes se mirent à retentir dans sa tête quand elle se rendit compte qu'elle avait totalement zappé sa routine nocturne. Elle ne s'était pas lavé les dents, n'avait pas utilisé son fil dentaire, ne s'était pas douchée et n'avait pas enfilé son pyjama. Elle avait glissé son corps sale dans ces draps propres, qui étaient sales, du coup, à présent. Heureusement qu'elle n'aurait pas à se recoucher dedans.

Michael sortit de la salle de bains, fraîchement douché, une serviette blanche enroulée autour de ses hanches étroites. À la lumière matinale, son tatouage était particulièrement sexy. Il lui sourit, la brosse à dents dans la bouche.

– Bonjour.

Elle ferma sa bouche de sa main. Elle était sûre d'avoir une haleine de chacal.

Il traversa tranquillement la pièce pour aller farfouiller dans un petit sac de voyage. Elle supposa qu'il était allé le chercher dans sa voiture parce qu'il ne l'avait pas avec lui la veille. Il en sortit des vêtements propres et Stella admira le jeu complexe des muscles de son dos et les fossettes jumelles au creux de ses reins. Elle avait envie de les caresser. Puis de faire tomber cette serviette et...

– Il s'arrête sur ma cuisse droite, déclara-t-il en lui lançant un regard par-dessus son épaule.

Il ? De quoi parlait-il ?

Elle cligna frénétiquement des yeux pour s'éclaircir les idées et remarqua que son tatouage s'enroulait autour de sa hanche et disparaissait sous la serviette pour réapparaître derrière son genou. Le dragon était lové autour de son torse et d'une de ses jambes. Elle s'imagina en train de faire la même chose pendant leur arrangement. Dont ils n'avaient toujours pas discuté.

Elle entrouvrit les lèvres pour parler mais fut submergée par la sensation crayeuse qu'elle avait dans la bouche. Elle sauta à bas du lit, se souvint soudain qu'elle était nue, attrapa le premier vêtement qui lui tomba sous la main – le tee-shirt blanc de Michael – et courut vers la salle de bains tout en l'enfilant.

Une fois à l'intérieur, elle s'empara de son fil dentaire et le passa entre ses dents. Deux fois. Quand elle se rendit compte que rien d'odieux n'avait germé dans sa bouche, elle poussa un soupir de soulagement et se brossa les dents avec moins de frénésie.

Michael entra dans la salle de bains et elle s'écarta pour lui permettre de cracher dans le lavabo, horriblement gênée par le dentifrice qui moussait sur ses propres lèvres. Pourquoi était-elle incapable d'avoir l'air sexy comme lui en se lavant les dents ? Après s'être rincé la bouche et l'avoir essuyé avec une serviette, il se pencha pour l'embrasser sur la joue. Il sentait le savon de l'hôtel, le dentifrice

mentholé et... lui-même. Cette odeur indéfinissable lui collait à la peau. Elle supposa qu'elle émanait de ses pores. Le veinard. *La veinarde.*

Tandis qu'elle continuait à se brosser les dents, le regard maladroitement rivé sur les bulles dans le lavabo, il quitta la salle de bains. Elle s'interrompit et entendit un froissement de tissu. Il était en train de s'habiller. Ce qui signifiait qu'il était *nu*. Sans scrupule, elle se précipita vers la porte pour l'épier.

Elle poussa un soupir en le voyant enfiler un jean par-dessus son boxer. Il passa un tee-shirt noir moulant et s'assit pour mettre des chaussettes noires. Il n'allait pas tarder à partir.

Elle se hâta de terminer son brossage et l'attrapa au moment où il nouait les lacets de sa deuxième chaussure.

– Il faut qu'on parle, dit-elle.

L'expression qui s'afficha sur le visage de Michael quand il se redressa lui noua le ventre. Il allait faire machine arrière. Entre ses crises d'angoisse et sa sueur froide, la nuit précédente avait été un fiasco total et il ne voulait plus jamais la voir. Elle pinça les lèvres pour les empêcher de trembler. Ça s'était mal passé mais pas complètement, non ?

Elle croyait avoir une chance.

– J'ai un rendez-vous à dix heures que je ne peux pas manquer.

Il se leva, ajusta la sangle de son sac sur son épaule et se dirigea vers elle d'un pas nonchalant. Il posa sur elle un regard d'une gentillesse à lui briser le cœur.

À moins que ce ne soit de la pitié ? Elle détestait la pitié.

– Il faut que tu me dises si tu acceptes de me donner des leçons ou pas.

Il secoua la tête, un sourire triste aux lèvres.

– J'ai bien peur que non. Je suis désolé.

Son cœur se serra mais elle était incapable de regretter ce qui s'était passé entre eux. Grâce à lui, elle l'avait embrassé, *pour de vrai*, elle ne s'était pas contentée de se recroqueviller sur elle-même pendant qu'il agitait sa langue dans sa bouche.

– Je te laisserai cinq étoiles, moi aussi.

– Je ne les mérite pas. Je n'ai pas honoré ma part du marché. L'agence ne rembourse pas, mais je te laisse ma commission bien volontiers. Donne-moi ton compte...

– C'est hors de question, rétorqua-t-elle d'un ton sans appel. Non, merci. Je suis certaine que je t'ai demandé plus de boulot que tes autres clientes.

– Pas vraiment, non.

Les mains nouées, elle scruta le sol. Elle ne voulait *pas* lui poser la question, mais il le fallait.

– Je sais que tu dois y aller, mais avant, est-ce que tu... pourrais me recommander... un collègue qui d'après toi s'entendrait bien avec moi ?

– Après ce qui s'est passé cette nuit, tu as toujours cette idée folle de prendre des leçons ?

– Ce n'est pas une idée folle, mais oui, j'ai l'intention de continuer. (Elle s'obligea à poser les yeux sur son visage impassible et prit une inspiration résolue.) Peut-être qu'en y réfléchissant, tu pourrais me conseiller quelqu'un de... patient, comme toi, et... et qui se fiche de la transpiration ou...

Il fit un pas vers elle et sa mâchoire se contracta un instant avant qu'il prenne la parole.

– Les femmes comme toi n'ont pas besoin de payer des escorts. Les femmes dans ton genre ont des petits amis. Tu dois t'enlever cette idée de la tête.

Une colère brûlante courut dans les veines de Stella, la paralysant. Il ignorait tout des femmes dans son genre.

– C'est totalement faux. Les femmes comme moi intimident les hommes. Aucun homme n'a jamais eu envie de sortir avec moi. Les femmes dans mon genre doivent se débrouiller toutes seules, *absolument toutes seules*. Je me suis battue pour réussir dans tous les domaines de ma vie et je me battraï pour ça aussi. Je veux devenir un bon coup pour pouvoir séduire la bonne personne.

– Stella, ça ne marche pas comme ça. Tu n'as pas besoin de leçons.

– Je ne suis pas d'accord avec toi. Tu veux bien y réfléchir, s'il te plaît ? J'ai confiance dans ton jugement. (Elle se précipita vers son sac à main, en sortit une carte de visite sur laquelle elle griffonna son numéro de portable.) Ce serait vraiment sympa de ta part, dit-elle en lui fourrant la carte dans la main. Merci.

Il la rangea brusquement dans la poche arrière de son jean.

– Qu'est-ce que tu feras si je ne te conseille personne ?

Elle haussa les épaules.

– Mon processus de sélection s'est avéré plutôt bon la première fois. J'éplucherai de nouveau les listes d'escorts.

– Tu ne sais pas qu'il y a plein de tarés sur ce site ? Ce n'est pas sûr.

Il leva la main comme pour la toucher mais serra le poing avant de baisser le bras.

– Es-tu en train d'affirmer que l'agence ment quand elle garantit la sécurité des clientes ?

Il poussa un grognement frustré et passa ses mains dans ses cheveux humides, ce qui les fit se redresser en petits pics.

– Il y a des enquêtes et des évaluations psychologiques mais on peut toujours passer entre les mailles du filet. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

Stella redressa le menton.

– Je ne suis pas idiote. J'ai un Taser.

– Quoi ?

Elle sortit son Taser rose de son sac à main et le lui tendit.

– Bon sang, est-ce que tu sais au moins t'en servir ?

Il la dévisageait avec un air si abasourdi que dans d'autres circonstances, elle en aurait ri.

– On retire la sécurité, on vise et on appuie sur le bouton. C'est très simple.

– Tu l'aurais utilisé contre *moi* ?

– Je ne l'ai pas fait, donc la réponse est clairement non.

Il fit pivoter l'arme et l'examina avec une fascination horrifiée. Elle la lui reprit des mains.

– *Ne jamais le pointer sur soi-même.* (Elle le rangea dans son sac à main et croisa les bras.) Comme tu peux le voir, je maîtrise la situation, mais j'apprécie ton inquiétude.

L'idée d'être obligée d'étudier de nouveau les dossiers des escorts lui faisait grincer les dents. Aucun de ces hommes ne l'intéressait plus. Une fois qu'elle avait pris une décision, cette dernière était irrévocable. Elle ne voulait que Michael, mais elle avait tellement tout foiré la veille qu'il souhaitait ne plus jamais la voir. Comment était-elle censée s'améliorer si son problème faisait fuir les hommes capables de l'aider ?

Michael avait certainement senti son amertume parce que son expression s'adoucit.

– Stella, je ne vois jamais une cliente deux fois. Sinon, j'aurais accepté ton offre.

– Pourquoi ? demanda-t-elle, contrariée.

– Je le faisais, avant. Mais une cliente s'est attachée à moi et les choses ont dérapé. La nuit unique nous épargne, à elles et à moi,

beaucoup de chagrin.

– Tu veux dire que tu savais depuis le début que tu refuserais ?

Elle avait l'impression que quelque chose de noir allait l'engloutir et noyer ses entrailles. Elle avait cru que Michael était la solution à son problème. Et voilà qu'il n'était rien de plus qu'une aventure d'un soir, depuis le début.

Il hocha brusquement la tête.

– Pourquoi tu es resté hier soir, alors ? J'ai été très claire sur ce que je voulais. Tous les b... baisers, les caresses, mes vêtements, j'ai fait tout ça pour *rien*.

Une boule si grosse s'était formée dans sa gorge qu'elle peinait à articuler. Elle pressa ses paumes chaudes sur son front en essayant de gérer le sentiment de trahison qu'elle ressentait. La douleur et la honte étaient tellement inattendues qu'elle avait du mal à respirer. Pourquoi l'avait-il obligée à faire tout ça ? Est-ce que c'était un jeu ? Il avait trouvé ça amusant ?

Pourquoi ne comprenait-elle jamais les gens ?

– Je ne t'ai pas crue, avoua-t-il. Je pensais que tu avais juste un manque de confiance en toi qui disparaîtrait quand on aurait couché ensemble. Et en plus, tu avais déjà payé. Je voulais que tu en aies pour ton argent.

– Tu voulais que je passe un bon moment.

– Eh bien... oui. C'est pour ça que les femmes m'embauchent.

– Mais ce n'est pas pour ça que *je* t'ai embauché. (Elle se frotta l'arête du nez et ajusta ses lunettes. Elle se sentait soudain vidée et épuisée.) Ça n'a pas d'importance. Tu devrais y aller, sinon tu vas être en retard.

Elle se vit de loin gagner la porte, s'emparer de la poignée et l'ouvrir.

Il prit une inspiration comme s'il était sur le point de dire quelque chose, mais il se ravisa. Il la dépassa, s'immobilisa sur le seuil et la regarda.

– Je suis désolé de laisser les choses en plan entre nous comme ça. Fais attention à toi, d'accord ?

Elle détourna les yeux et opina.

– Au revoir, Stella.

Il s'éloigna dans le couloir et elle referma la porte. Le verrou émit un cliquettement définitif.

Il fallait qu'elle se douche. Elle avait dormi dans sa propre sueur. Mais quand elle toucha ses vêtements, elle se rendit compte qu'elle portait le tee-shirt de Michael. Elle pressa la joue contre son épaule pour inhaler son odeur. Puis elle renifla ses bras et ses cheveux et comprit que son corps tout entier sentait son parfum.

Que faire à présent ?

Son corps exigeait qu'elle se lave mais si elle prenait une douche, cette précieuse odeur disparaîtrait. Et il n'y en aurait plus jamais. Ce serait fini.

Elle se laissa tomber sur le sol, les genoux relevés contre la poitrine pour tenir la solitude à distance. Elle crevait d'envie que quelqu'un la prenne dans ses bras ; c'était comme une maladie qui aurait envahi ses muscles et ses os. Comme à l'accoutumée, ses propres bras ne lui procurèrent que peu de réconfort. Elle se donnait cinq minutes avant de se préparer à aller bosser. On était samedi matin et elle avait déjà eu plus de week-end qu'elle ne pouvait le supporter. Si elle ne trouvait pas une façon d'occuper son esprit, elle basculerait dans un puits sombre et lugubre. Cela avait déjà commencé.

Trois petits coups résonnèrent contre la porte et elle se leva machinalement. C'était probablement la femme de ménage venue

vérifier qu'elle avait libéré la chambre.

Elle ouvrit et se retrouva face au regard intense de Michael. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait comme s'il était revenu en courant depuis sa voiture.

– Trois séances. Je ne peux pas faire plus, dit-il.

Il fallut un instant à Stella pour comprendre que par « séances », il entendait « leçons » et quand elle l'eut compris, son cœur se mit à battre si vite qu'elle ne sentit plus ses doigts. Il était prêt à l'aider. Est-ce que trois leçons lui suffiraient pour devenir un bon coup ? Elle avait tant à apprendre, il y avait tant de choses qu'elle ne savait pas faire, mais elle n'avait pas le choix. Peut-être que s'ils programmaient tout très soigneusement...

Elle était tellement tétanisée qu'elle ne parvint qu'à articuler :

– D'accord.

Il la dévisagea, les dents serrées.

– Si on se lance là-dedans, tu dois me jurer de ne pas péter un plomb quand ce sera terminé.

– Je te le promets, répondit-elle malgré le sang qui rugissait dans ses oreilles.

– Je suis sérieux. Pas de harcèlement, pas d'appels, pas de cadeaux trop chers. Rien du tout.

Il attendit sa réponse, les doigts noués autour de la bandoulière de son sac, l'air grave.

– D'accord.

Il laissa tomber son sac sur le sol et avança vers elle jusqu'à ce qu'elle se retrouve coincée contre la porte ouverte. Il posa une main à plat près de son visage et se pencha. Son regard passa de ses yeux à ses lèvres.

– Je vais t'embrasser.

– D'accord.

Il avait provoqué un court-circuit dans son cerveau et apparemment, elle ne savait plus dire que ça.

Il posa les lèvres sur les siennes et le plaisir la secoua jusqu'au cœur, le long des bras et des jambes. Il inclina la tête pour approfondir le baiser. Une fois. Deux fois. Encore. Jusqu'à ce qu'elle soupire et se blottisse contre lui en glissant les mains dans ses cheveux. Sa langue réclama sa bouche d'une manière à la fois nouvelle et familière. Elle lui rendit son baiser de toute son âme pour tenter de lui faire comprendre tout ce qu'elle ne parvenait pas à lui dire.

– Bon sang, Stella, murmura-t-il d'une voix rauque contre ses lèvres, le regard lourd de désir. Tu as appris vite.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Il l'embrassa de nouveau. Elle oublia l'heure, le travail et même son angoisse. Son corps puissant se pressa contre le sien et elle se cambra, se délectant de cette proximité.

Soudain, la sonnerie que Stella avait attribuée à sa mère retentit.

Michael la lâcha aussitôt, écarlate et le souffle court. Il se mordilla la lèvre inférieure tout en plongeant les yeux dans les siens : on aurait dit qu'il était sur le point de fondre de nouveau sur elle.

– Il faut que je décroche. (Elle rentra dans la chambre, s'assit sur le bord du lit et appuya sur le bouton « répondre » d'un pouce tremblant.) Allô ?

– Stella, ma chérie, ton père... Oh, attends un instant.

La voix grave de son père gronda à l'autre bout du fil et Stella éloigna son portable de son oreille tandis que ses parents discutaient de golf et de déjeuner.

Michael s'approcha d'elle de sa démarche souple.

– Je dois y aller, mais on se verra vendredi.

– À vendredi, répondit-elle avec un hochement de tête.

Au lieu de partir tout de suite comme elle s'y attendait, il se pencha et effleura sa bouche de la sienne.

– Au revoir, Stella.

Elle le regarda s'éloigner dans un état second. Ils allaient se revoir. Dans une semaine.

– C'était *qui* ?

Même avec le téléphone loin de son oreille, Stella devinait sans peine la surprise de sa mère.

– C'était... Michael.

Une fébrilité étrange l'envahit. Ça lui plaisait que sa mère ait découvert l'existence de son visiteur masculin.

Un bref silence s'ensuivit, puis sa mère reprit :

– Stella, ma chérie, est-ce que tu as passé la nuit avec un homme ?

– Ce n'est pas ce que tu crois. On n'a rien fait. On s'est juste embrassés.

Les meilleurs baisers de toute la vie de Stella.

– Et pourquoi pas plus ? (Stella ouvrit la bouche mais aucun mot n'en sortit.) Tu es une adulte et tu fais de bons choix. Maintenant, parle-moi de ce Michael.

6

Détruire. Vaincre. Tromper.

Michael scruta la silhouette toute de noir vêtue de son partenaire, à la recherche de faiblesses à exploiter. Il n'y avait que dans la chaleur du combat qu'il se permettait de donner libre cours aux instincts égoïstes qu'il combattait quotidiennement. Et c'était bon, putain.

Il avait beau lutter, au plus profond de lui, il ressemblait à son père. La méchanceté coulait dans ses veines.

Il avança pour porter un coup à la tête de son adversaire. Quand il leva son épée pour parer le coup, Michael se projeta en avant et abattit son arme. Le bout de son épée toucha le flanc de son partenaire.

Le point était net. Fin du combat.

Tout le monde se salua et posa son épée sur le plancher bleu avant de s'agenouiller. Michael détestait cette partie du cours, non pas parce que ça signifiait que l'entraînement était terminé, mais parce qu'il était temps d'ôter son armure et de redevenir lui-même.

C'était tout l'avantage d'un costume. Il vous changeait un homme. Et l'armure noire terrifiante qui dissimulait votre visage derrière une grille métallique était particulièrement efficace pour ça. Le tout pesait quinze kilos, mais il se sentait toujours plus léger quand il le portait.

Au fur et à mesure qu'il ôtait les différentes couches, l'air frais effleurait sa peau et la réalité se glissait de nouveau dans sa tête. Des pensées pesantes s'entassèrent les unes sur les autres comme des briques, le renvoyant à son état de stress habituel. Les responsabilités et les obligations. Les factures. La famille. Son boulot de jour. Son boulot de nuit.

Une fois le cours officiellement terminé, il rangea son matériel sur l'étagère qui courait le long du mur du fond. Il y avait déjà cinq mecs dans le vestiaire exigü et il n'avait aucune envie d'attendre, aussi décida-t-il de se changer dans le couloir. De toute façon, ce n'était rien que la moitié des Californiennes n'aient déjà vu.

Deux lycéennes gloussèrent avant de disparaître dans le vestiaire des filles et il leva les yeux au ciel en enfilant un jean sur son boxer. Michael Larsen : au service de toutes les femmes de Californie plus deux.

– On risque de voir débarquer un paquet de nouvelles nanas la semaine prochaine, commenta une voix dans son dos.

C'était Quan, le cousin et partenaire d'entraînement de Michael.

– Tu te chargeras de les former, répliqua Michael en extirpant un tee-shirt froissé de son sac.

– Elles risquent d'être déçues.

– Pas mon problème.

Il enfila son tee-shirt en essayant de ne pas prêter attention à leurs reflets si différents dans l'immense miroir qui recouvrait le mur.

Quan avait beaucoup de succès auprès des filles. Avec son crâne rasé et les innombrables tatouages qui couraient sur ses bras et son cou, il était le portrait craché d'un seigneur de la drogue asiatique. Personne n'aurait pu deviner qu'il finançait lui-même ses études de commerce tout en aidant ses parents à tenir leur restaurant. Michael, de son côté, avait un joli minois.

Ce n'était pas vraiment un problème, ça lui permettait de payer les factures après tout, mais les réactions que suscitait sa beauté l'ennuyaient. Enfin, à l'exception de celle d'une certaine économiste. L'attirance que Stella éprouvait pour lui était évidente mais elle ne l'avait pas pour autant considéré comme un coûteux morceau de viande. Elle l'avait regardé comme si elle ne voyait personne d'autre. Il ne pouvait oublier de quelle façon elle l'avait embrassé une fois qu'il avait gagné sa confiance, la manière dont elle s'était liquéfiée et...

Quand Michael se rendit compte de la tournure que prenaient ses pensées, il se donna mentalement un coup dans les bijoux de famille. C'était sa cliente et elle avait des problèmes. C'était pervers de penser à leurs séances de cette manière.

– Si on a de nouvelles élèves, je leur ferai cours. Ça ne me dérange pas, affirma Khai, le jeune frère de Quan.

Il ne s'était pas changé et enchaînait les figures devant le miroir, à un rythme aussi rapide que régulier, comme une machine.

Quan leva les yeux au ciel.

– Khai n'en a jamais rien à foutre de ces filles. Même quand elles se jettent sur lui. Tu aurais dû voir la dernière en date. Elle l'a invité à dîner et il a répondu : « Non, merci, j'ai déjà mangé. » « Un dessert, alors ? » « Non, je ne mange jamais de dessert après les cours. » « Un café ? » « Ça m'empêchera de dormir et je dois bosser demain. »

Michael ne put s'empêcher de sourire. Khai lui rappelait un peu Stella.

– Joli combat. Mauvaise journée ? demanda Quan en rangeant leurs armes dans le placard.

Michael haussa les épaules.

– Comme d'habitude.

Il devrait être reconnaissant. Il l'*était*. Tout irait mieux s'il cessait de penser à tout ce qu'il avait abandonné. Il ne regrettait pas d'avoir échangé son ancienne vie contre celle-là – il le referait s'il fallait – mais il n'avait pas à laisser tomber complètement. Il avait même plutôt l'impression que cela empirait. Parce qu'il n'était qu'un enfoiré égoïste. Comme son père.

– Comment va ta mère ?

Il se passa la main dans les cheveux.

– Bien, je pense. Elle apprécie ses nouveaux médocs, soi-disant.

– C'est bien, mec, fit Quan en lui tapant sur l'épaule. Tu devrais fêter ça. Sors avec moi vendredi. Une boîte vient d'ouvrir à San Francisco, le *212 Fahrenheit*.

Ça avait l'air sympa et un frisson d'excitation le parcourut. Ça faisait une éternité qu'il n'avait pas eu son vendredi soir pour lui.

En pensant à ses clientes, il poussa un profond soupir.

– Je ne peux pas. J'ai déjà un truc de prévu.

– Quoi ? (Quan lui jeta un regard interrogateur.) Ou plutôt qui ? Tu n'es jamais libre le vendredi soir. Tu as une petite amie secrète que tu as peur de nous montrer ?

Il ricana mentalement à l'idée de présenter une cliente à sa famille. Ça n'arriverait jamais.

– Non, pas de copine. Et toi ?

Quan s'esclaffa.

– Tu connais ma mère. Tu crois que je serais prêt à faire subir ça à une fille ?

Michael ramassa son sac en souriant et se dirigea vers la porte du dojo. Il dépassa Khai, qui n'avait pas cessé de s'entraîner ni ralenti durant tout ce temps.

– Vois le bon côté des choses. Si une fille ne prend pas ses jambes à son cou après avoir rencontré ta mère, tu sais que tu as trouvé la

bonne.

Quan lui emboîta le pas.

– Non, ça veut dire que j’aurai deux femmes effrayantes dans ma vie au lieu d’une.

Ils saluèrent Khai depuis le seuil, mais ce dernier était trop concentré pour leur rendre la pareille, comme d’habitude.

Une fois dans le parking, Quan enfourcha sa Ducati noire, enfila son blouson de motard et posa son casque sur son genou avant de regarder Michael droit dans les yeux.

– Tu sais que si tu préfères les mecs, ça ne changerait rien pour moi, hein ? Ça ne me poserait aucun problème. Juste pour info. Tu n’as pas besoin de me cacher ce genre de trucs.

Michael toussa et rajusta la lanière de son sac sur son épaule tandis qu’une chaleur désagréable se répandait de son cou à ses oreilles.

– Merci.

Voilà ce qui se produisait quand on gardait des secrets. Les gens en tiraient leurs propres conclusions. Il se demanda un instant s’il ne ferait pas mieux de confirmer. Il était persuadé que sa famille accepterait plus facilement qu’il soit gay que la vérité. Ils ignoraient tout de son job d’escort et des factures qu’il permettait de payer. Et il avait bien l’intention de continuer ainsi.

Il inspira profondément l’air qui sentait les gaz d’échappement et le bitume ; il était à la fois touché par l’approbation de Quan et épuisé.

– Ça compte beaucoup pour moi ce que tu viens de dire, mais je ne suis pas gay. Je vois juste... des tonnes de nanas. Mais je n’ai pas envie d’en ramener à la maison. (Oh que non.) Il n’y a personne en particulier.

Dès que la phrase eut franchi ses lèvres, il eut envie de la retirer. Il ignorait pourquoi mais ça lui paraissait mal d'assimiler sa dernière cliente à cette catégorie.

– Rends-moi un service et dis-le à ta mère et à tes sœurs, alors. Elles en ont parlé avec ma mère et ma sœur et elles ne cessent de me poser la question. Je vais être honnête, c'est un peu gênant de leur dire que je ne sais pas où tu vas quand tu disparaissais.

Quan donna un coup de pied dans un gravillon, l'air songeur et Michael devina qu'il pensait à l'époque où ils ne se cachaient rien. Enfin, pour autant que deux mecs se racontent leurs secrets. Leurs mères étaient sœurs et très proches. Elles vivaient à cinq cents mètres l'une de l'autre et leurs garçons étaient nés la même année. En conséquence, Michael et Quan étaient comme des frères. Du moins, avant.

Michael se frotta la nuque.

– J'ai été un ami merdique. Je te demande pardon.

– Tu as vécu des trucs super durs, répondit Quan avec un sourire compréhensif. D'abord avec ton connard de père et les actions en justice puis avec les problèmes de santé de ta mère. Je comprends. Mais les choses se sont arrangées, pas vrai ? On devrait faire des trucs ensemble. Le vendredi soir, c'est le plus pratique pour moi parce que le samedi matin, je ne vais ni à la fac ni au restau. Ta « personne en particulier » peut rencontrer la mienne. Tiens-moi au courant.

Sur ces mots, Quan mit le contact et enfila son casque. Quand il eut disparu au coin de la rue, Michael ouvrit la portière de sa voiture et balança son sac sur le siège du passager. Les choses s'étaient vraiment arrangées mais il n'était pas près d'accepter un rendez-vous à quatre avec Quan, pas alors qu'il sautait une femme différente tous les vendredis soirs. Bon, pas les trois prochains vendredis. Ils étaient réservés à Stella et à ses leçons. Il n'aurait jamais cru se retrouver un

jour dans le rôle opposé de son fantasme de *Sexy prof*, mais il devait bien admettre que ça l'excitait plus qu'il ne l'aurait pensé.

Il savait que c'était tordu, mais il était pressé d'être vendredi soir.

OceanofPDF.com

7

Quand arriva vendredi, Stella était une véritable boule de nerfs. Elle ne pouvait s'empêcher de pianoter nerveusement sur la table du restaurant en attendant l'arrivée de Michael. Elle avait arrangé le rendez-vous via l'appli de l'agence – avec cette interface dernier cri, c'était aussi facile que de réserver des billets d'avion, mais sans les miles de fidélité. Ils lui avaient envoyé un mail de confirmation mais c'était le seul signe que le rendez-vous tenait toujours. Elle craignait que Michael ait changé d'avis.

Elle aurait aimé avoir son numéro de téléphone mais elle avait deviné qu'il ne le communiquait jamais à ses clientes. C'était trop personnel. Surtout si lesdites clientes avaient tendance à sombrer dans l'obsession.

Ce qui était une de ses principales faiblesses et une des caractéristiques de son trouble. Elle était incapable de s'intéresser à moitié à quelque chose. Elle était soit indifférente... soit obsessionnelle. Et ses obsessions n'étaient jamais temporaires. Elles la consumaient jusqu'à faire partie d'elle. Elle les intégrait dans sa vie. Comme son métier.

Elle allait devoir se montrer prudente avec Michael. Tout en lui lui plaisait. Pas seulement son physique mais aussi sa patience et sa gentillesse. C'était un homme *bon*.

C'était une obsession en puissance.

Avec un peu de chance, elle parviendrait à garder la tête froide pendant les semaines à venir. Il valait peut-être mieux qu'il n'y ait que trois séances. Une fois qu'ils en auraient terminé, elle pourrait se concentrer sur quelqu'un de disponible. Peut-être Philip James.

Lorsque Michael pénétra dans le restaurant, elle s'en rendit compte immédiatement ; ce soir, il portait un costume parfaitement ajusté et une chemise blanche. Pas de cravate. Son col déboutonné attirait l'attention sur sa pomme d'Adam et la base sexy de son cou. Il balaya la salle du regard avant de poser les yeux sur elle.

Elle contempla le menu sans le voir, horriblement consciente du fait qu'il se dirigeait lentement vers elle. *Garde la tête froide.*

– Bonsoir, Stella.

Il s'assit en face d'elle et croisa les doigts sur la table. Elle inspira longuement et son parfum lui chatouilla les narines. Tous ses organes firent un saut périlleux puis poussèrent un soupir. Abattue, elle leva les yeux vers son visage, compta jusqu'à trois et les détourna.

– Bonsoir, Michael.

– Tu es déjà nerveuse ?

Elle eut un petit rire.

– Je suis nerveuse depuis samedi dernier.

– À ce propos... qui t'appelait quand je suis parti ?

Elle pinça les lèvres pour tenter de réprimer un sourire.

– Ma mère. Elle s'appelle Ann. Et elle croit que tu es mon petit ami.

Il sourit, un doigt replié contre sa bouche.

– Je vois. Est-ce que c'est ennuyeux ?

– Je pense que c'est plutôt une bonne chose. Maintenant qu'elle croit que j'ai un copain, elle va enfin arrêter de m'organiser des blind dates.

– Ah, les rendez-vous arrangés des mères. Je vois très bien de quoi tu parles.

– Ça veut dire que tu n’as pas de petite amie ? (Dès que la question eut franchi ses lèvres, elle grimaça.) Je suis désolée. Oublie.

Elle n’avait aucun droit de lui poser des questions sur sa vie personnelle mais une intense curiosité la dévorait. Elle voulait tout savoir de lui. Et si par hasard, il avait une copine, quelle que soit l’identité de la veinarde, Stella la haïssait de tout son être.

– Non, je n’ai pas de petite amie.

Son ton indiquait clairement que pour lui, la réponse était évidente.

Merci, Seigneur.

– Avec quel genre de filles ta mère essaie de te brancher ?

Il leva les yeux au ciel.

– Des médecins, évidemment. Et des infirmières. Je pense qu’on en est au point où elle m’a présenté l’intégralité du deuxième étage de la Fondation médicale de Palo Alto.

Stella était impressionnée.

– Elle est très déterminée.

– Et ça encore, ce n’est rien. Tu ne connais pas ma mère.

Elle s’obligea à sourire et se concentra sur le menu. Que révélait sur elle le fait qu’elle ait *envie* de rencontrer sa mère ? Non, elle connaissait la réponse à cette question. Elle était tarée. Les mères étaient des ourses terrifiantes quand il était question de leurs fils, surtout des fils dans le genre de Michael.

Et Stella n’était pas médecin.

C’était bon ! Elle ne sortait pas avec Michael. Elle se fichait bien de ce que sa mère pensait d’elle. Stella ne la rencontrerait jamais. Il fallait qu’elle revienne à ses moutons.

– Discutons de mes leçons, proposa-t-elle brusquement.

– Excellente idée.

Michael se carra sur son siège, parfaitement à l'aise. Stella tenta d'imiter son air détendu tout en sortant trois feuillets de son sac à main.

– Comme nous sommes pressés par le temps, j'ai pris la liberté de rédiger un programme. Il n'est pas gravé dans le marbre. Sens-toi libre de suggérer tous les changements qui te paraissent adéquats. Je ne sais pas si ce que j'ai écrit est réalisable mais ça m'aide de structurer les choses comme ça. Je réagis mal quand je suis surprise.

Le visage de Michael était indéchiffrable.

– Un programme.

– C'est ça.

Elle repoussa la salière, le poivrier et la bougie. Elle étala les papiers sur la table, les lissa du bout des doigts et désigna la première feuille, qui portait le titre de *Leçon Un*.

– J'ai mis des carrés à côté de chaque point, histoire qu'on puisse cocher ce qu'on fera au fur et à mesure.

Les yeux rivés sur les feuillets, il ouvrit la bouche pour répondre, se reprit et se tapota la lèvre du doigt.

– Laisse-moi un instant pour lire tout ça.

LEÇON UN

Orgasme manuel, théorie et démonstration

Orgasme manuel, pratique

Évaluation

Missionnaire, théorie et démonstration

Missionnaire, pratique

Évaluation

Michael lut et relut le programme méthodique. Sa surprise se transforma en amusement dans un premier temps avant que la

contrariété prenne le dessus. Il serra les poings et retint une envie soudaine de froisser grossièrement les feuilles de Stella. Irrité. Il était irrité. Et il ignorait totalement pourquoi.

Les termes *théorie* et *démonstration* auraient dû l'exciter. C'était exactement comme si elle lui avait donné un rôle dans *Sexy prof* ; sauf qu'il n'y avait absolument rien de sexy là-dedans.

– Qui va cocher ? Toi ou moi ?

– Si tu ne veux pas le faire, je le ferai, proposa-t-elle avec un sourire aimable.

Il l'imagina en train de s'arrêter en plein milieu de leurs ébats pour chausser ses lunettes et prendre des notes sur son calepin. Comme s'il n'était qu'un robot sexuel ou une putain d'expérience scientifique.

– Je remarque qu'il n'y a pas de baiser, constata-t-il.

– J'avais l'impression que cette leçon était terminée.

Il haussa les sourcils.

– Comment ça ?

– Tu as dit que j'avais fait des progrès, du coup j'aime autant ne pas perdre de temps avec ça. Quand je t'embrasse, je n'arrive plus à réfléchir et je veux vraiment faire les choses bien. Et puis, c'est quelque chose que font les gens qui sortent ensemble, ce qui n'est pas notre cas. Je veux que la situation reste claire et professionnelle entre nous.

Elle prit une gorgée d'eau glacée d'un air guindé avant de reposer son verre. Une trace d'humidité s'étalait sur ses lèvres roses – lèvres qu'il n'avait pas le droit d'embrasser.

Ses baisers ne lui étaient plus destinés. Il était supposé la sauter et la laisser lui donner des « orgasmes manuels » mais elle gardait sa bouche pour quelqu'un d'autre. L'idée le rendait presque violent et il chassa ces émotions le plus loin possible.

– Tu as trop regardé *Pretty Woman*. Embrasser quelqu'un, ça ne veut rien dire du tout et au lit, il vaut toujours mieux ne pas trop réfléchir. Crois-moi.

Elle pinça les lèvres d'un air têtue.

– C'est trop important pour moi. Je ne peux pas ne pas réfléchir. Je préfère qu'on ne s'embrasse plus.

La colère de Michael redoubla et il força ses mains à se détendre avant que ses vaisseaux sanguins n'explosent l'un après l'autre. Comment s'était-il fourré dans ce guêpier ? Ah oui, il avait peur que les autres escorts ne profitent d'elle. Quel con ! Sa vie était assez compliquée sans qu'en plus il se soucie de ses clientes. C'était exactement pour ça qu'il ne les voyait qu'une fois.

Il aurait dû faire machine arrière, c'était tentant, mais il avait juré. Et il tenait toujours ses promesses. C'était sa façon de rétablir l'équilibre dans l'univers. Son père avait brisé assez de serments pour deux.

– D'accord, s'obligea-t-il à dire. Pas de baiser.

– Est-ce que les autres listes sont bien ? demanda-t-elle.

Il se força à les lire et les trouva assez semblables ; elle avait remplacé orgasme manuel par orgasme oral et modifié les positions.

– Je suis surpris que tu aies utilisé les termes « levrette » et « amazone », constata-t-il, amusé malgré lui.

Elle rougit et rajusta ses lunettes.

– Je suis inexpérimentée, pas débile.

– Il manque quelque chose d'important dans tes leçons.

Il tendit la main et elle déposa son stylo dans sa paume, méfiante.

Elle pencha la tête sur le côté tandis qu'il écrivait *PRÉLIMINAIRES* en lettres majuscules en haut des trois feuilles. Après un instant de réflexion, il ajouta un carré devant chacun, à coups de stylo vengeurs.

– Mais pourquoi ? Je croyais que les hommes n'en avaient pas besoin.

– Toi, si, répondit-il sèchement.

Elle plissa le nez en secouant la tête.

– Tu n'as pas besoin de te soucier de moi.

Il lui lança un regard intense.

– Ça ne m'ennuie pas. La plupart des hommes aiment les préliminaires. J'aime ça. Exciter une femme, c'est très gratifiant.

Et il était hors de question de coucher avec elle si elle n'était pas prête. Jamais de la vie.

Elle déglutit, les yeux sur la carte.

– Tu es en train de dire que je ne m'améliorerai jamais.

– Quoi ? Non.

Il chercha à comprendre pourquoi elle avait répondu ça, mais en vain.

– Tu as bien vu de quelle manière j'ai réagi. Pour *un bouton*.

– Et ensuite tu as dormi toute la nuit avec moi. Tu étais presque nue et tu t'es cramponnée à moi.

– Vous avez choisi ? intervint la serveuse.

À en juger par son air amusé, elle avait saisi la dernière partie de la conversation.

Stella se plongea dans la lecture attentive des différentes options tout en grattant les bords de la carte du bout des ongles.

– On va prendre le spécial, dit Michael.

– Excellent choix. Je vous laisse, fit la serveuse avec un clin d'œil.

Elle ramassa les menus et disparut.

– Qu'est-ce qu'il y a dans le spécial ? demanda Stella.

– Aucune idée. Espérons que ce ne sera pas laineux.

Un rictus inquiet étira les lèvres de Stella. Elle se pencha en avant, hésitante et croisa le regard de Michael pendant une fraction de

seconde.

– Comment ça je me suis cramponnée ?

Michael sourit de toutes ses dents.

– Tu aimes les câlins quand tu dors.

– Oh.

Elle avait l'air tellement horrifiée que Michael ne put s'empêcher de rire.

– J'avoue, j'ai aimé ça, confessa-t-il.

C'était la vérité et ça ne lui ressemblait pas du tout. Il était obligé d'en passer par là avec ses clientes parce qu'il savait qu'elles en avaient besoin. En règle générale, il comptait les secondes avant de se lever et de rentrer chez lui se doucher. Mais tenir Stella dans ses bras n'avait ressemblé en rien à ça. Ils n'avaient pas couché ensemble, il n'avait donc pas besoin de se laver et la confiance avec laquelle elle s'était blottie contre lui avait fait naître des sentiments sur lesquels il préférait ne pas s'attarder. Surtout quand il la voyait aussi horrifiée. Sa colère ne fit que croître.

– Et les leçons alors ? Comment on va faire avec mes handicaps ? Ce sont des obstacles insurmontables. En me focalisant sur toi, je pensais avoir trouvé un moyen de contourner mes problèmes.

– On ne va pas *contourner* tes problèmes, on va les *dépasser*.

Elle croisa les bras et pianota un rythme inhabituel sur son coude.

– Comment ?

– On va te... déverrouiller.

Il avait l'impression de s'exprimer comme un connard arrogant mais il n'avait pas décroché tous ces avis cinq étoiles par hasard. Quand il avait perdu sa virginité à l'âge avancé de dix-huit ans, il avait découvert qu'il avait un véritable talent pour le sexe. Devenir professionnel avait accru considérablement ses compétences.

– Je ne pense pas que ce soit possible.

Elle tordait la bouche comme si elle écoutait le baratin d'un vendeur de voitures d'occasion.

– Tu pensais que tu aimerais m'embrasser ?

Elle avait vraiment aimé ça ; une fois qu'elle avait réussi à surmonter l'histoire du poisson-pilote. Il y avait de l'espoir pour elle. Les femmes n'éprouvaient pas de faiblesse au niveau des genoux et ne manquaient pas de se pâmer quand elles n'aimaient pas le sexe. Il fallait juste qu'il comprenne comment elle fonctionnait.

Elle tapota un des carrés devant les préliminaires.

– Qu'est-ce qui se passera si tu essaies tout et que je n'aime rien ?
Le temps nous est compté.

– Ça n'arrivera pas.

Et si le contraire se produisait, il aviserait.

– Faisons comme tu veux, alors, finit-elle par lâcher après un long silence.

8

Une fois la porte de la chambre d'hôtel refermée derrière eux, Michael ôta ses chaussures et se dirigea vers les fenêtres. Il ouvrit les rideaux : la vue sur la clinique qui se dressait juste à côté, la Fondation médicale de Palo Alto, était imprenable. Le bâtiment lui rappela sa mère, les factures, les responsabilités et l'argent qu'il gagnait en tant qu'escort. Ce n'était pas vraiment ce qu'il avait envie d'avoir en tête.

Il rabattit les rideaux d'un geste vif et fit volte-face. Stella se tenait au bout du lit. Elle détourna les yeux et joua avec les feuillets pliés qu'elle tenait à la main. Ses listes.

Il s'imagina en train de les réduire en confettis. Il n'aurait su expliquer pourquoi mais il détestait ces listes. Il se contenta cependant de s'approcher d'elle et de les lui prendre des mains pour les poser sur la table de nuit avec précaution. Il dénicha un mince stylo argenté dans le tiroir et le posa sur la *Leçon Un*. Si elle était assez lucide pour cocher les cases ce soir, il faudrait qu'il revoie sa technique. Il baissa l'éclairage.

– Comment devrais-je... Que devrais-je... Peut-être que je... (Elle se cramponnait au col de son chemisier.) Dois-je me déshabiller ?

– Je n'en sais rien. Ce n'est pas dans le programme. (Il aurait voulu ravalé ce qu'il venait de dire mais c'était trop tard. Ses listes

l'irritaient au plus haut point mais il n'avait pas besoin de la rabaisser.) Je suis dé...

– Tu as raison. Je n'ai pas pensé à inclure ça.

Elle se hâta vers la table de chevet, considéra la liste un instant, puis se pencha et s'empara du stylo, prouvant par là-même que la seule raison valable de porter une jupe crayon était de mettre en valeur les courbes parfaites de son joli cul.

C'était certainement à cause de ses fesses qu'il avait mis un temps fou à remarquer sa naïveté. Elle n'avait pas saisi sa grossièreté ni son sarcasme. C'était peut-être une de ces surdouées incapables de socialiser et il s'était montré dur avec elle.

– Si je te disais que tes listes sont insultantes, qu'est-ce que tu ferais ? demanda-t-il à voix basse.

Elle lui lança un regard alarmé par-dessus son épaule.

– Je dois récrire certaines parties ? Je le ferai avec plaisir.

Elle reporta son attention sur les feuillets et fit glisser son doigt sur les lignes, songeuse.

L'irritation qu'il ressentait à son égard s'atténua. Il ne pouvait pas lui en vouloir : elle ne comprenait pas.

Elle se mordilla l'intérieur de la lèvre et pianota de plus en plus vite sur la table de nuit avant de lui jeter un regard inquiet.

– Est-ce que j'aurais dû écrire autre chose qu'*Évaluation* ? J'espère que tu avais compris qu'il s'agissait de m'évaluer, moi. Toi, tu fais tout bien. Et même si ce n'est pas le cas, je ne pourrai pas le savoir. Je ne suis pas qualifiée pour juger...

Avant qu'elle ne succombe à une nouvelle crise d'angoisse, il dit :

– C'était juste une question hypothétique. Oublie-la.

Elle eut l'air perdue un instant, puis elle battit des cils et poussa un soupir soulagé.

– Oh, d'accord.

Après avoir rajusté ses lunettes, elle écrivit proprement *Stella* devant chaque *Évaluation*.

C'était un rappel salutaire. Il était là pour aider Stella à progresser. C'était tout. Quelle importance si elle ne prenait pas leurs ébats comme la satisfaction d'un fantasme, contrairement à ses autres clientes ? Il était temps qu'il applique ses propres conseils et qu'il cesse de réfléchir.

Quand elle passa au deuxième feuillet, il ôta sa veste, la posa sur le dossier d'une chaise et déboutonna sa chemise. Il en sortit les pans de son pantalon et s'assit sur le lit à côté de Stella. Elle lui lança un rapide coup d'œil et ses yeux se posèrent sur la portion de peau que dévoilait sa chemise ouverte. Le stylo s'arrêta au beau milieu d'un mot et tomba sur la table de chevet avec un cliquetis.

Il sourit, satisfait. Ce n'était plus si clinique à présent.

Elle se redressa avant de lever les mains vers son chemisier. Elle défit les boutons à un rythme d'escargot et le tissu blanc voleta sur le sol, suivi par la jupe grise. L'air résolu, elle le laissa l'admirer. Et il ne s'en priva pas.

D'habitude, il préférait les femmes aux seins plus gros, aux hanches plus larges et aux cuisses rondes. Il aimait cette chair moelleuse et la façon dont elle remplissait ses mains. Stella n'était pas du tout comme ça. Tout en elle était discret. Dans ses sous-vêtements couleur chair, son corps était menu, avec des épaules et des bras élégants, une taille fine et des hanches doucement arrondies, des jambes galbées aux chevilles délicates. Elle ne correspondait en rien à ce qu'il avait toujours aimé mais elle était parfaite.

– Enlève ton soutien-gorge.

Sa voix était plus brusque qu'il ne l'aurait voulu mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Il mourait d'envie de voir ce qu'elle cachait. Elle n'avait peut-être pas fantasmé sur cette nuit, mais lui, si.

Elle serra les poings.

– Est-ce que c'est nécessaire ? Ce n'est pas mon meilleur atout. J'ai de petits seins.

– Si, c'est nécessaire. Les hommes aiment les voir même quand ils sont petits.

Et les toucher. Oh, comme il voulait les caresser !

Elle grimaça et il eut l'impression qu'elle allait protester. Quand elle fit glisser ses bras dans son dos et dégrafa son soutien-gorge, il en eut le souffle coupé.

Puis il se mordit la lèvre en souriant. Stella n'avait pas l'air d'en avoir conscience mais elle possédait le genre de tétons dont les hommes et les bébés rêvent. Sur ses aréoles rosées se dressaient des tétons proéminents qui, il en était certain, pointaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou qu'il vente. Stella Lane, économiste discrète, avait des tétons de star du porno. Et il voulait les lécher.

– Et maintenant ? demanda-t-elle dans un murmure.

Il acheva d'enlever sa chemise et la lança à l'autre bout du lit.

– Tu as une case à cocher.

Elle détacha le regard de son torse et le dévisagea comme s'il lui parlait javanais. Après plusieurs battements de cils, elle secoua la tête.

– Tu as raison, dit-elle.

Elle se pencha pour cocher une case en haut de la liste. Elle rajusta ses lunettes, s'immobilisa puis les ôta. Elle défit ses cheveux et les secoua. Ils vinrent encadrer son visage. Ses yeux marron vulnérables cherchèrent les siens avant de se fixer sur le mur un peu à côté de lui.

Cela coupa le souffle de Michael, il eut l'impression que ses organes se liquéfiaient et tout le reste de sa personne durcit.

Tellement belle.

Et effrayée. Comment la rassurer ?

– Laisse-moi te prendre dans mes bras.

Elle se rapprocha le plus possible sans le toucher.

Il réprima un sourire.

– Ça aiderait si tu t’asseyais sur mes genoux.

Elle se mordit la lèvre, avança vers lui et s’installa à califourchon sur ses cuisses. Putain, elle était si proche. Cette partie d’elle était grande ouverte. Il durcit encore mais se força à aller lentement. Il faisait tout ça pour Stella. Il s’attendait à ce qu’elle soit raide comme une planche de bois jusqu’à ce qu’il imagine un tour de passe-passe pour la détendre mais elle se pelotonna aussitôt contre lui, la joue contre son épaule. Quand il l’enlaça, elle poussa un soupir hésitant et se laissa aller contre lui.

Les secondes se transformèrent en minutes et il s’autorisa à savourer le moment : pas de paroles, pas de sexe, rien, juste partager un moment avec quelqu’un. La pièce était tellement silencieuse qu’il entendait le bruit de la circulation dans la rue. Des voix passèrent dans le couloir puis s’éloignèrent.

– Tu t’endors ? finit-il par demander.

– Non.

– Tant mieux.

Il fit courir ses doigts le long de son bras et sourit en voyant sa peau se hérissier de chair de poule dans leur sillage. Il enfouit le visage dans son cou, respira le doux parfum de sa peau et embrassa le point sensible à la base de sa mâchoire. Ses lèvres l’appelaient mais au lieu de transgresser l’interdit, il lui suçota le lobe de l’oreille puis le mordilla. Elle poussa un soupir mal assuré.

– C’est ça les préliminaires ?

Elle avait le souffle un peu court, ce qui le ravit.

– Oui. (Même s’il connaissait la réponse, il demanda :) Tu aimes ça ?

Elle frissonna et se blottit plus étroitement contre lui tandis que la chair de poule continuait à se répandre sur sa peau.

– Oui, mais je ne m’attendais pas à ça.

– À quoi, alors ?

Elle secoua la tête.

– Dis-moi si tu veux que j’arrête ou si tu as envie de quelque chose de spécifique.

Tout en parlant, il glissa les doigts dans ses cheveux et inclina sa tête. Il déposa une série de baisers sur sa mâchoire, mordilla son menton et embrassa le coin de ses lèvres.

Trop près de la tentation que représentait sa bouche. Son corps brûlait douloureusement à l’idée de l’embrasser profondément et il faillit le faire malgré tout. Il en avait rêvé toute la semaine. Avec l’impression de nager à contre-courant, il s’obligea à redescendre le long de son cou.

– Touche-moi, ordonna-t-il en posant les mains de Stella sur son torse.

Elle l’effleura jusqu’à ce que ses mains rencontrent ses tétons. Elle les caressa de ses pouces, comme si elle était fascinée par leur texture. Il sentit ses muscles se contracter et il frissonna de plaisir.

– Je m’y prends comme il faut ? demanda-t-elle.

– J’aime ça. Et ça.

Il prit en coupe ses seins délicats et pinça ses tétons.

Elle cessa de respirer et baissa les yeux sur sa poitrine. Les mains bronzées de Michael sur sa peau pâle et ses tétons décadents prisonniers de ses doigts formaient un tableau incroyablement érotique. Il ne résista pas et la pressa de nouveau, se délectant de son souffle précipité.

– Pourquoi c’est si bon quand tu fais ça ?

L’émerveillement qu’il percevait dans sa voix le fit sourire.

– Tu veux essayer quelque chose d’encore meilleur ? (Elle acquiesça, incertaine.) Mets-toi à genoux.

Elle fléchit les cuisses et se redressa. Le corps raide et le souffle court, elle posa les mains sur ses épaules. Comme il l’avait prévu, cette position amena ses tétons à hauteur de son visage. Il fallait qu’il fasse attention s’il voulait éviter de se faire éborgner. Il n’y avait que dans son métier qu’on risquait de perdre un œil à coup de téton ! Pour être honnête, il n’avait pas l’impression d’être en train de travailler. Il n’était pas en train de se raconter un nouveau bobard toutes les quinze secondes. Ce moment-là, cette femme-là et l’indéniable attraction qu’ils éprouvaient l’un pour l’autre : tout était réel.

Il lui caressa le dos jusqu’à ce qu’il sente ses muscles se détendre sous ses paumes. Il craqua alors et embrassa le dessous de son sein. Ses doigts se crispèrent et ses ongles l’égratignèrent.

Il recula.

– Ça va, Stella ?

Elle s’éclaircit la voix à deux reprises.

– Explique-moi ce que tu as l’intention de faire. S’il te plaît.

– Je vais sucer tes jolis seins et les lécher avec ma langue.

Elle raffermi sa prise sur son épaule.

– C’était un peu plus détaillé que ce à quoi je m’attendais.

– Comment l’aurais-tu formulé ?

Il fit courir ses lèvres du dessous de son sein jusqu’à l’endroit où la peau pâle cédait la place à l’aréole plus sombre.

– Je ne sais pas ce...

Il posa sa bouche sur son téton et le suçait brutalement.

– *Michael.*

Entendre son nom sur ses lèvres était aussi inattendu qu'excitant. Il l'attira plus étroitement à lui pour pouvoir se repaître d'elle. Aucun homme ne pouvait rester raisonnable avec de tels tétons juste devant ses yeux, dans sa bouche, sous sa langue. Il pourrait jouer avec pendant des jours. Il abandonna le premier et se fraya un chemin à coup de langue jusqu'au second.

Elle fourra ses mains dans ses cheveux, se tortilla et se cambra dans une supplique inconsciente. Stella adorait ça et elle perdait sa tête de surdouée sous l'effet des caresses.

Avant qu'il comprenne ce qu'il faisait, il fit remonter sa bouche sur sa gorge, le long de sa mâchoire et vers sa bouche. Il se reprit au dernier moment et pressa sa joue contre la sienne tout en se réprimandant mentalement. Il était complètement tordu. Elle avait dit qu'elle ne voulait pas et il ne cessait de...

Leurs lèvres se touchèrent. Il se raidit sous la décharge électrique qui le parcourut. La langue de Stella caressa sa lèvre inférieure et son instinct reprit le dessus. Il fondit sur sa bouche comme un homme affamé.

Son goût, sa douceur, ses ongles sur son cuir chevelu, baiser après baiser après baiser.

– Je suis désolée. Je sais que j'avais dit pas de baiser. (Elle l'embrassa de nouveau.) Mais je n'ai pas pu résister. J'ai pensé à ça toute la semaine. (Ses mots le transpercèrent. Il n'était pas le seul finalement. Un autre baiser enivrant.) Et maintenant, on dirait que je ne peux plus m'arrêter.

Elle gémit en l'embrassant de nouveau.

– Alors ne t'arrête pas.

Michael mêla sa langue à la sienne et son corps s'abandonna complètement contre lui. Ses hanches ondulèrent contre le renflement douloureux qui tendait sa braguette et elle frotta ses

tétons contre son torse. Il réprima un gémissement. Il n'avait pas désiré une femme comme ça depuis... Avait-il jamais désiré une femme à ce point ?

Quand il recula, elle entrouvrit les lèvres et poussa de petits cris de désir inaudibles. Il lui fallut un moment pour y voir suffisamment clair pour pouvoir se concentrer sur lui et il s'attendit à ce qu'elle se retourne pour cocher une case. Mais au lieu de ça, elle enroula ses bras autour de son cou et se pressa contre lui. Elle écrasa ses lèvres contre sa tempe.

Le sentiment d'être chéri l'envahit alors. Elle ne se comportait pas comme si ce qui s'était passé entre eux était un service rendu en échange d'une somme d'argent. Elle agissait comme si ça signifiait quelque chose, comme si c'était important, peut-être même comme s'il comptait.

Une autre chambre d'hôtel, un autre lit, une autre cliente. C'était un vendredi soir comme les autres. Sauf qu'il ne s'était jamais senti aussi à nu, aussi à vif et il n'avait toujours pas ôté son pantalon.

C'était censé n'être que du sexe. Il n'était pas question d'y mettre autre chose. Il ne pouvait pas continuer s'il se mettait à éprouver un quelconque intérêt pour elle. Parce que s'il en arrivait là, ce ne serait plus de la prostitution mais de l'adultère et ça, il s'y refusait. Il était temps de rayer ces absurdités de son esprit et de passer aux choses sérieuses.

Michael pesait de tout son poids entre les jambes de Stella. Un froid glacial lui vrilla le ventre, la ramenant brutalement à la réalité. Du métal. La boucle de sa ceinture.

Ils avaient perdu de vue la liste. Qu'étaient-ils censés faire ? Elle essaya de s'en rappeler. Lui donner du plaisir avec sa main. Il était

temps d'apprendre à faire cela.

Il déposa un sillage de baisers sur son cou, libérant sa bouche, mais elle était incapable de se souvenir de ce qu'elle voulait dire. Les dents de Michael égratignaient sa peau et des frissons la parcoururent toute entière. Ses tétons étaient tellement durs qu'ils en étaient douloureux mais ses mains chaudes les apaisèrent. Il en lécha un avant de la dévorer de nouveau et elle sentit ses orteils se recroqueviller.

Une main calleuse glissa sur son ventre puis sous l'élastique de sa culotte. Des doigts habiles et audacieux la caressèrent. Il la touchait là. Exactement à l'endroit où elle le voulait, même si elle n'en avait pas eu conscience auparavant. Des hommes l'avaient déjà fait auparavant mais elle n'avait pas ressenti la même chose. Elle ne réagissait ainsi que lorsqu'elle se masturbait et encore, pas avec la même intensité.

– Stella, tu es trempée.

Il ponctua chaque syllabe d'un mordillement de ses tétons durcis. Un souffle chaud balaya sa peau avide avant qu'il ne referme ses dents sur elle pour la mordre plus fort.

Elle se contracta, et se raidit encore davantage quand il enfonça profondément un doigt en elle. Du pouce, il caressa lentement son clitoris et elle se mit à trembler. Il lécha de nouveau son téton martyrisé et il ne lui en fallut pas davantage. Elle sentit monter le plaisir à toute allure.

Et ça lui ficha une trouille bleue.

Elle s'agrippa à son poignet.

– Arrête, arrête, je ne suis pas prête.

Il retira son doigt et elle se servit de ses talons pour se propulser à l'autre bout du lit. Elle ramena un oreiller contre sa poitrine pour dissimuler sa nudité. Il était frais, cela l'aida à étouffer son excitation

et elle prit de profondes inspirations. L'orgasme qui semblait si imminent battit en retraite.

L'incompréhension la plus totale se lisait sur les traits de Michael. Il la dévisagea, interloqué. Elle avait les joues écarlates et la honte l'oppressait. Elle était certainement la pire cliente qu'il ait jamais eue. Lorsqu'il leva la main, la panique s'empara d'elle et elle recula.

Il laissa tomber son bras.

– Stella, calme-toi, je ne te... toucherai pas. Pas si tu ne le veux pas.

Elle se cramponna à l'oreiller.

– Je sais. Je suis désolée. C'est juste que...

– Qu'est-ce que j'ai fait de travers ?

– Rien.

Il haussa les sourcils. Il ne la croyait pas, c'était manifeste.

– Je n'ai jamais joui avec quelqu'un, avoua-t-elle.

Il entrouvrit les lèvres, secoua la tête, commença à parler puis secoua la tête de nouveau.

– Ça veut dire que tu n'as jamais... jamais ?

Elle était si rouge que si elle avait porté ses lunettes, elles seraient pleines de buée.

– Si. Toute seule.

– Et tu n'aimes pas ça ? demanda-t-il, abasourdi.

– Si. (Elle poussa un petit soupir et tenta d'ordonner ses pensées pour lui fournir une explication cohérente.) Je me sens plus en sécurité si ça m'arrive quand je suis toute seule. J'ai déjà eu des expériences sexuelles très ratées. J'ai passé mon temps à regarder des hommes en train de grogner et de transpirer sur moi. Pour être honnête, ça m'a dégoûtée. Je voulais que le sexe me rapproche de quelqu'un mais ça m'a encore plus éloignée. Je ne veux pas que ça arrive *avec toi*.

– Ça ne risque pas. J'étais là, avec toi et j'ai adoré ça.

Elle poussa un soupir exaspéré.

– Je te paie pour que tu dises exactement ce genre de choses. Enfin, tu crois que je te paie pour ça. Mais ce n'est pas ce que je veux.

– Est-ce que je te donne l'impression que tu me dégoûtes ?

Il agita une main à hauteur de ses hanches, en direction de l'impressionnant renflement qui tendait la braguette de son pantalon.

Elle pinça les lèvres sans répondre. Si elle s'exprimait maintenant, il y avait de fortes chances pour qu'elle dise Ce-Qu'il-Ne-Fallait-Pas. Michael était un escort chevronné. Son corps réagissait certainement sur commande, comme un dauphin dans un spectacle aquatique.

– Tu crois que je mens.

Une lueur prédatrice brilla dans ses yeux et il se dirigea à quatre pattes vers elle sur le couvre-lit froissé.

Elle recula machinalement.

Et tomba du lit.

Il jeta un coup d'œil vers elle par-dessus le matelas. Stella se frottait la tête.

– Ça va ?

La gorge nouée par l'embarras, tout ce qu'elle parvint à dire fut :

– Oui.

Il jaugea sa silhouette maladroitement recroquevillée sur le sol pendant un long moment.

– On devrait s'en tenir là pour ce soir.

Elle s'adossa au mur et ramena les genoux contre sa poitrine. Les cases non cochées du programme lui pesaient mais elle devait comprendre et dénouer les émotions qui se livraient bataille dans sa tête pour pouvoir progresser.

– Ça t'ennuie ?

Il secoua la tête. Il se leva sans un mot, remit sa chemise et la boutonna. Elle ravala ses protestations quand il recouvrit la peau et les muscles que, trop préoccupée et secouée, elle n'avait pas pris le temps d'apprécier correctement.

Une fois qu'il eut enfilé ses chaussures et sa veste, quelque chose lui revint soudain en mémoire. Elle bondit sur ses pieds et sortit sa tablette de son sac à main.

– Une seconde.

Elle eut les plus grandes difficultés à trouver la page qu'elle cherchait sans lâcher l'oreiller mais elle finit par y parvenir et lui tendit la tablette.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu peux me donner un autre numéro de téléphone, s'il te plaît ? Je pense que c'est une bonne idée de pouvoir se contacter pendant la semaine. Pour des raisons logistiques. (Au cas où il voudrait annuler une séance.) J'ai contacté le service client de l'agence pour leur suggérer de développer un programme qui permette de s'envoyer des textos de manière anonyme, mais en attendant...

Michael considéra l'écran allumé, un étrange sourire aux lèvres.

– Tu m'as donné ton vrai numéro de téléphone. Je suis étonné que tu n'attendes pas de moi que je fasse la même chose en retour.

– C'est mieux pour toi, non ?

Parce que c'était définitivement mieux pour elle. Quand les leçons auraient pris fin, aucun des deux n'aurait envie qu'elle l'appelle encore et encore et qu'il lui raccroche au nez à chaque fois. Elle refusait de se voir agir de la sorte. Mais elle n'avait jamais été obsédée par quelqu'un avant.

Non pas qu'elle ressente une quelconque obsession. Pas encore.

L'air indéchiffrable, il répondit :

– C'est mieux pour moi, effectivement. Merci.

Il sortit son portable de la poche de sa veste et tapota à la fois sur son téléphone et sur la tablette de Stella.

– C’est fait, déclara-t-il en souriant.

– Parfait. Merci, dit-elle avec un sourire forcé.

Il fit un pas en direction de la porte avant de s’immobiliser.

– On devrait faire un truc différent vendredi prochain. Genre, sortir.

Le cœur de Stella se serra.

– Sortir ?

– Aller danser ? Boire un verre ? Dans un club ? J’ai entendu parler d’une nouvelle boîte à San Francisco...

– Je ne danse pas.

Et elle ne buvait pas non plus. Et même si elle n’était jamais allée en boîte, elle était certaine que c’était quelque chose qu’elle ne pratiquait pas non plus.

– Je peux t’apprendre. Ça aidera pour les autres leçons. Fais-moi confiance.

Confiance.

C’était la deuxième fois qu’il lui ordonnait de lui faire confiance. Que penserait-il si elle lui révélait à quel point elle trouvait difficile de faire des choses aussi simples que danser ou boire ? Sortir était censé être amusant. Pour elle, c’était du boulot ; un sacré boulot, même. Elle pouvait interagir avec des gens si elle le voulait, mais ça lui coûtait. Certaines fois plus que d’autres.

Dans ce cas, le jeu en valait-il la chandelle ?

– De quelle manière ça nous aidera pour les leçons ? demanda-t-elle.

– Tu réfléchis trop. Ça t’aidera à sortir de ta propre tête, à te détendre. Et puis je suis un danseur hors pair. On va bien s’amuser. Ça te dit ?

Elle se persuada que c'était l'idée *de sortir de sa propre tête* – quoi que cette expression signifie – et de cocher des cases sur ses listes qui la décida. Mais ce n'était qu'une infime partie.

La partie la plus importante était l'étincelle ardente dans le regard de Michael. Il voulait y aller et qu'elle l'accompagne. C'était comme un rendez-vous. Mais non, bien sûr. Elle savait bien que ce n'était pas le cas.

– Je ne peux pas te garantir que je danserai.

– Est-ce que ça veut dire que tu acceptes ? demanda-t-il en penchant la tête.

Elle releva le menton et acquiesça.

Il sourit, dévoilant ses dents blanches.

– Génial. Je réserverai et te tiendrai au courant. Vivement vendredi.

Il se pencha et lui fit la bise avant de quitter la pièce.

Stella ferma la porte, fit coulisser la chaîne de sécurité et se laissa tomber sur le lit, hébétée. Ces leçons étaient censées être simples. Pourquoi est-ce que tout se compliquait comme ça ? Pourquoi son corps l'avait-il trahie ? Et pourquoi voulait-elle tellement faire plaisir à Michael qu'elle avait accepté d'aller en boîte avec lui ? Qui était-elle ? Elle ne se reconnaissait plus.

9

— Il ne faut pas manger le dessert en premier, tu sais, commenta Stella.

Elle savait qu'elle avait l'air pédante et ennuyeuse mais elle était tellement nerveuse qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de pérorer. L'angoisse d'aller en boîte n'avait fait que croître durant la semaine et ils étaient censés s'y rendre dans quelques heures.

En plus, Michael la tenait par la main.

Stella avait la paume tellement moite qu'elle ne comprenait pas comment il pouvait supporter de la toucher, encore moins de se comporter comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Étrangement, elle avait mieux géré les préliminaires que ça – enfin, sauf à la fin, bien sûr – et elle était nue. Elle ne pouvait pas accuser son aversion naturelle pour les caresses. Elle aimait celles de Michael.

Quand Michael et elle marchaient main dans la main sur les trottoirs encombrés de San Francisco, les passants leur souriaient. Un vieil homme avec une casquette de vendeur de journaux leur adressa même un clin d'œil.

Tout le monde les prenait pour un couple.

Stella en aurait ri si elle n'avait pas eu l'impression de participer à l'élaboration d'une mascarade. Un troupeau de filles aux robes décolletées les dépassa : elles matèrent ouvertement Michael en

gloussant derrière leurs mains et échangèrent des murmures. Elles jetèrent à Stella un regard envieux qu'elle apprécia même si elle savait qu'elle ne le méritait pas. Dans son costume gris anthracite et sa chemise noire, Michael était particulièrement canon.

– On y est. (Michael lâcha sa main et lui ouvrit la porte du marchand de glaces à l'ancienne. Le sol était recouvert d'un carrelage noir et blanc et des lustres roses illuminaient des vitrines réfrigérées remplies de glaces et de nappages.) Quel est ton parfum préféré ?

Impossible de se concentrer sur la crème glacée avec sa main posée au creux de ses reins. Est-ce qu'il se rendait compte de ce qu'il faisait ? Elle avait vu des hommes agir comme ça avec leurs petites amies. Mais Stella n'était pas une petite amie.

– Menthe chocolat, répondit-elle.

– Vraiment ? Moi aussi. Je vais prendre autre chose pour qu'on puisse goûter un parfum nouveau.

Il lui caressa la taille nonchalamment tout en examinant les différents choix et le corps de Stella s'embrasa.

– Attends, comment ça, « on » ?

Un sourire malicieux étira ses lèvres.

– Tu ne veux pas partager avec moi ?

L'étudiante qui officiait derrière le comptoir fixa Stella comme si elle venait de donner un coup de pied à un chaton.

– Non, ce n'est pas ça.

Pas tout à fait. Après tous les baisers qu'ils avaient échangés, elle savait que c'était idiot de s'inquiéter de la transmission des germes. La vérité, c'était qu'elle s'était livrée à une analyse détaillée des parfums de glace et qu'elle avait décidé que celle-ci était la meilleure du monde.

– C'est juste que je sais ce que j'aime, expliqua-t-elle.

– Nous verrons bien. (Il tapota la vitrine.) Menthe chocolat pour elle et thé vert pour moi.

Stella voulait payer mais Michael sortit des billets de son portefeuille avant qu'elle ait eu le temps d'extraire sa carte bleue du corsage de sa robe fourreau bleu saphir. Une fois qu'ils furent installés à une table en fer forgé près de la fenêtre, il plongea sa cuillère dans son pot de crème glacée, la goûta et un sourire éclatant s'épanouit sur ses lèvres quand il retira la cuillère propre de sa bouche pour la replonger dans le pot.

– Oh, c'est ridicule, constata-t-elle. On dirait que tu passes une audition pour une pub Häagen-Dazs. Personne ne sourit comme ça après avoir mangé une glace.

Il éclata de rire.

– Elle est vraiment bonne.

Il souriait de toutes ses dents, et, oh là là, était-ce une *fossette* qu'elle apercevait ?

– Il faut que je goûte alors.

Elle abaissa sa cuillère vers le pot de Michael.

– Hahaha.

Au lieu de la laisser se servir, il porta sa propre cuillère à ses lèvres. Elle leva brusquement les yeux vers lui, en proie à des pensées contradictoires.

Elle ne devrait pas accepter. C'était beaucoup trop intime. C'était une limite à ne pas franchir. Comme s'ils sortaient ensemble ; ce qui n'était pas le cas.

C'était juste une glace. Juste sa cuillère. Si elle refusait, il se sentirait probablement rejeté et elle était incapable de le blesser, même de manière insignifiante.

Elle ouvrit la bouche et le laissa la nourrir. Son cœur roula comme une boule de flipper dans sa poitrine quand la saveur du thé vert

sucré fondit sur sa langue. Il la dévisageait, attendant son verdict, inconscient de l'effet qu'il avait sur elle.

– C'est vrai, c'est bon, déclara-t-elle sur un ton qu'elle espérait détaché.

Ça ne voulait rien dire. Ce n'était pas un rendez-vous. Elle était une cliente parmi d'autres. *Garde la tête froide*. Elle trempa sa propre cuillère dans son pot de crème glacée.

– Je te l'avais dit.

– Mais je préfère quand même la mienne.

Elle enfourna une cuillerée de crème glacée menthe chocolat. Le mélange complexe du chocolat et de la menthe explosa contre son palais. Des morceaux de chocolat crissèrent sous ses dents. La perfection.

– Laisse-moi goûter.

Elle lui tendit son pot mais il n'y planta pas sa cuillère. Il fit courir ses doigts sur la joue de Stella tout en renversant sa tête en arrière et posa les lèvres sur les siennes. Sa langue harponna sa bouche et son goût se mêla à celui de la glace. Elle ne savait pas si elle était mortifiée, sidérée, excitée ou les trois à la fois.

Il lui lécha lentement la lèvre inférieure avant de reculer, un grand sourire aux lèvres, le regard assombri par le désir.

– Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça.

Troublée, elle essaya d'attraper encore un peu de sa crème glacée. Sa cuillère en plastique blanc lui échappa et glissa sur la table.

Elle voulut la reprendre mais Michael posa les mains sur les siennes. L'instant d'après, il l'embrassait de nouveau : un baiser tendre, bouche fermée, qui lui paraissait quand même scandaleux. Et trop délicieux pour lui résister. Le marchand de glace s'évanouit. Les gens disparurent. En cet instant, il n'y avait qu'elle et Michael, la saveur de la glace et leurs lèvres qui se réchauffaient lentement.

Tandis que Michael faisait glisser la langue entre les lèvres entrouvertes de Stella, la douceur froide de la crème glacée menthe chocolat de sa bouche le rendit fou. Il oublia qu'il était en train de la séduire. Il oublia même pourquoi. Seuls importaient son goût et ses soupirs chauds. Il avait envie de la dévorer.

Savait-elle qu'elle ronronnait presque quand elle l'embrassait ? Ou qu'elle avait glissé ses doigts froids sous le tissu de sa chemise et qu'elle lui caressait le poignet ?

Il brûlait de poser les mains sur ses cuisses dénudées et de les faire remonter sous l'ourlet de sa robe courte pour la caresser. Mais la dernière fois qu'il avait agi de la sorte, il l'avait terrifiée.

Parce qu'elle ne voulait pas qu'il ressente ce qu'elle-même avait ressenti dans les bras de ces trois connards.

Les clientes ne se souciaient jamais de lui comme ça. Pourquoi elle ? Il aurait aimé qu'elle arrête. Ça le perturbait.

– Doucement, mec, intervint quelqu'un en riant. C'est un établissement public.

Stella rompit le baiser et porta ses doigts tremblants à ses lèvres rouges. Elle l'avait surpris ce soir en troquant ses lunettes pour des lentilles et en gardant ses cheveux détachés. Elle s'était maquillée également, même si ses baisers avaient effacé tout son gloss. Ça n'avait aucune importance. Elle était presque trop belle pour être vraie.

Lorsque le groupe de débiles à la table d'à côté se mit à applaudir et à siffler, Michael s'attendit à ce que Stella rougisse, gênée. Mais non. Elle baissa la tête à sa manière timide et rit avec eux. Son sourire doux et l'éclat lumineux de ses yeux, cependant, n'étaient destinés qu'à lui et ils lui donnèrent l'impression d'avoir vaincu une

armée à mains nues. Elle n'avait d'yeux que pour lui, ne souriait qu'à lui et à personne d'autre.

Le plan qu'il avait fomenté pour lui faire oublier son angoisse fonctionnait. Il était certain que quand ils rentreraient ce soir, elle serait prête à cocher les cases de ses listes. Il aurait dû s'y prendre comme ça dès le début. Tout le monde savait que si on voulait coucher avec quelqu'un, il ne fallait pas commencer directement dans la chambre à coucher. C'était à ça que servaient la séduction, la romance, la danse et le fait de se tenir la main. Et les baisers à la crème glacée.

Il y avait cependant un problème : ça marchait sur lui aussi. Plus il passait de temps avec elle, plus l'attirance qu'il ressentait grandissait ; et pas uniquement physiquement. S'il ne parvenait pas à cocher toutes les cases durant les deux prochaines leçons, il se sentirait obligé d'allonger la durée de leur engagement, ce qui était une très mauvaise idée. Il pourrait faire une connerie et tomber amoureux d'elle.

Il n'aurait jamais imaginé une fin de conte de fées à un tel scénario. Non seulement ils étaient à des années-lumière l'un de l'autre en termes d'éducation et de culture, mais Stella était riche par-dessus le marché. Si elle apprenait les exactions que son père avait commises pour gagner du fric, elle ne ferait jamais confiance à Michael. Ce n'était pas pour rien que la sagesse populaire affirmait que « Les chiens ne font pas des chats », « Tel père tel fils » ou encore « Bon sang ne saurait mentir ». Il avait lutté contre ces dictons et il en voulait à son père, mais il portait au creux de lui la même fausseté. Il était une bombe à retardement et il ne voulait pas que Stella soit dans les parages quand sa résistance prendrait fin et qu'il exploserait, blessant tout le monde autour de lui.

Le sexe était la porte de sortie. Cocher les cases, achever les leçons et passer à autre chose. Sauf que maintenant qu'il la connaissait mieux, il voulait faire plus que lui apprendre ce qu'était le sexe. Il voulait lui donner les meilleures nuits de sa vie.

Ce soir, il lui offrirait des feux d'artifice.

OceanofPDF.com

10

Après avoir dîné dans un restaurant qui pratiquait la cuisine fusion, Stella et Michael empruntèrent des rues bordées de magasins chics et de gratte-ciels sur lesquels s'épalaient des noms de banques. La circulation des piétons – des touristes, des habitants de la ville en coupe-vent, ou de jeunes fêtards sur leur trente et un – engorgeait les trottoirs et se déversait sur les rues, dans lesquelles les voitures roulaient au pas.

C'était la baie de San Francisco la nuit, une expérience que Stella n'avait jamais éprouvé le besoin de vivre. De manière plutôt surprenante, elle passait un bon moment. Quand il était question de jouer les escorts, Michael mettait le paquet. Il avait du talent dans et hors du lit. Ses baisers très publics auraient dû l'embarrasser mais elle les adorait. Qui n'aurait pas aimé être embrassée par Michael dans un endroit où les gens pouvaient la voir, l'admirer et en devenir verts de jalousie ? Il lui tenait la main dès qu'il le pouvait et avec lui, la conversation était facile. Elle n'appréciait pas la nouveauté mais avec Michael, elle se sentait en sécurité. À ses côtés, elle était partie prenante de la vie nocturne de San Francisco, et pas juste une observatrice. Il y avait quelque chose de nouveau et de merveilleux dans le fait de se trouver dans une foule et de ne pas se sentir seule.

Ils approchèrent des cordes en velours rouge contre lesquelles des femmes peu vêtues et des hommes en costume attendaient. Un videur lança un regard froidement appréciateur sur le corps et le visage de Stella, qui se pressa contre Michael.

– C’est ça le club ? demanda-t-elle, sentant son anxiété refaire surface.

Il l’enlaça et hocha la tête.

– On doit être sur la liste, dit-il au videur. Au nom de...

Le videur pencha son crâne rasé vers l’entrée.

– Allez-y.

Michael embrassa la tempe de Stella, glissa la main de la jeune femme dans le creux de son coude et se dirigea vers la porte du 212 *Fahrenheit*. Un troisième videur leur tint la porte et salua Michael d’un hochement de tête quand ils passèrent devant lui.

– Ils nous laissent entrer parce qu’ils pensent que tu vas faire venir du monde, murmura Michael à l’oreille de Stella.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues et elle essaya de ne pas laisser sa remarque lui monter à la tête. Elle s’était payé les services d’une maquilleuse et d’une coiffeuse pour cette soirée. Ce n’était pas vraiment elle.

Un nombre respectable de clients se pressait à l’intérieur du club et elle dut serrer les poings et se motiver mentalement. Elle avait assisté à des dîners de charité et à des galas pour le travail. Cette soirée ne devrait pas lui poser de problème. Le tapage des conversations se mêlait à la musique électronique feutrée. Heureusement, le bruit n’était pas particulièrement fort. Elle pouvait toujours penser.

Ils se trouvaient dans une grande salle décorée dans un style moderne minimaliste avec des poutrelles métalliques et des angles aigus. Un large bar occupait le fond et un DJ s’occupait de la musique

depuis un nid-de-pie fixé sur le mur adjacent. Il y avait peu de sièges, uniquement des banquettes capitonnées disposées autour de tables basses en métal. Elle n'en compta que quatre et deux étaient occupées.

– Je veux une de ces tables.

Sa voix était assurée et ferme ; son ton la rassura et dénoua les nœuds qu'elle avait dans le ventre. Elle s'en sortait bien.

– Elles sont payantes.

Elle dégaina sa carte bleue de son corsage et la tendit à Michael. Il lui adressa un sourire surpris et elle s'esclaffa.

– Je n'avais aucun autre endroit où la ranger.

Il glissa les mains au creux de ses reins et l'attira à lui.

– Qu'est-ce que tu transportes d'autre là-dedans ? demanda-t-il en observant son modeste décolleté.

– Mon permis de conduire.

– J'ai des poches, tu sais. J'aurais pu porter tes cartes et ton portable.

– Je n'y ai pas pensé. J'ai laissé mon téléphone chez moi parce qu'il ne rentrait pas.

Mais maintenant qu'elle savait que c'était une option... C'était pour ça que les femmes avaient des petits amis.

Sauf qu'il n'était pas son petit ami.

Michael glissa le doigt dans son décolleté. Il caressa par inadvertance son téton : le cœur de Stella se mit à battre à tout rompre et son sein se gonfla avant qu'il n'ait mis la main sur son permis. Elle devina à la lueur de son regard qu'il l'avait fait exprès.

Son expression s'adoucit en effleurant la photo sur le permis de conduire. Sur le cliché déjà daté, elle avait l'air très jeune et extrêmement timide, ce qui décrivait la personne qu'elle était à

l'époque à la perfection. Elle aimait croire qu'elle avait gagné en sophistication depuis. Il n'y avait qu'à la voir ce soir.

– C'était juste après ma thèse de doctorat.

– Tu avais quel âge ?

– Vingt-cinq ans.

Un sourire frémit sur les lèvres de Michael.

– On t'en donne dix-huit. Même maintenant, tu as l'air à peine majeure.

– Permets-moi de te montrer que je le suis en buvant.

Ivre de son pouvoir et de sa réussite, elle se dirigea vers l'une des tables vides et s'assit en cherchant des yeux un serveur. Michael glissa une main dans sa poche et la rejoignit avec une allure nonchalante digne d'un podium de défilé. *Tout* en lui évoquait le mannequin, mais son costume était d'une classe folle à lui tout seul. Il avait l'air cher, très bien taillé et plus chic que tout ce qu'elle avait jamais vu sur les autres hommes.

Il s'assit, très décontracté, à côté d'elle, suffisamment près pour que leurs cuisses se touchent et posa le bras sur le dossier de son siège. Elle aimait ça. Beaucoup. Elle avait l'impression qu'il affirmait qu'elle lui appartenait.

– Quelle est la marque de ton costume ? Je l'adore.

Elle hésita une fraction de seconde puis lissa les revers et les épaules de sa veste des deux mains.

Il plongea son regard dans le sien et lui adressa son sourire lent et magnifique.

– Il est fait sur mesure.

– Mes compliments à ton tailleur.

Elle passa la main à l'intérieur et découvrit, ravie, qu'elle ne sentait pas les plis provoqués par des coutures souvent trop hâtives sous la doublure en soie. C'était de l'excellent travail.

– Je le lui dirai.

– Je devrais peut-être changer le mien. Il fait des vêtements pour femme aussi ? Il a beaucoup de clients ?

Tout en parlant, elle ne pouvait s'empêcher de faire courir ses paumes sur son torse ; elle appréciait la fermeté de son corps sous le coton amidonné de sa chemise.

– Il est très demandé.

Elle soupira, déçue.

– Ma couturière n'est pas mal mais elle me prend pour une folle. Elle me pique beaucoup. Je ne suis pas entièrement convaincue que ce soit toujours accidentel.

Les muscles de Michael se contractèrent sous ses mains et il se redressa. Quand il lui répondit, sa voix avait pris un ton agressif.

– Tu penses qu'elle le fait exprès ?

Était-il contrarié... pour elle ? L'idée fit éclore des bulles tièdes dans son corps et elle oublia tous les griefs qu'elle nourrissait à l'égard de sa couturière vindicative.

– Pour sa défense, je suis très exigeante. Elle m'appelle sa cliente diva, expliqua Stella.

– Ce n'est pas une raison. Elle devrait mieux contrôler ses épingles. Ce n'est pas si difficile. Même quand j'avais dix ans, je... (Il pinça les lèvres et se passa la main dans les cheveux.) Sur quoi es-tu exigeante ?

– Oh, eh bien, je... (Elle ramena les mains à elle et entrelaça ses doigts pour s'empêcher de pianoter sur la table.) Je suis très difficile sur l'effet des tissus sur ma peau. Les étiquettes, les coutures qui grattent et qui forment des bosses, les fils qui pendouillent, les endroits où le tissu est trop serré ou trop lâche. Je ne suis pas une diva, je suis juste...

– Une diva, acheva-t-il avec un sourire taquin.

Elle plissa le nez.

– D'accord.

Une serveuse en jupe noire courte avec un top moulant sur lequel s'étalait le logo du club gagna nonchalamment leur table.

Michael lui tendit la carte bleue de Stella.

– Nous voulons réserver cette table pour le reste de la soirée. De l'eau pour moi. Stella ?

Il ne buvait pas, lui non plus ? Elle n'était pas certaine d'avoir envie de boire seule.

– Quelque chose de sucré, s'il vous plaît.

La serveuse haussa un sourcil mais acquiesça, professionnelle.

– Je reviens tout de suite.

Quand elle eut disparu, Michael expliqua :

– Je conduis.

Elle sourit.

– J'aime ce côté responsable.

– Michael est toujours responsable, pas vrai, mec ?

Un inconnu surgit de nulle part et Stella le regarda, fascinée, s'installer sur la banquette en face d'eux. Il portait un tee-shirt noir moulant sur des épaules qui ressemblaient à celles d'un bouledogue et son crâne était presque rasé. Elle essaya de ne pas fixer impoliment les tatouages entremêlés qui décoraient ses bras musclés et son cou puissant, mais c'était difficile. Elle n'avait jamais vu autant de tatouages de près.

Michael se pencha en avant.

– Quan...

L'étranger jeta à Michael un regard noir.

– Non, je comprends. Tu as dû égarer ton portable. (Il reporta son attention sur Stella.) Je m'appelle Quan, je suis le cousin préféré de Michael et son meilleur ami.

Cousin. Meilleur ami. La nervosité la submergea et elle lui tendit la main.

– Stella Lane. Ravie de faire votre connaissance.

Il contempla sa main avec une expression amusée avant de la serrer et de s'affaler de nouveau sur la banquette.

– Il a une petite amie, finalement. Laissez-moi deviner : vous êtes médecin.

Elle était sur le point d'ouvrir la bouche pour le corriger sur les deux points lorsque Michael l'attira à lui.

– Stella est économètre.

Elle le regarda, perplexe, et comprit qu'il craignait qu'elle ne révèle à son cousin ce qu'il faisait exactement. Elle leva mentalement les yeux au ciel. Elle était inapte socialement mais pas à ce point.

Quan la surprit en se penchant vers elle, radieux.

– Ça a un rapport avec l'économie, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Est-ce qu'elle a rencontré Janie ? demanda-t-il à Michael.

Qui était Janie ?

Mais Michael n'avait pas l'air d'avoir entendu la question. Son attention était fixée sur une blonde menue assise au bar. Quand elle tapota le tabouret vide à côté du sien, il jura entre ses dents et se leva.

– Je reviens tout de suite.

Stella sentit son sang se glacer. Elle le regarda se diriger vers le bar d'un pas vif. Il s'assit sur le tabouret à côté de la blonde qui lui caressa le bras. Ils se mirent à converser mais leurs mots étaient noyés dans la musique et le bruit de la foule de plus en plus importante.

Quand est-ce que tous ces gens étaient entrés ? Ils étaient deux fois plus nombreux qu'à leur arrivée et continuaient à se déverser

dans le club en un torrent ininterrompu.

– Est-ce que c’est Janie ? demanda-t-elle.

– Je ne connais pas cette femme mais ce n’est pas Janie. (Quan jeta un coup d’œil à Stella et lui adressa un petit sourire.) Il n’avait pas envie de lui parler, c’est évident. Tu n’as pas à t’inquiéter.

Mais elle avait l’impression du contraire. La blonde rit à une remarque de Michael et se rapprocha de lui. Des seins plantureux se pressèrent contre son bras. Ce qui suivit fut bloqué par un groupe de gens qui s’agglutina devant le bar.

– Il y a toujours autant de monde ici ? demanda Stella.

– Non. (Quan se frotta le crâne et étira son cou de droite à gauche.) Le DJ qui officie ce soir est connu, c’est pour ça qu’il y a autant de peuple. La sono est excellente. Prépare-toi à être soufflée.

Elle ravala la boule qui s’était formée dans sa gorge et l’appréhension lui noua le ventre. Depuis quand être soufflé était-il une bonne chose ? Des centaines de corps avaient envahi la salle. Beaucoup plus que ce à quoi elle s’attendait.

Un grincement électronique se déversa des enceintes encastrées dans le plafond et le cœur de Stella se serra si fort que cela lui fit mal. La pièce devint rouge et des flammes se mirent à danser sur les murs. La foule hurla, surexcitée. Stella devait lutter pour respirer. Des lasers et de la fumée. Le grincement s’estompa et une mélodie évanescence répandit ses murmures. Avant qu’elle puisse essayer de se détendre, un rythme se déploya, de plus en plus rapide.

– Ne sois pas aussi effrayée, cria Quan. Les flammes sont fausses. Ce ne sont que des LED et des projecteurs.

La serveuse surgit de nulle part et déposa un verre sur la table. Elle dit quelque chose mais Stella ne l’entendit pas. Elle disparut en un clin d’œil dans la masse des corps en mouvement. La musique atteignit une espèce d’apogée et les gens se mirent à s’agiter.

Stella s'empara du verre et en but une longue gorgée. Citron, cerise et amaretto. Elle aurait préféré que ce soit de la vodka, ou, encore mieux, de l'éthanol. L'effet serait plus rapide.

Quan lui jeta un regard amusé.

– Tu as soif ?

Elle acquiesça.

Des sirènes digitales bruyantes retentirent : le silence s'abattit sur la pièce pendant cinq bonnes secondes puis une mélodie cascada depuis les enceintes. Sans avertissement, la basse reprit à une allure frénétique, destinée à faire monter l'adrénaline.

Le cœur de Stella tambourinait dans sa poitrine et la peur menaçait de la submerger. Trop de bruit. Trop d'agitation. Elle mit ses émotions sous clé, les enferma au plus profond d'elle et s'obligea à respirer lentement. Tant qu'elle avait l'air calme à l'extérieur, elle parviendrait à se contrôler. La musique accéléra mais le temps ralentit.

Les corps se déplacèrent et elle eut de nouveau une vue dégagée sur le bar. La blonde jouait avec le col de la chemise de Michael, beaucoup trop près de lui.

Elle posa ses lèvres sur les siennes.

Stella sursauta comme si on l'avait giflée. Elle attendit que Michael repousse la femme. Elle attendit pendant une éternité que la foule bouge de nouveau et lui bloque la vue.

La bile et l'amaretto remontèrent dans sa gorge.

Il fallait qu'elle trouve un endroit où vomir. Elle se fraya un chemin dans la foule, repoussa des corps qui se balançaient au rythme du tempo rapide. La musique la bombardait. Les lumières pulsaient. Des odeurs corporelles aigres, du parfum masculin, des haleines alcoolisées. Des membres durs et des articulations pointues.

Michael était-il toujours en train d'embrasser cette femme ?

Ses yeux se remplirent de larmes. Les corps formaient une cage autour d'elle. Elle ne pouvait plus bouger. Ni appeler au secours.

Une main se referma sur les siennes.

Michael ?

Non, c'était Quan.

Il bouscula les gens. Une femme jura quand il renversa son verre. Un mec le repoussa. Quan se contenta de lui donner un coup de coude pour l'écarter et poursuivre sa route. Et pendant ce temps, son étreinte sur la main de Stella resta assurée et ferme. Il la conduisit à travers la foule, ouvrit une porte et l'air frais et doux l'assaillit.

La porte se referma, réduisant la musique à un son assourdi. Quelqu'un poussa un petit cri. La lumière aveuglante avait disparu. Elle se couvrit les yeux et se laissa tomber sur le béton froid. Ses jambes tremblantes refusaient de la porter.

– Merci, s'obligea-t-elle à articuler.

– Tu vas bien ?

– Je vais vomir.

Ses ongles raclèrent le trottoir tandis qu'elle essayait de trouver un endroit où se soulager. Elle ne parvenait pas à absorber assez d'air dans ses poumons.

– Doucement, doucement. Respire lentement. (Il s'apprêtait à la toucher mais s'immobilisa quand elle tressaillit.) Assieds-toi bien droite. C'est ça. Inspire par le nez. Expire par la bouche.

Qui poussait de petits cris étouffés ? Le bruit la rendait dingue.

– Ne bouge pas. Je vais aller chercher Michael.

– Non. (Elle s'empara de son poignet.) Je vais bien.

Elle s'adossa à l'immeuble et tourna le visage contre la pierre. Le froid apaisa son front brûlant et l'empêcha de penser à Michael et cette femme. Michael en train *d'embrasser* cette femme.

Sa bouche touchait presque le mur. Le halètement devint plus fort et elle se rendit compte que c'était *elle* qui produisait ce son.

Elle grinça des dents, serra les poings et contracta tous les muscles de son corps. Le halètement cessa.

– Tu as besoin de quelque chose ? demanda Quan.

– Non. Je suis juste surstimulée.

Elle se sentait déjà mieux même si ses tempes pulsaient.

Quan pencha la tête sur le côté.

– Ça arrivait souvent à mon frère. Il est autiste.

Stella sentit un poids se loger dans sa poitrine en entendant ça. Elle n'aurait pas dû utiliser le terme « surstimulée ». La plupart des gens ne s'en servaient jamais. Pourquoi le feraient-ils ? Quan plissa les yeux et Stella put presque voir les rouages tourner dans son esprit et la question se former dans sa tête.

Elle retint son souffle. Pourvu qu'il ne demande rien. Elle pouvait cacher la vérité mais elle ne savait absolument pas mentir.

– Tu es autiste ?

Elle voûta les épaules et sa gorge brûla de honte. Elle se força à hocher la tête.

– Michael n'est pas au courant, n'est-ce pas ? Il ne t'aurait pas amenée ici s'il le savait. Tu devrais le lui dire.

Elle se contenta de secouer la tête. Chaque fois que les gens découvraient son trouble, ils se mettaient à marcher sur des œufs avec elle. Ça ajoutait une pression sur ses relations jusqu'à ce que les autres trouvent un moyen de la quitter. Elle ne le révélait plus à personne. Mais apparemment ça ne suffisait pas à les empêcher de deviner tout seuls.

– Est-ce que tu peux me prêter quelques dollars, s'il te plaît ? Je veux rentrer chez moi.

Et sa carte bleue était à l'intérieur.

– Tu t'en vas ? Michael doit être en train de chercher.

Elle en doutait. Il était occupé. Elle se leva, émerveillée par la déconnexion entre son corps et son esprit. Comment ses membres parvenaient-ils à suivre ses ordres quand sa tête était si épuisée et si vide ?

– Je te rembourserai, je te le promets.

– C'est parce que cette nana l'a embrassé ? J'espère que tu as remarqué que Michael a essayé de la repousser. Il a beaucoup de mal à se protéger des avances des femmes.

L'espoir jaillit, lumineux et naïf.

– C'est vrai ?

La porte s'ouvrit et un rapide rythme techno irradiia depuis le seuil.

– Te voilà. (Michael sortit et la porte se referma derrière lui, faisant taire la musique. Son regard se posa tour à tour sur Quan et sur Stella.) Qu'est-ce qui se passe ? Tu vas bien ?

– J'avais besoin de prendre l'air.

Quan fronça les sourcils comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose et Stella retint son souffle.

Ne lui dis rien. Ne lui dis rien. Ne lui dis rien.

Il changerait. Plus rien ne serait comme avant. Et elle ne voulait pas que ça se produise.

– Elle essayait de m'emprunter du fric pour prendre un taxi. Elle vous a vus vous peloter avec la blonde et elle a voulu fuir, expliqua Quan.

Son ventre ignorait s'il devait se détendre ou se nouer encore plus en entendant ces mots. À l'entendre, elle était hystérique et possessive. Elle aurait aimé que ce soit faux.

– Tu voulais te barrer ? Juste comme ça ? demanda Michael, clairement surpris.

Elle baissa les yeux sur le trottoir.

– J'ai cru qu'elle et toi... que vous...

– Non. Avec toi ici ? Tu me prends pour qui ? Bon sang, Stella.

Il l'attrapa par la taille et l'attira à lui. Son odeur, ses bras musclés, sa présence solide. *Le paradis*. Elle ferma les yeux et se blottit contre lui.

– Tu veux revenir à l'intérieur ? demanda-t-il.

– *Non*. (L'adrénaline courut dans ses veines, contractant chacun des muscles qui s'étaient détendus dans son étreinte.) S'il te plaît, ajouta-t-elle après coup.

– Rentrons à la maison, alors.

OceanofPDF.com

11

Stella resta sur la réserve en parcourant les quelques centaines de mètres qui les séparaient de sa Tesla Model S blanche. Michael la surprit à plusieurs reprises à se masser les tempes mais quand il lui demanda si elle avait la migraine, elle marmonna quelque chose d'inintelligible. Il croyait qu'elle lui ferait la gueule pour le punir de sa supposée trahison, mais ça n'avait pas l'air d'être son genre.

Non, son genre, c'était plutôt de partir sans un mot. Quand Quan lui avait révélé qu'elle voulait l'abandonner au club, Michael avait eu l'impression de recevoir un uppercut à l'estomac. La dernière personne à l'avoir abandonné était son père. Mais alors que son père s'était barré en laissant derrière lui des emmerdes sans nom, Stella avait prévu de s'en aller en lui laissant sa voiture et sa carte bleue. *Qui réagissait comme ça ?*

Et pire que tout, il ne l'avait pas mérité. Dans les deux cas.

Ce soir, il avait fait de son mieux pour empêcher cette ancienne cliente totalement folle de faire une scène devant Stella. Aliza était une vraie diva et elle adorait le drame sous toutes ses formes.

Maintenant qu'elle était enfin parvenue à divorcer de son millionnaire de mari, en le dépouillant de la moitié de sa fortune au passage, elle voulait récupérer Michael. Et elle était prête à payer le prix fort.

Elle refusait d'admettre que Michael préfèrerait baiser un plancher plein d'échardes que revenir dans son lit. Elle l'avait accaparé pendant de longues minutes et lui avait balancé des chiffres déraisonnables avant de plaquer sa bouche sur la sienne.

Le goût du chewing-gum à la cannelle, de la clope et du whiskey serait pour toujours associé à Aliza.

Tellement différent de celui de Stella, qui avait un goût de... crème glacée menthe chocolat.

Ils s'installèrent dans sa voiture. Elle activa le chauffage du siège, se renfonça contre le dossier et regarda par la fenêtre en pianotant machinalement contre ses genoux. Il alluma la radio pour briser le silence mais elle l'éteignit aussitôt. Ses doigts reprirent leur manège. C'était à la fois hypnotique et irritant.

Il lui lança un regard agacé qu'elle ne remarqua pas.

Une fois qu'il fut sorti de la ville, il glissa dans la circulation peu dense de la 101S, et il capitula.

– Quand tu pianotes comme ça, tu joues un air ? Comme sur un piano ?

Elle cessa d'agiter les doigts et glissa les mains sous ses fesses.

– C'est l'*Arabesque* de Debussy. J'adore la combinaison des triolets et des croches.

– Tu joues du piano ?

Quand il était allé la chercher dans sa maison au centre de Palo Alto, il n'avait pas pu rater l'immense piano à queue noir qui trônait dans le salon presque vide. Si en plus d'être intelligente, brillante et belle, elle avait des talents artistiques, elle était officiellement la femme de ses rêves. Et tellement trop bien pour lui que c'en était risible.

Même si toutes les conneries de son père ne s'interposaient pas entre eux, il ne possédait rien de ce qu'une femme dans son genre

désirait. Il était mignon et bien foutu mais tout le monde pouvait se payer ça. Elle aurait été peut-être attirée par l'homme qu'il était avant, l'homme libre de suivre ses passions. Ce mec était super intéressant. Mais Michael l'avait complètement perdu de vue.

– Oui, répondit Stella. J'ai commencé à jouer avant de savoir parler.

Il haussa les sourcils. Non seulement c'était la femme de ses rêves, mais en plus c'était Mozart.

– Ce n'est pas aussi impressionnant que ça en a l'air, constata-t-elle avec un sourire en coin. J'ai parlé tard.

– J'ai du mal à le croire. Je te trouve parfaite.

Elle baissa la tête et poussa un profond soupir mais au moment où il s'apprêtait à lui demander ce qui la tracassait, un minivan qui roulait au ralenti devant lui attira son attention. Il déboîta et accéléra sans un bruit. *Comme dans du beurre*. Il adorait les voitures de sport.

Mais cette idée lui rappela sa propre voiture, une BMW M3 noire et la façon dont il se l'était procurée.

– C'est mon ancienne cliente folle, dit-il soudain.

Il sentit le poids du regard de Stella sur sa joue.

– La femme du club, dit-elle.

– Oui.

Elle leva la main vers l'arête de son nez. Comme elle ne portait pas de lunettes, elle enroula les doigts autour de son cou à la place.

– Ça t'a plu de l'embrasser ?

– Je ne l'ai pas embrassée. C'est elle qui m'a embrassé. Mais non, ça ne m'a pas plu.

– Tu veux bien répondre sincèrement à une question ?

Voilà qui promettait d'être intéressant.

– Oui.

– Est-ce que tu es différent quand tu es avec moi ?

– Tu veux savoir, en admettant que je tombe sur toi quand tu ne seras plus ma cliente, si je me comporterai comme un connard avec toi ? (Si elle n'était plus sa cliente, elle serait probablement accompagnée par un autre homme. Il grimaça, comme s'il avait mordu dans un fruit acide.) Non.

– Tu mens pour me faire plaisir ?

– Stella, je ne t'ai jamais menti. C'est à toi de décider de me croire ou pas.

Le reste du trajet se déroula en silence. Il remonta l'allée qui menait à sa maison style cottage élégant et entièrement rénové, avec ses haies de romarin et ses panneaux solaires sur le toit. Il se gara dans le garage pour deux voitures aussi stérile qu'un bloc opératoire. Il coupa le contact et Stella ouvrit les yeux.

– On est arrivés chez toi.

Elle passa la main dans ses cheveux ébouriffés.

– Je suis presque trop fatiguée pour descendre de voiture.

– Je peux te porter.

Elle lui adressa un sourire ensommeillé : elle pensait manifestement qu'il plaisantait.

– Je suis sérieux.

L'idée de la porter jusqu'à son lit lui plaisait beaucoup. Il aimait la serrer contre lui et même si c'était complètement tordu, il voulait cocher ses cases. C'était sa plus longue période sans rapport sexuel depuis trois ans et en voyant Stella dans cette robe, il en avait plus que jamais conscience.

– Ne sois pas idiot. (Elle tâtonna pour ouvrir sa portière et descendit de la voiture avec des gestes qui, même pour elle, étaient maladroits. Cependant, une fois qu'il eut verrouillé les portières et l'eut rejointe près de la porte qui donnait sur la maison, il remarqua

qu'elle avait le regard clair.) Je n'ai pas la force de prendre une leçon ce soir.

– On n'est pas obligés de rentrer ça dans les leçons. (Il fit courir ses doigts le long de son bras et sa peau se recouvrit de chair de poule. Ses paupières devinrent lourdes et son regard sensuel. Belle Stella.) Je peux juste te donner du plaisir. (Il caressa la paume de sa main et elle déplaça les doigts pour lui faciliter l'accès.) Tu as déjà payé pour ce soir, Stella.

Elle referma aussitôt le poing et se tourna face à la porte.

– Je voulais te parler de ça, justement. Entre, je te prie.

Après avoir rangé ses chaussures dans le placard de l'entrée, Stella contourna son Steinway adoré pour entrer dans la salle à manger, ravie de sentir le plancher froid sous ses pieds douloureux. Michael la suivit en silence et elle le soupçonnait de s'étonner du vide des lieux.

Aucun centre de table. Pas de sets de table artistement disposés non plus. Rien d'autre que... Elle ignorait de quel bois était fait la table, mais il était doux. Elle fit courir ses doigts sur la surface satinée tout en se dirigeant vers l'extrémité à laquelle elle avait l'habitude de s'asseoir. Les chaises qui entouraient la table étaient les seules de toute la maison.

– Tu viens juste d'emménager ? demanda-t-il.

Elle tira un siège pour lui et se frotta le coude, gênée.

– Pas vraiment, non.

Au lieu de s'asseoir, il gagna la cuisine adjacente, les mains dans les poches, et examina la cuisinière, le réfrigérateur en inox et ce qu'elle avait rangé dans l'espace vide. Froide, grise et caverneuse, la cuisine était la pièce qu'elle aimait le moins. Du moins, d'habitude.

Elle changeait quand Michael était dedans. L'ambiance devenait intime et engageante et les lustres bas prenaient des allures d'étoiles et non plus de banales LED. Ce n'était plus une pièce solitaire.

– Comment ça « pas vraiment » ? Il y a un mois ? Deux mois ? Un an ? demanda-t-il avec un sourire taquin.

– Cinq ans.

Il considéra la maison différemment, surpris.

– J'en déduis que tu aimes le vide ?

Elle haussa les épaules.

– Je passe le plus clair de mon temps au bureau et ça ne me dérange pas. Ici, j'ai un lit, une chouette télévision et un débit Internet ultrarapide.

Il secoua la tête en riant.

– L'essentiel.

– Tu trouves ça bizarre ?

Comme le fait qu'elle ait parlé tard et que les boîtes de nuit la surstimulent ?

Un nœud se forma dans sa gorge. À cet instant précis, avec Michael dans sa cuisine, chez elle, elle eut l'impression de n'avoir besoin de rien d'autre. Mais le temps qu'ils avaient devant eux touchait à sa fin.

Elle n'était pas prête pour ça.

– Tu veux bien t'asseoir pour que nous puissions discuter ? demanda-t-elle.

Avec un hochement de tête sec, il contourna l'îlot central et s'installa sur la chaise qu'elle avait tirée pour lui. Sa proximité attirait Stella comme un aimant et elle s'assit avant pour ne pas se laisser distraire et faire un truc idiot, comme le toucher par exemple. Peut-être que si elle se montrait très éloquente, il accepterait son nouveau programme.

Elle posa ses mains tremblantes sur la table et se mit aussitôt à pianoter.

Une main chaude enserra les siennes et les serra.

– Tu n’as pas besoin d’être aussi nerveuse avec moi. Tu le sais, n’est-ce pas ?

Il ne retira pas sa main et elle analysa ce qu’elle ressentait. C’était une caresse banale et qu’elle n’avait pas souhaitée, le genre de caresse qui lui donnait d’habitude envie de se recroqueviller en elle-même. Mais tout ce qu’elle ressentait en cet instant, c’était la chaleur de la main de Michael, la rugosité de sa peau et son poids. Elle ne comprenait pas pourquoi mais son corps l’acceptait. Lui et seulement lui.

Cette prise de conscience accrut sa résolution et elle rassembla tout son courage.

– J’ai une nouvelle proposition à te faire.

Il pencha un peu la tête.

– Tu veux rallonger les leçons ?

– Je ne veux plus de leçons. Le temps qu’on a passé ensemble ce soir – les bons moments et les... moins bons moments – m’ont permis de comprendre deux ou trois trucs. Je suis nulle au lit mais je suis encore plus nulle quand il s’agit de relation. Avant aujourd’hui, je n’avais jamais partagé de crème glacée avec quelqu’un ni marché main dans la main dans la rue avec un homme. Je n’ai jamais dîné avec quelqu’un sans que la conversation ne soit remplie de longues plages de silence ou de tous ces moments gênants pendant lesquels je dis quelque chose d’offensant qui fait fuir les gens.

Il caressa ses phalanges du pouce avant de plonger son regard dans le sien.

– Je n’ai constaté aucun problème relationnel chez toi, sauf quand tu as essayé de m’abandonner, mais si j’avais vraiment embrassé cette

blonde, je l'aurais mérité. Tu t'en es bien sortie ce soir.

– C'est parce que j'étais avec toi.

Il y réfléchit en silence.

– Peut-être que c'est parce que tu te sens en contrôle quand tu es avec moi. Comme tu me paies, il y a moins de pression et tu peux te détendre.

– Ce n'est pas uniquement ça. Avec toi, je suis plus cool à cause de la façon dont tu me traites, parce que tu es toi, affirma-t-elle.

Il fronça les sourcils et se figea.

– Stella, tu ne devrais pas me dire des choses pareilles.

– Pourquoi ? C'est la vérité.

Des émotions traversèrent son visage plus vite qu'elle ne pouvait les déchiffrer. Il secoua la tête et déglutit. Un petit sourire fit frémir ses lèvres et il se frotta la joue. Il eut beau s'éclaircir la voix, cette dernière était rauque quand il dit :

– Quelle est ta proposition ?

Elle baissa les yeux sur ses mains : la chaleur de ses paumes lui manquait.

– Je veux que tu m'apprennes comment me comporter quand on sort avec un homme. Pas la partie sexuelle mais le reste, le « être ensemble ». Comme ce soir. Bavarder, partager des choses, se tenir la main. J'ai peur de la nouveauté mais avec toi, j'arrive à la gérer et même à l'apprécier. Je veux t'embaucher comme mon petit ami d'entraînement à plein temps.

Michael ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

– Comment ça « pas la partie sexuelle » ? finit-il par demander.

– Je ne veux plus qu'on s'en occupe. Je ne veux pas être comme la femme du club et te forcer à être intime avec moi. J'ai espoir que si je suis suffisamment bonne dans la partie « être ensemble » d'une

relation, un homme ne verra pas d'inconvénients à m'apprendre le sexe.

– Qui a parlé de forcer ? rétorqua-t-il, perplexe. Jusqu'à présent, je n'ai fait que ce dont j'avais envie avec toi.

Elle réprima une grimace et entrelaça les doigts pour éviter de se remettre à pianoter.

– La prochaine fois qu'un homme m'embrasse, je veux que ce soit parce qu'il en a *envie*.

Pas parce qu'elle l'aurait payé. Après avoir vu Michael avec son ancienne cliente, tout ce qui s'était passé entre eux lui avait laissé un goût amer dans la bouche. Embaucher un escort pour lui apprendre le sexe était beaucoup trop simpliste.

– Je sais que tu ne voulais pas qu'on se voie plusieurs fois et ma nouvelle proposition nécessite l'inverse. Du coup, je suis prête à te payer cinquante mille dollars pour le premier mois. On pourrait peut-être essayer pendant trois ou six mois, au même tarif ? Est-ce que c'est un délai raisonnable pour apprendre à être en couple ? Les négociations sont ouvertes, évidemment. Je ne connais pas les normes pour ce genre d'arrangement.

– Cinquante mille... (Il secoua la tête comme s'il n'était pas certain d'avoir bien entendu.) Stella, je ne peux...

– Réfléchis avant de refuser, l'interrompit-elle, le cœur battant. S'il te plaît.

Il repoussa sa chaise et se leva.

– J'ai besoin de temps.

– Bien sûr. (Elle se leva à son tour et retint son souffle, stressée et incertaine.) Autant que tu veux.

Michael posa la main sur le bras de Stella et fit un petit pas vers elle. Il se pencha un peu avant de se ressaisir. Les yeux rivés sur sa

bouche, il dessina les contours de ses lèvres du bout des doigts. Elle frissonna.

– Je te donnerai ma réponse vendredi prochain. D'accord ?

– Oui.

Il se mordit la lèvre inférieure comme s'il envisageait de l'embrasser et ses propres lèvres la picotèrent en réponse.

– Bonne nuit, Stella.

– Bonne nuit, Michael.

Elle le regarda s'en aller, hébétée et le souffle court.

OceanofPDF.com

12

Gauche, gauche, droite. Gauche, gauche, droite. Droite, droite, droite. La sueur coulait dans les yeux de Michael, brûlante, et il se passa le bras sur le visage pour l'essuyer avant de frapper de nouveau le punching-ball. Chaque fois que ses pensées tentaient de refaire surface, il tapait plus fort. Trop de putain de pensées, trop de putain de sentiments.

Droite, esquive, uppercut. Coup sec du gauche, coup long du droit.

Ses bras étaient en feu et il accueillait la douleur avec joie, ravi de la façon dont elle grillait tout dans son cerveau. Grâce à elle, il n'y avait plus rien d'autre que la résistance que lui opposait le sable dans le sac et l'impact qui secouait ses bras et se répercutait dans ses jambes.

Gauche, gauche, gauche, droite, droite, droite, droite. Plus fort. Pouvait-il arracher le sac de la chaîne à laquelle il était fixé ? Peut-être. Droite, droite, droite, droite...

Des bruits sourds frappés à la porte l'interrompirent en plein uppercut et il jeta un regard noir en direction de l'entrée. Son irritation se transforma rapidement en inquiétude. Merde, et si c'était le proprio ?

Il enroula une serviette de toilette autour de son cou et alla ouvrir.

– Salut, couze. (Quan le contourna, posa un pack de bières sur la table basse et balança son blouson en cuir sur le canapé. Sans un regard pour Michael, il se dirigea tout droit vers la cuisine et entreprit de piller le frigo.) Tu as quelque chose à bouffer ?

– C'est toi qui bosses dans un restau, lui rappela Michael en reprenant le chemin de son sac de frappe.

Ce dernier oscillait toujours d'un côté à l'autre et il l'immobilisa avant de frapper le cuir élimé. Alors qu'il recommençait à donner une raclée au sac, il entendit une série de bips suivie par le ronronnement du four à micro-ondes.

– Je termine tes restes, annonça Quan depuis l'autre pièce.

Michael l'ignora et continua à martyriser le punching-ball. La sonnerie du micro-ondes tinta. Juste après, Quan s'affala sur le canapé, un bol en main, et se mit en devoir de dévorer le dîner de Michael. Bruyamment. Quand Michael en eut assez des bruits sonores de mastication de son cousin, il cessa de frapper le sac.

– La plupart des gens mangent assis à la table de la cuisine, constata-t-il.

Quan haussa les épaules.

– Je préfère le canapé.

Il enfourna une grosse fourchetée de nouilles avec de grands bruits d'aspiration tout en haussant les sourcils comme pour dire : « Qu'est-ce que tu fous, exactement, mec ? »

– Tu as fait plus de muscu que d'habitude, ces derniers temps, non ? Tes biceps sont plus gros. On dirait des pamplemousses.

– Qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda Michael en stabilisant le punching-ball.

– Tu as l'intention de me faire des excuses ou bien ? Parce que je t'annonce que tu es le cousin le plus merdique de la terre, Michael. Je ne déconne pas.

Michael ferma les yeux en soupirant.

– Je suis désolé.

– J'ai pas bien entendu.

Michael s'écarta du sac de frappe et se laissa tomber lourdement sur le divan à côté de son cousin.

– Je suis vraiment désolé. C'est compliqué pour moi en ce moment et je... (Il enfonça ses coudes sur ses genoux et enfouit le visage entre ses mains.) Pardon.

– Je ne comprends pas pourquoi tu as prétendu ne pas avoir de copine. « Personne en particulier », mon cul. Tu as peur que notre famille la fasse fuir, c'est ça ?

Michael résista à l'envie de se tirer les cheveux.

– Je ne veux pas parler de ça.

– Putain, Michael. (Quan posa le bol sur la table basse près du pack de bières et il attrapa son blouson.) Je fous le camp puisque c'est comme ça.

Il gagna la porte et posa la main sur la poignée.

– J'ai passé une sale journée, d'accord ? dit soudain Michael tout en commençant à dérouler les bandes qui entouraient ses phalanges. Toutes mes journées sont pourries, mais aujourd'hui c'était pire que tout. J'ai cru que ma mère était morte. Quand je suis arrivé chez elle, elle était recroquevillée sur son fauteuil et on aurait dit qu'elle ne respirait plus. J'ai pété un plomb.

Quan fit volte-face, l'air inquiet.

– Elle va bien ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ? C'était comme les deux autres fois dans la salle de bains ? Elle est à l'hosto ?

Michael en termina avec une des bandes et passa à la deuxième. Il revivait la peur, le soulagement et la gêne.

– Elle va bien. Elle était juste endormie. Quand j'ai perdu les pédales, elle s'est réveillée et m'a hurlé dessus.

Le soulagement de Quan fit place à de l'amusement.

– Tu es vraiment un fifils à sa maman.

– Tu peux parler.

– Tu devrais dire ça à ma mère, tiens. Ça la rendrait peut-être plus sympa.

Michael leva les yeux au ciel tout en enroulant les bandes sur elles-mêmes.

– Et après ça, des mecs sont venus. Ils cherchaient mon père. Je ne sais pas si c'était les mêmes que l'autre fois, ou si c'était le fisc, ou je ne sais qui. C'est toujours marrant de voir la gueule des gens quand je leur dis que je suis son fils. Je les vois me jauger et faire des suppositions. Et quand je leur réponds que j'ignore où il est ni même s'il est en vie, j'ai droit au doute ou à la pitié. Ma mère a passé le reste de la journée à raconter en boucle des vieilles anecdotes pour me prouver à quel point il est tordu.

– Tu es le seul à qui elle raconte tout ça, tu sais. Elle refuse même d'en parler à ma mère et pourtant elles sont *comme ça*, constata-t-il en brandissant deux doigts croisés. Laisse-la faire.

– Je sais.

Il comprenait que ça faisait du bien à sa mère de se confier et la plupart du temps, il gérait ça très bien. Mais récemment, c'était devenu plus difficile. Parce qu'il n'était qu'un connard égoïste.

Tel père, tel fils.

Il était tenté d'accepter l'offre de Stella même si son instinct lui ordonnait de refuser. Elle ferait mieux de passer son temps avec des magnats de l'informatique et des prix Nobel, des gens qui lui ressemblaient et qui pouvaient se permettre de sortir avec elle même quand elle ne les payait pas.

Contrairement à Michael. Il aurait donné quasi n'importe quoi pour ôter l'argent de l'équation, mais vu que les factures

s'accumulaient, c'était impossible.

– Tu veux que je parte ou que je reste ? demanda Quan depuis la porte.

Michael sortit deux bières du pack, en décapsula une en s'aidant de l'autre et la posa sur la table basse.

– Reste.

Quan rafla la bière en passant et se rassit sur le canapé à côté de Michael. Après avoir descendu une longue rasade, il troqua la bière pour les nouilles et reprit où il s'était arrêté, mais moins bruyamment.

Michael décapsula sa bouteille sur le rebord de la table, alluma la télévision et but machinalement tout en zappant.

– À propos de ta copine... commença Quan. Ça fait combien de temps que vous sortez ensemble ?

Michael prit une grande gorgée de bière. Il fallait qu'il soit un peu ivre pour affronter la conversation.

– Stella n'est pas vraiment ma copine. Ça ne fait que quelques semaines.

– Tu les attires comme le miel attire les mouches. Si tu veux une nana, elle est à toi.

Michael ricana et avala une autre gorgée.

– Je ne veux pas d'une meuf qui m'aime bien parce que je la saute bien.

Il voulait une femme qui l'aime pour lui.

– T'es tellement bête. (Quan échangea son bol vide contre sa bière et en but une gorgée.) Elle a failli fondre en larmes quand la blonde s'est collée sur toi comme une ventouse. Elle a craqué pour toi.

La remarque de son cousin provoqua une pression douloureuse dans sa poitrine. Il se secoua mentalement tout en contemplant sa bière. Ça ne voulait certainement rien dire. Il valait mieux éviter de tirer des conclusions hâtives.

– C’est cool.

– Cool ? répéta Quan en haussant un sourcil. Tu n’es plus au collège. Tu devrais plutôt répondre : « C’est génial, mec, merci du tuyau, je suis tellement abruti que je ne vois rien. » Tu as besoin de conseils côté cul ? Parce que je te préviens, moi je suis nul.

Michael ne put s’empêcher de rire.

– Non, je suis au point de ce côté-là. Merci. Mais si jamais tu as besoin de conseils...

Quan tripota l’étiquette de sa bouteille comme s’il avait quelque chose à dire mais qu’il cherchait la meilleure manière de le faire. Il finit par plonger son regard dans celui de Michael et par demander :

– Est-ce que tu ne t’es pas demandé si elle n’était pas un peu comme Khai ?

Un petit sourire joua sur les lèvres de Michael.

– Si, mais juste un peu. (Stella avait du mal à socialiser, comme Khai, mais elle était beaucoup plus expressive et sensible.) Pourquoi cette question ?

Quan haussa les sourcils en buvant sa bière.

– Comme ça. (Après un instant de réflexion, il tendit sa bouteille en direction de son cousin.) Est-ce que vous avez... tu sais ?

Michael avala une longue rasade.

– Non.

– Vraiment ? s’étonna Quan. Elle est vierge ? Elle se réserve pour le mariage ? Fuis comme si tu avais ma mère à tes trousses.

Michael haussa les épaules.

– Elle a besoin de prendre son temps. Je m’en fiche. J’aime assez, en fait.

Toutes les réactions de Stella étaient spéciales, comme dans les anciennes pubs pour eBay. *C’est meilleur quand on se bat.* Peut-être parce que ça avait toujours été très facile pour lui.

– T’es vraiment un putain de menteur. Je suis sûr que tu te masturbes dix fois par jour.

– Je n’ai pas dit le contraire.

Quan se redressa brusquement.

– Oh, merde, je suis assis sur les coussins où tu fais ça ?

– Tu veux vraiment savoir ? demanda Michael avec un sourire diabolique.

– T’es répugnant, tu sais.

Quan se leva et posa ses fesses sur la table basse tout en se frottant partout comme s’il avait été contaminé.

Michael s’esclaffa et ils se perdirent tous les deux dans la contemplation de leurs bouteilles de bière.

Quand il ne put se retenir plus longtemps, Michael demanda :

– Comment tu as trouvé Stella ? Elle t’a plu ?

Il se prépara à encaisser l’opinion de son cousin. Il se rendait compte qu’elle avait beaucoup d’importance pour lui.

C’était complètement idiot. Même s’il acceptait la proposition de Stella, il ne serait qu’un petit ami de pacotille. Leur relation prendrait fin aussitôt qu’elle aurait acquis suffisamment d’assurance pour en entamer une vraie avec quelqu’un qui valait mieux que lui.

– Oui, elle est mignonne et beaucoup plus douce que les nanas qui te plaisent d’habitude. Ta mère va l’adorer.

Michael acheva sa bière. Ça ne risquait pas d’arriver. Il faudrait qu’elles se rencontrent d’abord et ce n’était pas au programme.

– C’est quoi son nom, déjà ? Stella comment ? demanda Quan en dégainant son portable.

– Pourquoi ?

– Je veux voir si elle a un profil LinkedIn. Je vérifie celui de tous les mecs qui sortent avec mes sœurs. Tu n’es pas curieux ?

Si.

– Lane, Stella Lane.

Un bourdonnement tenace tira Stella d'un autre rêve très sexy dans lequel Michael avait le premier rôle. Elle avait pensé à lui toute la semaine.

Au boulot, elle tentait de se concentrer sur ses données, mais les mots et les chiffres se transformaient en parties du corps humain qui s'emboîtaient de manière fascinante. Elle fantasmaït sur sa bouche, son sourire, ses yeux, ses mots, son rire, sa *présence*.

Quand elle dormait, les rêves de Michael la harcelaient avec une telle intensité que le désir la réveillait au beau milieu de la nuit.

Le vendredi précédent l'avait fait basculer. Aucun doute là-dessus.

Stella était officiellement obsédée par Michael.

Et ils ne se reverraient peut-être plus jamais. On était de nouveau vendredi et elle n'avait reçu ni texto ni appel. Était-ce le genre de situation dans laquelle une absence de réponse équivalait à un refus ? Son cœur se serra ; elle se sentait très triste.

L'insupportable bourdonnement continua, la détournant de ses pensées. Elle tâtonna sur la table de nuit jusqu'à ce qu'elle finisse par localiser son téléphone. Elle plissa les yeux pour déchiffrer l'écran : c'était sa femme de ménage.

Elle toussota pour repousser les images de son rêve érotique.

– Allô ?

– Mademoiselle Lane, je ne pourrai pas venir aujourd'hui. Ma fille est malade et la crèche ne veut pas la garder.

– Oh, ce n'est pas grave. Merci d'avoir appelé. J'espère qu'elle se remettra vite.

– Est-ce que je pourrai faire deux fois plus d'heures la semaine prochaine ?

– Bien sûr, pas de problème.

Elle jeta un coup d'œil au réveil et son cœur faillit cesser de battre. Il était tout juste huit heures. Normalement, à cette heure-là, elle était déjà assise à son bureau.

Elle s'apprêtait à raccrocher lorsque sa femme de ménage ajouta :

– Oh, mademoiselle Lane, il faut que vous apportiez vos vêtements au pressing puisque je ne pourrai pas le faire pour vous.

– Oh. C'est vrai. Merci de me l'avoir rappelé.

– Pas de problème. Au revoir.

Stella envisagea de se dispenser de cette tâche. Non seulement elle ignorait totalement dans quel pressing sa femme de ménage déposait ses vêtements mais, en plus, l'idée de perturber sa routine matinale en lui ajoutant quelque chose lui déplaisait fortement. C'était... irritant et stressant. Un nouvel endroit. De nouvelles personnes. Et après le désastre du club, sa tolérance pour la nouveauté était au plus bas.

Au final, l'idée de ne pas avoir le bon nombre de jupes et de chemisiers pendus dans son armoire la poussa à chercher sur Yelp l'adresse de la blanchisserie la plus proche. Elle se décida pour un pressing mieux noté que les autres même s'il n'était pas tout à fait sur son chemin.

Déstabilisée et en retard – son patron préviendrait certainement la police si elle n'était pas là à son arrivée – elle se dirigea vers l'est par El Camino Real, quitta Palo Alto et pénétra dans Mountain View. Cinq minutes plus tard, elle s'engageait dans le parking d'un petit centre commercial aux murs joliment recouverts de bardeaux. Une rangée de chênes bordait le trottoir principal. Des enseignes vintage annonçaient la présence d'un café, d'un studio d'arts martiaux, d'une sandwicherie et d'un endroit qui faisait à la fois nettoyage à sec et tailleur, le *Paris Dry Cleaning and Tailors*.

Elle ajusta la bandoulière de son sac à main et la lanière du sac plein de vêtements sur son épaule et se dirigea vers le pressing. Une vieille femme minuscule au dos voûté, avec des joues pleines comme celles d'un hamster et des lèvres inexistantes, se tenait devant la porte. Un foulard en cachemire était enroulé autour de sa tête et noué sous son menton. C'était probablement l'adulte la plus mignonne que Stella ait jamais vue.

Ses mains noueuses brandissaient sans succès une immense paire de cisailles en direction du chêne qui poussait devant la boutique.

Lorsque Stella s'immobilisa, déroutée, la vieille femme agita dangereusement les cisailles, manquant trancher sa propre jambe dans le processus, et les lui tendit. Elle désigna tour à tour Stella puis l'arbre.

Stella jeta un coup d'œil par-dessus son épaule mais, comme elle le soupçonnait, c'était bien à elle que la vieille femme s'adressait.

– Je ne crois pas que...

La vieille tendit le doigt vers la branche la plus basse du chêne.

– Couper.

Stella balaya du regard le parking mais il était désert. Elle monta sur le trottoir et prit les immenses *et très lourdes* cisailles des mains de la vieille femme. Cet outil était plus une arme qu'autre chose.

– On devrait appeler l'entreprise de jardinage. Ils seraient certainement ravis d'envoyer quelqu'un...

La vieille femme secoua la tête. Elle désigna de nouveau Stella puis l'arbre.

– Couper.

– Vous voulez que je coupe ça ? demanda-t-elle en montrant la branche basse avec la lame.

– Mmmm, répondit la vieille avec un hochement de tête enthousiaste, ses yeux noirs brillant dans son visage ridé.

Stella n'avait pas le choix. Si elle n'obéissait pas, elle craignait que la dame le fasse elle-même et se blesse mortellement. Comment était-elle parvenue à soulever les cisailles sans se déplacer toutes les vertèbres ? Mystère.

En talons, entravée par ses deux sacs et par l'énorme sécateur, Stella se prépara maladroitement à s'approcher de la plate-bande au pied de l'arbre pour cisailer la branche.

– *Non non non non non.*

Stella se figea, un pied en l'air, le cœur bondissant dans sa poitrine comme un haricot sauteur.

La vieille femme désignait la plate-bande, qui, maintenant qu'elle y regardait de plus près, n'en était pas une du tout. C'était plutôt... un jardin d'herbes aromatiques.

Stella vacilla et posa le pied entre deux plantes.

– Mmmm, murmura la vieille femme avant de montrer de nouveau la branche. Toi couper.

Par miracle ou grâce à une force surhumaine due à l'adrénaline, Stella souleva les cisailles au-dessus de sa tête, enfonça les lames à la base de la branche et la trancha. Elle se fracassa sur le ciment comme un oiseau tombé du nid. Quand la vieille femme posa une main sur son genou et se prépara à se pencher pour la ramasser, Stella se hâta de s'éloigner de l'arbre et de le faire pour elle.

La vieille femme lui sourit, s'empara de la branche que Stella lui tendait et lui tapota l'épaule. Puis elle baissa les yeux sur le sac de vêtements que portait Stella et l'entrouvrit pour jeter un regard à l'intérieur. Elle posa la main sur la bandoulière et conduisit Stella vers l'entrée du pressing. La vieille dame poussa la porte vitrée avec une force surprenante. Une fois à l'intérieur, elle lui arracha les cisailles des mains et les cacha derrière son dos, comme si personne ne les

remarquerait à cet endroit, et disparut par une porte derrière le comptoir vide.

Stella scruta l'endroit : deux mannequins sans tête étaient placés près de la vitrine. L'un portait un smoking noir parfaitement ajusté et le second une robe de mariée en dentelle. La décoration du magasin était apaisante, entre les murs bleu-gris, les rideaux blancs et beaucoup de lumière naturelle.

Un essayage se déroulait dans la pièce voisine. Une femme entre deux âges, à l'air respectable et en combinaison blanche sans manches, se tenait debout sur une estrade devant trois miroirs.

Stella se figea, stupéfaite.

Michael était agenouillé à ses pieds.

Dans un jean baggy et un simple tee-shirt blanc qui moulait ses biceps, il avait l'air en pleine forme, magnifique, et complètement à sa place. Un mètre ruban enroulé autour de son cou se balançait sur sa poitrine et une petite pelote hérissée d'épingles était fixée autour de son poignet musclé. Une craie de tailleur bleue était coincée derrière son oreille droite.

– Quel genre de chaussures vous allez porter avec ? demanda-t-il.

– Celles-ci.

La cliente souleva son pantalon, dévoilant un escarpin blanc.

– Vous devriez opter pour un *open toe*, Margie. Et cinq centimètres de plus.

Margie pinça les lèvres et fit tourner son pied d'un côté puis de l'autre. Elle finit par hocher la tête.

– Vous avez raison. J'ai exactement la paire qu'il faut.

– Je vais raccourcir l'ourlet de cinq centimètres, alors. Comment trouvez-vous la taille ?

– Trop confortable.

– Je me suis dit que vous alliez manger ce jour-là.

– Mon tailleur pense à tout.

Elle tourna sur elle-même et contempla sa taille fine de profil dans les miroirs.

Michael haussa les yeux au ciel en souriant.

– N’oubliez pas le rouge à lèvres.

– Oui, oui. Comment pourrais-je oublier ? Rouge vif. Tout sera prêt vendredi prochain ?

– Bien sûr.

– Parfait.

Elle s’éclipsa pour aller se changer et Michael s’empara d’un vêtement à fleurs posé sur le dossier d’une chaise. Il ajusta les épingles et fit une marque sur le tissu avec sa craie, le regard concentré et les mains compétentes.

Dans l’esprit de Stella, les pièces du puzzle prenaient enfin leur place. C’était l’état naturel de Michael. C’était ce qu’il faisait quand il n’était pas avec ses clientes. Michael était tailleur.

Il secoua le tissu et le drapa sur son avant-bras avant de pivoter pour saisir un autre vêtement hérissé d’épingles.

Il aperçut Stella du coin de l’œil et dit :

– Je suis à vous dans un ins...

Il posa les yeux sur elle et se décomposa.

Il se figea.

Elle se figea.

– Comment est-ce que tu...

Il jeta un coup d’œil par la vitrine comme s’il s’attendait à ce que le parking fournisse une réponse à sa question incomplète.

Le cœur de Stella tambourinait. Il allait penser le pire : qu’elle le harcelait. Injuste, c’était injuste. Elle n’avait compris qu’il l’obsédait que ce matin. Elle n’avait pas eu *le temps* de le poursuivre de son

obsession. Et maintenant elle avait gâché toute chance, aussi minime soit-elle, qu'ils parviennent à un arrangement.

Elle fit un pas en arrière.

– Je vais y aller.

Il se précipita vers elle et l'attrapa par la main avant qu'elle ait eu le temps de quitter la boutique.

– Stella...

Son bras tout entier tressaillit sous son étreinte et les larmes lui montèrent aux yeux.

– J'avais juste besoin de déposer mes vêtements au pressing. J'ignorais que tu travaillais ici. Je... je ne te harcèle pas. Je sais qu'on pourrait le croire.

L'expression de Michael s'adoucit.

– Je vois bien que tu as des vêtements à laver. (Il lui prit le sac des mains.) Je vais m'en occuper.

Il déposa ses affaires sur le comptoir et se mit à compter ses chemisiers avec une efficacité toute professionnelle. Ses joues étaient cependant inhabituellement roses.

– Est-ce que c'est gênant ? demanda-t-elle, furieuse après elle-même de le mettre dans l'embarras.

– Un peu. Crois-le ou non mais c'est la première fois qu'une cliente vient ici. Sept chemisiers. Je suppose qu'il y a aussi sept jupes. (Il les compta et les entassa en une pile séparée avant de plonger son regard dans le sien.) Tu travailles *tous les jours* ?

Elle hocha la tête frénétiquement.

– Je préfère le bureau le week-end.

Un léger sourire étira la bouche de Michael.

– Ça ne m'étonne pas.

Aucun jugement de sa part, aucune critique, aucun conseil sur sa santé ni sur sa vie sociale. Il ne pensait pas qu'elle n'était pas

normale. Stella n'avait qu'une envie : sauter par-dessus le comptoir pour se jeter dans ses bras.

Il s'apprêtait à repousser le sac lorsqu'il se rendit compte qu'il restait quelque chose à l'intérieur. Il le retourna et la robe bleue dégringola sur le comptoir.

Il leva vers elle un regard brûlant.

Stella se cramponna au comptoir, la tête pleine de souvenirs de crème glacée. Des lèvres douces et froides, le parfum menthe chocolat, le goût de sa bouche. Des baisers langoureux dans une salle pleine de gens.

– Des recommandations particulières ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle balaya ses souvenirs et s'obligea à revenir au présent.

– Pas d'amidon. Je n'aime pas cette sensation sur ma...

– Peau, acheva-t-il à sa place en caressant le dos de sa main du bout du pouce.

Elle acquiesça et chercha quelque chose à dire. Son regard se posa sur la robe de cocktail bleue.

– J'ai acheté cette robe parce que j'aimais la couleur et le tissu. (Sa texture soyeuse et sa forme devaient être joliment assorties au somptueux costume de Michael...) Le costume, murmura-t-elle. C'est toi qui l'as fait ?

Il baissa les cils et un sourire enfantin éclaira ses traits.

– Oui.

Elle le dévisagea, bouche bée. *S'il avait de tels talents, pourquoi diable était-il un escort ?*

– Mon grand-père était tailleur. J'ai ça dans le sang. J'aime fabriquer des vêtements.

– Tu accepterais d'en faire *pour moi* ?

– Il faudrait que tu restes immobile longtemps. Ce n'est pas sexy.
Tu en as vraiment envie ?

Son ton était détaché, contrairement à son regard. Stella mit du temps à comprendre que le sentiment qu'elle lisait dans ses yeux était de la vulnérabilité.

Était-il possible que Michael pense que seul son corps intéressait les femmes ?

– J'ai déjà utilisé les services d'une couturière, je te rappelle. Je sais très bien en quoi ça consiste. Ça vaut le coup. Tu as beaucoup de talent. Je veux que tu crées des vêtements pour moi.

– C'est vrai. J'avais oublié.

Le sourire enfantin, presque timide, éclaira de nouveau son visage et elle eut envie de le prendre dans ses bras et de le serrer contre elle pour toujours.

– J'attendais un coup de fil de ta part, chuchota-t-elle.

Son sourire disparut, remplacé par une expression sérieuse.

– Il fallait que j'y réfléchisse.

– Est-ce que tu acceptes ma proposition ?

S'il te plaît, ne refuse pas.

– Es-tu certaine qu'elle tienne toujours ?

– Bien sûr.

Elle ne voyait aucune raison de changer d'avis.

– Pas de sexe ?

Elle prit une profonde inspiration et hocha la tête.

– Pas de sexe.

Il se pencha vers elle et baissa la voix.

– Comme ça, tu seras sûre que le prochain qui aura envie de t'embrasser ou de te toucher le fera uniquement parce qu'il en aura envie ?

– O... oui.

Elle se pencha à son tour, attendant qu'il exprime sa décision, presque trop effrayée pour respirer.

– J'accepte.

Elle sourit, étourdie par le soulagement.

– Mer...

Il posa la main sur la joue de Stella, releva un peu son visage et l'embrassa. Une décharge électrique crépita dans tout son corps. S'il n'y avait pas eu le comptoir, elle se serait effondrée. Elle murmura et il approfondit le baiser, sa langue envahissant sa bouche comme elle voulait qu'il le fasse...

La porte derrière le comptoir s'ouvrit et quelqu'un pénétra dans le magasin.

Ils se séparèrent comme deux adolescents pris en faute. Michael toussota et s'affaira avec les vêtements entassés sur le comptoir. Stella plissa les lèvres, y recueillant le parfum de Michael avant d'effacer l'humidité déposée sur sa bouche du dos de la main.

À en juger par l'expression du visage de la femme, elle avait tout vu... et elle était curieuse. Des lunettes rondes étaient perchées sur le sommet de son crâne dans une position défiant la gravité et ses cheveux bruns étaient ramenés en queue-de-cheval d'où s'échappaient des mèches folles. Elle portait un pull à chevrons et un pantalon à carreaux verts. Comme Michael, un mètre ruban se balançait autour de son cou.

Elle lui tendit un vêtement pas encore terminé et désigna une couture. Ils se mirent à parler dans une langue rapide et mélodieuse qui était certainement du vietnamien.

Comme Michael se penchait sur le vêtement avec cette expression réfléchie que Stella trouvait si sexy, la femme adressa un sourire à Stella tout en tapotant le bras de Michael.

– Je lui ai donné des leçons quand il était petit et maintenant, c'est lui qui m'apprend.

Stella esquissa un sourire. *Sa mère* venait-elle de les surprendre en train de s'embrasser ? Elle tenta de trouver des ressemblances entre eux mais rien ne lui sauta aux yeux. Les traits de Michael composaient une harmonie saisissante entre les arêtes orientales et les angles occidentaux. Large d'épaules, musclé, débordant d'énergie, il dominait la femme de toute sa taille.

Stella repoussa ses lunettes et lissa sa jupe. Elle aurait aimé porter une blouse blanche et un stéthoscope.

De l'autre côté de la porte restée ouverte, des rangées de vêtements en cours de fabrication et des machines à coudre professionnelles encombraient un vaste atelier. Un portant surchargé de vêtements sous plastique occupait le côté gauche de la pièce et d'innombrables bobines de fils de toutes les couleurs possibles étaient alignées le long des murs. La vieille femme aux cisailles regardait la télévision sur un vieil engin cathodique, assise sur un canapé fatigué dans le coin droit. Le sécateur n'était nulle part en vue.

– Que faites-vous dans la vie ? Vous êtes médecin ? demanda la femme, pleine d'espoir.

– Non, je suis économètre.

Stella entrelaça ses doigts et contempla ses chaussures, certaine de l'avoir déçue.

– Ça a un rapport avec l'économie ?

Stella releva brusquement les yeux, surprise.

– Oui, mais il y a plus de maths.

– Est-ce que tu as présenté Janie à ta petite amie ? demanda-t-elle à Michael.

Michael leva les yeux de sa tâche, l'air inquiet.

– Non, maman, je ne lui ai pas présenté Janie et ce n'est pas ma...

Il s'interrompit et son regard passa tour à tour de sa mère à Stella. Son dilemme était parfaitement clair. Comment allaient-ils se désigner en public ?

– Ce n'est pas quoi ? répondit sa mère, décontenancée.

Il s'éclaircit la voix et reporta son attention sur sa couture.

– Elle n'a pas rencontré Janie.

Une vague de chaleur inattendue submergea Stella. Il n'avait pas rectifié les propos de sa mère. Est-ce que ça signifiait qu'elle serait sa petite amie en public ?

Une folle envie que ça soit vrai étreignit Stella avec une intensité surprenante.

– Qui est Janie ? parvint à demander Stella.

Elle avait déjà entendu ce nom.

– Sa sœur, expliqua la mère de Michael avec un regard songeur qui s'éclaira quand elle ajouta : Vous devriez venir dîner ce soir. Comme ça vous pourrez discuter économie avec Janie. Elle est à Stanford et elle essaie de trouver un job. Ses autres sœurs seront ravies de vous rencontrer aussi. On ne savait pas que Michael avait une nouvelle copine.

La déclaration de sa mère anéantit tout le vertige ressenti en s'entendant baptiser « petite amie de Michael ». À la maison. Dîner. Avec ses sœurs. Les mots s'entrechoquaient dans sa tête, refusant de faire sens.

– Venez, d'accord ? Même si vous aviez prévu quelque chose tous les deux, il faut bien que vous mangiez. Michael peut préparer un bun. Le sien est excellent... J'ai oublié de vous demander : comment vous vous appelez ?

Ahurie, Stella répondit :

– Stella, Stella Lane.

– Appelez-moi Me.

Ça sonnait comme « meh » mais avec une drôle d'intonation sur le e.

– Me ? répéta Stella.

Sa mère sourit, approbatrice.

– Ne grignotez pas avant, d'accord ? Il y aura plein de trucs à manger.

Sur ces mots, elle se frotta les mains comme si tout était réglé et remplit la facture pour les vêtements de Stella avant de la lui tendre.

– Tout sera prêt mardi matin.

Paniquée, Stella fourra le papier dans son sac à main, marmonna un « merci » et se dirigea vers sa voiture. Elle dépassa le jardin d'herbes aromatiques de la grand-mère de Michael, du moins supposait-elle qu'il s'agissait de sa grand-mère. Une fois installée derrière le volant, les paroles de la mère de Michael se mirent à tourbillonner en boucle dans sa tête.

À la maison. Dîner. Avec ses sœurs.

La porte du pressing s'ouvrit à la volée et Michael la rejoignit en courant. Elle ouvrit la vitre et il posa les mains sur la carrosserie.

– Tu n'es pas obligée de venir si tu n'en as pas envie. (Il fronça un peu les sourcils, hésitant.) Mais peut-être...

– Peut-être quoi ? s'entendit-elle demander.

– Peut-être que c'est exactement le genre d'entraînement que tu voulais.

– Tu serais prêt à me laisser m'exercer sur ta famille ?

Le fait qu'il lui fasse confiance au point de lui permettre de pratiquer avec les personnes les plus importantes de sa vie la touchait de manière incompréhensible et elle se sentait très déstabilisée. Le désir qu'elle avait éprouvé un peu plus tôt refit surface.

– Est-ce que tu seras gentille avec elles ? demanda-t-il, sérieux.

– Oui, bien sûr.

Elle s'efforçait toujours de se comporter aimablement avec les gens sympas.

– Et tu ne révéleras pas notre arrangement ? Ma famille ignore... ce que je fais.

Elle hocha la tête. Ça allait sans dire.

– Alors, c'est bon pour moi. Si tu veux. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je veux bien.

Mais pas parce qu'elle avait besoin de s'entraîner.

– Faisons-le, alors. (Il baissa les yeux sur sa bouche.) Approche.

Elle se pencha vers lui et coula un regard furtif en direction du magasin.

– Elle est peut-être en train de nous regarder...

Il l'embrassa tendrement. Une seule fois. Puis il recula.

– À ce soir.

13

Lorsque Michael regagna le pressing, sa mère l'attendait de pied ferme, les bras croisés. Par la vitrine, elle avait une vue dégagée sur la Tesla blanche de Stella en train de quitter le parking. Il était certain qu'elle les avait vus s'embrasser. C'était pour ça qu'il s'était contenté d'un petit smack alors qu'il brûlait de rouler des pelles à Stella jusqu'à ce qu'elle ne sache plus son nom.

Il la trouvait tellement excitante qu'il ne trouvait plus le sien et que son cerveau avait du mal à enchaîner deux idées. Elle l'avait pris de court ce matin. C'était certainement pour ça qu'il avait accepté sa proposition alors qu'il s'était déjà décidé à refuser, ce qui pour lui était la seule chose à faire. Elle ne l'avait pas taquiné et elle n'avait pas ri. Au contraire, elle avait été impressionnée par son métier et par lui ; le *vrai* lui. Personne ne voulait le vrai lui. Sauf Stella. Dans cet instant de faiblesse, il avait imprudemment balayé ses réserves. Il avait accepté pour la seule et unique raison qu'il voulait sortir avec elle.

Mais voilà que tout partait en vrille. Les frontières devenaient floues et il ne parvenait plus à distinguer vie professionnelle et vie personnelle. Le pire, c'est qu'il n'en avait peut-être même pas envie. Sa mère prenait Stella pour sa petite amie et ça lui plaisait beaucoup trop pour sa propre santé mentale. Accepter était une erreur

monumentale. Il le regrettait déjà et sentait bien que c'était une très mauvaise idée, même s'il n'était pas certain de bien savoir pourquoi. Mais il était trop tard à présent. Et puis ce n'était que pour un mois. Michael était un vrai professionnel. Il pouvait gérer pendant un mois.

– Stel-la, articula sa mère comme pour tester le son que produisait ce prénom.

Michael ramassa les vêtements de Stella et se dirigea vers l'atelier, sa mère sur les talons.

– Elle me plaît beaucoup plus que cette stripteaseuse avec qui tu es sorti il y a trois ans.

– C'était une danseuse.

Bon, d'accord, elle était aussi stripteaseuse. Il était jeune et non seulement elle était canon, mais en plus elle faisait des trucs de fou avec son corps.

– Elle faisait exprès de laisser traîner ses sous-vêtements sales dans une tasse pour que je tombe dessus quand je venais te voir.

Michael se frotta la nuque. Même après trois ans d'escorting, il ne comprenait toujours pas les jeux de pouvoir auxquels se livraient les femmes entre elles.

– Je l'ai larguée, je te rappelle.

De toute façon, entre eux, ça avait juste été une histoire de sexe. Son père pratiquait l'adultère en série et plutôt que de s'engager et de faire souffrir les femmes, Michael avait passé sa vingtaine à enchaîner les histoires sans lendemain. Pour être honnête, il s'était bien amusé et il avait un peu perdu les pédales en sautant toutes les nanas qui lui manifestaient un tant soit peu d'intérêt. Ses souvenirs de cette époque étaient un arc-en-ciel nébuleux de petites culottes.

Quand la catastrophe s'était abattue sur lui et qu'il avait eu besoin d'argent, il s'était dit « Autant en gagner en baisant ». Dans son précédent boulot, il avait côtoyé beaucoup de femmes riches plus

âgées qui lui faisaient régulièrement des avances. Il lui suffisait d'accepter. Sans compter que c'était un camouflet humiliant pour son père, celui qui l'avait mis dans ce merdier.

– Stella conduit une voiture chère, remarqua sa mère.

Michael haussa les épaules, rangea les vêtements de Stella avec les autres en attente de nettoyage et s'installa devant une machine à coudre.

Sa mère poursuivit, en vietnamien, cette fois-ci :

– Elle t'aime beaucoup. Je sens ce genre de choses.

– Qui l'aime beaucoup ? demanda Ngoai depuis le canapé devant la télévision où elle regardait *Return of the Condor Heroes*¹ pour la millionième fois – la version avec Andy Lau dans laquelle le condor qui pratiquait le kung-fu était un comédien dans un costume d'oiseau géant.

– Une cliente, répondit sa mère.

– Celle qui portait une jupe grise ?

– Tu l'as aperçue ?

– Oui. Je l'ai repérée à la seconde où je l'ai vue. C'est une fille bien. Michael devrait l'épouser.

– Je suis juste ici, soupira Michael. Et je ne compte épouser personne.

Ce n'était pas compatible avec ses activités d'escort. Il se souvenait parfaitement de toutes les fois, quand il était enfant, où son père se barrait et où sa mère pleurait toutes les larmes de son corps dans son lit ; elle était très malheureuse mais était restée forte pour Michael et ses sœurs et n'avait jamais manqué une seule journée de travail. Michael ne blesserait jamais une femme en la trompant. Jamais.

Non pas que Stella manifeste un jour le désir de l'épouser. Pourquoi diable pensait-il à ça ? Ils étaient sortis trois fois ensemble. Non, le mot était mal choisi. C'était plutôt des séances. Des rendez-

vous. Leur relation était basée sur une notion d'*enseignement*. Rien de plus.

– Est-ce que je t’ai élevé pour que tu embrasses les filles des autres comme ça si tu n’as pas l’intention de les épouser ? demanda sa mère.

Il leva les yeux au plafond, agacé.

– Non.

– Elle est assez bien pour toi, Michael.

Ridicule. Comme s’il était un trophée.

Ngoai marmonna son approbation.

– Et elle est jolie.

Michael sourit. Stella était vraiment jolie et elle l’ignorait. Elle était aussi intelligente, tendre, attentionnée, courageuse et...

Sa mère éclata de rire en tendant l’index dans sa direction.

– Si tu voyais ta tête. N’essaie pas de prétendre qu’elle ne te plaît pas. C’est clair comme de l’eau de roche. Je suis contente que tu aies enfin bon goût en matière de femmes. Garde celle-là.

Ngoai marmonna un petit « Mmmm ».

Le sourire de Michael se figea. Elles avaient raison. Stella lui plaisait beaucoup et il aurait aimé que ce soit faux. Parce qu’il savait qu’il ne pourrait pas la garder.

Stella se gara à l’adresse que Michael lui avait envoyée par texto, inquiète. Est-ce que les fleurs et les chocolats qu’elle avait achetés pour l’occasion étaient une bonne idée ? Une recherche Google sur l’étiquette vietnamienne lui avait appris qu’elle ne devait pas arriver les mains vides, mais les recommandations s’étaient révélées perturbantes, allant des fruits au thé en passant par l’alcool. Un consensus général en faveur de denrées comestibles semblait

cependant se dégager. D'où les chocolats Godiva sur le siège du passager.

Mais s'ils n'aimaient pas les chocolats ?

Elle avait été tentée de demander à Michael, mais elle ne voulait pas qu'il découvre à quel point elle était névrotique ni quel effet provoquait chez elle la perspective de rencontrer des inconnus. Et en plus, ces gens-là n'étaient pas n'importe qui. C'était la famille de Michael, des gens importants, et elle voulait leur faire bonne impression.

Elle avait finalement passé la journée à échafauder des arborescences de sujets de conversation afin de minimiser la nécessité d'improviser, qui, en société, se terminait souvent mal pour elle. Au cas où on lui poserait des questions sur son travail, elle avait une explication rapide toute prête. Si on s'intéressait à ses hobbies, elle savait quoi répondre. Si on voulait savoir comment elle avait rencontré Michael, elle le laisserait répondre. Elle ne savait pas mentir.

Pendant quelques instants ultra stressants, elle passa en revue tout ce qu'elle savait sur la façon de se comporter en société : penser avant de parler (absolument tout pouvait être pris comme une insulte par quelqu'un ; dans le doute, ne rien dire), être sympa, s'asseoir sur ses mains pour s'empêcher de pianoter, regarder les gens dans les yeux, sourire (mais sans montrer ses dents, parce que ça faisait peur), ne pas se mettre à penser à son travail, ne pas parler de travail (ça n'intéressait personne), dire s'il vous plaît et merci, s'excuser avec sincérité.

Elle s'empara du bouquet de gerberas et du ballotin de truffes au chocolat, descendit de sa voiture et contempla la maison à un étage située dans la partie est de Palo Alto. Quand elle avait emménagé dans cette ville cinq ans plus tôt, ce quartier était encore un ghetto.

Mais avec l'expansion continue de la Silicon Valley, l'immobilier avait flambé. Toutes les demeures des environs valaient à présent près d'un million de dollars, même cette modeste maison grise avec son allée en ciment craquelé et son jardin mal entretenu qui, quand on l'examinait de plus près, n'était constitué que d'herbes aromatiques luxuriantes.

Des mouches et des papillons de nuit voletaient autour de l'ampoule qui éclairait la véranda. Tout en se dirigeant vers le perron, elle effleura du plat de la main le bout rêche des plantes, appréciant l'odeur fraîche. C'était chouette que la grand-mère de Michael s'occupe comme ça.

Elle appuya sur la sonnette et attendit. Personne ne vint. Son estomac se noua.

Elle frappa.

Rien.

Elle frappa plus fort.

Toujours rien.

Elle vérifia l'adresse sur son téléphone. Elle était bien au bon endroit. La BMW de Michael était même garée dans l'allée. Avant qu'elle ait eu le temps de devenir folle en se demandant ce qu'elle devait faire, la porte s'ouvrit.

Michael lui sourit.

– Pile à l'heure, constata-t-il.

Elle agrippa plus fort les cadeaux qu'elle avait apportés ; elle était littéralement en train de se liquéfier d'incertitude.

– Je ne sais pas si j'ai bien choisi.

Il lui prit les fleurs et le chocolat des mains avec un drôle d'air.

– Tu n'avais pas besoin d'apporter quoi que ce soit. Vraiment.

La panique s'empara d'elle.

– Oh, je peux les reprendre. Je vais les mettre dans...

Il posa le tout sur une table basse et lui caressa la joue.

– Ma mère va adorer. Merci.

Elle poussa un long soupir.

– Qu'est-ce qu'on fait ensuite ?

Il esqua un sourire.

– En général, les gens s'embrassent.

– Oh.

Elle tendit maladroitement les mains et fit un pas vers lui, persuadée de faire tout de travers.

Jusqu'à ce qu'il la prenne dans ses bras et l'attire contre lui. Son parfum, sa chaleur et sa solidité l'entourèrent. Et ça, c'était cent pour cent bien.

Il recula un peu et posa un regard tendre sur elle.

– Prête ?

Elle hocha la tête et il lui fit traverser une entrée carrelée en marbre et une salle à manger solennelle avant de déboucher sur une cuisine ouverte sur un salon. L'énorme téléviseur carré qui trônait dans la pièce attira son attention. Un homme et une femme en tenue traditionnelle de chanteurs d'opéra chinois gazouillaient tour à tour des notes identiques. Après une volée de notes particulièrement passionnée, la grand-mère de Michael applaudit. Atablée à ses côtés dans la cuisine, sa mère cessa d'éplucher des mangues pour manifester son approbation à son tour.

Quand elle aperçut Stella et Michael, sa mère les salua en agitant son économe.

– Coucou. Le dîner est bientôt prêt.

Stella parvint à sourire et la salua de la main. Prête à affronter une soirée de représentation sociale particulière éprouvante, elle s'approcha en demandant :

– Je peux vous aider ?

Un grand sourire étira les lèvres de la mère de Michael. Elle posa l'économe et l'assiette contenant les épluchures de mangue face à la chaise vide à côté d'elle. Quand Stella déboutonna les poignets de son chemisier, Michael lui sourit et alluma le gaz.

Tout en se lavant les mains dans l'évier, Stella le regarda poser un grand wok sur la gazinière, y verser de l'huile et ajouter les ingrédients à la manière désinvolte et pourtant délibérée de celui qui sait cuisiner. Quand elle s'assit à côté de sa mère, l'air embaumait le bœuf grillé, l'ail, la citronnelle et la sauce au poisson. Michael avait remonté ses manches jusqu'au coude et elle ne pouvait s'empêcher d'admirer ses avant-bras musclés pendant qu'il remuait le contenu du wok.

Elle dut faire un effort pour se concentrer sur la mangue et elle venait juste de commencer à peler le gros fruit que sa mère lui avait donné lorsque le son d'un piano en provenance de la pièce contiguë attira son attention. Les premières notes de la *Lettre à Élise* se heurtèrent au vibrato qui montait du téléviseur et Stella battit des cils : les bruits lui vrillaient le crâne dans toutes les directions, l'empêchant de penser.

– C'est Janie qui joue, commenta sa mère. Elle est douée, n'est-ce pas ?

Stella opina machinalement.

– Oui. Mais le piano est désaccordé. Notamment le *la* grave. (Chaque fois qu'elle l'entendait, elle grimaçait intérieurement.) Vous devriez vous en occuper. C'est mauvais pour le piano de le laisser désaccordé aussi longtemps.

Sa mère haussa les sourcils, intriguée.

– Vous savez accorder les pianos ?

– Non. (Elle éclata de rire. L'idée d'accorder elle-même son Steinway lui paraissait absurde. Elle détruirait certainement

l'instrument avec sa maladresse.) Il ne faut pas le faire soi-même.

– Le père de Michael l'accordait, fit remarquer sa mère en fronçant les sourcils tout en ôtant l'énorme noyau de la mangue. Il disait qu'il était inutile de gaspiller de l'argent alors qu'il savait le faire.

– Où est-il ? Quand est-ce qu'il pourra le réparer ?

Sa mère s'écarta de la table avec un sourire pincé.

– J'ai quelque chose à vous faire goûter. Je vais le réchauffer.

Tandis que la mère de Michael fouillait dans le frigo, sa grand-mère désigna le saladier plein de tranches de mangue. Obéissante, Stella saisit un morceau et le mangea. Elle apprécia le goût à la fois fort et sucré du fruit. La vieille dame marmonna un petit « Mmmm » et retourna à son épluchage.

Stella poussa un petit soupir et sentit le nœud dans son ventre se relâcher. Être assise à côté de la vieille dame était ce qu'elle préférait. La barrière de la langue rendait toute conversation quasiment impossible, ce que Stella appréciait. La *Lettre à Élise* s'acheva et la tension dans son crâne s'allégea, les sources de bruit étant passées de deux à une seule.

Une sœur plus jeune, en jean et tee-shirt avec une queue-de-cheval en bataille pénétra dans la cuisine, attrapa un germe de soja dans la passoire posée sur l'îlot central et l'enfourna. Elle remarqua soudain Stella et agita la main.

– Stella, c'est ça ? Je m'appelle Janie.

Elle prit un autre germe de soja mais sa mère lui donna une claque sur le dos de la main et elle retira les doigts avec un petit cri. Sa mère fourra une boîte en plastique dans le four à micro-ondes et lui fit signe de s'éloigner tout en débitant un torrent de phrases en vietnamien.

Janie s'assit en face de Stella avec un sourire en coin qui n'était pas sans rappeler celui de Michael.

– Tu aimes l'opéra vietnamien ? demanda-t-elle.

Stella haussa une épaule sans se mouiller.

Janie sourit et avala une belle tranche de mangue.

– Tant que ça ?

Avant que Stella ait eu le temps de réfléchir à ce qu'elle devait répondre, la mère de Michael posa un Tupperware sur la table et ôta le couvercle. De la vapeur s'élevait d'une génoise verte.

– Goûtez. C'est un *bánh bà*. C'est délicieux.

Stella posa l'économe et la mangue et tendit la main vers le récipient. C'est alors qu'elle constata que c'était du plastique de mauvaise qualité comme ceux dont se servent les traiteurs.

– Vous ne devriez pas passer ce genre de boîtes au micro-ondes. La nourriture est pleine de bisphénol après.

Ce qui, pour Stella, était l'équivalent d'un poison.

Sa mère leva le récipient jusqu'à ses narines pour sentir le gâteau.

– Non, il est bon. Pas de bisphénol.

– Le verre ou le Pyrex sont plus chers mais ils ne représentent aucune menace pour la santé, expliqua Stella.

Pourquoi personne n'avait appris ça à la mère de Michael ? Ils *voulaient* qu'elle tombe malade ou quoi ?

– J'utilise ces boîtes en plastique tout le temps et je n'ai jamais eu de problème, protesta sa mère en agrippant le couvercle.

– On ne le remarque pas tout de suite. Ça se déclenche après une longue exposition. Vous devriez vraiment investir...

Janie arracha le récipient des mains de sa mère et fourra un morceau du gâteau empoisonné dans sa bouche.

– Ce sont mes préférés. Je les adore.

Et elle en avala un deuxième en lançant un regard contrarié à Stella.

Michael se dirigea vers la table et lui ôta la boîte des mains avant qu'elle ait eu le temps d'en manger un troisième.

– C'est vrai, Me. Ces récipients sont très mauvais pour la santé. Je n'y avais jamais songé. Tu ne devrais pas les utiliser.

Il le jeta à la poubelle et sa mère se mit à protester en vietnamien. Était-elle contrariée parce que Stella ne voulait pas qu'elle s'empoisonne ?

Janie se leva et quitta la cuisine au moment où deux jeunes filles la prenaient d'assaut. Elles avaient une vingtaine d'années, de longs cheveux bruns, une peau légèrement mate et une silhouette élancée et toute en jambes. Si Stella n'avait pas déjà appris à ses dépens que ce genre de questions irritait les gens, elle aurait demandé si elles étaient jumelles.

– Espèce de grosse vache, pourquoi tu ne m'as pas demandé la permission avant de le prendre et de renverser du vin dessus ? Pendant que tu pelotais mon petit ami ? hurla une des deux.

Stella tressaillit et son cœur déjà anxieux se serra. Les disputes étaient ce qu'elle détestait le plus au monde. Quand les gens se querellaient, elle le prenait toujours personnellement. Même si elle n'était qu'une simple observatrice.

– Tu avais dit que vous aviez rompu et j'étais curieuse. Et puis je ne l'aurais pas taché s'il avait été à la bonne taille. C'est qui la grosse vache, à présent ? cria la seconde.

La grand-mère attrapa la télécommande et appuya sur un bouton. Tandis que les lignes vertes verticales montaient sur l'écran en même temps que le volume augmentait, la musique passa de gênante à désagréable.

– Ça suffit. Je reprends tous les jeans que je t’ai donnés, beugla la première encore plus fort pour couvrir le son de la télé.

– Vas-y. Fais-toi plaisir. Prouve à tout le monde que tu n’es qu’une salope égoïste.

La grand-mère marmonna et augmenta de nouveau le volume.

Stella posa l’économe, les mains tremblantes et essaya de contrôler sa respiration. C’était trop.

Deux autres filles pénétrèrent dans la cuisine. Celle qui était plus petite et qui avait la peau plus foncée que les autres semblait avoir l’âge de Stella. L’autre était une lycéenne. C’était certainement les sœurs de Michael. Une, deux, trois, quatre, *cinq*.

La plus petite agita l’index en direction des jumelles.

– Arrêtez de vous engueuler tout de suite.

Elles protestèrent et croisèrent les bras de manière absolument identique.

– Depuis que tu as déménagé et que tu nous as laissées nous débrouiller avec les problèmes de maman, tu n’as plus le droit de nous donner des ordres, rétorqua la première.

La petite fonça vers elle comme un bulldozer.

– Maintenant que sa santé est stable, j’ai le droit de vivre ma vie. Essayez de penser aux autres, pour une fois.

– Parce que c’est *nous* les égoïstes, maintenant ? renchérit l’autre jumelle. Pendant que tu t’amuses bien en soirée, nous on tient les cheveux de maman qui vomit après chaque chimio.

– Elle n’est pas en traitement en ce moment... non ?

La petite chercha des yeux Michael pour en avoir confirmation.

Sa mère arracha la télécommande des mains de la grand-mère et mit le son à fond avant d’aller bricoler au-dessus de l’évier. Stella posa ses mains moites sur la surface vitrée de la table. Ça allait bien finir par s’arrêter. Il fallait juste qu’elle tienne bon.

– Si, mais la chimio ne marchait pas, alors les médecins sont passés à un traitement expérimental, expliqua Michael.

– Pourquoi personne ne m’a rien dit ?

– Parce que tu es tellement occupée par ton boulot à la con ! Maman ne voulait pas te stresser encore plus, répondit une des jumelles.

– Apprendre ça comme ça me stresse à *fond*.

– Ouin-ouin, Angie, se moqua l’autre jumelle.

Pendant qu’elles continuaient à s’engueuler, un bip sonore déchira l’air et leur mère sortit une passoire blanche du micro-ondes. À l’aide d’une pince, elle mit des nouilles de riz fumantes dans un bol, accompagnées du bœuf que Michael avait fait frire et d’un assortiment de légumes.

Elle posa le tout devant Stella avec un sourire poli.

– Le bun de Michael. Vous allez aimer.

Stella hocha la tête nerveusement.

– Mer...

Un soupçon l’assaillit et elle jeta un coup d’œil à la passoire. Elle repoussa le bol.

– La passoire est en plastique. Personne ne devrait manger ça.

Sa mère se figea. Le rouge lui monta aux joues et elle regarda tour à tour Stella puis le bol.

– Je vais en préparer d’autres.

Michael s’empara du récipient avant que sa mère ait eu le temps de réagir.

– Je m’en occupe. Assieds-toi, Me.

Il avait l’air tendu et Stella eut l’impression horrible d’avoir dit Ce-Qu’Il-Ne-Fallait-Surtout-Pas-Dire mais elle avait été incapable de s’en empêcher.

Sa mère s'assit et contempla ses filles qui continuaient à se disputer près du frigo. Elle soupira, saisit l'économe et reprit l'épluchage de la mangue.

Stella garda les yeux baissés sur sa tâche, de plus en plus nerveuse. Elle était douloureusement consciente du silence qui s'était abattu entre elles et son instinct la poussait à le remplir... Enfin, pour autant que *silence* soit le terme approprié. Sa mère ne parlait pas, certes, mais les sœurs de Michael, si, et la télévision hurlait toujours. Lorsque le piano se fit de nouveau entendre, elle sentit qu'elle était sur le point de perdre pied. Le *la* désaccordé retentit une fois, deux fois, trois fois, quatre fois. Avait-elle déjà entendu un son aussi irritant ?

– Vous devriez vraiment faire accorder ce piano, dit-elle. Où est votre mari ?

La mère de Michael poursuivit son épluchage sans répondre et Stella en déduisit qu'elle n'avait pas entendu la question.

Elle insista donc.

– Où est-il ?

– Parti, répondit sa mère sur un ton définitif.

– Vous voulez dire que... qu'il est mort ?

Devait-elle exprimer ses condoléances ? Elle ne savait plus quoi dire à présent.

Sa mère soupira, les yeux toujours rivés sur la mangue.

– Je n'en sais rien.

La réponse déstabilisa Stella, qui fronça les sourcils.

– Vous êtes divorcés ?

– Je ne peux pas divorcer si je ne peux pas le trouver.

Stella fixa la mère de Michael, ahurie.

– Comment ça, vous ne pouvez pas le trouver ? Il a eu un accident ou...

Une main puissante se posa sur son épaule et la pressa fermement. Michael.

– Les nouilles sont presque prêtes. Tu manges des cacahouètes ?

Elle cilla, surprise par l'interruption.

– Oui. Je ne suis pas allergique. (Il hocha la tête et retourna à sa gazinière. Stella reporta son attention sur sa mère.) Il est parti depuis combien de temps ? Vous avez déclaré sa disparition à la pol...

– *Stella.*

La voix de Michael trancha l'air comme une lame.

Ses sœurs cessèrent de se disputer et tous les regards se tournèrent vers elle. Son cœur faisait plus de bruit que la télé et le piano réunis. Qu'avait-elle fait ?

– On ne parle pas de mon père, expliqua Michael.

C'était absurde.

– Mais s'il est blessé ou...

– On ne peut pas blesser quelqu'un qui n'a pas de cœur, l'interrompit sa mère. Il nous a tous abandonnés pour partir avec une autre femme. Je veux divorcer mais je ne sais pas où envoyer les papiers. Il a changé de numéro de téléphone. (Sa mère repoussa sa chaise et se leva.) Me est fatiguée. Mangez sans moi les enfants, d'accord ? Et achetez quelque chose pour la petite amie de Michael si elle n'aime pas ce qu'il y a.

Sa mère quitta la cuisine et le piano cessa brutalement. La grand-mère éteignit la télévision et le silence s'abattit sur la pièce, seulement transpercé par le grésillement statique du téléviseur. C'était à la fois un soulagement et une menace. Le sang de Stella ne fit qu'un tour, sa tête se mit à pulser et elle avait le souffle court, comme si elle venait de courir.

Janie se précipita dans la cuisine.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi est-ce que maman pleure ?

Personne ne répondit mais sept paires d'yeux l'accusèrent. C'était pire que le vacarme qui précédait, bien pire.

Elle avait fait pleurer la mère de Michael.

Le visage de Stella s'embrasa sous l'effet de la honte et de la culpabilité et elle bondit sur ses pieds.

– Je suis vraiment désolée. Je dois y aller.

Tête baissée, elle attrapa son sac à main et fuit en courant.

Michael fixa le seuil de la porte par lequel Stella venait de fuir avec l'impression d'avoir assisté à un accident de voiture au ralenti. Un mélange d'émotions négatives le submergea. La colère, l'horreur, la honte, l'incrédulité, le choc. Qu'est-ce qui s'était passé, putain ? Et que faire à présent ? Son instinct lui criait de lui courir après.

– Tu ferais mieux d'aller parler à maman, dit Janie.

Elle avait raison. Sa petite amie à qui il donnait des cours avait fait pleurer sa mère. Quel super fils il faisait. Il quitta la cuisine sans un mot. Les pieds et le cœur lourds, il gravit l'escalier, emprunta le couloir moqueté et s'immobilisa devant la chambre de sa mère. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur par la porte entrouverte. Elle était assise sur son lit. Il n'avait pas besoin de voir son visage pour savoir qu'elle pleurait. C'était écrit sur ses épaules voûtées et sa tête penchée.

Cette vision l'anéantit. Personne n'avait le droit de blesser sa mère. Ni son père, ni ses ex. Pas même Stella.

– Me ? dit-il en entrant dans la pièce.

Sa mère ne lui prêta pas attention. Il traversa la chambre et s'assit à côté d'elle sur le lit.

– Je suis désolé pour tout ce qu'elle a dit. (Il essayait de parler doucement mais sa voix était trop forte.) Le piano, la nourriture,

papa...

Il ignorait comment Stella y était parvenue mais en quelques minutes, elle avait mis le doigt sur tous les sujets familiaux épineux : la situation financière compliquée, le manque de connaissances de sa mère et son enfoiré de père. Elle ne l'avait pas fait exprès. C'était clair comme de l'eau de roche.

Bon sang, elle ne savait absolument pas comment se comporter avec les gens. Il n'avait pas saisi à quel point avant ce soir. Quand ils n'étaient que tous les deux, elle n'était pas comme ça.

Sa mère lui prit la main.

– Tu crois que ton père va bien ?

– Je suis certain que oui.

Il pinça les lèvres : il l'imaginait en train de se prélasser sur un yacht dans les Caraïbes avec sa dernière conquête.

– Tu veux bien lui envoyer un mail pour Me ?

– Non.

Il ne voulait plus jamais lui parler.

Sa mère prit une inspiration tremblante et enfouit le visage dans ses mains.

– Ta Stella a raison. Il pourrait lui être arrivé quelque chose. Il est tellement salaud que personne ne l'aidera, certainement pas sa dernière femme. Elle ne restera avec lui que tant qu'il aura de l'argent.

Il serra les poings, envahi par une rage familière.

– Vu le fric qu'il possède, ça peut durer longtemps.

– Pas à la vitesse à laquelle il le dépense. Il se prend pour un caïd.

Rien n'était assez bon pour lui, tu te souviens ?

Non, pas cette conversation.

Michael serra les dents tandis que sa mère se lançait dans une histoire qu'il avait entendue mille fois. Il l'écouta d'une oreille pour

pouvoir réagir de temps en temps.

Les mots *il utilise les femmes, connard* et *menteur* revinrent plusieurs fois et il ne put s'empêcher de remarquer qu'ils s'appliquaient parfaitement à lui aussi. Il n'y avait qu'à voir tous les mensonges qu'il racontait. Ce qu'il faisait pour payer les factures. L'argent qu'il acceptait de la part de Stella pour faire ce qu'un autre mec ferait gra...

Une horreur glacée s'empara de lui. C'était pour ça qu'il avait trouvé la proposition de Stella si difficile à accepter. C'était mal. Il profitait d'elle. Quel genre d'homme acceptait de l'argent de la part d'une femme naïve pour lui enseigner des choses qu'elle pouvait apprendre gratuitement ?

Il avait franchi la dernière limite. Il était exactement comme son père. Ce n'était pas possible. Ce n'était pas lui. Il valait mieux que ça.

Il fallait mettre fin à leur arrangement. Où était-elle ? Merde, est-ce qu'elle l'attendait dehors ?

Il bondit sur ses pieds avant que sa mère ait atteint la moitié de son histoire.

– Je dois y aller, Me. Je suis désolé pour... ce soir, pour tout.

– Inutile de t'excuser, mon chéri. Si tu l'aimes, nous apprendrons à l'aimer aussi.

En l'entendant prononcer ce mot, son front se couvrit de sueur.

– Je ne l'aime pas.

Voilà qui aggravait considérablement les choses, non ?

Sa mère balaya sa remarque d'un geste de la main.

– Ramène-la un autre jour. Me ne mettra pas le plastique au micro-ondes ce jour-là.

– Tu ne devrais jamais mettre de plastique dans le micro-ondes.

– Oui, oui.

Elle répondit de telle manière qu'il devina qu'elle continuerait à n'en faire qu'à sa tête et Michael se jura de jeter tous les récipients en plastique et de les remplacer par des plats sans danger pour la santé. Une fois qu'il aurait discuté avec Stella.

– Bonne nuit, Me.

– Sois prudent sur la route.

Il sortit de la maison en un temps record, mais s'arrêta net une fois dehors.

Elle était partie.

Il se cramponna au pilier en bois de la véranda et inspira profondément pour se calmer et réfléchir plus clairement. L'air frais, le bourdonnement des insectes et le vrombissement lointain d'un moteur de voiture.

Il valait peut-être mieux qu'elle ne soit pas là. Il avait besoin de temps pour rédiger un discours d'adieu correct. Court mais sympa. C'était sa faute à lui, pas à elle et...

Quoi qu'il dise, elle se mettrait à pleurer. Cette idée lui tordait les entrailles. Elle croirait que c'était sa faute. À cause de sa maladresse au lit et ailleurs. À cause de la débâcle involontaire de ce soir.

Il regagna sa voiture et se glissa sur le siège conducteur. Il mit le contact et posa les mains sur le volant. Il ne savait pas où aller. Chez elle ou chez lui ? Il fallait qu'ils parlent mais il n'était pas prêt à affronter ses larmes en plus de celles de sa mère.

La boîte de préservatifs neuve posée sur le siège du passager attira son regard. Il en avait acheté un nombre incalculable ces trois dernières années. C'était la première qu'il était impatient d'ouvrir : parce que Stella était différente. Et voilà qu'il allait recommencer à en utiliser avec un nombre incalculable de femmes du vendredi, qu'il allait recommencer à fournir un simple service en échange d'un salaire convenable. Il ne blessait ni ne profitait de personne.

Contrairement à son père. Michael pouvait continuer et être toujours lui-même. Dommage qu'il ne veuille aucune autre femme que Stella.

Il fit tomber la boîte par terre pour qu'elle disparaisse de sa vue avant de rentrer chez lui. Demain. Il agirait comme il fallait demain.

-
1. Il s'agit de la seconde partie d'une série chinoise portant sur un personnage masculin pratiquant le kung-fu. Il y en eut de nombreuses adaptations au cinéma et à la télévision.

OceanofPDF.com

14

Stella se prépara pour aller se coucher dans un état second. Ce ne fut qu'une fois allongée dans son lit qu'elle se mit à pleurer.

Tout était fini. Il lui avait demandé d'être sympa avec sa famille et elle avait fait pleurer sa mère. Elle était impardonnable.

Son intuition lui disait d'avouer la vérité à Michael. Même s'il n'avait pas conscience de leur véritable étendue, il connaissait déjà ses problèmes : sa sensibilité aux odeurs, au bruit et au toucher ; son obsession pour son travail ; son besoin de routine et sa maladresse avec les gens. Ce qu'il ignorait en revanche, c'était qu'il y avait un diagnostic pour tout ça, une étiquette.

Mais la pitié valait-elle mieux que la haine ? Il pensait qu'elle était insensible et grossière, mais il la considérait toujours comme une personne lambda juste un peu excentrique. Une fois les mots posés sur son trouble, il se montrerait peut-être plus compréhensif mais il ne la verrait plus comme Stella Lane, l'économètre maladroite qui aimait qu'il l'embrasse. À ses yeux, elle deviendrait la femme autiste. Elle serait... moins.

Elle se fichait de ce que pensaient les gens.

Mais elle voulait désespérément que Michael l'accepte. Son trouble ne la définissait pas. Elle était Stella. Une personne unique.

Il n'y avait aucun moyen de rattraper le coup. Aucun moyen de le garder.

Mais il fallait qu'elle présente ses excuses à sa mère. C'était la première fois qu'elle faisait pleurer quelqu'un et elle se détestait pour cela. Maintenant qu'elle savait ce qui s'était passé avec son père, elle comprenait pourquoi la mère de Michael s'était montrée évasive. Stella aurait aimé comprendre plus tôt, avant de la blesser et de tout gâcher, mais elle pouvait contrôler uniquement ses actions futures, pas le passé.

Tandis que la nuit avançait, elle bâtit et rebâtit ses excuses, les récitant en boucle dans sa tête. Lorsque le soleil se leva, elle se traîna hors du lit et se prépara à affronter la journée.

Elle se rendit dans le même petit centre commercial que la veille et se gara devant le *Paris Dry Cleaning and Tailors*. Dès que le pressing ouvrirait, elle s'excuserait et disparaîtrait.

L'insomnie lui embrumait l'esprit et son cœur oppressé par l'angoisse lui faisait mal. Elle s'était agrippée au volant si longtemps que ses doigts étaient tétanisés. Elle était épuisée et voulait en finir au plus vite afin d'aller se noyer dans le travail.

À neuf heures moins cinq, le panneau passa de *Fermé* à *Ouvert*. Stella inspira profondément, attrapa un deuxième ballotin de chocolats et un bouquet de roses couleur pêche et descendit de sa voiture. Janie était assise derrière le comptoir du magasin.

Elle leva le nez du manuel posé sur ses genoux et cligna des yeux, étonnée, en apercevant Stella. À en croire son visage fermé, ce n'était pas une bonne surprise.

– Bonjours Stella... Michael ne travaille pas le samedi.

– Ce n'est pas lui que je cherche. (Pour quoi faire ? Tout était fini entre eux. Elle brandit les roses et les friandises.) J'ai apporté ça pour ta mère. Elle est là ?

L'expression de Janie se radoucit.

– Oui.

– Est-ce que je peux lui parler, s'il te plaît ?

– Elle est dans l'atelier. Viens.

Stella suivit Janie dans l'arrière-boutique et s'arrêta devant une machine à coudre professionnelle verte : rapide et efficace, la mère de Michael, les lunettes perchées sur le bout de son nez, faisait glisser le tissu sous le pied de la machine, qui semblait le dévorer.

Stella se raidit et son cœur martela sa poitrine. Il était temps de parler. Elle espérait ne rien gâcher. Pourvu qu'elle dise ce qu'il fallait.

Janie murmura quelque chose en vietnamien et la mère de Michael leva les yeux. Son regard se posa tour à tour sur Janie et sur Stella.

Cette dernière déglutit.

– Je suis venue m'excuser pour la nuit dernière. Je sais que je me suis montrée grossière. Je ne suis pas... douée avec les gens. Je voulais vous remercier de m'avoir invitée chez vous. (Elle lui tendit les fleurs et les chocolats.) Je vous ai apporté ça. J'espère que vous aimez les chocolats.

Janie arracha le ballotin de truffes des mains de Stella avant que sa mère ait eu le temps de tendre la main.

– Moi oui.

La mère de Michael accepta les fleurs et soupira.

– Il nous reste plein de nourriture. Vous devriez revenir nous voir.

Stella baissa la tête. Michael serait horrifié de la voir.

– Je dois y aller. Je vous demande pardon pour hier. Encore merci.

Elle tourna les talons et aperçut la minuscule grand-mère de Michael assise sur le canapé. La vieille femme lui fit un signe et Stella lui répondit par un geste maladroit, moitié révérence, moitié hochement de tête, avant de partir.

Michael pénétra dans le dojo et balança son sac de sport sur le plancher bleu à côté des deux autres.

Les combattants au milieu de la pièce se séparèrent, reculèrent de cinq pas, firent passer leur épée dans leur main gauche et s'inclinèrent.

– Tiens, un revenant, constata le combattant de droite.

C'était Quan. Son visage était dissimulé sous un casque mais Michael le reconnut à la voix et au nom brodé sur son kimono noir. Et puis Quan mesurait cinq centimètres de moins que son frère cadet.

Khai le salua de sa main gantée et passa sans effort du combat singulier à l'enchaînement de figures face au miroir. Dix frappes rapides comme le fouet en direction de la tête, dix au niveau du poignet, dix dans les côtes. Retour à la case départ. Dix frappes à la tête... Lorsque Khai s'entraînait, il ne plaisantait pas. Pas de pause. Sa concentration était impressionnante. Et lui rappelait Stella. Il poussa un profond soupir.

– On ne te voit jamais le samedi. Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Quan.

– J'avais besoin de voir du monde, répondit Michael en se grattant l'oreille.

D'habitude, il passait ses samedis à courir et à soulever de la fonte, sports qu'il pouvait pratiquer seul : il n'avait envie de voir personne après ses vendredis soirs. Mais aujourd'hui, il ne voulait pas rester seul. Il savait qu'il passerait sa journée à penser à Stella. Après avoir délibéré toute la nuit et une partie de la journée, il ne savait toujours pas comment rompre sans la blesser. Il faudrait bien qu'il le fasse, cependant. Et vite. Il devrait l'appeler après sa séance pour lui donner un rendez-vous. Il valait mieux faire ça de vive voix.

– Enfile ta tenue, alors, répondit Quan. Le cours débute dans une heure. Le prof a pris sa journée. Celui qui perd assurera le cours. Je te préviens, ce sont les tout-petits.

C'était la menace parfaite pour le pousser à gagner. Les enfants brandissant des bâtons l'horrifiaient. On pourrait croire que les petits étaient moins dangereux mais en réalité, c'était les pires. Ils tournoyaient dans le dojo comme des tornades, vous frappaient sous l'armure et vous donnaient des coups dans les parties, le tout sans le faire exprès. Ils n'y pouvaient rien. Comme Stella en société.

Et Khai.

Tandis que Michael s'équipait, son regard ne cessait de graviter vers Khai qui enchaînait méthodiquement ses figures dix par dix. Toujours le même nombre et dans le même ordre. Si Stella s'inscrivait au kendo, Michael était persuadé qu'elle agirait de la même manière. Après l'incident de la nuit dernière, il voyait plus de similitudes entre elle et son cousin que jamais. Khai ne remarquait jamais lui non plus quand la conversation prenait un tour sensible. Il était affreusement honnête, créatif de manière bizarre et...

Il posa le regard sur Quan, en proie à un soupçon inattendu.

– Tu m'as demandé si je pensais que Stella était comme Khai.

Quan défit les lacets qui maintenaient son casque et le releva. Son regard sombre se plongea dans le sien.

– Oui.

– Est-ce qu'elle t'a dit quelque chose ? Quelque chose que je devrais savoir ?

La soirée lui revint en mémoire : il avait eu l'impression d'interrompre une conversation en les rejoignant devant le club.

– Une fois qu'elle a eu fini d'hyperventiler à cause de la surstimulation, elle m'a dit quelque chose, oui, répondit Quan.

– Elle a hyperventilé ? s'entendit-il demander.

Son ventre se noua et le froid s'empara de lui. Quelle sorte de connard était-il ? Il ne s'était rendu compte de rien et n'avait pas été là pour elle. Il aurait dû s'occuper d'elle, pas Quan.

– Il y avait trop de monde, Michael. Trop de bruit, trop de lumières aveuglantes. Tu n'aurais pas dû l'emmener là.

Toutes les pièces du puzzle s'emboîtaient.

– Elle est autiste.

– Tu es déçu ? demanda Quan en inclinant la tête.

– Non, répondit-il d'une voix rauque et il toussota avant de poursuivre. Mais j'aurais aimé qu'elle me le dise.

Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ? Et pourquoi avait-elle accepté de l'accompagner en boîte ? Elle devait pourtant savoir l'effet que ça lui ferait.

Et *hier soir*. Merde, ça avait dû être affreux. Le téléviseur qui hurlait, le piano, ses sœurs qui criaient, toute cette nouveauté...

– Elle veut juste te plaire.

Les mots lui firent l'effet d'un uppercut. Elle lui plaisait et apprendre qu'elle était autiste n'y changeait rien. C'était toujours la même personne. Sauf que maintenant, il la comprenait mieux. Du moins, à un niveau conscient.

Inconsciemment, il avait l'impression d'avoir toujours su. Parce qu'il avait grandi avec Khai, il savait comment interagir avec elle. Il n'avait même pas besoin de réfléchir. Ça expliquait certainement pourquoi elle parvenait à se détendre avec lui et pas avec les autres...

Une étrange sensation le parcourut ; il sentit ses muscles se contracter et sa peau se couvrir de chair de poule. Peut-être n'avait-il pas besoin de mettre un terme à leur arrangement.

En acceptant sa proposition, il n'avait pas profité d'elle. Comme elle était autiste, elle avait vraiment besoin de s'entraîner à être en

couple avant de l'être pour de bon. Et il était peut-être la personne idéale pour ça. Il pouvait peut-être l'aider vraiment.

Il n'avait pas besoin de prendre les cinquante mille dollars. En y réfléchissant, il pouvait refuser qu'elle le paye. Il possédait plusieurs cartes de crédit. Il pourrait rembourser le mois prochain. S'il l'aidait sans être rémunéré, il prouverait enfin qu'il n'était pas son père.

Il balança son équipement sur le sol avec désinvolture.

– Range ça pour moi, tu veux bien ? Je dois y aller.

Le portable de Stella bipa, la tirant du monde des données. Son bureau se matérialisa, les écrans d'ordinateurs sur lesquels s'étaient les lignes de codes qu'elle avait inventés, ses fenêtres, l'obscurité derrière.

L'alarme sur son téléphone disait : « Dîner ».

Elle ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une barre protéinée. Sa mère serait furieuse si elle la voyait manger ça en guise de dîner mais elle s'en fichait. Elle voulait juste travailler.

Elle mâcha machinalement le mélange chocolaté au goût de carton tout en se livrant à de petits ajustements et affinements de son algorithme. Il était bon. Peut-être le meilleur qu'elle ait jamais fait.

Son téléphone vibra et un texto de Michael s'afficha sur l'écran.

Michael : Le bureau au troisième étage avec les lumières allumées un samedi à dix-huit heures, c'est le tien ?

Elle laissa tomber sa barre protéinée et se leva pour regarder par la fenêtre. Une silhouette familière était adossée contre un lampadaire sur le parking. Elle s'éloigna aussitôt de la vitre, trop humiliée pour se laisser repérer.

Son portable vibra une deuxième fois.

Michael : Descends. Il faut qu'on parle.

Elle se laissa tomber sur son fauteuil. On y était. Il était venu pour la larguer. Elle répondit, les pouces tremblants.

Stella : Parle-moi par texto.

Michael : Je veux te parler en personne.

Elle balança son téléphone sur le bureau et croisa les bras. Elle était fatiguée et embarrassée. Elle n'avait pas besoin d'assister à la dissolution de leur arrangement en personne. Ou voulait-il lui dire autre chose ? Faire la liste de toutes ses erreurs ?

Elle n'aurait peut-être pas dû présenter ses excuses à sa mère ? Était-ce flippant ? Intrusif ? Pourquoi était-elle incapable d'agir correctement ?

Elle passa les mains dans ses cheveux et essaya de respirer moins vite. Devait-elle s'excuser de s'être excusée ?

Son portable vibra de nouveau et elle le retourna d'un doigt tremblant pour lire le message.

Michael : Je resterai en bas jusqu'à ce que tu descendes.

Elle se massa la tempe. Sa tête pulsait et à cause de la transpiration, ses vêtements lui collaient à la peau. Il fallait qu'elle rentre chez elle se doucher.

Elle ferait aussi bien d'en finir.

Elle jeta sa barre protéinée à peine entamée à la poubelle, sauvegarda son travail et éteignit son ordinateur. Elle glissa la bandoulière de son sac à main sur son épaule, éteignit les lumières et quitta la pièce.

D'habitude, les couloirs vides et les bureaux à peine éclairés la réconfortaient. Ce soir, ils accentuaient son sentiment de solitude et de tristesse. Tandis qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur, elle se demanda combien de temps il faudrait avant que ce sentiment disparaisse. Une semaine ? Un mois ? Elle aurait aimé que tout

redevienne comme avant ; avant qu'elle rencontre Michael. Ces montagnes russes émotionnelles l'épuisaient.

Le cliquetis de ses talons sur le marbre résonna dans le hall. Elle s'obligea à ouvrir la porte et à sortir.

Michael s'écarta du lampadaire et enfonça les mains dans les poches. Il était toujours aussi beau.

– Bonsoir, Stella.

– Bonsoir, Michael.

Elle se sentait douloureusement oppressée. Elle se mit à pianoter sur ses cuisses. Michael s'en aperçut et elle serra les poings.

– Ma mère m'a dit que tu étais passée au pressing.

C'était ça. Elle avait fait ce qu'il ne fallait pas. Son cœur s'affola et elle sentit son visage se décomposer. Elle se ressaisit rapidement.

– Je suis désolée si ce n'était pas la chose à faire. Je ne supportais pas l'idée de l'avoir blessée. Je ne veux faire de mal à personne mais c'est toujours ce que je fais, pourtant. J'essaye de changer mais c'est tellement compliqué et je... je... je...

Il avança vers elle jusqu'à ce qu'ils ne soient plus séparés que par quelques centimètres.

– De quoi tu parles ?

Elle contempla ses chaussures. Elle était *tellement fatiguée*. Quand est-ce que tout ça serait fini ? Elle voulait rentrer chez elle et dormir.

– Tu es fâché. Parce que je suis allée voir ta mère. C'était intrusif.

– Non, je ne suis pas fâché.

Elle leva les yeux. Il l'observait, le regard triste.

– Alors... je ne comprends pas.

– En tant que ton petit ami d'entraînement, ne devrais-je pas être ici ? Il est tard.

Elle prit une profonde inspiration, surprise.

– Après tout ce que j’ai dit chez ta mère, notre arrangement tient toujours ?

– Oui. Les choses sont compliquées avec ma famille, et j’aurais dû t’y préparer. Je suis désolé de ne pas y avoir pensé.

Il enroula le bras autour de sa taille et l’attira à lui. Stella était trop abasourdie pour prononcer un mot. C’était *lui* qui s’excusait ?

– Ça va ? On dirait que tu vas tomber dans les pommes.

Elle se raidit à cause de sa proximité, incertaine de la marche à suivre.

– Je vais bien. Ne t’inquiète pas.

– Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

– Je ne m’en sou... oh, j’ai mangé quelque chose juste avant de recevoir ton texto.

– Quoi ?

Hors de question de le lui dire. Il réagirait certainement comme sa mère et la gronderait. C’était bien la dernière chose dont elle avait besoin.

Il effleura sa joue du bout des doigts avant de poser la paume sur sa peau et d’incliner sa tête. Un baiser aussi léger que les ailes d’un papillon caressa ses lèvres.

– Tu sens le chocolat. Tu n’aurais pas mangé une barre chocolatée pour le dîner, Stella ?

– Non. C’était une barre protéinée. Il y a des vitamines et des trucs dedans.

– Tu viens avec moi. Inutile de protester. Je vais te nourrir.

Il l’accompagna jusqu’à sa voiture, qui était garée non loin, et le temps qu’ils l’atteignent, elle était trop épuisée pour protester.

Les portières se déverrouillèrent en se connectant à sa clé électronique dans son sac à main et elle s’installa sur le siège du passager. Elle batailla avec la ceinture de sécurité mais il la lui prit

des mains et la ferma avec des mouvements assurés. Il contourna ensuite le véhicule, s'assit au volant et quitta le parking.

Le mouvement de la voiture berça Stella, la plongeant dans un demi-sommeil et il lui fallut quelques minutes avant de comprendre qu'il avait quitté le centre-ville et qu'il se dirigeait vers l'autoroute.

– Où va-t-on ?

– Chez ma mère.

Une bouffée d'adrénaline chassa sa somnolence et elle se redressa, tous les sens en alerte.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Son frigo est plein. Ma mère m'a obligé à préparer un repas pour cent personnes hier soir.

Elle rajusta ses lunettes tandis que son cœur se préparait à s'échapper de sa poitrine.

– Je préférerais rentrer chez moi.

– Tu as quelque chose à manger chez toi ?

– Des yaourts. Je te promets d'en avaler un.

Il secoua la tête et poussa un petit soupir.

– Je vais te nourrir rapidement avant de te ramener chez toi.

Avant qu'elle ait réussi à trouver la réponse adéquate, il s'engagea dans l'allée de la maisonnette grise. Quand il ouvrit sa portière, la brise lui apporta la même musique que la veille. Elle se cramponna à sa ceinture de sécurité comme à une bouée.

– Je ne supporterai pas la télévision ce soir, avoua-t-elle dans un chuchotement affligé.

Après ce qui s'était passé la veille, sa tolérance habituelle avait disparu. Elle craquerait et effraierait tout le monde. Michael changerait d'avis à propos de leur accord, elle avait d'ailleurs du mal à croire qu'il ne l'ait pas annulé. Ou alors il commencerait à marcher sur des œufs en sa présence, ce qui était pire.

– Attends un instant.

Il sortit son portable de sa poche et tapota quelque chose sur l'écran.

Quelques instants plus tard, la musique cessa.

– Tu les as obligées à l'éteindre ? Ta mère et ta grand-mère ne seront pas contrariées de ne pas pouvoir regarder leur émission ?

Son corps tout entier brûlait de honte. Elle détestait voir les autres changer leur routine pour elle.

Il lui jeta un regard étonné.

– C'est juste la télé.

– Je n'aime pas que les gens agissent différemment pour moi.

– Nous, ça nous est égal. (Il contourna la voiture, ouvrit sa portière et lui tendit la main.) Tu veux bien entrer ?

♦ ♦ ♦

Quand la petite paume de Stella se nicha dans la sienne, le nœud qui vrillait son ventre se relâcha un peu mais un horrible mélange de culpabilité et de tristesse continuait de le dévorer.

Elle avait une mine affreuse. Son chignon était de guingois et des mèches folles encadraient son visage. Son regard d'habitude lumineux et expressif était éteint, ses yeux gonflés et cernés. Son cœur se serra en comprenant qu'elle avait forcément beaucoup pleuré pour en arriver là. À cause de lui.

Ce n'était pas sa Stella.

La moiteur de sa paume, en revanche, était bien la sienne. Il lui pressa gentiment la main et l'entraîna vers la véranda.

Lorsqu'il ouvrit la porte et s'apprêta à entrer, elle se figea soudain, paniquée.

– Je suis venue les mains vides. Google dit que je suis censée apporter quelque chose. Je vais...

– Ce n'est pas grave, Stella.

Il l'enlaça par la taille et la poussa dans la maison. Une fois dans l'entrée, elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Il la regarda absorber le silence et la sentit se détendre contre lui.

– Tu sais que tu peux toujours me le dire quand quelque chose ne va pas, n'est-ce-pas ? Comme la télé hier soir... ou le club la semaine dernière.

Elle rouvrit immédiatement les yeux mais au lieu de les poser sur lui, elle détourna le regard sur le côté, de nouveau tendue.

– Est-ce que Quan t'a dit quelque chose ?

Michael hésita. Quelque chose lui soufflait qu'il était extrêmement important pour elle qu'il ne soit pas au courant. Il fit donc ce que son père lui avait appris, même s'il détestait ça. Il mentit.

– Juste que tu n'avais pas supporté la foule et le bruit. Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Tu aurais dû.

– Je t'ai déjà expliqué que je n'aimais pas que les gens changent leurs plans à cause de moi.

– On aurait pu faire autre chose, rétorqua-t-il, exaspéré.

Il ne voulait surtout pas la blesser ni la mettre dans l'embarras.

– Pourquoi y a-t-il des oranges ici ? demanda-t-elle en désignant une assiette posée à côté d'un bâton d'encens et d'une statue de Bouddha sur la table basse de l'entrée.

– Ne change pas de sujet.

Elle soupira.

– D'accord. Ça me gêne. Terriblement.

Toute cette torture qu'elle s'infligeait... Tout ça parce qu'elle était mal à l'aise d'admettre qu'elle était différente ? Il se sentit fondre. Il lui prit la main et la pressa.

– Tu veux bien m'expliquer pour les oranges, maintenant ?

Il sourit en voyant qu'elle avait de la suite dans les idées.

– C’est une offrande pour les défunts. On prétend qu’ils ont faim dans l’au-delà, dit-il avec un haussement d’épaules embarrassé.

En tant que scientifique, elle trouvait certainement ça ridicule. Lui aussi, mais Ngoai et sa mère aimaient cette pratique.

Elle esquissa un petit sourire.

– Vous leur donnez d’autres types de nourriture ? Si c’était moi, j’en aurais marre des fruits au bout d’un moment. Des friandises, par exemple ?

Il éclata de rire.

– Tu as mangé assez de chocolat aujourd’hui.

– Et qu’est-ce que vous faites des fruits une fois qu’ils ont été offerts ? Je suppose que les morts ne se lèvent pas pour venir les manger...

– On les consomme. Je ne sais pas vraiment combien de temps on attend, mais au moins un jour ou deux, il me semble.

– Mmm.

Elle examina la statue de Bouddha et pencha la tête pour regarder derrière. À en juger par son expression, elle était fascinée, et il se rappela qu’elle aimait les films d’arts martiaux et les sites de streaming coréens. Elle n’avait l’air ni condescendante, ni ennuyée et il n’avait pas l’impression que son intérêt n’était que poli. Elle ne ressemblait en rien au père de Michael.

– Est-ce que tu as l’impression d’avoir pénétré sur le plateau d’une série asiatique ? C’est pour ça que tu me poses toutes ces questions ?

– Non, c’est mieux. C’est la vraie vie. (Elle désigna la boîte d’encens cachée derrière la statue.) Je peux allumer un bâton ? Tu veux bien me montrer comment on fait ? J’ai toujours eu envie d’essayer.

Il se frotta la nuque.

– Je ne connais pas le rituel. J’ai oublié l’ordre dans lequel on doit l’allumer et s’incliner. Quand j’étais enfant, je refusais de le faire et Ngoai a cessé de me le demander.

– C’est long ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

Il sourit un peu, penaud.

– Je ne crois pas. Allons saluer ma mère et ma grand-mère et après je te ferai à manger. D’accord ?

– D’accord.

Ils traversèrent la salle à manger et gagnèrent la cuisine dans laquelle Sophie et Evie étaient en train de mélanger des pâtes de riz, de la menthe et de la laitue émincées, et des morceaux de bœuf braisés dans de grands bols. Elles avaient l’air de s’être réconciliées. Vu leurs antécédents – elles étaient ennemies un jour, meilleures amies le lendemain – c’était normal. Ngoai et la mère de Michael tranchaient des mangues assises à la table à laquelle ils prenaient tous leurs repas. Celle de la salle à manger ne servait que pour le décorum. Ngoai portait son gilet noir préféré et sa mère un pull de Noël, même si ce n’était pas la saison.

– Bonsoir Ngoai, bonsoir Me, dit Michael.

Sa mère hocha la tête avant de scruter Stella.

– Bienvenue. Le dîner est presque prêt. Asseyez-vous et mangez, hein ?

Stella sourit mais sans cesser de se cramponner à la main de Michael.

– Oui, merci. Ça sent bon.

– Ces deux-là sont Sophie et Evie. Elles ne sont pas jumelles, dit Michael en l’entraînant vers l’îlot central qui croulait sous la nourriture disposée dans des récipients en Pyrex flambant neufs. Sophie, celle qui a une mèche de cheveux rouges – bon sang, quand est-ce que tu as fait ça ? – est décoratrice d’intérieur et Evie est kiné.

– Salut Stella, s’écrièrent-elles à l’unisson.

Leur mère avait dû leur raconter que Stella s’était excusée parce qu’elles avaient l’air de vouloir repartir à zéro.

Stella répondit par un petit geste de la main.

– Salut.

– Angie est là ? demanda Michael.

– Non. Il paraît qu’elle bosse, répondit Evie.

– Un samedi, ricana Sophie.

– Parce que les gens taffent...

– Le *samedi*...

– Tout le temps.

Les deux sœurs échangèrent un regard entendu.

– Elles terminent leurs phrases respectives depuis toutes gamines, murmura Michael à l’oreille de Stella. Je pense que ce sont des extraterrestres.

Un sourire trembla sur les lèvres de Stella et elle s’appuya contre lui. Pauvre jeune femme timide. Sa famille devait lui paraître envahissante et encore, ils n’étaient pas au complet. Il serra sa main plus étroitement dans la sienne et réprima le désir de l’embrasser. Sa façon de le dévisager comme s’il la rassurait satisfaisait l’homme de Néandertal que Michael ignorait abriter.

Il s’éclaircit la voix et demanda :

– Où sont Janie et Maddie ?

– À l’étage. Elles font leurs devoirs. Elles ont des partiels dans pas longtemps.

– Ce sont les deux benjamines, expliqua Michael à Stella. Maddie est la plus jeune. Elle est en deuxième année à l’université de San Jose.

– Je ne vais pas arriver à retenir tous les noms.

Elle avait l'air tellement inquiète que Michael se sentit fondre. Pourquoi était-ce important pour elle ? Ces gens ne comptaient pas pour elle. C'était juste sa famille à lui.

– Ce n'est pas grave. J'aimerais bien les oublier parfois.

– Très drôle, Michael, commenta Evie en levant les yeux au ciel. Contente-toi de te rappeler du mien. Je suis kiné, donc si tu as le syndrome du canal carpien ou un truc du genre, tu sais à qui t'adresser. C'est la posture qui fait tout.

– Pourquoi tu n'as pas voulu devenir médecin, alors, Evie ? demanda sa mère en pelant sa dixième mangue. Tout ce que je voulais, c'était un docteur dans la famille et pas un de vous ne m'a fait ce cadeau.

– Stella est docteure, rétorqua Michael en souriant.

Elle ouvrit des yeux comme des soucoupes.

– Non.

– Si. Tu as un doctorat. Donc tu es docteure. Tu es allée à l'université de Chicago, la meilleure fac d'économie de tout le pays et probablement du monde. Et tu as été major de ta promo.

Comme il l'avait anticipé, ces informations remontèrent grandement le moral de sa mère.

– C'est génial.

Stella rougit, ce qui apporta une touche de couleur bienvenue à ses joues.

– Comment as-tu...

– Recherche Google.

Elle plongea son regard dans le sien et esquissa un sourire surpris.

– Tu as fait des recherches sur moi ?

Il haussa les épaules. C'était son tour de se sentir embarrassé à présent.

– O.K., les amoureux, le dîner est prêt. Asseyez-vous, ordonna Sophie.

Elle posa un bol rempli de nouilles et de morceaux de bœuf coupés en tout petits morceaux devant Ngoai et l’embrassa sur la tempe comme si c’était une enfant.

Une fois qu’ils furent tous installés autour de la table, Michael observa Stella ; elle imita Sophie, ajoutant de la sauce chili, du radis blanc mariné, des carottes, des germes de soja et de la sauce de poisson dans son bol de nouilles, de légumes et de bœuf.

– Tu as déjà goûté ce plat ? demanda-t-il.

Elle secoua machinalement la tête en mélangeant le tout avant d’en prendre une bouchée. Elle écarquilla les yeux et sourit en mettant la main devant la bouche.

– Tu cuisines bien.

– Michael est très doué de ses mains, constata sa mère avec fierté.

Sophie leva les yeux au ciel avant de sourire de manière entendue.

– Qu’est-ce que tu en dis, Stella ? demanda-t-elle. Est-ce qu’il est « doué de ses mains » ?

Sa mère lui lança un regard réprobateur mais Stella se contenta de sourire en hochant la tête.

– Je pense que oui.

Sophie haussa les sourcils en jetant à Michael un regard qui signifiait *Elle est sérieuse ?*

Au fur et à mesure que le dîner se déroulait, Michael observait Stella à la lumière de sa récente découverte. Il ne l’avait pas remarqué quand ils n’étaient que tous les deux, mais elle avait du mal à regarder les gens dans les yeux. Elle ne parlait que lorsqu’on lui posait une question directe et ses réponses étaient courtes et précises. Quand elle écoutait, cependant, elle était aussi concentrée que

lorsqu'elle résolvait un problème économique complexe. Elle fronçait les sourcils et était tout ouïe, comme si ce qu'on lui racontait était de la plus haute importance.

Ces gens l'intéressaient parce qu'ils étaient sa famille.

– Où est-ce que vous avez grandi, Stella ? demanda sa mère quand ils passèrent du bun aux mangues.

– Atherton. Mes parents y vivent toujours, répondit Stella.

La mère de Michael haussa les sourcils en l'entendant mentionner la ville la plus riche de Californie.

– Vous aimez les bébés ?

Michael faillit en laisser tomber sa mangue.

– *Me*, commenta-t-il horrifié.

Sa mère haussa les épaules d'un air innocent.

– Tu n'as pas besoin de répondre, dit-il à Stella.

Elle croisa son regard comme elle ne l'avait fait avec personne d'autre. Ses traits se détendirent mais sa concentration demeura la même. Son esprit magnifique se focalisa sur lui. Michael était bien obligé d'admettre qu'il adorait ça.

Stella haussa une épaule.

– J'ignore si j'aime les bébés. Je n'en ai pas côtoyé beaucoup. Mes parents veulent des petits-enfants. Surtout ma mère.

– C'est pour ça qu'elle ne cesse de t'organiser des blind dates, comprit Michael.

Stella acquiesça.

– Je pense.

– Les mères qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas...

Stella sourit et son regard s'éclaira. Michael oublia le sujet de la conversation. S'il ne l'embrassait pas très vite, il deviendrait dingue.

– Quand on a mon âge, poursuit sa mère en croisant les bras, on veut jouer avec des bébés. C'est normal.

Sophie bondit sur ses pieds.

– Tu veux bien m’aider à laver la vaisselle, Stella ?

– Bien sûr, avec plaisir. Tu as une manière particulière de la faire ?

– Celle qui la rend propre.

Evie débarrassa la table tandis que Sophie et Stella entassaient tout dans l’évier. Sa mère et Ngoai posèrent sur Michael un regard sérieux. Il s’attendit au pire.

– Elle m’a conquise à la boutique ce matin. C’est important de savoir admettre ses erreurs. Tu devrais la garder, affirma sa mère en vietnamien.

Il secoua la tête et pinça les lèvres.

– Ce n’est pas si facile.

– Pourquoi ?

– On est trop différents. Elle est très intelligente et elle gagne un tas de fric.

– Toi aussi, tu es intelligent, insista sa mère.

Il leva les yeux au ciel.

– Tu as déçu ton père mais ça ne veut pas dire que tu es bête. Et tu gagnerais plus d’argent si tu ne m’aidais pas à l’atelier. Je t’ai dit que je n’avais plus besoin de toi. Tu as refusé trop d’opportunités à cause de moi. Je ne veux pas de cette vie-là pour toi, Michael et je ne veux pas non plus que tu perdes cette fille. Elle est bien. *Garde-la.*

– Ce n’est pas aussi simple.

– Si. Tu lui plais. Elle te plaît.

S’il possédait moins de sang-froid, il aurait rappelé à sa mère sa relation avec son père mais ça aurait été mesquin. Son père avait aimé sa mère, à sa manière. Mais il avait aussi eu un goût prononcé pour l’adultère. Michael ne comprendrait jamais pourquoi sa mère se remettait avec lui chaque fois qu’il revenait.

– Promets-moi d’essayer, au moins. J’aime bien cette fille, conclut-elle.

Michael avait presque envie de rire. De toutes les filles qu’il avait ramenées à la maison, elle aimait celle qu’il ne pouvait pas avoir. Sa cliente. Sa cliente riche, magnifique et bardée de diplômes qui le payait pour qu’il lui apprenne à décrocher quelqu’un de mieux que lui.

– Tu dis ça uniquement parce qu’elle lave la vaisselle.

Michael savait ce qu’il fallait faire pour séduire sa mère, et ce n’était pas la cuisine mais le ménage. Il n’avait pas besoin de faire la vaisselle parce qu’il cuisinait. Pour une raison inexplicable, aucune des femmes de cette maison ne savait cuisiner. Il avait dû apprendre pour survivre.

– Le travail ne lui fait pas peur, rétorqua sa mère. C’est important.

– Mmmm, renchérit Ngoai.

Pendant un instant, ils regardèrent Stella laver et rincer les bols avant de les tendre à Sophie pour qu’elle les essuie. Elle avait remonté les manches de son chemisier et elle accomplissait sa tâche avec grand soin tout en écoutant Sophie bavarder, un sourire absent aux lèvres.

– Ramène-la chez elle, ordonna Ngoai. Elle a l’air fatiguée.

Sa mère opina.

– Ramène-la.

Il repoussa sa chaise, rejoignit Stella et l’enlaça par la taille. Il ne put résister et fit courir sa bouche sur sa nuque. Elle frissonna. L’éponge savonneuse s’immobilisa et elle lui jeta un regard perplexe par-dessus son épaule.

Il glissa la main le long de son avant-bras délicat et lui vola l’éponge. Il acheva de frotter la poêle et ce qui restait à laver, toujours

derrière elle, s'interrompant parfois pour embrasser son oreille, son cou ou sa joue.

Sophie lui lança un regard qui signifiait clairement « Prenez une chambre ! » quand il lui tendit la dernière passoire – qu'il avait fait jurer à sa mère de ne plus jamais mettre au micro-ondes, comme les autres – et il était certain qu'elle mourait d'envie de faire une remarque caustique mais qu'elle se retenait pour ne pas embarrasser Stella.

Stella, dont les paupières étaient devenues lourdes, enfonçait les ongles sur le plan de travail pour s'interdire de réagir.

– Tu es prête à rentrer à la maison ? chuchota-t-il.

Elle acquiesça.

Ils dirent au revoir à tout le monde. Une fois dans la voiture de Stella, il appuya sur le bouton du contact.

– Qu'est-ce que tu avais en tête en termes de fréquence de visites ? Et de logement ? demanda Michael avant même que Stella ait eu le temps de boucler sa ceinture.

– Que font les gens quand ils sont en couple ?

– Ils vivent ensemble et se voient tous les jours. C'est ce que tu veux ?

C'était étrange de s'entendre prononcer ces mots à haute voix. Il avait passé toute sa vie d'adulte à les éviter mais avec Stella il se sentait prêt. Si elle le voulait.

Elle frotta sa joue sur son épaule.

– Alors, c'est ce que je veux. Tu peux utiliser ma chambre d'amis. Mais si ça te gêne de vivre chez moi, je comprendrai. Tous les couples ne vivent pas sous le même toit.

– Et si je veux partager ton lit, Stella ? demanda-t-il à voix basse.

Même s'il voulait vraiment l'aider et prouver par la même occasion qu'il n'était pas son père, il n'était pas certain de tenir bon

sans sexe. Il la désirait trop. De plus, la plupart de ses problèmes découlaient de son manque de confiance en elle. Le lit était l'endroit rêvé pour résoudre ça.

– Tu n'as pas besoin de faire ça, dit-elle.

– Là n'est pas la question. Je n'ai pas dit que je me sentais obligé. Elle détourna le regard vers la vitre.

– Mon lit t'est ouvert si tu en as envie mais tu sais quel est mon niveau de compétences en la matière. Je ne me suis pas améliorée depuis la dernière fois.

Il sourit. Elle avait l'air inquiète à l'idée de ne pas lui donner de plaisir. Voilà bien une chose dont ses clientes ne se souciaient jamais.

– Scellons notre marché.

– Oh.

Elle retira une main de sous sa cuisse et la lui tendit.

– Vu qu'on entame une relation à but pédagogique, on devrait plutôt s'embrasser.

Elle croisa son regard, les lèvres entrouvertes sous l'effet de la surprise : il n'avait pas besoin de plus. Il se pencha par-dessus le levier de vitesse. Il avait en tête un baiser séducteur qui l'aurait enflammée lentement mais le soupir qu'elle poussa lui fit aussitôt perdre la tête. Il s'empara de sa bouche avec avidité. Elle passa les doigts dans ses cheveux, caressa son torse et son ventre puis les glissa sous la ceinture de son jean. *Oui*. Enfin, ils pouvaient reprendre là où ils s'étaient arrêtés et cocher des cases...

Quelqu'un frappa contre la vitre du conducteur. Une voix assourdie prononça des mots incompréhensibles.

Il recula brusquement et ouvrit la fenêtre.

Sophie croisa les bras et tapa de son pied nu sur le trottoir avant de se pencher vers lui, les yeux étrécis et d'articuler en silence le mot *pervers*.

– Maman m’a demandé de venir te dire que tes phares pointés sur la chambre de Ngoai l’empêchent de dormir.

– Pardon. On s’en va tout de suite.

Sophie jeta un coup d’œil dans la voiture.

– Bonne nuit Stella. J’espère te revoir bientôt.

Stella repoussa les mèches de cheveux qui lui retombaient sur le visage et s’éclaircit la voix dans un toussotement.

– Bonne nuit, Sophie.

Cette dernière lança un dernier regard réprobateur à son frère et regagna la maison d’un pas nonchalant. Quelques secondes plus tard, elle envoya à Michael une série de textos.

Sophie : Bon sang, calme-toi.

Sophie : Tu vas lui faire peur et elle nous plaît beaucoup.

Sophie : Sérieux, dans l’ALLÉE ? Tu as quel âge, 13 ans ?

Il s’esclaffa et tendit son téléphone à Stella pour qu’elle lise les messages à son tour.

Elle se mordilla un ongle en souriant.

– Je n’ai pas peur.

Il se passa la main dans les cheveux, prit une profonde inspiration et rajusta son pantalon sur son érection.

– Rentrons.

Il traversa les rues résidentielles désertes avec un mépris manifeste pour le code de la route, tout en s’imaginant la débarrasser de ses vêtements de bibliothécaire avant de la plaquer contre le mur ou le sol, peu importait.

Ça allait être tellement bon avec elle, spectaculaire même. Il allait la... Il lui jeta un coup d’œil en se demandant ce qu’il ferait en premier et ses espoirs s’évanouirent. Il allait la porter jusque dans sa chambre et la coucher.

Dans les quelques minutes qui avaient suivi leur départ, elle s'était endormie. Sa tête roula sur le côté et ses lunettes se tordirent un peu sur son nez. Elle ne tressaillit même pas quand la porte de son garage s'ouvrit et que les pneus crissèrent sur le sol en résine.

Il essaya de la réveiller mais elle ne réagit pas. Sa respiration demeura profonde et régulière et son corps détendu. Avec un soupir, il la prit dans ses bras et se dirigea vers sa chambre, *leur* chambre à partir de ce soir.

OceanofPDF.com

15

Stella se réveilla lentement. Elle enregistra la présence du soleil sur son visage, l'abolement lointain d'un chien et l'odeur délicieuse de Michael. Cette dernière l'environnait, tiède et concentrée et elle s'enfouit dans les draps avec un soupir satisfait.

Une masse pesante l'empêcha de s'enrouler comme un burrito et elle fronça les sourcils. De quoi s'agissait-il ? Elle souleva la couverture et s'aperçut, ahurie, qu'un bras musclé était enroulé autour de sa taille. Sa taille *nue*. Elle avait dormi en sous-vêtements.

Et elle n'avait pas procédé à sa routine nocturne. Elle était recouverte de crasse. Sa *bouche*. Elle était certainement en train de former un écosystème de bactéries résistant aux antibiotiques. Elle se redressa d'un bond. Il fallait qu'elle coure à la salle de bains. Fil dentaire, brossage de dents, douche, pyjama. Fil dentaire, brossage de dents, douche, pyjama.

Michael la rallongea et lui embrassa le cou.

– Pas tout de suite.

– Je suis sale. Je dois me laver. Je...

Il suçota sa nuque tout en la pressant contre lui. Elle se rendit compte avec une acuité douloureuse de la chair érigée qui frottait contre l'arrière de ses cuisses à travers le tissu de son boxer.

Son corps sembla faire un court-circuit. Ses membres se ramollirent. De l'humidité se répandit entre ses cuisses et son entrejambe se mit à picoter de désir. L'intensité de sa réaction l'effraya et la gêna. Il fallait qu'elle contrôle son corps et elle-même. Là, c'était la débandade.

– Bonjour.

La voix rauque de Michael la fit frissonner.

– B... Bonj...

Une main se glissa sous son soutien-gorge et se posa sur son sein. Il caressa son téton jusqu'à ce que ce soit douloureux et le plaisir courut jusqu'à son sexe. Lorsque Michael descendit sa main sur son ventre, elle se raidit.

– Je veux te toucher là.

Il posa la main sur son sexe avec audace ; la chaleur de sa paume traversa le coton de sa culotte et la brûla.

Elle s'empara du poignet de Michael avec l'intention de le repousser mais ses mains refusèrent de coopérer. Son avant-bras musclé et sa peau soyeuse l'empêchaient de se concentrer.

– Tu me donnes la permission ? murmura-t-il.

Elle la lui avait déjà donnée la veille. Elle en avait envie mais elle ne savait pas comment gérer cette partie d'elle. Son corps disait oui. Mais son esprit disait non.

Son corps l'emporta et ses hanches se cambrèrent sous sa main. Il écarta l'élastique de sa culotte. Il embrassa sa nuque tout en dessinant les contours de sa fente du bout des doigts. Elle poussa un soupir affolé. La panique et le plaisir se mêlaient.

– Tu mouilles déjà, Stella. Tu es comme une Lamborghini. De zéro à soixante kilomètres heure en deux secondes et sept dixièmes.

– Tu aimes les Lamborghini ?

Elle tentait désespérément de se raccrocher à une idée cohérente. Elle devait absolument penser tout le temps, soupeser ses actes et ses paroles. Quand elle se relâchait, elle commettait *invariablement* des erreurs. Elle faisait ce qu'il ne fallait pas, blessait les gens et finissait morte de honte.

Il continua à la caresser légèrement en dessinant des cercles, excitant follement son désir. Il enfonça les dents dans son cou puis la lécha et l'embrassa. La chair de poule hérissa sa peau.

– Oui, j'aime ça. Non, ne m'en offre pas une, répondit-il.

– Pourquoi pas ?

Elle frotta ses pieds contre ses tibias et enfonça les ongles dans son bras. *Repousse-le. Attire-le plus près. Reprends le contrôle. Laisse-toi aller.*

– Je n'ai pas le genre de vie qui va avec et ma mère voudrait absolument savoir comment je l'ai payée.

Il appuya sur le terme « absolument » en effleurant son clitoris. Son sexe se crispa, au bord de l'orgasme.

Il lui mordit le lobe de l'oreille.

– Tu es sur le point de jouir, pas vrai ? Il n'en fallait pas beaucoup.

– Parce que je fantasme sur toi depuis vendredi dernier.

Bon sang, qu'est-ce qu'elle venait de dire ?

Il cessa de la caresser et se redressa. Il repoussa tendrement les mèches de cheveux qui retombaient sur son visage.

– Et que fait le Michael de tes fantasmes ?

– Tout.

Il s'esclaffa et son regard devint intense.

– Est-ce qu'il te fait jouir avec la bouche ? Le vrai Michael meurt d'envie de le faire.

Elle s'agita : le besoin de lui faire plaisir luttait contre ses inhibitions. Le Michael de ses fantasmes ne faisait pas ça.

– Je préfère donner que recevoir, dit-elle.

– On devrait travailler là-dessus, constata-t-il sur un ton inhabituellement neutre. Je ne suis pas le seul mec qui aime donner du plaisir aux femmes.

Elle se mordit la lèvre en serrant les poings. Les femmes. Au pluriel. Pour un homme lambda, ça signifiait un chiffre entre un et dix, peut-être vingt.

Pour Michael, en revanche... ça représentait des centaines. Voire des milliers pour ce qu'elle en savait. Une nouvelle forme d'angoisse s'abattit sur elle. Pouvait-elle faire le poids face à toutes ses clientes passées ?

– Je ne veux pas te déguster.

– Ce ne sera pas le cas.

– Qu'est-ce que je dois faire pour que ce soit meilleur pour toi ? Est-ce que certaines femmes savent mieux recevoir un cunnilingus que d'autres ? Que font-elles ?

Elle voulait désespérément s'y prendre comme il fallait. Elle voulait surpasser toutes les autres, mais elles étaient *tellement nombreuses*.

– Qu'est-ce qui se passe dans ce brillant cerveau ? demanda-t-il, émerveillé.

– Je... je veux... j'ai besoin de... je pense...

– Arrête de penser, ordonna-t-il en posant un doigt sur ses lèvres.

Il fit courir ses mains tièdes de ses épaules à ses poignets, entrelaça leurs doigts et pressa leurs paumes l'une contre l'autre. Stella se raidit, inquiète de ne pas réagir de manière appropriée. Qu'était-elle censée faire ? Maintenant qu'elle comprenait qu'il voulait qu'elle ressente du plaisir, elle voulait le lui donner, elle voulait le rendre heureux.

– Stella, tu me serres trop fort.

Il plongea son regard à présent inquiet dans le sien.

– Pardon.

Elle sentit la sueur entre leurs doigts et grimaça. Son cœur battait à tout rompre. Elle était en train de tout gâcher.

Il l'enlaça et la tint contre lui tout en lui lissant doucement les cheveux.

– C'est à cause du sexe oral ? On n'est pas obligé de le pratiquer.

Stella enfouit le front contre le cou de Michael et inspira son parfum. Elle se détendit progressivement.

– Je suis très compétitive.

Il l'embrassa sur la tempe.

– D'accord. Mais je ne vois pas le rapport.

– Je veux te donner plus de plaisir que toutes tes autres clientes.

– Stella, c'est moi qui suis payé pour t'en donner.

– Je ne te paye plus pour ça, tu te souviens ?

Il grommela, agacé et l'attira plus étroitement contre lui.

– Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu es là, excitée et nue entre mes bras, et pourtant tu n'es toujours pas prête.

Elle soupira et se blottit entre ses bras. Elle dessina machinalement les contours du dragon sur son biceps.

– On pourrait se brosser les dents, se doucher et s'habiller.

Il repoussa la couverture.

– Allons-y.

– Tu ne possèdes pas de vêtements décontractés ?

Michael repoussa les cheveux humides de Stella sur le côté et embrassa sa nuque. Elle contempla sa garde-robe, essayant de choisir une tenue pour la journée.

– Je n'en ai plus eu besoin quand j'ai commencé à travailler, du coup je les ai tous donnés.

– Mais tu en avais ? Ou c'était des jupes droites et des chemisiers ?

Tout en parlant, il enroula ses bras autour de sa taille enserrée dans un peignoir et l'attira contre son torse nu. Le corps de Stella ne parvenait pas à décider s'il voulait se détendre ou se raidir.

Elle le soupçonnait d'être en train de la séduire. Ça fonctionnait presque. Elle avait l'esprit pas très clair mais c'était plutôt bien. Il la distrayait de sa migraine et du fait qu'elle n'avait absolument pas suivi son planning de la journée, chose qui l'emplissait en temps normal d'irritation et de frustration jusqu'à ce qu'elle puisse recommencer et faire les choses comme il fallait.

– C'était effectivement des jupes droites et des chemisiers. Comment se fait-il que tu me connaisses aussi bien ?

Le souffle chaud de Michael effleura son oreille quand il rit.

– Tu es mon énigme préférée en ce moment. Je voudrais te voir porter des petites robes d'été, Stella.

– Je n'en possède pas.

– On est dimanche. Allons faire du shopping.

Elle fit volte-face, paniquée à l'idée de sortir en public, dans un endroit nouveau, et plus grave encore, pour essayer des vêtements qui irriteraient sa peau et qui étaient probablement couverts d'excréments de rats en provenance de l'entrepôt où ils avaient été stockés.

– Tu ne peux pas m'en fabriquer ? J'étais sérieuse en disant que je voulais porter tes créations. Et puis de toute façon, quand j'achète un vêtement en prêt-à-porter, je suis obligée de le faire modifier avant de le porter.

Au lieu de répondre, il décrocha un chemisier rose de son cintre et examina les coutures intérieures.

– Coutures anglaises. Et ce tissu, c'est... (Il le frotta entre ses doigts.) Du coton tout simple.

– J'adore le coton. Et la soie. L'acrylique et le Lycra, ça va s'ils sont doux mais je ne supporte ni le jean, ni la laine, ni le cachemire, ni l'angora.

Un sourire ravi étira les lèvres de Michael tandis qu'il poursuivait son inspection.

– Ma petite amie à qui je donne des leçons a l'air d'en connaître plus que moi sur le textile. Je suis impressionné.

Son compliment lui fit chaud au cœur mais son cerveau se focalisa sur « petite amie à qui je donne des leçons ». Elle n'aimait pas ce terme, du moins la partie « leçons », mais elle savait qu'elle devait se montrer réaliste sur ce qu'elle pouvait et ne pouvait pas avoir. Il valait mieux se concentrer sur l'ironie de la sensibilité de sa peau aux tissus qui leur permettait d'avoir un intérêt commun. Elle se retint d'énumérer les différentes qualités des étoffes comme une encyclopédie.

Il rangea soigneusement son chemisier et avança vers elle, les mains sur les hanches.

– J'ai vraiment envie de te voir en robe d'été, Stella. J'adore les jupes crayon. Elles moulent à merveille une des parties de ton anatomie que je préfère, mais ce sont aussi de véritables instruments de torture.

– Comment ? Pourquoi ?

– Elles m'empêchent de faire ça.

Sans la quitter des yeux, il fit remonter son peignoir. Le tissu bruissa contre son jean quand il dénuda ses cuisses. Il effleura sa

jambe de la paume, s'immobilisa un instant sur sa hanche avant de lui presser la fesse. Le désir la secoua tout entière.

Les boucles brunes entre ses cuisses étaient bien visibles et elle le surprit en train de les contempler. Sans demander, sans hésiter, sans lui donner le temps de réfléchir, il posa la main dessus. Ses doigts audacieux se glissèrent entre ses poils pour atteindre son clitoris.

Sa peau brûlait là où il la touchait et ses genoux faiblirent. Elle se cramponna à ses épaules.

– C'est bien, murmura-t-il en se penchant pour l'embrasser.

Le goût de la bouche propre de Michael était paradisiaque et elle poussa un gémissement en lui rendant son baiser. Elle essayait de réinvestir les leçons qu'il lui avait données mais elle avait de la difficulté à se concentrer. Ses doigts jouaient une partition diabolique. Elle parvenait à peine à rester debout. Chaque caresse la liquéfiait un peu plus. Elle se mit à trembler.

Sans lâcher sa bouche, il la souleva de terre et la porta jusqu'au lit. La pression du matelas sous son dos ramena Stella à la réalité. Ils allaient enfin le faire. Coucher ensemble. Sans structure, sans plan. Elle allait être nulle et il devrait lui montrer ce qu'elle devrait améliorer et comment, et elle essaierait de toutes ses forces d'accepter la critique alors qu'elle se sentirait profondément humiliée...

Il ouvrit brutalement son peignoir et posa la bouche sur son téton qu'il aspira. Elle se cambra en poussant un petit cri qui se transforma en gémissement lorsque Michael glissa la main entre ses cuisses et la caressa. Son sexe se contracta avec une violence douloureuse.

– Chuuuut, murmura-t-il contre son sein.

Il la pénétra de son doigt et elle exhala un mélange de soupirs et de chuchotements reconnaissants. C'était exactement ce dont elle avait besoin. Il ajouta un deuxième doigt et elle renversa la tête en

arrière. Non, c'était ça dont elle avait besoin. Elle enfonça les talons dans le lit tandis que ses doigts poursuivaient leur assaut. Ils allaient et venaient, et effleuraient une partie de son corps avec un effet dévastateur.

Lorsqu'il retira ses doigts, elle ne put se retenir de protester.

– Michael, plus, je...

Il amena ses doigts luisants à sa bouche et les suça. Sous l'intensité de son regard et de son sourire diabolique, elle agrippa la couverture, en feu.

Il reprit ses caresses, lentement et profondément. C'était bon, très bon, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait. Elle agita les hanches pour essayer de combler le besoin dévorant qui l'avait envahie. Quand il se retira de nouveau, elle se caressa le ventre, frustrée, mais sa propre main ne suscita aucune excitation.

Michael écarta les genoux de Stella, dévoilant enfin son sexe à ses yeux. Il inhala profondément et le dragon tatoué sur son torse s'anima. Il déglutit péniblement.

– J'aurais dû me douter que tu avais la plus jolie petite...

– Michael, ne dis pas ce mot, l'interrompit-elle aussitôt.

Il lui lança un regard osé.

– Tu veux dire... chatte ?

Le visage de Stella s'empourpra. Elle aurait voulu pouvoir se cacher en elle-même.

Michael sourit.

– Pas étonnant que ma mère t'apprécie autant. La pudeur fait partie de la culture vietnamienne. Je n'ai appris le vrai nom du sexe féminin qu'à l'âge de vingt ans. La plupart des gens l'appellent *le petit oiseau*. Ma tante l'a baptisé *la patate douce*. Mais ce n'est pas le bon terme pour toi, Stella. Toi, tu as une chatte.

Elle sentit ses joues brûler encore plus fort et la rougeur se répandit le long de son cou jusqu'à sa poitrine.

– Une chatte, c'est un animal. Qui ronronne et qui attrape des souris. Moi... cette partie-là... ce n'est pas... l'image est tellement ridicule... je ne peux pas...

– C'est une chatte, Stella, une chatte qui mouille pour moi et que j'ai envie de dévorer. (Il baissa son regard lourd de désir entre ses jambes, dessina les contours de ses plis du bout des doigts, en glissa brièvement un en elle puis caressa cette partie de son corps qui hurlait son besoin de lui.) Et ça, c'est ton clitoris. Il a tellement envie que je le lèche qu'il est tout rouge. Mets un terme à notre souffrance et laisse-moi te goûter. Si ça ne te plaît pas, j'arrêterai.

C'est alors qu'elle comprit qu'il la désirait vraiment. Il appréciait ce qu'il voyait. Le désir fou et sans complexe qu'il éprouvait pour son sexe était réel. Et sale. Et... excitant. Une Stella secrète s'éveilla et s'étira, attirée par les paroles de Michael.

– Seras-tu déçu si je n'aime pas ça et que je ne réagis pas comme les autres femmes ?

Elle voulait aimer ça et jouir sous sa langue comme tant d'autres femmes avant elle, et à cause de ça, son désir commençait à disparaître, remplacé par l'angoisse de la performance.

– Si ça ne te plaît pas, on passera à autre chose.

D'une pression des mains, il écarta davantage ses jambes et se lécha les lèvres.

Il se pencha plus près de sa chair humide et Stella sentit sa nervosité monter en flèche. Michael prit une profonde inspiration.

– Je commence à comprendre ton addiction à mon odeur. Heureusement que tu ne sens pas comme ça partout, cela dit, sinon, j'aurais tout le temps envie de toi. J'ai déjà assez de mal à me contrôler comme ça.

Il embrassa légèrement son clitoris et elle se raidit tout entière. Elle ne s'attendait pas à ça.

– Tu n'aimes pas ? demanda-t-il.

– Je... je...

Un autre baiser, suivi d'une lente dégustation. Il émit un petit son pour marquer son approbation et couvrit son clitoris de sa bouche. Il le suçota tout en la léchant. Douce, tiède et délicieuse. Le corps de Stella se liquéfia, envahi par une vague de chaleur.

– Je vois bien que tu n'aimes pas ça, constata-t-il d'une voix rauque. Laisse-moi juste... (Il recueillit du bout de la langue l'humidité qui coulait de son sexe.) Un dernier pour la route.

Il revint à son clitoris, qu'il agaça du bout des dents avant de l'embrasser de nouveau, puis de le suçoter et de le lécher.

Elle enfouit le visage dans la couverture tandis que le plaisir montait lentement. Sa langue était très habile mais l'orgasme ne venait pas. C'était trop nouveau. Son corps était en état de choc à cause des sensations qui la bombardaient. Lorsqu'il s'arrêta, elle était au bord des larmes.

Il glissa de nouveau deux doigts en elle et les yeux de Stella se révoltèrent. Michael adopta un rythme régulier et joignit sa langue à ses doigts. Elle ne put s'empêcher de bouger les hanches pour suivre son rythme. Oh, non, elle chevauchait sa main et lui fourrait son sexe sur la figure. C'était forcément mal. Elle s'ordonna d'arrêter. Elle n'y parvint pas.

Les mains de Stella se retrouvèrent sans qu'elle sache comment dans les cheveux de Michael. Son corps se contractait de plus en plus violemment autour de ses doigts, qui étaient à présent si trempés qu'elle entendait le bruit de succion qu'ils provoquaient chaque fois qu'il les plongeait dans son vagin.

– Je vais arrêter, Stella. Clairement... (Sa langue accéléra, brutale, et elle se contracta, impuissante, autour de ses doigts.) Clairement, tu détestes.

– *Michael.*

Cette voix exigeante et essoufflée lui appartenait. Elle s'en fichait. Elle frottait sa chair affamée contre sa langue et elle manqua éclater en sanglots lorsqu'il recommença à la lécher.

Il aspirait son clitoris en appliquant la pression idéale et elle jouit violemment, secouée de convulsions puissantes. Il l'accompagna tout du long sans cesser de la lécher lentement. Une fois que les spasmes commencèrent à s'espacer, il embrassa une dernière fois son sexe et se déplaça pour recouvrir son corps avec le sien. Elle enfouit le visage contre son torse, plus vulnérable et exposée que jamais.

Elle l'avait laissé lui faire tout ça. Elle avait poussé tous ces cris ; elle avait complètement perdu le contrôle.

– Tu as joui comme une star du porno, Stella. J'ai failli éjaculer dans mon jean.

– Est-ce que j'ai été trop longue ? Est-ce que ça t'a demandé beaucoup... d'efforts ?

Elle était gênée d'avoir été la seule à retirer du plaisir de cet acte. Elle préférait nettement être celle qui donnait.

Il rit doucement.

– J'ai fait durer exprès, Stella. Tu étais super sexy. (Il recula un peu, s'assit sur ses talons et sortit un petit carré en aluminium de sa poche.) Tu en as envie ?

Elle se redressa et son peignoir glissa de ses épaules. Elle réprima l'envie de se couvrir mais ne parvint pas à rencontrer son regard. Son cœur battait de manière erratique.

– Oui.

Elle lui prit le préservatif des mains et déchira l'emballage d'une main tremblante.

Il descendit du lit et déboutonna sa braguette. Ses muscles roulèrent sous sa peau et le dragon adressa un clin d'œil à Stella quand Michael ôta son jean avec une grâce toute virile. Il se dressa, glorieusement nu. Il était parfait. Même cette *partie-là* de lui était splendide.

Oh là là, *surtout* cette partie-là de lui. Son sexe se dressait au garde-à-vous, épais, parfaitement proportionné au reste de son corps magnifique. Elle venait juste d'avoir l'orgasme le plus intense de sa vie mais elle en voulait encore. Elle voulait ça. Elle se mit à saliver : elle n'avait jamais sucé personne.

Michael s'agenouilla sur le lit, s'empara d'une des mains de Stella et la posa sur son sexe. Elle en oublia comment respirer. Il était très chaud, la peau soyeuse sur son membre tendu. *C'est ce que je veux, je le veux, je le veux.* De toutes les manières possibles. De toutes les façons qui lui plaisaient.

– Stella, si tu voyais ton visage. (Sa voix était tellement rauque qu'elle ressemblait à un grondement. Il guida sa main de haut en bas sur son membre.) C'est ma queue. Quand tu la veux, quand tu as envie d'elle, je veux que tu utilises ce mot-là.

Elle se contenta de hocher la tête, incapable de répondre. La Stella secrète aimait l'idée de réclamer sa... queue... et qu'il la lui donne, même si elle n'était pas certaine de jamais parvenir à prononcer ce mot. Sauf s'il parlait d'une partie du corps d'un animal. Et encore.

– Tu veux me l'enfiler ? demanda-t-il en désignant le préservatif qu'elle tenait toujours à la main.

Elle humecta les lèvres et s'éclaircit la voix.

– Oui.

Ses mains tremblaient tellement que Michael l'aida. Quand ils eurent terminé, il l'attira à lui et elle frissonna lorsque leurs peaux se rencontrèrent. Ses tétons effleurèrent son torse et son érection brûla son pubis. Il lui caressa le dos et inclina la tête pour essayer de croiser son regard.

– Pourquoi tu ne me regardes pas ?

Elle posa ses yeux sur le creux à la base de son cou et courba les épaules.

– Je suis très mal à l'aise.

– On est tous les deux nus.

Elle ne savait pas comment lui expliquer qu'elle se sentait dénudée à *l'intérieur*. S'il plongeait le regard dans le sien, il la verrait tout entière, il verrait la personne qu'elle cachait. Personne ne voulait voir ça. Elle était censée s'amuser et apprendre, pas dévoiler son âme.

Il lui releva le menton et elle entraîner son regard tendre avant de fermer les yeux.

– Embrasse-moi, s'il te plaît, supplia-t-elle.

Des lèvres chaudes s'emparèrent des siennes. Elles avaient son goût à elle en plus de celui de Michael, un goût de sexe. Les caresses de Michael devinrent pressantes. Il enroula la jambe de Stella autour de ses hanches, l'ouvrant pour lui. Il ondula et son sexe se frotta contre le sien. Le frottement l'excita terriblement.

– Maintenant, Stella.

Elle glissa les bras autour de son torse musclé et pressa la bouche contre son cou.

– Je suis prête.

Il l'allongea sur le lit et s'étendit sur elle. Il enfouit le visage contre son oreille et embrassa tendrement sa joue, le coin de ses lèvres, sa bouche.

– Tu dois me parler, d'accord ? Si je te fais mal, si tu n'aimes pas, si tu veux autre chose, si c'est génial. Dis-moi tout.

Les yeux toujours fermés, elle répondit :

– Je... je vais essayer.

Sans prévenir, il la retourna et elle se retrouva à quatre pattes.

– Je pense que tu seras moins gênée dans cette position.

Elle ouvrit les yeux et contempla les oreillers chiffonnés et la tête de lit en bois. Il avait raison. C'était beaucoup mieux. Il ne pouvait pas la voir. Elle se détendit aussitôt.

– Est-ce que ça sera bon pour toi comme ça ?

Les autres hommes avaient préféré le missionnaire.

– Non. Ça ne va pas être bon, ça va être excellent.

Ses mains calleuses lui massèrent sensuellement le dos. Il s'accouda au lit et elle sentit son torse ferme contre son épaule. Il glissa une main entre ses cuisses, fouilla ses replis et la pénétra jusqu'à ce qu'elle agite les hanches en rythme. Il se retira et titilla son clitoris.

– Michael...

– Stella, répondit-il dans un souffle tout contre son oreille.

Quelque chose de dur se pressa contre sa fente et se fraya lentement un chemin en elle. Stella cessa de respirer. Par le passé, les relations sexuelles s'étaient révélées douloureuses mais cette fois-ci, elle ne ressentait qu'un étirement sensuel qui se poursuivit jusqu'à ce que Michael l'ait pénétrée entièrement. Elle essaya de déglutir, de parler. En vain. Ils s'emboîtaient à la perfection.

Pendant de longs instants, Michael ne bougea pas. Elle sentait la tension qui habitait son corps. Elle lui jeta un regard par-dessus son épaule.

– Michael ?

Il avait une expression douloureuse sur le visage.

– J’ai envie de toi depuis si longtemps. C’est trop bon. Tu es... (Il poussa un soupir.) Si je bouge, je jouis.

Elle ne put s’empêcher de sourire. Elle n’était pas toute seule.

– Bouge.

Elle se cambra et agita les hanches. Le mouvement le poussa encore plus avant et il la remplit complètement.

Il poussa un grognement sourd.

– Stella, je suis sérieux. Donne-moi un instant pour me calmer. C’est notre première fois. Je veux que tu aies droit aux feux d’artifice.

Notre première fois. On aurait dit qu’il y en aurait plein d’autres. L’idée la rendit si joyeuse que son cœur menaça d’éclater. Elle n’avait pas besoin de feux d’artifice. Uniquement de lui.

Des baisers humides atterrirent sur son cou, entrecoupés de mordillements excitants et de coups de langue avides. Il dessina les contours de ses replis du bout des doigts puis fit glisser ses doigts humides plus haut. Quand il frotta son clitoris, son vagin se contracta autour de son sexe et elle gémit.

Ce ne fut qu’à ce moment qu’il commença à bouger. Il se mit à aller et venir, encore et encore, à un rythme soutenu. Les assauts conjugués de ses doigts et de son sexe embrasaient sa peau et les flammes se répandaient dans tout son corps.

– Stella, grogna-t-il. C’est trop bon. Douce Stella, ma Stella.

Ses paroles l’apaisaient et l’excitaient tout à la fois. Elle essayait de parler comme il lui avait demandé mais ne fut capable que d’émettre des cris et des soupirs de plaisir. Elle décida alors de communiquer avec son corps. Elle écarta davantage les cuisses et lui rendit coup de reins pour coup de reins. Aimait-il ça ? Ou se montrait-elle trop dévergondée ? La main sur laquelle il s’appuyait captura la sienne et il entrelaça leurs doigts.

– Comme ça, chuchota-t-il. Parfait.

Le sexe de Stella se contracta violemment. Pendant un instant d'éternité, elle plana au bord du gouffre, à bout de souffle, possédée, aimée. L'orgasme la submergea. Elle jouit tandis qu'il la martelait sans relâche. Elle tenta de continuer à suivre son rythme mais les spasmes puissants qui s'étaient emparés de son corps l'en empêchèrent.

Il posa la bouche sur sa joue et quand elle tourna le visage vers lui, il s'empara de ses lèvres. Il ne ralentit pas pour autant ses coups de reins et avant que l'orgasme précédent soit achevé, elle sentit un autre monter. Ses muscles se contractèrent de nouveau autour de son sexe avant d'exploser. Il plongea une dernière fois en elle en poussant un gémissement sourd.

Il frotta la joue contre sa mâchoire et son cou, étendit le corps tremblant de Stella et la tint serrée contre lui comme si elle lui appartenait. Elle caressa d'une main maladroite ses bras musclés enroulés autour d'elle et lui rendit son étreinte.

Jusqu'à ce qu'elle se souvienne que le sexe n'avait aucune signification pour lui et qu'elle relâche sa prise. Michael aimait l'intimité physique. C'était tout.

L'émotion noua sa gorge. Si c'était juste de l'entraînement, alors elle ne voulait pas connaître une vraie relation. Combien de temps pouvait-elle vivre dans un fantasme ?

16

Tandis que Michael enlaçait une Stella totalement détendue et repue, son cœur trébuchait dans sa poitrine comme un homme ivre.

Ce n'était pas du sexe à but pédagogique pour une relation d'entraînement, ni du sexe gratuit pour prouver qu'il valait mieux que son père.

Il avait couché avec des centaines de femmes, mais il n'avait jamais été aussi raccord avec un corps féminin. Il n'avait jamais eu autant envie de faire jouir une femme, ni été aussi fou de joie de la voir prendre du plaisir en gémissant son nom.

Il ignorait quel nom donner à ce qui venait de se produire entre eux, mais ce n'était clairement pas du sexe tout court.

Elle le serra plus fort, déposa des baisers sur son épaule et son cou et lui adressa un sourire éclatant. Elle pianota sur sa peau – apparemment ce n'était pas toujours mauvais signe – et ça le chatouilla comme un fou.

Il aplatit ses doigts sur son cœur pour l'arrêter et essaya de retrouver un état d'esprit professionnel.

– Regarde-toi. J'espère que tu me mettras cinq étoiles.

– Six.

Son sourire s'élargit, ses yeux couleur chocolat brillèrent et oublièrent de se détourner, ce qui lui permit de la regarder en face

pour la première fois depuis ce matin. Il eut l'impression d'avoir gagné quelque chose d'incalculable et en eut le souffle coupé.

– Tu ne sers pas mon ego. Il est déjà assez gros comme ça, s'obligea-t-il à répondre sur un ton léger.

– Tu n'agis pourtant pas de manière égoïste. Tu es très modeste mais plein d'assurance. C'est une des nombreuses choses que j'aime chez toi.

Aime ?

Une douleur se logea dans sa poitrine.

Elle ne pourrait jamais tomber amoureuse de lui. Il le savait au plus profond de lui-même. L'amour requérait de la confiance et seule une idiote lui ferait confiance. Il était le fils de son père.

Mais il pouvait prouver qu'il était plus que ça s'il agissait comme il fallait. Il ne pouvait pas en demander davantage. Il jeta un coup d'œil vers le réveil et découvrit, ahuri, qu'il n'était pas encore dix heures. Les événements de la matinée avaient marqué un tournant dans son existence mais ils n'étaient debout que depuis deux heures.

– Je meurs de faim et j'ai un besoin impérieux de café, déclara-t-il. Il faut aussi que je récupère ma voiture. Toutes mes fringues propres sont dedans.

Et il avait surtout besoin d'espace. Elle était trop proche ; il devait mettre de la distance entre eux. Il sortit du lit et enfila son jean, conscient du regard approbateur de son public. Il s'habilla lentement, même s'il se sentait un peu ridicule d'agir ainsi. Il se peut même qu'il ait contracté volontairement les abdos et les biceps en remontant sa braguette et en boutonnant son pantalon. Parce que, bon, mettre un jean nécessitait pas mal de force.

– Dépêche-toi de te préparer, Stella.

Elle fronça les sourcils.

– Pourquoi ?

– On va faire du shopping. Comme tous les couples le dimanche.

Stella fit la moue en contemplant son reflet dans le miroir. Michael venait de lui faire découvrir un nouveau monde de vêtements.

Les tenues de yoga.

Et plus particulièrement les *pantalons* de yoga.

Elle se demandait si elle n'était pas au paradis. Le pantalon ne la grattait pas du tout et il était pourtant moulant. Elle adorait les habits moulants. Et en plus, ses jambes et ses fesses étaient fabuleuses là-dedans. Elle ressemblait à une danseuse. Ou une yogi. Une version hybride des deux.

– Sors que je te voie, dit Michael de l'autre côté du rideau de la cabine.

Elle se mordit la lèvre pour cacher son sourire, ouvrit la porte et sortit.

Son sourire en coin s'étala à puissance maximale et sa fossette se creusa.

– Je le savais.

– Ça te plaît ?

Elle lissa son ventre du plat de la main et fit lentement un tour sur elle-même.

Il se leva et s'approcha en posant un regard appréciateur sur ses courbes. Il caressa son épaule et sa manche longue et entrelaça leurs doigts.

– J'adore.

– Je suis sexy là-dedans.

Il l'enlaça par la taille et l'attira à lui.

– Très sexy.

Il effleura sa bouche de la sienne puis se fraya un chemin jusqu'à son oreille et son cou. Elle gigota et ravala ses gloussements qui auraient été peu sexy.

Du coin de l'œil, elle surprit une vendeuse qui la regardait avec une envie manifeste. La jeune femme articula silencieusement « Chanceuse ! » et Stella sourit malgré ses sentiments mitigés. Rien de tout ça n'était réel. Elle payait. Non pas que la dépense la dérangeât. Michael valait le moindre centime.

– J'en déduis que tu vas l'acheter.

– Je vais prendre un exemplaire de chaque couleur.

– Je suis obligé d'intervenir. Pas celui qui est orange fluo avec les taches jaunes. Il me fait saigner les yeux, déclara-t-il en grimaçant.

– Pas le orange fluo et jaune, compris. Oh, ils ont des robes.

Elle écarquilla les yeux devant les possibilités qui s'offraient à elle.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans une petite pâtisserie française dans le centre commercial de Stanford, trois énormes sacs de vêtements s'étaient à leurs pieds. Michael avait insisté pour qu'ils dégustent les meilleurs sandwiches non asiatiques de Californie, ce que Stella avait trouvé intéressant, vu qu'elle ignorait que les Asiatiques confectionnaient des sandwiches.

Elle s'attendait à des sandwiches à étages débordant de victuailles, mais Michael avait rapporté à leur table des baguettes ordinaires à la dinde, au gruyère et au beurre. Au moins, il avait acheté aussi un croissant aux amandes. À sa grande surprise, le sandwich s'avéra délicieux.

– Le secret, c'est un bon pain et un bon beurre. Tout ce qu'il faut c'est que l'essentiel soit excellent, expliqua-t-il avec un clin d'œil et elle eut l'impression qu'il ne parlait pas que de nourriture.

Alors que les clients clairsemés de l'après-midi passaient devant eux et que le soleil transperçait les frondaisons, Stella décida qu'elle

aurait peut-être envie de recommencer. Son emploi du temps habituel du dimanche n'avait pas été respecté mais elle était ouverte à une nouvelle routine. Elle était adaptable, surtout quand il s'agissait de Michael.

Dans son treillis décontracté et sa chemise blanche au col ouvert et aux manches relevées, il avait l'air aussi délicieux qu'un mannequin sur la couverture d'un magazine. Comme d'habitude. Elle songea soudain qu'ils avaient passé toute la matinée à faire du shopping pour elle. C'était égoïste de sa part.

– Tu veux qu'on fasse un tour au rayon hommes ?

Elle jeta un coup d'œil aux boutiques autour d'eux en se demandant si l'une d'elles le tentait.

Il secoua la tête avec un sourire étrange.

– Non, merci.

– Tu es sûr ? Tu veux bien me laisser t'acheter quelque chose ? (Il eut l'air embarrassé et son cœur s'affola. Elle essaya d'alléger l'atmosphère.) Puisque tu ne veux pas que je t'offre une Lamborghini.

Il lui jeta un regard inquisiteur.

– Tu m'offrirais vraiment une Lamborghini si je te le demandais ?

Elle baissa les yeux sur les miettes de son sandwich et opina.

– J'en ai les moyens, si c'est ce que tu veux savoir. Je ne sais pas très bien comment parler d'argent mais je gagne très bien ma vie et je ne dépense pas grand-chose. J'adorerais t'offrir une voiture. Surtout si...

Elle s'interrompit avant de dire quelque chose qui pourrait le blesser.

– Si quoi ?

– Je préfère ne rien dire. Je suis certaine que c'est déplacé.

Il pencha la tête sur le côté et son visage se ferma.

– J'aimerais bien l'entendre.

– J'allais dire... (Elle prit une inspiration gênée.) Surtout si c'est une autre femme qui t'a offert celle que tu conduis.

Il se concentra sur l'emballage de son sandwich qu'il réduisit en un carré net.

– Es-tu en train de me demander si c'était un cadeau ?

Elle était sûre que c'était le cas et ça la rendait furieuse.

– Oui.

– C'est effectivement cela.

– De la blonde du club.

Il fronça les sourcils.

– Comment tu le sais ?

– C'est la cliente qui te harcèle.

Le souvenir de la femme en train de l'embrasser fit grincer des dents à Stella. Non seulement ça, mais il avait couché avec elle, probablement à de multiples reprises. Elle enfonça les ongles dans la surface vitrée de la table, le souffle court.

Michael posa une main sur la sienne et son cœur se calma aussitôt.

– Je n'aime pas recevoir ce genre de cadeaux. Ne m'en fais pas, d'accord ?

– D'accord.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il gardait ce cadeau parce qu'il appréciait la femme qui en était à l'origine. N'était-ce pas comme ça qu'on agissait quand quelqu'un comptait ? On gardait ses présents ?

Elle voulait qu'il conserve quelque chose d'elle. Elle était presque désespérée qu'il ne l'autorise pas à lui payer quoi que ce soit.

– Ça va être difficile pour toi, Stella, si tu commences à jalouser mes anciennes clientes, constata-t-il, le regard impassible et le ton

maussade, comme si ce qu'il faisait était une triste réalité avec laquelle il fallait composer.

D'innombrables questions se bousculaient dans la tête de Stella. S'il n'aimait pas ça, pourquoi pratiquer, alors ? C'était un tailleur très doué. Pourquoi ne développait-il pas cette partie de son travail au lieu du nettoyage à sec et des retouches ? Comment dépensait-il l'argent qu'il gagnait comme escort ? Avait-il une addiction secrète ? Était-il en danger ?

Pourquoi ne pouvait-il pas être vraiment son petit ami ?

Mais il était à elle pour l'instant. Il ne voulait pas de la blonde. Ce n'était pas avec la blonde qu'il avait couché ce matin.

Tandis qu'ils terminaient de déjeuner, la question persista dans un coin de son cerveau.

Pourquoi ne *pouvait-il* pas être vraiment son petit ami ?

Une seule raison plausible lui vint en tête : il n'en avait pas envie.

Mais ce genre de chose n'était pas écrite dans le marbre. Au début de toute cette histoire, elle voulait apprendre à être bonne au lit afin de séduire un homme ; probablement Philip James. Mais pourquoi se contenter de Philip quand on pouvait avoir Michael ? Pouvait-elle utiliser ce qu'il lui avait appris... sur lui ? Pouvait-elle séduire son escort ?

Elle était censée travailler. Le projet de sous-vêtements en ligne était intéressant. En temps normal, elle l'aurait déjà achevé. Mais elle était tout simplement incapable de regarder des sous-vêtements, voire le mot lui-même, sans penser à Michael.

Le tiroir du bureau dans lequel elle rangeait son téléphone l'appelait. Elle avait envie de lui envoyer un texto. Était-ce... permis ? En dehors du soir où il était venu la chercher en bas de l'immeuble, ils s'écrivaient uniquement pour résoudre des problèmes de logistique.

Elle pianota sur son bureau, se reprit et serra le poing. Comment était-elle supposée le séduire si elle était incapable de rassembler le courage de lui envoyer un banal SMS ? Elle sortit son portable.

Stella : Salut.

Elle effaça le message avant de l'envoyer.

Stella : Tu me manques.

À la simple vision de ces mots, elle sentit ses mains devenir moites. Trop direct. Effacer.

Stella : Je voulais avoir confirmation du programme de ce soir.

Elle appuya sur « envoyer » et posa le téléphone sur son bureau. Les yeux rivés sur son ordinateur, elle ne voyait absolument rien.

L'écran de son portable devint noir. Michael était probablement occupé.

Son portable vibra mais au lieu d'un seul bourdonnement annonçant un texto, il continua. Un appel.

Elle jeta un coup d'œil à l'écran et son cœur bondit en voyant s'afficher le nom de Michael. Elle serra l'appareil contre sa poitrine avant de décrocher.

– Allo ?

– Salut, Stella. (Elle entendait en arrière-plan sa mère papoter en vietnamien et le vrombissement d'une machine à coudre.) Comme j'ai besoin de mes deux mains, j'ai préféré t'appeler. C'est toujours bon pour ce soir. Le restau thaï à Mountain View.

– D'accord, on se retrouve là-bas.

– Nickel.

Le bruit de la machine à coudre cessa et le silence plana dans l'espace virtuel qui se dressait entre eux. Elle lui enjoignit mentalement de parler. Elle voulait entendre encore le son de sa voix.

– Souviens-toi de prendre des vêtements. Pour chez moi. À moins que tu ne veuilles pas rester. Tu n'es pas obligé, ajouta-t-elle précipitamment.

– Non, ça me va. J'ai juste oublié. Merci de me le rappeler.

Il gloussa et Stella se cramponna plus fort au téléphone. Il lui manquait vraiment beaucoup et elle l'avait vu la veille. Sa mère dit quelque chose et il soupira.

– Je dois y aller. Il me tarde d'être à ce soir. Tu me manques. À plus.

Le souffle court, elle murmura :

– Toi aussi, tu me manques.

Il avait déjà raccroché et elle seule entendit ces mots.

Comment faisaient les autres pour survivre à leur journée quand quelqu'un leur manquait à ce point ? Elle voulait le *voir*.

Elle ouvrit son album photo sur son portable : il était vide, comme elle le savait. Obéissant à une impulsion, elle envoya un nouveau SMS à Michael.

Stella : Je veux une photo de toi pour mon téléphone.

S'il te plaît.

Elle attendit.

Elle avait perdu tout espoir qu'il lui réponde et avait reposé son portable sur son bureau lorsqu'il vibra.

C'était un selfie pris à la va-vite, un gros plan de son visage, un sourcil haussé. Malgré son air un peu idiot, il était toujours tout à fait délectable. Elle soupira et passa le pouce sur sa joue.

Son téléphone vibra de nouveau en rafale. Des textos de Michael.

Michael : Où est ton selfie ? Je veux une photo cheveux détachés.

Elle rit, incrédule.

Stella : Tu es sérieux ?

Michael : Cheveux détachés. Selfie. Tout de suite. Et défais les deux premiers boutons de ton chemisier.

Se sentant un peu ridicule, elle attrapa l'élastique qui retenait ses cheveux et essaya de l'ôter. Il résista et quand elle tira plus fort, il se brisa en deux et tomba sur le sol. Elle se passa la main dans les cheveux pour les arranger puis défit les deux premiers boutons de son chemisier. Elle scruta le reflet de son visage dans l'écran de son téléphone : elle avait l'air... différente. Elle ne ressemblait pas à la Stella habituelle. Elle s'était transformée en la Stella secrète, la femme qui avait rendez-vous avec son amant ce soir.

Son doigt appuya accidentellement sur le bouton de l'appareil photo qui captura son expression au moment où elle se rendait compte de ce qu'ils étaient. Amants. Elle aimait beaucoup cette idée.

Elle envoya la photo à Michael.

Son téléphone vibra presque instantanément.

Michael : Bon sang, Stella. Super. Sexy.

Un rire s'échappa de ses lèvres et elle fut à moitié tentée de lui envoyer un cliché vraiment sexy. Sauf qu'elle ignorait totalement comment s'y prendre. Il devait certainement y avoir des astuces pour choisir l'angle de l'appareil et la position de son corps, sans compter que son bureau était entouré de fenêtres. Soit ses collègues n'en perdraient pas une miette, soit elle devrait trouver le moyen de glisser son portable à l'intérieur de ses vêtements ajustés.

Elle posa son téléphone, vaincue, et s'obligea à se concentrer sur son travail, qu'elle adorait toujours. Tandis qu'elle parcourait les données, elle fit une découverte intéressante : la grande majorité des hommes mariés n'achetaient pas de sous-vêtements. Pas même pour eux-mêmes. C'était leurs femmes qui s'en chargeaient. Elle analysa les données en remontant le cours des ans et elle découvrit qu'ils arrêtaient d'acheter des sous-vêtements avant même la publication des bans.

Pourquoi ? Quel genre de phénomène anthropologique était-ce là ?

Le frisson de l'énigme courut dans ses veines, la captivant. Elle créa un graphique en utilisant différentes variables, analysa les courbes et les diagrammes de dispersion apparemment aléatoires et consulta les statistiques. Elle était incapable de trouver une explication. Elle *adorait* ça.

Son portable vibra et *Dîner avec Michael* s'afficha sur l'écran.

Elle lança un regard appuyé à ses écrans mais s'interdit de poser les mains sur le clavier. Pour elle, cinq minutes de plus n'existaient pas. Si elle se remettait au travail, elle ne referait pas surface avant minuit. C'était pour ça qu'elle programmait des alarmes.

Et puis Michael était aussi intéressant que les données et il la faisait rire. Il sentait bon, avait bon goût et avec lui elle se sentait bien et... Elle posa les mains sur ses bras et ses pieds s'agitèrent sur la moquette. C'était presque trop parfait. Un job excitant le jour. Un Michael excitant la nuit. Elle voulait vivre ça tous les jours du reste de sa vie.

Elle sauvegarda son travail, éteignit son ordinateur et rassembla ses affaires. Remonter le couloir alors que ses collègues étaient encore là était une chose qu'elle faisait rarement mais ils ne lui prêtaient jamais attention. Ce soir, cependant, ils levèrent tous le nez sur son passage, ce qui la perturba. Les économètres en chef dans leurs bureaux s'interrompirent au milieu de leurs équations, debout devant leurs tableaux blancs. Les analystes plus jeunes dans leurs box lui jetèrent des regards stupéfaits.

Lorsqu'elle passa devant le bureau de Philip, il leva les yeux de ses dossiers et sursauta. Elle le salua de la main et se dirigea vers l'ascenseur. Au moment où les portes de la cabine se fermaient, Philip bondit à l'intérieur.

– Tu t'en vas tôt, constata-t-il.

En rajustant ses lunettes, elle se rendit compte qu'elle avait toujours les cheveux détachés. C'était pour ça que tout le monde la regardait bizarrement. Elle leva les yeux au ciel. Ce n'était que des cheveux.

– J'ai un dîner.

Les yeux clairs de Philip l'examinèrent des pieds à la tête.

– Tu as un rendez-vous ?

Elle coinça une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Oui.

– Tu as écouté mon conseil, alors ? demanda-t-il avec son éternel sourire arrogant.

– Mais oui. Merci.

Il cilla, surpris.

– Tu es étonnante, Stella, et tu es jolie avec tes cheveux détachés.

La nature appréciatrice de son regard la gêna profondément et elle fut prise de l'envie irrépressible de reboutonner son chemisier.

– Merci.

– C'est qui ? Je le connais ? C'est *sérieux* ?

Elle pianota sur sa cuisse.

– Je ne pense pas que tu le connaisses. J'espère que c'est sérieux. C'est sérieux pour moi.

– Ne lui demande pas de t'épouser trop vite, d'accord ? Ça fait fuir les mecs.

Elle lui lança un regard noir.

Il s'éclaircit la voix.

– Pardon, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Prends ton temps. C'est ça que je voulais dire.

Lorsque l'ascenseur tinta et que les portes coulissèrent, il posa la main sur le capteur pour que la cabine reste ouverte.

– Les dames d'abord.

Elle sortit d'un pas vif, espérant qu'il ne la suivrait pas mais il trotтина à ses côtés.

– Vous allez manger où ?

– Un restau thaï.

Elle aperçut sa voiture dans le parking : elle aurait aimé pouvoir se téléporter directement dedans. Elle ne détacherait plus jamais ses cheveux au travail.

– Tu aimes la cuisine épicée ?

– Oui. Si c'est une bonne adresse, je te le dirai et tu pourras y amener Heidi.

– Je ne sors plus avec elle. Elle est beaucoup trop jeune pour moi. On n’a rien en commun. Elle dit que je dois travailler sur ma façon de communiquer. Elle me trouve condescendant. C’est frustrant. Je n’y peux rien si je suis cultivé. (Il toussa.) Oublie que j’ai dit ça.

Ça la fit réfléchir. Elle savait ce que c’était que de peiner à communiquer. Est-ce que ça signifiait qu’Heidi avait rompu ? Sous ses dehors odieux, Philip était-il triste ? Était-il capable d’éprouver de la tristesse ?

– Je vois.

– Toi et moi, on a des points communs.

L’expression qu’elle lisait dans son regard lui disait qu’il était sincère. Elle l’intéressait vraiment à présent.

Stella s’immobilisa devant sa voiture.

– C’est vrai.

Sa mère pensait qu’ils étaient faits l’un pour l’autre. S’il ne l’avait pas inspirée à chercher une solution originale par son conseil de connard, elle serait peut-être intéressée par lui. Ou elle lui aurait au moins permis d’être sa quatrième relation sexuelle désastreuse.

Mais plus maintenant. Le seul qu’elle voulait à présent, c’était Michael.

– Je dois y aller ou je vais être en retard.

Il recula.

– Bonne soirée, Stella. Enfin, pas trop bonne quand même. À demain.

Une fois installée au volant et la ceinture bouclée, elle le vit monter dans son propre véhicule. Une Lamborghini rouge vif flambant neuve. Pas son genre du tout. Elle l’aurait même haïe si Michael ne lui avait pas dit qu’il l’aimait bien.

Elle poussa un soupir et se mit en route. Le trajet fut rapide et peu de temps après, elle pénétra dans la salle humide du restaurant.

Michael l'attendait à une table pour deux près de la fenêtre ; il avait l'air comestible lui-même dans son pantalon noir et sa chemise rayée. Sa veste en soie noire épousait parfaitement sa taille fine.

Son regard pétilla et il se tapota les lèvres de l'index en la regardant se frayer un chemin entre les tables. Quand elle le rejoignit, il se leva, l'enlaça étroitement et l'embrassa dans le cou tout en passant la main dans sa chevelure.

– Tous ces cheveux. Ma Stella est magnifique ce soir.

Elle le respira et se blottit contre lui. Un sentiment d'être juste à sa place l'envahit, renforçant sa résolution. Elle allait le séduire. Il fallait juste qu'elle trouve comment.

– Mon élastique s'est cassé quand je l'ai enlevé. Et maintenant tous mes collègues pensent que je suis devenue stripteaseuse.

Les épaules de Michael furent secouées par un rire.

La serveuse s'approcha et ils se séparèrent à contrecœur.

– Tu pourrais, tu sais. Tu es super bien foutue, constata-t-il avec un sourire malicieux.

– Avec mon sens de la coordination, je m'assommerrais sur la barre.

Il se garda bien de commenter cette phrase.

– C'est une autre création de Michael ? demanda-t-elle en désignant sa veste qu'elle aimait à la folie.

– Bien sûr. Si j'en crois ton regard, tu as envie de la toucher. J'ai réussi mon coup.

C'est alors qu'elle remarqua qu'elle tendait la main vers lui par-dessus la table. Elle battit en retraite et rajusta ses lunettes en plissant le nez.

– Tu pourras l'examiner de plus près plus tard.

Il posa la main sur la table, paume en l'air et inclina la tête comme s'il attendait quelque chose. Elle comprit qu'il voulait lui tenir

la main.

Comment était-elle censée le séduire s'il la charmait avec tellement de facilité ?

Elle retira la main de sous ses fesses et la glissa dans la sienne. Il referma les doigts sur les siens et en caressa le dos du bout du pouce.

– Tu... tu as passé une bonne journée ?

Lorsque les mots franchirent ses lèvres, elle se rendit compte que c'était la première fois qu'elle lui posait la question. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'elle avait envie de savoir. Était-ce trop personnel ? Pouvait-elle lui demander ce genre de choses ?

Ses lèvres s'étirèrent, à mi-chemin entre la grimace et le sourire.

– C'est la saison des bals de lycée. Ce n'est pas la partie de l'année que je préfère.

– Beaucoup de retouches ?

– Et d'adolescentes excitées.

– Elles doivent toutes craquer pour toi.

Ça devait être épuisant.

– C'est ma mère qui s'occupe des essayages, donc ça va. Mais toutes ces fines bretelles me font loucher. Ta photo a été le moment le plus agréable de ma journée.

C'était horrible. Cette photo n'était même pas bonne.

– Tu aimerais fabriquer davantage de vêtements pour hommes, alors ?

L'idée qu'il ne faisait pas ce qu'il aimait lui nouait le ventre. Si elle était obligée de travailler toute la journée dans un domaine qu'elle détestait, tous les jours et toutes les semaines, elle aurait besoin d'une thérapie.

Il haussa les épaules, l'expression songeuse.

– Je préfère l'aspect créatif du boulot et fabriquer des choses nouvelles. Les retouches ne me dérangent pas mais ce n'est pas très

excitant.

– Tu as déjà pensé à lancer ta propre marque ? (Elle couvrit sa bouche de sa main à cette idée.) Tu pourrais participer à une émission de télé-réalité consacrée à la couture. Tu gagnerais.

Il sourit en contemplant leurs mains entrelacées, mais ce n'était pas un sourire joyeux.

– Il y a trois ans, j'ai été sélectionné pour participer à un show de ce genre. Je pense que mon visage les a plus impressionnés que mon portfolio, mais bon. C'était une opportunité. Mais il s'est passé des trucs et ma mère est tombée malade. J'ai été obligé de décliner.

Stella sentit tout le sang quitter son visage et son cœur se brisa. Bien sûr qu'il s'était occupé de sa mère.

Il leva les yeux vers elle et son expression s'adoucit.

– Ne sois pas triste. Elle va beaucoup mieux maintenant.

– C'est... un cancer ?

Elle se souvenait vaguement avoir entendu ses sœurs évoquer une chimio en se disputant, mais elle était tellement mal qu'elle n'avait pas retenu l'information. Comment était-ce possible ? Quel genre de personne était-elle ?

– Stade quatre, incurable, inopérable, aux poumons. Non, elle n'a jamais fumé. Elle a juste joué de malchance. Les derniers traitements marchent, cela dit. Ça va mieux, affirma-t-il avec un sourire encourageant.

Elle lui pressa la main en le dévisageant. Savait-il qu'il était incroyablement merveilleux ?

La serveuse refit son apparition.

– Tu veux que je commande ? demanda Michael.

Stella opina et il choisit plusieurs plats sans consulter le menu.

– Et toi, ta journée ?

– Bien.

Il sourit et lui pinça le menton.

– Des détails, Stella.

– Oh. Eh bien... Je suis tombée sur une énigme intéressante au boulot. Un phénomène fascinant que je ne parviens pas à expl... Pourquoi tu me regardes comme ça ?

La tête inclinée sur le côté, il lui adressait un sourire particulièrement tendre.

– Tu es adorablement sexy quand tu parles de ton boulot.

– *Sexy* et *boulot*, ça ne va pas ensemble.

Il éclata de rire.

– Chez toi, si. Continue. Énigme. Phénomène fascinant.

– Je t'en parlerai quand je l'aurai résolue. Ce qui arrivera. Voyons, qu'est-ce qui s'est passé d'autre ? Oh, mon patron me met la pression pour que j'embauche un stagiaire. Et j'ai pris mon premier selfie.

Elle ne mentionna pas Philip. Inutile d'évoquer leur désagréable conversation.

– Ton chef pense que tu travailles trop ?

Elle haussa les épaules.

– Comme tout le monde.

– Si tu aimes vraiment ton job, ce n'est pas trop.

– Exactement. Tu veux bien expliquer ça à ma mère ?

– Si je la croise, je n'y manquerai pas.

Mais à en juger par le ton de sa voix, il pensait que la probabilité pour que ça arrive était fort peu élevée.

– Dans un mois, au dîner de charité qu'elle organise. Enfin, si tu as envie de m'accompagner. Tu n'es pas obligé, ajouta-t-elle précipitamment.

Il réfléchit, la mâchoire contractée.

– Tu veux que je vienne ?

Elle acquiesça.

– Elle a menacé de m'imposer un cavalier si je m'y rends seule.

Et elle ne voulait y aller qu'avec Michael. Personne d'autre.

– Voilà qui est terrible. C'est quand ?

– Un samedi soir. Tenue de soirée exigée. Ça ne devrait pas te poser de problème.

Il esquaissa un petit sourire qui ne gagna pas ses yeux.

– D'accord, je vais le noter dans mon agenda. Je serai heureux de t'accompagner.

– Vraiment ?

– Oui.

Elle se mordit la lèvre, hésitante, mais décida de se jeter à l'eau.

– Tu veux bien créer une robe pour moi à cette occasion ?

Il plongea son regard dans le sien pendant un long moment.

– D'accord.

– Je te paierai, évidemment...

– Attends de la voir d'abord, répondit-il en portant sa main à ses lèvres pour embrasser ses phalanges.

– Je vais l'adorer.

Il s'esclaffa de nouveau.

– J'en suis certain.

Le dîner arriva et la conversation – un vrai échange – continua à un rythme soutenu tandis qu'ils dégustaient des plats épicés avec de la citronnelle, des feuilles de combava, du basilic et du piment rouge qui lui brûlèrent les lèvres. Elle demanda à Michael qui étaient ses couturiers préférés – Jean-Paul Gaultier, Issey Miyake et Yves Saint Laurent – et apprit qu'il avait fréquenté une école de mode à San Francisco. Il lui demanda quand elle avait découvert qu'elle aimait l'économie – au lycée – et quand elle était sortie pour la première fois avec un garçon – jamais. Il avait eu une histoire sérieuse en CM1 et ils passaient surtout du temps ensemble dans le bus de ramassage

scolaire. Stella mangea plus que d'habitude. Elle voulait que ce dîner s'éternise.

Lorsque l'addition arriva, elle s'en empara mais Michael tendit sa carte bleue à la serveuse avec une grande aisance. Elle plissa les yeux.

Ce n'était pas la première fois qu'il insistait pour payer et ça la mettait très mal à l'aise. Ce genre de dépense était minime pour elle alors qu'il avait manifestement des problèmes financiers. Pourquoi refusait-il de la laisser payer ? Comment régler ce problème ? Elle ignorait comment aborder le sujet sans l'humilier.

En sortant du restaurant, Michael dit :

– Il faut que je passe chez moi chercher mes affaires. J'avais oublié, c'est toi qui me l'as rappelé tout à l'heure.

– Je vais pouvoir voir ton appart, alors ?

Ou se faisait-elle des idées en pensant qu'ils allaient passer la nuit ensemble ?

– Si tu veux. Il est banal, tu sais.

Il se frotta la nuque, l'air adorablement gêné.

– Ça ne peut pas être pire que chez moi.

– Comment ça ?

– Ma maison est vide et... stérile.

Les gens disaient ça sur elle quand ils croyaient qu'elle n'écoutait pas.

Il lui caressa la joue et les cheveux.

– Elle a juste besoin de quelques meubles. Viens. J'habite tout près.

Par *tout près*, il voulait vraiment dire la porte à côté. S'il le lui avait expliqué tout de suite, ça lui aurait épargné de chercher un endroit où se garer. Après avoir tourné en vain dans le parking bondé, il lui ordonna de prendre sa place attitrée et déplaça sa propre

voiture dans la rue tandis qu'elle l'attendait dans le jardin de la résidence.

Il lui prit la main et la conduisit au troisième étage par un escalier extérieur.

– Je n'ai pas rangé, alors attends-toi au pire. Ne fais pas de crise cardiaque, d'accord ?

Elle se prépara au pire.

– Promis.

OceanofPDF.com

Michael retint son souffle tandis que Stella pénétrait dans son deux-pièces. Il n'était pas sale – Michael était plutôt du genre maniaque – mais il n'était pas très chaleureux.

Il essaya de voir l'espace à travers les yeux de Stella. Un petit canapé IKEA marron était placé contre le mur du salon, face à un écran plat de taille modeste. Au fond de la pièce, il avait installé son banc de musculation et ses haltères. Le punching-ball suspendu dans le coin constituait une violation absolue des conditions énumérées dans son bail.

La cuisine était minuscule et bourrée jusqu'à la gueule, entre le plan de travail stratifié, la gazinière et une petite table en bois entourée de quatre chaises assorties. Une plante était posée sur la table parce qu'elle ajoutait une touche de couleur et parce qu'il aimait ça. Un classeur métallique se dressait sur le mur du fond, rempli de factures et surmonté des papiers qu'il n'avait pas eu le temps de trier. Stella ôta ses escarpins et les aligna à côté des chaussures de Michael. Elle posa machinalement son sac à main sur le canapé et examina les DVD rangés dans le meuble télé.

Elle se pencha, ce qui lui donna une vue imprenable sur son délicieux derrière.

– Tu les classes *par ordre alphabétique* ?

Il ne put s'empêcher de rire. Elle ne réagissait jamais comme il s'y attendait.

– Je te perturbe, Stella ?

– C'est quoi, ça ? *Laughing in the Wind* ?

Elle ouvrit la porte vitrée et en sortit un coffret épais.

– Juste la meilleure série *wuxia*¹ du monde.

Elle leva les yeux, les lèvres entrouvertes, l'air d'avoir mis la main sur le Saint-Graal et il dut faire un effort pour réprimer un grand sourire. Aucune de ses ex ne savait ce qu'était le *wuxia* et bien évidemment, aucune n'avait partagé sa ridicule obsession secrète.

Tout en essayant de maintenir une contenance détachée, il enleva ses chaussures et les plaça à côté des siennes.

– Je te le prête si tu veux.

Elle serra ce trésor contre sa poitrine.

– Merci.

– Mais fais attention. C'est très addictif et il y a au moins quatre-vingts épisodes. (Il cessa de sourire et se passa la main dans les cheveux.) Fais comme chez toi pendant que je récupère mes affaires.

Mais au lieu de rester au salon pendant qu'il gagnait sa chambre, elle le suivit et se percha sur le bord du lit en souriant avant d'examiner la pièce d'un air curieux. Vêtue de son tailleur hors de prix, elle avait l'air tellement déplacée dans son appartement miteux qu'il se demanda pourquoi il l'avait amenée là.

Pour se torturer, certainement.

Cet endroit était une zone sans clientes et sans femmes, où il pouvait être normal dans sa tête. Comment était-il censé s'en sortir quand ce serait fini entre eux, s'il avait des souvenirs d'elle assise sur son lit en train de l'attendre avec ce sourire qui n'était que pour lui ?

Il pénétra dans son dressing et contempla ses rangées de costumes et de chemises en se remémorant l'époque où il n'était pas étranglé à

ce point. Il choisit les vêtements qu'il voulait porter et attrapa un sac de sport noir sur une étagère en hauteur. En sortant du dressing, il se demanda combien emporter de chaussettes et de boxers. Pour une semaine, il fallait...

Stella était roulée en boule dans sa couette, le visage enfoui dans son oreiller, l'air extatique. C'était super bizarre. Ça n'aurait pas dû l'exciter. Et pourtant.

Il laissa tomber son sac et se pencha vers elle.

– Maintenant que tu as trouvé mon oreiller et mes draps, tu n'as plus besoin de moi. Non ? murmura-t-il.

Elle ouvrit brusquement les yeux et rougit.

– Ils sentent tellement bons.

– Tu n'as pas peur qu'ils soient sales ?

Elle écarquilla les yeux et repoussa les draps. Elle avait l'air au bord de la nausée, presque trahie.

Avant qu'elle ne se mette à hyperventiler, Michael s'allongea sur le lit et l'attira à lui.

– Il n'y a que moi qui dors dans ces draps, Stella. Je plaisantais. Et je me douche tous les soirs.

Il fallait qu'il se débarrasse de l'odeur de ses clientes avant de dormir. Hors de question de les ramener dans son lit.

Sauf celle-ci. Avec elle, il n'appliquait aucune de ses règles.

Elle lui donna de petits coups de poing dans la poitrine.

– Ce n'est pas drôle, Michael.

– Pardon.

Il repoussa les mèches de cheveux qui retombaient sur son visage et rajusta ses lunettes à sa place.

– Je voulais juste te taquiner. Je n'ai pas du tout pensé... aux autres... jusqu'à ce que tu réagisses comme ça.

– Tu n'as jamais ramené de clientes ici ?

Était-elle jalouse ? *Voulait-il* qu'elle le soit ? Oui, putain.

– Jamais.

Elle avança les lèvres comme si elle en mordait l'intérieur.

– Je devrais partir. Je me suis imposée chez toi. Merci de m'avoir montré ton appartement. Je devrais acheter une plante.

Elle fit mine de se lever et il s'ordonna de la laisser faire. Cet endroit n'était pas pour les clientes et il n'avait pas besoin de davantage de souvenirs dans son lit.

Laisse-la partir.

Ses bras refusèrent de lui obéir. Ils l'enlacèrent encore plus étroitement et leurs corps s'emboîtèrent de manière parfaite, comme taillés sur mesure.

– Dans mon esprit, tu n'es pas comme elles, Stella.

– Ah bon ?

Elle lui lança un regard tellement plein d'espoir qu'il ne put s'empêcher d'ajouter.

– Oui. Tu n'es pas juste une cliente pour moi.

– C'est une bonne chose, pas vrai ? demanda-t-elle avec un sourire hésitant.

– La meilleure.

Il caressa ses cheveux et elle s'abandonna, les yeux fermés. Elle lui faisait confiance d'une manière qui le rendait humble.

Quand il ôta ses lunettes pour les poser sur sa table de nuit, Stella rouvrit les yeux et déglutit, attirant l'attention de Michael sur la veine qui battait juste sous sa mâchoire. Ses joues rosirent. Elle avait envie de lui. C'était la première fois qu'il aimait autant qu'une femme le désire.

– Tu es si jolie, Stella.

Il effleura sa lèvre inférieure du pouce. Elle soupira et embrassa son doigt avant de le mettre dans sa bouche, ce qui le surprit. Elle le

lécha puis le mordit, ce qui fit immédiatement réagir sa queue.

– Où as-tu appris à faire ça ?

Elle libéra son pouce.

– J'en avais juste envie. Mais je prévois de faire des recherches sur la façon érotique de mordre un doigt demain.

– Ou alors tu peux me demander.

Il amena la petite main de Stella à sa bouche et mordilla la base de sa paume.

Les doigts de Stella tressautèrent et elle poussa un long soupir tremblant.

– Je veux savoir ce que tu préfères.

Elle saisit la main de Michael et la porta à ses lèvres. Ses dents blanches s'enfoncèrent dans sa peau et sa peau se hérissa de chair de poule.

– J'adore t'embrasser, admit-il.

Elle passa un doigt léger sur ses lèvres.

– Est-ce que ça signifie que je peux t'embrasser ?

– Tu n'as pas besoin de demander.

C'était la première à lui demander la permission. C'était pour ça qu'il était dingue d'elle.

– J'ai le droit de t'embrasser chaque fois que j'en ai envie ?

Elle fixait sa bouche comme si c'était trop beau pour être vrai.

– Oui.

Elle posa les lèvres sur les siennes comme s'il était de l'oxygène et qu'elle manquait d'air. Il glissa les mains sur ses hanches, empoigna ses fesses douces et l'attira contre son érection. Elle gigota pour se blottir plus près de lui et glissa les mains dans ses cheveux tout en l'embrassant passionnément.

Elle était tellement douce, partout. Mais habillée. Michael adorait les fringues mais elles emprisonnaient Stella loin de lui. Il n'avait

jamais eu autant envie d'arracher des boutons. Il rompit le baiser, captura une de ses mains et défit le revers autour de son poignet élégant.

– Plus de fringues, gronda-t-il.

Une fois ses poignets défaits, Stella s'attaqua sans un mot à ceux de Michael et il prit conscience que c'était la première fois qu'elle le déshabillait. Des centaines de femmes l'avaient dévêtu auparavant. En cet instant, il était incapable de se rappeler d'un seul de leurs visages.

Il n'y avait que Stella.

Ils œuvrèrent ensemble, les bras entrelacés, pour déboutonner leurs chemises respectives et la veste de Michael avant de dégager les pans. Elle caressa son torse de ses mains pâles et égratigna ses tétons, embrasant sa peau.

Il fit courir ses doigts sur sa clavicule, dans la vallée qui séparait ses seins emprisonnés dans son soutien-gorge et sur son ventre plat jusqu'à la ceinture de sa jupe. Il dégrafa le crochet latéral et abaissa la fermeture à glissière sur la courbe tendre de sa hanche.

– Enlève ta jupe, Stella. Si je ne peux pas te toucher, je vais devenir dingue.

Il voulait glisser les mains entres ses jambes et la goûter.

Elle s'agenouilla pour faire coulisser sa jupe le long de ses cuisses puis elle se rassit, acheva de l'ôter et la posa sur la table de nuit. Elle lui jeta un coup d'œil entre ses cils tout en ramenant ses jambes sous ses fesses et elle tripota les poignets de son chemisier déboutonné qui dévoilait son soutien-gorge et sa culotte couleur chair, ainsi que sa peau parfaite et crémeuse.

– Tu portes encore trop de vêtements, constata-t-il.

Elle se débarrassa de son chemisier avec un geste timide des épaules et dégrafa son soutien-gorge qu'elle laissa tomber. Michael

retint un gémissement à la vue de ses tétons dressés. Lorsqu'elle posa les mains sur ses seins et titilla ses tétons, il gémit pour de bon. C'était super excitant et elle ne s'en rendait pas compte.

– Ils sont douloureux quand tu les regardes comme ça, murmura-t-elle.

– Comme quoi ? demanda-t-il d'une voix rauque en se demandant si elle le dirait.

– Comme si tu voulais l... les...

– Les lécher ? Les sucer ?

Elle devint écarlate mais acquiesça.

– Viens par ici.

Elle avança à quatre pattes et se pressa contre lui, le visage contre son cou tout en glissant les mains sous sa chemise pour caresser son dos. Ses tétons dressés s'enfoncèrent dans son torse et Michael ne put résister : il s'empara d'eux et les pinça. Le souffle court, Stella lui mordilla le cou.

– Tu es plus habillé que moi, Michael.

– Déshabille-moi.

Son regard s'éclaira et un sourire étira ses lèvres. Comme il l'avait deviné, sa Stella appréciait l'idée de le dévêtir. Elle passa les mains sur la soie noire de sa veste avant de la repousser de ses épaules et de la poser soigneusement sur la table de nuit ; c'était le fruit de son travail, et elle le respectait. C'était un geste banal mais qui donna envie à Michael de l'emballer et de la garder à jamais.

Elle ôta ensuite sa chemise, qu'elle arrangea soigneusement sur la table de chevet aussi, et quand elle reporta son attention sur lui, elle perdit sa concentration. Elle caressa ses bras, sa poitrine et ses abdos fiévreusement et suivit les contours de son tatouage. Elle embrassa l'œil du dragon puis le lécha.

– J'adore ton tatouage.

– Je n’aurais jamais cru que c’était ton genre.

– C’est le tien, Michael, se contenta-t-elle de répondre.

Il attira ses hanches contre les siennes et se cambra pour qu’elle sente l’effet qu’elle lui faisait.

Elle renversa la tête en arrière et son corps se détendit complètement. Michael était bon, mais pas à ce point. C’était comme si Stella avait été fabriquée pour lui et conçue pour réagir à ses caresses. À lui seul. Cette idée le remplit d’une possessivité féroce.

Ses mains devinrent brusques, il la modela en prenant sa bouche. Le baiser était un mélange sauvage de dents et de langues mais Stella ne protesta pas. Au contraire, elle lui rendit rudesse pour rudesse et l’embrassa jusqu’à manquer d’air.

Il ne s’attendait pas à ce qu’elle caresse sa braguette. Une vague de plaisir brûlant le submergea. Son sexe tressaillit et il poussa un gémissement rauque. Ses abdos se contractèrent quand il essaya de reprendre son souffle.

– J’adore cette partie de toi, chuchota-t-elle en le caressant de nouveau. Montre-moi comment te donner du plaisir.

Un vague instinct de survie lui ordonna de refuser. Il ne fallait pas lui fournir des armes qui pourraient le mener éventuellement à sa perte. Mais, comme d’habitude, il en fut incapable. Il déboutonna son pantalon. Quand Stella posa sur son sexe un regard qui exprimait un désir intense, il faillit jouir sur-le-champ.

– Comme ça.

Il enroula les doigts de Stella autour de son membre avec un grognement et lui montra quel était son rythme préféré, quelle pression le rendait fou, des choses qu’il n’avait jamais expliquées à aucune cliente. Elles ne s’intéressaient qu’à elles.

Stella était différente. Elle était tout entière investie dans une seule tâche : lui donner du plaisir. Parce qu’elle voulait apprendre

pour quelqu'un d'autre ou parce que c'était important pour elle ? Il avait beau connaître déjà la réponse, il la désirait quand même.

Il fit glisser ses mains le long de sa colonne vertébrale et passa les pouces dans l'élastique de sa culotte qu'il fit coulisser sur ses cuisses. Elle était trempée et l'odeur de son excitation accrut la sienne. Elle cherchait peut-être à parfaire son éducation sexuelle mais elle aimait ça, c'était manifeste. On ne pouvait pas simuler à ce point.

Il l'allongea sur le lit, arracha sa culotte, la roula en boule et la porta à son nez pour respirer son parfum.

– Je la garde.

– Elle n'est pas... elle est...

Il écarta largement ses cuisses et se plongea dans la contemplation de son sexe. Ses replis humides et gonflés étaient d'un rose profond et ouverts pour lui. Ses doigts la caressèrent de leur propre chef avant de la pénétrer.

Elle était étroite et chaude. Parfaite pour lui. Son corps n'était plus que désir douloureux.

– Stella, est-ce que tu sais à quel point ta...

– Michael, gémit-elle, en s'agitant. Ne le dis pas.

Il s'interrompit. Elle disait non, mais son corps... Sa poitrine se soulevait de manière irrégulière et ses muscles internes étaient contractés autour de ses doigts.

– Je crois que tu aimes que je te dise des cochonneries, murmura-t-il.

Elle secoua frénétiquement la tête.

– C'est gênant.

– Ta chatte ne partage pas ton avis. C'est toi qui bouges sur mes doigts, Stella.

Elle se contracta encore plus en réaction et se cambra contre sa main, l'entraînant plus loin encore.

– C’est t... tes doigts. J’adore quand tu me touches.

Elle ferma les yeux et frotta sa joue contre les draps.

De sa main libre, il titilla son clitoris puis le caressa d’un geste lent et ferme. Elle pressa le dos de sa main contre sa bouche et ses muscles se crispèrent de nouveau. Mais pas aussi violemment que la fois précédente.

Sa Stella aimait qu’on lui parle. Beaucoup.

C’était bien. Michael aimait parler.

– Je pense que ce sont plutôt mes paroles, poursuivit-il en continuant de la caresser des deux mains. Dommage que tu ne puisses pas te voir en ce moment même. Tu inondes mes doigts. Est-ce que c’est bon ?

Elle se cambra de nouveau, cramponnée aux draps, et cria son nom.

Les pointes de ses seins attirèrent son attention ; sa langue semblait se souvenir de leur goût et de leur texture.

– Est-ce que ces tétons délicieux sont douloureux ?

Elle hocha la tête, arquait de nouveau les hanches et fit courir ses mains de son ventre à ses seins. Un gémissement frustré s’éleva de sa gorge lorsqu’elle les pinça. Elle laissa retomber ses mains le long de son corps.

– Ce n’est bon que quand c’est toi qui le fais.

Parce que l’esprit de Stella avait besoin d’être séduit autant que son corps et qu’apparemment son cerveau surdoué aimait vraiment beaucoup Michael. Il n’était que son petit ami pour l’entraînement mais elle réagissait comme elle ne l’avait jamais fait avec personne d’autre.

Il mit fin à leurs tourments à tous deux en suçant un de ses tétons incroyables.

– Tu es un vrai bonbon, Stella. Sucrée, sucrée, sucrée.

Elle frotta ses hanches contre lui de plus en plus vite.

– Tu vas bientôt jouir ? Je ne t’ai pas encore léchée.

Un gémissement s’échappa de ses lèvres et elle eut l’air affligée. Elle se contracta si violemment qu’il crut qu’elle allait jouir mais après quelques secondes, ses muscles se relâchèrent complètement.

– Je devrais peut-être essayer d’autres mots, murmura-t-il tout en faisant courir les lèvres sur son ventre.

Ses muscles internes se contractèrent de nouveau et il sut qu’elle était proche de l’orgasme. Elle enfonça ses dents dans sa lèvre inférieure tout en basculant la tête en arrière et elle inspira profondément.

Il effleura son clitoris avant de demander :

– Est-ce que c’est ta... boîte à plaisir ?

Elle sourit dans la couette.

– Non.

– Magnifique vagin.

Le sourire de Stella s’élargit et elle secoua la tête.

Il la suçait légèrement et elle se cambra sous sa bouche. Mais elle ne basculait pas, restant au bord de l’orgasme, exactement comme il le voulait.

– Je sais. (Il embrassa l’intérieur de sa cuisse.) C’est ta... (Il ponctua chaque mot d’un baiser sur sa peau humide.) Chaude. Mouillée. Patate douce.

Elle éclata de rire et ce son le transperça et l’environna, transformant les braises de son bonheur en flammes. Il adorait son rire. Il adorait son sourire. Il adorait...

Il balaya ces pensées avant qu’elles aient eu le temps de se développer. Ce n’était pas le moment de penser. Mais de ressentir. Il lécha son clitoris et son rire se transforma en un long gémissement. Elle glissa les doigts dans ses cheveux tout en ondulant sur son visage

et il se perdit avec bonheur dans sa saveur, son odeur, ses bruits érotiques et sa texture sous sa langue. Rien n'était aussi bon que ça.

Lorsqu'elle se cramponna à ses épaules et tira dessus avec insistance, il leva les yeux, surpris.

– Michael, je la veux. J'en ai besoin. Maintenant. S'il te plaît, supplia-t-elle entre deux halètements.

– « La » ?

Putain, allait-elle se mettre à dire des cochonneries ?

Elle continua à essayer de l'attirer à elle.

– Je te veux, Michael.

Trop timide, au final, mais ses paroles lui firent le même effet quand même. Il dut se concentrer sur sa respiration pour ne pas éjaculer sur les draps, puis il descendit du lit, la retourna et positionna ses hanches au bord du matelas. C'était ce qu'il lui fallait. C'était trop personnel pour elle de le faire face à face. Peut-être qu'avec son prochain mec, elle...

Il chassa cette image merdique de sa tête en caressant son derrière généreux. Leur relation n'était qu'un entraînement pour elle, pourtant à cet instant, elle était réelle.

– J'adore ton lit mais il est trop bas. Le mien est parfait pour ça.

Elle enfouit le visage dans les draps.

– Maintenant, s'il te plaît.

Mais quand il tapota sa poche, il la trouva vide. Il poussa un gémissement incrédule. Laissez tomber le bleu ou l'indigo. Violet. Ses bourses allaient tourner au violet.

– Je n'ai pas de capote.

Il était escort, bordel, et il avait oublié les préservatifs. Il était tellement impatient de voir Stella qu'il avait oublié de tout vérifier avant, comme il en avait l'habitude.

– Ne me fais pas attendre comme ça, Michael.

Elle cambra les reins, lui présentant son sexe. *Bon sang.*

Il avait tellement envie de la prendre que c'en était douloureux.

– Je ne te fais pas attendre. J'ai oublié la boîte dans la voiture.

Elle lui lança un regard hagard.

– Je reviens tout de suite.

Sur ces mots, il rajusta son érection douloureuse, reboutonna sa braguette et quitta son appartement en courant.

1. Genre ayant pour thème les aventures d'un chevalier errant et qui se déroulent généralement dans la Chine ancienne.

19

Stella s'effondra sur le lit de Michael. Après ses trois premières relations sexuelles, elle s'était persuadée que le sexe n'était pas pour elle. C'était désordonné, parfois douloureux et extrêmement gênant. Mais maintenant, elle ne pensait plus qu'à ça.

Son corps pulsait sous la violence de son désir, elle brûlait d'être remplie, serrée... et qu'on lui parle.

Elle sourit en se souvenant des paroles de Michael. Est-ce que les gens riaient pendant l'amour ?

Elle pianota sur le matelas en attendant mais la patience n'avait jamais été son fort. C'était une femme d'action. Elle détestait perdre son temps. Et elle n'avait pas fini d'examiner l'appartement de Michael.

Elle se leva, attrapa ses lunettes et enfila la chemise de Michael. Elle sourit en voyant que les pans lui arrivaient aux genoux. Les non-coutures anglaises irritaient sa peau mais son odeur compensait la gêne. Et puis elle ne comptait pas la garder longtemps.

Un coup d'œil dans son dressing la remplit de joie. Oui, c'était bouleversant. Toutes ses chemises et ses costumes somptueux étaient parfaitement alignés, organisés par couleur, tissu et taille de rayures. Elle laissa ses doigts courir sur les manches de ses vestes avant de pivoter pour contempler sa commode. Elle avait envie d'ouvrir les

tiroirs pour voir comment il rangeait ses chaussettes mais ça lui paraissait intrusif. Et s'il la surprenait en train de fouiller ? Croirait-il qu'elle cherchait quelque chose ? *Cherchait*-elle quelque chose ? Peut-être, mais rien de particulier. Elle voulait juste le comprendre mieux.

Elle sortit de la chambre, passa devant le téléviseur – elle avait déjà passé en revue ses DVD et glissé *Laughing in the Wind* dans son sac à main – caressa les surfaces froides des haltères posées en rang d'oignons sur l'étagère à côté de son banc de musculation, donna un coup de poing dans le punching-ball, puis frotta ses phalanges douloureuses.

Un regard dans le frigo lui apprit qu'il cuisinait souvent. Il était rempli de sauces asiatiques aux étiquettes mystérieuses, de produits frais et de toutes sortes d'aliments sains dont Stella ne savait que faire. Il y avait aussi quelques yaourts qu'elle aimait bien.

Alors qu'elle se dirigeait tranquillement vers la table pour admirer la plante, son regard fut attiré par les papiers entassés au-dessus du classeur métallique. Des factures, apparemment.

Michael avait des problèmes d'argent.

Elle jeta un coup d'œil en direction de la porte, toujours fermée. Elle tendit l'oreille, à l'affût d'un bruit de pas. Rien.

Son cœur battait à tout rompre. Elle savait que c'était une violation de sa vie privée. Elle ne devrait pas faire ça.

Elle déplia la première facture et la parcourut le plus vite possible. Une facture d'électricité. Moins de cent dollars par mois. Elle était sur le point de la replier lorsqu'elle remarqua le nom porté dessus. Michael Larsen.

Une étrange douleur lui transperça la poitrine. Il n'avait pas eu suffisamment confiance en elle pour lui donner son vrai nom.

Elle grimaça. Si elle ignorait sa véritable identité, elle ne pourrait pas le harceler une fois le contrat achevé. Elle reposa la facture mais

même si elle avait un goût amer dans la bouche, elle ne put s'empêcher de compulser la suivante. C'était une facture émise par la Fondation médicale de Palo Alto. Elle ne lui était pas adressée, cependant. Elle concernait une madame Anh Larsen.

Stella s'en empara et lut la liste des actes médicaux : scanner, IRM, radios, prises de sang, tests sanguins, etc. Le total atteignait la somme astronomique de 12 556,89 dollars.

L'assurance-maladie ne couvrait pas ce genre de dépenses ?

Elle posa une main tremblante sur son front. Est-ce que sa mère n'avait pas d'assurance ? Michael payait-il ses factures ? Comment faisait-il pour...

Son souffle devint désordonné. Michael n'avait pas d'addiction à la drogue ni au jeu. Il aimait juste beaucoup sa mère.

Ses yeux se remplirent de larmes et la pièce devint floue. Elle replaça les factures comme elle les avait trouvées et ravala le nœud qui s'était formé dans sa gorge. Il avait couché avec toutes ces femmes et avec elle parce que sa mère était malade.

Elle pressa le poing contre ses lèvres en se roulant en boule sur le canapé. La porte s'ouvrit à la volée.

Michael lui jeta un regard et se précipita vers elle.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre mais fut incapable de proférer un seul mot.

Il se fit une place sur le sofa, l'enlaça, embrassa sa tempe, essuya ses larmes et lui caressa le dos.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Que faire à présent ? Comment résoudre ce problème ? Elle ne savait pas guérir le cancer. Elle aurait peut-être dû faire médecine, finalement.

Elle enroula les bras autour du cou de Michael et l'embrassa.

Il tenta de se dégager.

– Dis-moi...

Elle l'embrassa plus intensément. Il se détendit un peu et l'embrassa pendant une seconde enivrante avant de reculer de nouveau.

– Explique-moi ce qu'il se passe, ordonna-t-il d'un ton ferme. Pourquoi pleures-tu ? Est-ce que je suis allé trop vite ? J'ai fait une chose pour laquelle tu n'étais pas prête ?

Elle ignorait comment communiquer ce qu'elle ressentait. Sa poitrine était sur le point d'exploser sous le coup de l'émotion. C'était trop, trop intense... Terrifiant.

– Je suis obsédée par toi, Michael, avoua-t-elle. Je ne veux pas juste une nuit ou une semaine ou un mois avec toi. Je te veux tout le temps. Je t'aime plus que l'analyse infinitésimale et pourtant les maths sont la seule chose qui donne de la cohérence à l'univers. Quand tu en auras fini avec moi, je deviendrai cette cliente folle qui te suit partout juste pour pouvoir t'apercevoir de loin. Je t'appellerai jusqu'à ce que tu sois obligé de changer de numéro de téléphone. Je t'offrirai une voiture extravagante, je t'achèterai tout ce qui me passera par la tête juste pour me sentir liée à toi. J'ai menti quand j'ai promis de ne pas sombrer dans l'obsession. C'est ma nature. J'ai un...

Il scella ses lèvres aux siennes avec une urgence qui ravagea tout sur son passage. Il la serra trop fort mais elle s'en fichait. Elle griffa son pantalon jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin à libérer son érection. Puis elle se dégagea brusquement, se pencha et le prit dans sa bouche.

Elle le suçà à grands coups de langue maladroits. Elle ignorait totalement ce qu'elle faisait, mais il avait l'air de s'en moquer. Il ondulait des hanches. Elle caressa son tatouage et ses cuisses musclées. Son corps était de plus en plus tendu, ses coups de reins de

plus en plus rapides, ses gémissements de plus en plus rauques : il était au bord de l'orgasme. Ça alimentait l'excitation de Stella.

– Je veux te prendre, dit-il en essayant de la repousser.

Mais Stella ne comptait pas s'arrêter. Elle voulait le sentir remplir sa bouche tout entière et voulait goûter sa jouissance.

Il grogna en la voyant résister à ses tentatives multiples pour se libérer. Quand elle finit par céder et le laissa se retirer, il l'embrassa avidement et la fit rouler sur le canapé. Il s'assit et fouilla dans sa poche. Le souffle court, il déchira l'emballage du préservatif avant de l'enfiler.

Il embrassa sa bouche, sa joue, son cou. Il positionna son érection contre son sexe. Lorsqu'il la pénétra, leurs regards se croisèrent accidentellement. La panique s'empara de Stella. Trop à nu, trop exposée. Elle essaya de détourner les yeux mais comprit soudain que la vulnérabilité qu'elle voyait était *celle de Michael*. Ses yeux sombres plongeaient en elle, la voyant le regarder.

Leurs corps trouvèrent un rythme. Leurs reins allaient et venaient, réclamaient et donnaient. Il glissa la main entre eux et la toucha juste là où il fallait. Elle s'embrasa et se contracta de plus en plus violemment. Des gémissements s'échappèrent de ses lèvres. Et leurs regards ne se quittèrent jamais. Il voyait tout, entendait tout. Elle aurait été gênée s'il ne lui avait pas souri, s'il n'avait pas repoussé tendrement ses cheveux de son visage et entrelacé ses doigts aux siens. Stella fut submergée par le sentiment merveilleux d'être aimée.

L'orgasme la saisit. Des spasmes violents anéantirent toute capacité de bouger, parler et penser. La main de Michael pressa la sienne. Il accéléra le rythme et sur un dernier coup de reins, il jouit à son tour.

Le monde s'arrêta.

Plus aucun bruit à l'exception de leurs cœurs qui essayaient de synchroniser leur chute folle.

Michael murmura son nom, l'embrassa, se retira et porta Stella jusqu'à sa chambre. Il l'allongea sur le lit et la recouvrit. Il disparut ensuite dans la salle de bains et elle entendit l'eau couler. Avant qu'il n'ait eu le temps de trop lui manquer, il revint et s'étendit face à elle.

Il lui caressa la joue et lui prit le menton.

– Ma Stella veut rester ici ou rentrer à la maison ?

Elle sentit un sourire se former sur ses lèvres. Quand avait-il commencé à l'appeler comme ça ? *Ma Stella*. Savait-il que c'était la chose qu'elle désirait plus que tout au monde ? Elle voulait lui demander ce qu'il entendait par là, mais elle craignait qu'il cesse de l'appeler comme ça.

– Je peux passer la nuit ici ?

Dans son appartement, dans ce lit interdit aux clientes ? L'appréciait-il ? Il y avait peut-être de l'espoir. Peut-être pourrait-il être à elle un jour.

– Si tu veux. Mais tu n'as aucune affaire. Il faudra que tu utilises ma brosse à dents. Et comme tu n'as pas ton pyjama, tu devras dormir nue, déclara-t-il avec un haussement de sourcils suggestif.

Ça l'ennuyait vraiment. Elle dormirait certainement très mal et ne serait pas dans son assiette demain. Mais ça valait le coup pour passer du temps avec lui. Et pour marquer cet appartement comme le faisaient les animaux sauvages avec leur territoire, oui, probablement même le pugnace ratel.

– Je veux rester.

Le sourire de Michael à lui seul prouvait qu'elle avait pris la bonne décision.

Durant la semaine qui suivit, Michael découvrit les rythmes de Stella.

Au lit, elle réagissait mieux quand il prenait son temps et lui murmurait à l'oreille, mais chaque fois qu'il réclamait quelque chose de plus intense, quoi que ce soit, elle était toujours partante et impatiente de lui faire plaisir. Il n'aurait pas pu trouver meilleure amante. L'ironie de la situation ne lui échappait pas.

En dehors du lit, elle ne s'épanouissait que dans la routine. Elle se levait tous les matins à la même heure, se douchait pour éliminer toute trace de leurs ébats matinaux – il adorait commencer la journée du bon pied – mangeait un yaourt au petit déjeuner et restait au bureau jusqu'à dix-huit heures. Elle consacrait toutes ses soirées à Michael. Quand ils ne baisaient pas comme des adolescents, ils remplissaient le temps de longs dîners, de conversations décousues et de silences agréables dont Michael n'avait jamais fait l'expérience avec une véritable petite amie.

Le samedi soir, après avoir passé la journée à visiter de fond en comble un des musées de San Francisco en faisant tour à tour des commentaires bizarres sur les œuvres exposées, ils regardèrent un autre épisode de *Laughing in the Wind*, allongés dans le lit. Pour être

plus précis, *elle* regardait. Lui la contemplait tout en caressant ses longs cheveux.

La tête nichée au creux de l'épaule de Michael, Stella avait les yeux rivés sur le grand écran fixé au mur de sa chambre. De temps en temps elle poussait un petit cri ou se raidissait en réaction à la série, et ses jambes nues s'agitaient sous l'ourlet du tee-shirt blanc trop grand qu'elle portait, celui de Michael qu'elle avait gardé de leur première nuit.

Il ignorait comment décrire le sentiment qui s'emparait de lui quand il la voyait dans ses fringues, quand il pensait qu'elle avait gardé son tee-shirt et qu'elle dormait dedans depuis. C'était très agréable. Il ressentait beaucoup ça depuis quelque temps : en gros, chaque fois que Stella souriait, exigeait un baiser ou traversait une pièce pour être plus près de lui, mais aussi quand ils n'étaient pas ensemble. Il avait passé toute la semaine dans un état euphorique à sourire juste parce qu'il pensait à elle.

Aucun doute là-dessus.

Michael était amoureux fou.

Il savait que la situation était temporaire et que rien de tout ça n'était réel, que ça finirait mal, mais il avait fait ce qu'un escort ne devrait jamais faire. Il était tombé amoureux de sa cliente.

– Donc, elle lui a sauvé la vie mais maintenant elle se cache derrière un rideau et elle fait semblant d'être une vieille mamie. Il verra son visage un jour ? demanda Stella, le ramenant à la fiction qui se déroulait sur l'écran. Il va tomber amoureux d'elle ?

– Tu veux vraiment que je te le dise ?

Elle réfléchit un instant avant de hocher la tête.

– Oui. Dis-moi.

Il s'esclaffa en l'attirant plus étroitement contre lui et embrassa sa tempe. Elle était tellement réfléchie et sérieuse mais pouvait se

montrer excentrique, aussi. Il adorait ça.

– Dommage. Tu vas devoir attendre la suite pour savoir.

Il ne put s'empêcher de l'embrasser sur la joue et de mordiller le lobe de son oreille. C'était tellement bon d'être près d'elle. Il était destiné à l'aimer.

Elle croisa les bras.

– Pourquoi est-ce qu'elle ne lui permet pas de la voir ? Il est clair qu'il lui plaît.

– Parce qu'elle sait qu'ils ne pourront jamais être ensemble.

– Pourquoi ça ?

– Son père est un grand méchant.

Ce qui rappela à Michael sa propre situation et son connard de père. Cette idée lui déchiqueta les entrailles.

– Mais *elle* n'est pas méchante, elle, répliqua-t-elle, têtue. Ils peuvent trouver une solution.

Il ne répondit pas. L'héroïne de la série n'était pas une mauvaise personne mais pour Michael, le verdict n'était pas encore tombé. Il essayait de bien se comporter mais quand les choses devenaient difficiles et que la vie l'étranglait, d'horribles pensées le tentaient. Des raccourcis, des chemins faciles vers la liberté, des trucs pas légaux. Il connaissait des gens. Ce serait tellement facile de profiter d'eux. Il n'y avait pas grand-chose qui le retenait d'agir ainsi, rien d'autre qu'une morale fragile et le désir de ne pas suivre les traces de son père.

S'il avait été un homme meilleur, il aurait parlé de son passé à Stella et l'aurait laissée prendre les précautions nécessaires. Il l'aurait laissée partir. Mais il ne pouvait se résoudre à mettre un terme à cette histoire. Il voulait plus d'elle, pas moins. Et leur relation ne l'aidait pas. Il s'en rendait bien compte. Jour après jour, Stella prenait de l'assurance : elle souriait, riait, parfois plaisantait même. Elle ne tarderait pas à décider qu'elle était prête à passer à autre chose.

Jusque-là, Michael était bien résolu à profiter de chaque instant avec elle. Le nez enfoui dans son cou sensible, il glissa une main sur la cuisse soyeuse de Stella puis sous son tee-shirt. Il gémit et se mit à bander.

– Tu ne portes pas de culotte ? Tu essaies de me dire quelque chose, Stella ? murmura-t-il au creux de son oreille, ravi de la voir frissonner et écarter les jambes pour lui faciliter l'accès.

Elle ne le repoussait jamais ; elle était toujours aussi affamée de lui que lui d'elle.

– À chaque fois tu la balances et il me faut un temps fou pour la retrouver. Je me suis dit qu'autant...

Elle poussa un petit cri quand il lui caressa le clitoris et elle renversa la tête contre l'épaule de Michael.

– Regarde la série. Sinon tu vas rater des trucs.

Merde, elle était déjà toute mouillée. L'humidité chaude se répandit sur ses doigts tandis qu'il effleurait son sexe et sa queue tendit le tissu de son jean comme s'il s'était écoulé des semaines depuis la dernière fois qu'il lui avait fait l'amour, et non quelques heures seulement. Il la désirait de nouveau, il voulait la proximité, le lien et ce plaisir incroyable et bouleversant. Ce n'était jamais assez.

Elle essaya d'obéir, comme d'habitude, mais elle capitula rapidement et l'embrassa passionnément, encore et encore...

Lorsqu'il reposa de nouveau les yeux sur l'écran, le DVD était revenu au menu principal. Tout le film s'était déroulé pendant qu'ils étaient occupés à autre chose. Après sa toilette, il éteignit le téléviseur puis la lumière, et se coucha. Stella murmura lorsqu'il l'attira à lui et pressa un baiser ensommeillé contre sa gorge.

La possessivité se mêla à la tendresse. Il écarta une mèche de cheveux de son visage et caressa son épaule douce que les rayons de lune illuminaient.

Sa Stella.

Pour l'instant.

Jusqu'à ce qu'elle décide qu'elle s'était suffisamment entraînée.
Ou qu'elle découvre la vérité sur son père.

Lorsque Stella rentra du travail au milieu de la semaine suivante, elle fut accueillie par une maison vide. Michael lui avait envoyé un message pour la prévenir qu'il serait en retard, et elle s'y attendait donc. Ce à quoi elle ne s'attendait pas, en revanche, c'était la tristesse béante et la solitude froide qui s'abattirent sur elle.

Leur relation avait débuté seulement une semaine et demie plus tôt mais elle s'était déjà habituée à lui. Michael faisait partie de sa routine et de sa vie à présent, et son absence l'angoissait. Quand tout serait terminé, il ne lui resterait que du vide.

Si tout s'achevait.

Si elle échouait à le séduire. Il ne restait plus rien à cocher sur ses listes. Plus rien du tout. Elle avait vérifié. Il était temps de se mettre en mode séduction totale.

Elle aurait aimé que Michael lui apprenne comment faire ça aussi, parce qu'elle n'avait pas la moindre idée du pourquoi du comment. Une recherche Google lui avait fourni des conseils contradictoires et pas grand-chose d'utile dans sa situation, vu qu'ils étaient déjà engagés dans une relation monogame. Elle était même tombée sur un article particulièrement détestable encourageant les femmes à revoir leur apparence à la hausse et leurs exigences à la baisse.

En matière d'exigences, Stella était à onze sur une échelle de un à dix. Seul Michael répondait à ses critères. Quant à l'apparence, elle ne pouvait se résoudre à porter des lentilles et à se maquiller en

dehors des grandes occasions. Et si le désir insatiable qu'il éprouvait pour elle était un signe, alors il l'appréciait comme elle était.

Elle s'agita quand elle songea à ce qu'il avait fait ce matin – sa façon de l'embrasser, de la caresser, ce qu'il lui avait dit. Elle fit courir la main de sa poitrine à sa cuisse ; elle aurait aimé qu'il la touche maintenant. Mais même s'il ne couchait plus jamais avec elle, elle voudrait toujours vivre avec lui. Le côté « hors du lit » de Michael lui plaisait autant que le côté « dans le lit », voire davantage. Il la faisait rire et il l'écoutait même quand elle n'avait rien de particulièrement intéressant à dire. Il était à l'aise avec elle et du coup, elle se sentait à l'aise aussi. Parfois, elle se persuadait que son trouble n'avait aucune importance. Ce n'était que des mots. Ça ne changeait rien à qui elle était. S'il l'apprenait, ça ne lui ferait ni chaud ni froid.

Peut-être.

Par habitude, elle gagna le piano. Elle s'assit sur la banquette et souleva le couvercle. La douceur fraîche des touches sous ses doigts l'apaisa. Pendant des années, la musique lui avait permis de gérer ses émotions, les bonnes, les mauvaises et celles entre les deux. De riches accords s'élevèrent des cordes, presque instinctifs, issus de sa mémoire musculaire et elle s'abandonna à la musique, laissant tout ce qu'elle ressentait se déverser dans ses doigts. Lorsqu'elle eut terminé, elle laissa les mains sur le clavier et écouta les notes mourir.

– Je savais que tu savais jouer, mais je n'aurais jamais imaginé que tu jouais aussi bien, commenta Michael juste derrière elle.

Elle ne put s'empêcher de lui adresser un sourire radieux, tout en lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Tu es rentré.

Il esquaissa un sourire fatigué qui éclaira ses yeux. En une fraction de seconde, tout redevint normal. La froideur disparut. Les pièces manquantes retrouvèrent leur place.

– Qu'est-ce que tu as joué ? J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ce morceau.

– *Clair de Lune* de Debussy. C'est mon morceau préféré.

Il posa les mains sur ses épaules et effleura sa nuque de ses lèvres.

– C'est magnifique mais très triste. Tu connais quelque chose de plus joyeux ?

Triste. Elle plissa les lèvres dans un rictus qui ne ressemblait pas à un sourire. La tristesse était un dénominateur commun de tous les morceaux de son répertoire.

– Voyons... ça, peut-être.

Elle se mordit la lèvre et entama une mélodie familière en se demandant si c'était ce qu'il entendait par *joyeux*.

Il s'assit sur la banquette à côté d'elle, ce qui la surprit, et dit :

– Je croyais que *Heart and Soul* était un duo.

Elle haussa les épaules.

– Je l'ai toujours joué seule.

Il captura sa main droite et la posa sur ses genoux. Il fit un geste du menton en direction du clavier, un sourire aux lèvres.

– Tu joues du piano ? demanda-t-elle.

– Juste un peu, mais je connais celle-ci.

Cela lui coupa le souffle. Ses doigts trébuchèrent sur les premières notes mais elle trouva rapidement le rythme. La moitié grave de la chanson était une simple répétition, un motif, et une seconde nature pour elle. Lorsque Michael entrelaça, sans heurt, la mélodie à son accompagnement, une chaleur alarmante descendit le long de son dos et le plaisir la submergea. Elle n'avait jamais joué à quatre mains avec personne d'autre que son professeur de piano et uniquement des exercices techniques, rien de spécial.

– Tu es bon, commenta-t-elle en levant les yeux vers lui tandis qu'il continuait à jouer.

Le sourire de Michael s'élargit mais il resta concentré sur ses doigts.

– Comme on était six à apprendre le piano en même temps, on a appris à partager. Mais personne n'a jamais réussi à jouer ta partie avec une seule main. Tu es vraiment douée.

– Ce n'est que de l'entraînement.

Et de la nécessité.

La vue de leurs mains côte à côte sur le clavier fascinait Stella. Le contraste était frappant et magnifique : grande et petite, mate et pâle, masculine et féminine. Si différentes et pourtant parfaitement à l'unisson. Ils jouaient du piano. Ensemble.

La chanson s'acheva et elle laissa ses doigts glisser du clavier et détourna le regard. Ce sentiment était de retour.

Il lui embrassa la nuque et caressa sa joue avant de la presser d'un geste tendre de croiser son regard. Elle crut qu'il allait dire quelque chose mais il n'en fit rien. Il se contenta de sourire.

Elle voulait lui demander s'il aimait être avec elle, s'il aimait ça, mais elle ne parvint pas à rassembler son courage. Et s'il répondait non ?

– Tu as faim ? Allons manger, dit-il et le moment passa.

Elle lui poserait la question plus tard. Après avoir eu la possibilité de le séduire correctement.

21

Une semaine plus tard, Stella n'était pas plus avancée en termes de séduction. Michael *avait l'air* heureux – elle l'était, en tout cas – mais la fin du premier mois se profilait et elle n'était pas certaine qu'il voulait signer pour plus.

Ce soir-là, la mère de Michael les avait de nouveau invités à dîner. Stella se torturait l'esprit pour trouver une façon maligne de demander des conseils à sa famille. S'il y avait des personnes qui le connaissaient bien, c'était bien elles. Mais comment les questionner sans qu'elles soupçonnent que quelque chose clochait dans leur relation ? Elles croyaient qu'ils formaient un vrai couple.

Obéissant aux instructions de Michael, Stella entra chez sa mère et rangea ses chaussures contre le mur, à côté de celles de Michael. Ses escarpins noirs étaient minuscules à côté de ses mocassins en cuir mais elle aimait les voir alignés ainsi. Ça lui plaisait à un niveau primaire.

Elle plaça une boîte de poires sur la table près de la statue de Bouddha. Des grognements et des halètements attirèrent son attention depuis le salon sur la droite. Elle s'approcha à pas feutrés et aperçut un méli-mélo de membres entremêlés sur le tapis devant le piano droit. On aurait dit Michael et une autre femme. Stella aurait été jalouse s'ils n'avaient pas l'air de souffrir le martyre.

– Abandonne et dis-le, ordonna Michael entre ses dents serrées.

– Non, je t’avais fait une clé de bras. Tu t’en es sorti parce que tu prends des stéroïdes.

– Je ne prends pas de stéroïdes et tu m’as fait une clé de bras uniquement parce que je ne voulais pas t’écraser les seins.

– La prochaine fois, je viserai tes bijoux de famille.

À y regarder de plus près, Stella découvrit qu’ils avaient tous deux le bras enroulé autour de la gorge de l’autre. Comme des anacondas dans un duel à mort, aucun des deux ne voulait lâcher prise.

– Et si on disait que vous êtes ex aequo ? suggéra Stella.

– Salut, Stella, claironna une voix. (Le visage de sa sœur disparaissait derrière un rideau de cheveux sombres et Stella était incapable de deviner de laquelle il s’agissait. Elles étaient trop nombreuses.) Ta copine est là, Michael. Abandonne.

– Le dîner sera prêt dans dix minutes. (Le visage de Michael avait pris une nuance écarlate plutôt inquiétante, mais c’était entièrement sa faute pour autant que Stella pouvait en juger.) Je suis à toi dans un instant.

– Uniquement si tu abandonnes. Qui commande ici ? déclara sa sœur en contractant le bras impressionnant qu’elle avait enroulé autour du cou de son frère.

– Certainement pas une petite morveuse.

Ils roulèrent tous deux sur le tapis en se donnant des coups de pied.

– Je vais saluer ta mère et ta grand-mère, prévint Stella.

Elle aurait préféré le faire en compagnie de Michael, mais elle avait l’intuition que le combat avec sa sœur n’était pas prêt de s’achever.

Aucun des deux ne lui répondit. Ils n’avaient certainement pas assez d’oxygène pour parler.

Elle traversa la maison, qui était gigantesque en réalité, ce qu'on ne pouvait pas deviner de l'extérieur. Sa mère et sa grand-mère étaient assises dans un autre salon en train de couper des pamplemousses en quartiers tout en bavardant en vietnamien. Deux hommes portant l'un un costume de singe, l'autre de cochon, volaient sur l'écran du téléviseur silencieux.

– Bonsoir... Wai ?

Elle inclina maladroitement la tête. Elle ne parvenait pas à prononcer correctement le mot vietnamien qui signifiait « mamie », *ngoai*.

La grand-mère de Michael lui sourit en lui faisant signe de prendre place sur le vieux divan en cuir. Comme d'habitude, un foulard noué sous son menton lui couvrait la tête. Adorable grand-mère. Se tenait-elle loin des cisailles en ce moment ?

Stella inclina la tête en direction de la mère de Michael.

– Bonsoir, Me.

Elle s'assit là où on le lui avait demandé, angoissée et tendue. Même si elle avait vu sa mère à plusieurs reprises maintenant, elle était toujours terriblement nerveuse près d'elle. En sa présence, elle mesurait le moindre mot et la moindre action. Elle ne voulait pas tout fiche en l'air de nouveau. C'était la mère de Michael, la femme la plus importante de sa vie puisqu'il n'avait pas de véritable petite amie. Elle était si anxieuse qu'elle abandonna toute idée de lui demander conseil à propos de Michael.

Sa mère lui tendit un saladier rempli de morceaux de pamplemousse jaune-vert parfaits et débarrassés de toute peau. Stella n'avait jamais vu de pamplemousse pelé de cette manière et elle en prit un quartier, à moitié par curiosité, à moitié par peur d'offenser Me si elle n'obéissait pas. Quand elle mordit dans le fruit, la douceur explosa sur sa langue, sans l'habituelle amertume de la peau.

Elle se couvrit la bouche, surprise.

– C’est très bon.

– Prends-en un autre.

Sa mère lui sourit et posa le saladier sur les genoux de Stella. Aujourd’hui, elle portait un chemisier à rayures roses et un jean fleuri. Ses lunettes étaient perchées de travers sur le sommet de son crâne.

– Rajoute du sel, si tu veux. Evie les aime avec du sel.

– Non, merci.

Stella mangea un autre morceau, puis encore un avant de s’obliger à s’arrêter. Ça avait l’air compliqué de les peler comme ça. Pour s’occuper les mains, elle s’empara d’une moitié de pamplemousse et essaya de copier la technique d’épluchage de la mère de Michael, consciente du silence guindé qui régnait dans la pièce.

Sa mère surveilla la façon dont elle s’y prenait avec le pamplemousse et hocha brièvement la tête.

– Michael nous fait un bun *riêu* ce soir. C’est délicieux. Il t’en a déjà préparé ?

Stella secoua la tête, les yeux rivés sur le fruit.

– Non.

Est-ce que sa mère savait que Michael dormait chez elle ? Désapprouvait-elle ?

– Maman, quand est-ce qu’on mange ? demanda Janie en pénétrant en trombe dans la pièce. (Elle aperçut Stella et lui sourit.) Salut, Stella.

Elle lui rendit son sourire.

– Salut. Michael a dit que ce serait prêt dans dix minutes.

Janie s’affala dans un fauteuil élimé et passa une jambe par-dessus l’accoudoir.

– Je crève de faim. Je n’ai mangé que des crackers à midi. Je bosse depuis dix heures du mat.

Stella lui tendit le saladier en silence tandis que Me jetait un regard réprobateur à sa fille.

– Tu es trop pâle. Est-ce que tu te rends compte à quel point elle est pâle ? demanda-t-elle à Stella.

Janie s’empara vivement du saladier et avala goulûment les morceaux de pamplemousse les uns après les autres. Stella la regarda faire, bouche bée. Savait-elle combien de temps il fallait pour peler ces fruits ?

– Peut-être un peu ? aventura Stella.

Me dit quelque chose en vietnamien à Ngoai et cette dernière lança un regard désapprobateur à Janie. Stella ne comprit pas un traître mot de ce qu’elle dit ensuite, mais ça avait l’air menaçant.

– Merci de m’avoir balancée, Chi Hai.

Un sourire en coin comme celui de son frère illumina les traits de Janie, qui lui adressa un clin d’œil et le cœur de Stella se transforma en Chamallow.

– Que signifie Chi Hai ?

Me sourit sans lever les yeux de son pamplemousse.

Janie enfourna le dernier morceau.

– Ça veut dire « Sœur Deux ». Michael est mon Anh Hai, mon « Frère Deux ». Je suis tout en bas, la numéro Six parce que j’ai eu la malchance d’être la cinquième née. On ne commence pas à un. Je crois que c’est réservé aux parents ou un truc du genre. C’est comme ça qu’on nomme les membres de la famille chez les Vietnamiens du Sud. Tu as le même numéro que Michael parce que tu es à lui.

Un sourire idiot frémit sur les lèvres de Stella tandis que son cœur faisait des saltos maladroits. Elle adorait l’idée de se voir attribuer le

numéro de Michael. Ça faisait d'eux une paire. Comme les chaussures près de la porte ou leurs mains sur le piano.

Janie éclata de rire et dit quelque chose en vietnamien à sa mère et sa grand-mère. Tous les regards se tournèrent vers Stella et elles acquiescèrent en riant à leur tour.

– Michael est très heureux depuis un mois, constata Janie. C'en est gênant. Tout le monde s'accorde à penser que c'est grâce à toi.

Elle en eut le souffle coupé.

– Il est vraiment heureux ?

– Oui. C'est puant tellement il est heureux.

Stella se mordit la lèvre pour dissimuler son sourire. Toutes les émotions qui bouillonnaient en elle lui donnaient l'impression que sa poitrine était sur le point de s'ouvrir et de déverser des arcs-en-ciel et des paillettes.

– Il n'est jamais puant.

Janie ricana.

– Je parie qu'il ne t'oblige pas à sentir ses chaussettes, toi.

Stella s'étouffa de rire.

– De quoi vous parlez ? demanda Michael depuis le seuil.

Il était complètement échevelé et son visage était toujours écarlate. Il portait une chemise blanche froissée sur un tee-shirt tout simple et un jean usé. Il était splendide.

– Je lui parle de tes chaussettes, abruti, répondit Janie avec un sourire diabolique.

Me lui lança un regard noir et Janie se recroquevilla sur son fauteuil.

– Pardon, je voulais dire Anh Hai, marmonna-t-elle.

– C'est ça. Un peu de respect, s'il te plaît. (Son sourire était supérieur, hautain et... puant. Stella adorait ça.) Venez, le dîner est prêt.

Une fois dans la cuisine, sa mère répartit les pâtes de riz dans d'immenses bols avant de les recouvrir de bouillon. Janie s'empara du premier bol et le déposa devant Ngoai. Elle coupa toutes les pâtes en petits morceaux et rajouta du jus de citron.

Michael attira Stella un peu à l'écart.

– Salut. (Il l'admira tout en lui caressant le dos, la serrant contre lui.) J'aime cette robe. Les coutures t'ennuient ?

– Non. Mais il y a un problème avec le devant.

– Lequel ? Tu veux que je la retouche ? (Il déboutonna son gilet noir et examina la robe moulante en Lycra, sourcils froncés.) Je ne vois rien.

– Est-ce que tu vois un... un... un... (Elle jeta un coup d'œil à sa famille qui était en train de servir la soupe et baissa la voix.) Est-ce que tu pourrais coudre un soutien-gorge ?

Un sourire coquin étira les lèvres de Michael. Il ouvrit grand le gilet pour observer ses tétons dressés.

– Je pourrais, mais je ne le ferai pas.

Il l'entraîna dans la salle à manger et l'adossa contre un mur. Lorsqu'il posa les mains sur ses seins et titilla ses tétons, elle poussa un petit cri et son corps se détendit après avoir sursauté.

– C'est très haute couture, tu sais. (Il se pencha et sa bouche effleura sa tempe, puis sa joue pour finir sur ses lèvres, une caresse aussi légère qu'un murmure qui frustra Stella.) Et tu sais à quel point j'aime la mode.

Elle glissa les doigts sous sa chemise pour caresser ses abdos.

– C'est indécent, commenta-t-elle.

Il l'embrassa de nouveau, profondément et lentement cette fois-ci, puis recula, les yeux voilés.

– Mais tu aurais froid sans le gilet, de toute manière. Pas de soutien-gorge. (Il frotta ses tétons de la manière qui la liquéfiait à

chaque fois.) Je sens tes jambes trembler. Tu es tellement sexy, Stella.

Il captura ses lèvres et sa langue caressa l'intérieur de sa bouche. Lorsqu'il attira ses hanches contre son érection, la chaleur la transperça et ses orteils se crispèrent. Elle ne devrait pas avoir encore envie de lui. Leur matinée avait été particulièrement acrobatique et elle avait failli être en retard au travail.

La tension sur son crâne se relâcha et ses cheveux cascadèrent librement. Il passa une main sous sa robe et agrippa sa cuisse.

– Beurk, prenez une chambre, commenta une de ses sœurs en passant rapidement près d'eux.

Michael s'écarta, les yeux rieurs et les joues roses.

– Tu es furieuse parce que tu as perdu.

– T'es qu'un connard, rétorqua Maddie.

Une fois sa sœur disparue dans la cuisine, Michael caressa les cheveux de Stella.

– Ça va ? Tu n'es pas trop gênée qu'elle nous ait vus ?

Elle secoua la tête. Elle se fichait d'être surprise tant que c'était avec Michael.

Il posa les mains sur le mur derrière elle et pressa son corps contre le sien. Ils s'emboîtaient parfaitement, dureté contre douceur, courbes contre creux.

– Sexy Stella.

Ils s'embrassèrent de nouveau passionnément.

– Oh mon Dieu, prenez une chambre.

Stella sursauta en entendant la rudesse de la voix de Sophie et Michael s'écarta en riant. Sa sœur s'éloigna précipitamment vers la cuisine sans un regard pour eux.

– Allons manger.

Il s'empara de la main de Stella et la conduisit vers les deux sièges restants autour de la table de la cuisine.

Sous le poids de tous les regards entendus, Stella rougit et baissa les yeux sur son bol. Des tranches de tomates et des herbes vertes flottaient à la surface d'une soupe orange épaissie par ce qui ressemblait à des œufs brouillés.

– Tu devrais détacher tes cheveux plus souvent, Stella, commenta Sophie. Mais tu ferais mieux de les relever pour manger. Tu vas les salir. (Elle lui tendit un pot contenant *un truc* marron.) Tu en veux ?

Stella tendit la main.

– Qu'est-ce que...

Michael l'arracha des mains de sa sœur et le posa sur la table.

– Elle va s'évanouir en le sentant, Soph. Elle a l'odorat super sensible.

Sophie haussa les épaules.

– Ça pue mais c'est délicieux.

L'étiquette *était* presque entièrement rédigée en chinois, à l'exception d'une ligne en bas qui disait en anglais : *sauce crevette*.

– J'aime les crevettes, affirma Stella.

Michael repoussa le bocal à l'autre bout de la table.

– Pas ce genre de crevette. Même moi je suis incapable de manger ce truc.

– Laisse-la essayer, Michael, insista Sophie.

Lorsque Stella posa les yeux sur Janie et Maddie, elle vit que les deux filles secouaient la tête avec une expression horrifiée.

Avec un soupir impatient, Me s'empara du pot et le posa devant Stella.

– C'est du *mam ruôc*. La seule façon de manger le bun *riêu*, c'est avec du *mam ruôc*.

Stella referma les doigts autour du bocal. Avec l'impression d'être Blanche-Neige face à la pomme, elle le porta à son nez. Ses yeux se mirent immédiatement à larmoyer. Ça dégageait une puissante odeur

de poisson et de crevette. Mais à la deuxième et à la troisième inspiration, l'odeur sembla s'atténuer.

– On en met dans la soupe, c'est ça ? demanda-t-elle.

Me en versa une bonne cuillerée dans le bol de Stella.

– Comme ça. Et on ajoute du citron vert et de la sauce piquante.

Elle pressa du jus et ajouta une cuillère de sauce rouge.

Stella prit ses baguettes et sa cuillère à soupe sous le regard navré de Michael. Elle mélangea tout, enroula les nouilles autour des baguettes et les plaça sur la cuillère, comme le faisait Sophie. Puis elle porta le tout à sa bouche.

C'était... bon. Salé, un peu sucré, un peu acidulé. Elle enfourna une autre cuillerée en souriant.

– Ça me plaît.

– C'est bon, pas vrai ? demanda Sophie. *High five*.

Stella fit un *high five* avec la sœur de Michael. Elle se sentait légèrement ridicule mais ça rattrapait un peu la fois où elle avait refusé de manger la nourriture contaminée par le bisphénol. La mère de Michael souriait, Ngoai fredonnait et Janie et Maddie chuchotaient.

– Elles refusent de goûter, expliqua Me en désignant les deux plus jeunes.

– Ça pue la mort, rétorqua Janie.

Maddie hocha théâtralement la tête.

– Le cadavre.

Me égrena un chapelet de mots en vietnamien et les deux filles se recroquevillèrent sur leur chaise.

Michael pressa la cuisse de Stella sous la table. Il se pencha vers elle pour murmurer à son oreille :

– Tu aimes vraiment ? Tu n'es pas obligée de manger ça. Je peux te préparer autre chose.

– J’aime vraiment.

Elle le mangerait même si elle n’aimait pas, cela dit. La mère de Michael avait l’air à la fois fière et ravie. Et ce n’était pas empoisonné. Enfin, pas qu’elle sache.

Il voulut l’embrasser légèrement sur la bouche mais s’écarta, moitié toussant, moitié riant.

– Je le sens sur tes lèvres.

Elle avala une autre cuillerée et lui jetant un regard noir tout en repoussant une mèche de cheveux à l’aide de son avant-bras.

– Attends, je vais t’aider.

Il récupéra l’élastique qu’il avait glissé à son poignet et rassembla ses cheveux en queue-de-cheval.

– Merci.

Il sourit et lui pinça le menton. Elle savait à son regard que si sa famille n’avait pas été en train de les regarder, il l’aurait embrassée... Et aussi si elle ne sentait pas la sauce à la crevette et le cadavre !

– Tu es vraiment dégueu : arrête de la déshabiller des yeux, lâcha Sophie.

– Sérieux, elle a raison, renchérit Maddie.

– Et depuis quand tu as des élastiques tout prêts pour lui attacher les cheveux ? Ça va, t’es bien dressé ? ajouta Janie.

Stella envisagea l’idée de plonger dans son bol de soupe.

Michael se contenta de hausser les épaules en souriant. Puis il enroula son bras autour de ses épaules et l’embrassa sur la tempe.

Le dîner passa à toute allure, entre les chamailleries et les moqueries de ses sœurs. Sa mère intervenait de temps en temps par des remontrances fermes ou des regards noirs, mais Stella avait le sentiment qu’en réalité, elle était ravie. Une fois que tout le monde eut terminé sa soupe et mangé les pamplemousses sans peau, Me

ordonna à Janie et Maddie de débarrasser la table et de laver la vaisselle.

Michael prit Stella par la main, prêt à rentrer, mais sa mère leur fit signe de la rejoindre au salon.

– Stella, j’ai quelque chose à te montrer.

Michael protesta.

– Me, non, pas aujourd’hui.

– De quoi s’agit-il ? demanda Stella, curieuse.

– Et si on faisait ça la prochaine fois ? demanda Michael.

– Il était tellement adorable, déclare Me.

– *Des photos de bébé ?* (Stella se mit à trépigner.) Michael, je veux les voir.

Elle l’entraîna derrière sa mère et il la suivit à contrecœur. Me tendit à Stella un gros album et elle s’installa sur le canapé, entourée de la mère et du fils.

Elle lissa du plat de la main la couverture en velours de l’album. Celui que sa mère possédait d’elle était presque identique. C’était le genre avec des pages collantes recouvertes d’un film transparent. La première page s’ouvrait sur une échographie granuleuse et la photo d’un bébé ridé qui avait l’air d’avoir mille ans. Plus on avançait, plus le bébé devenait beau.

Il y avait des photos de lui dans les bras de Ngoai, de lui en train d’apprendre à marcher et d’essayer de ramasser une pastèque. Sur un des clichés, un Michael joufflu dans un petit costume – était-ce son *tout premier* ? – se tenait entre un jeune couple. La femme était une version très jeune et très belle de sa mère, en robe traditionnelle vietnamienne avec des fleurs roses brodées sur le devant. L’homme était certainement le père de Michael. Il était grand et blond et avait le même sourire en coin que son fils.

– Vous étiez magnifique, Me, la complimenta Stella en caressant la robe fluide du bout des doigts. J'adore cette robe.

– Je possède toujours cette *ao dai*. Tu peux la ramener chez toi ce soir si tu veux.

– Vraiment ?

– Je ne rentre plus dedans et mes filles ne la veulent pas. Elles se battaient uniquement pour mes bijoux mais il y a longtemps que je ne les ai plus, répondit Me à voix basse tandis que ses yeux s'attardaient sur le visage de l'homme blond. C'est le père de Michael. Très beau, hein ?

Michael tourna la page sans un mot.

Ses formes potelées de bébé furent graduellement remplacées par des membres dégingandés et une beauté virile. Il souriait beaucoup et était plein de vie et d'humour. Il y avait des dizaines de photos de lui entouré d'une kyrielle de cousins vietnamiens. Avec sa peau plus pâle et ses traits qui évoquaient sa double origine, il avait l'air déplacé, comme il devait aussi l'être pour ses camarades de classe, pour les raisons exactement inverses. Qu'est-ce que ça faisait de n'être à sa place nulle part ?

Ce n'était peut-être pas si différent de ce que Stella avait vécu en grandissant.

Il y avait ensuite des photos de Michael adolescent en train de jouer aux échecs avec son père, très concentré ; d'autres le montraient face à des projets de sciences au collège, sourcils froncés ou habillé en tenue complète de kendo, comme un petit bagarreur, son nom, LARSEN, brodé en majuscules.

Lorsqu'il tourna rapidement la page en lui lançant un regard alarmé, elle demeura impassible et fit semblant de n'avoir rien vu. Elle mentait très mal mais savait en revanche très bien faire semblant d'aller bien. Elle faisait ça depuis toute petite.

Elle détestait en être réduite à ça avec lui.

Était-ce important pour lui qu'elle ne connaisse pas son vrai nom ? Qu'imaginait-il qu'elle ferait de cette information ? Savoir qu'il n'avait pas confiance en elle ternit la lumière de cette soirée. Était-elle naïve d'espérer le garder ?

Lorsqu'elle réussit à sortir de ses pensées, ils étaient presque arrivés à la fin de l'album. Les photos mettaient toutes en scène un Michael presque adulte, si beau qu'elle ne put s'empêcher de soupirer. Il se tenait à côté de son père rayonnant, un trophée d'échecs, un de kendo et un autre de sciences en main.

– Ça fait beaucoup de trophées, remarqua Stella.

– Papa aimait me voir gagner, alors je me donnais à fond.

– Michael a été major de promo au bac, déclara sa mère en couvant son fils d'un regard d'un amour sans bornes.

Stella sourit.

– J'ai toujours su que tu étais intelligent.

– Je travaillais beaucoup, c'est tout. J'avais pigé comment réussir les examens. Tu es plus brillante que moi, Stella.

Elle le scruta en se demandant pourquoi il se dévalorisait ainsi.

– Je n'ai pas été major de ma promo. Je ne réussissais qu'en maths et en sciences.

– Mon père aurait préféré ça.

Michael arriva à la dernière page.

On le voyait recevoir le diplôme de l'Institut de la mode de San Francisco. Ses épaules étaient bien droites et son expression résolue. Ses parents étaient aussi sur la photo, sa mère folle de fierté alors que son père avait l'air d'avoir été forcé à figurer sur le cliché. Il avait blanchi au fil des ans et même s'il était toujours séduisant, il avait l'air fatigué et cynique. Le sourire en coin avait disparu.

– Il ne voulait pas que tu fasses des études de stylisme.

Michael haussa les épaules.

– Ce n'était pas à lui de décider.

Sa voix était neutre et son regard d'habitude si plein de vie était morne.

Stella posa la main sur la sienne et la pressa. Il la retourna, paume en l'air, entrelaça leurs doigts et lui rendit son étreinte.

– Michael est très doué. Quand il a eu son diplôme, on lui a proposé cinq jobs. Il a travaillé pour un grand couturier new-yorkais jusqu'à ce qu'il soit obligé de revenir ici quand son père est parti. (Me avait le regard dans le vide, et sa bouche était tordue en un pli amer. Elle battit des cils et reporta son attention sur son fils.) Mais je suis contente de t'avoir rappelé à la maison. Tu étais en train de te gâcher. Trop de femmes, Michael. Tu n'en as pas besoin de tant. Juste d'une femme bien.

Elle tapota la jambe de Stella, qui ressentit un désir aussi terrible que profond grandir en elle. On la prenait pour une femme bien. Que penserait sa mère si elle apprenait quels troubles Stella avait volontairement omis d'évoquer ? Quel genre de grand-mère voulait d'une belle-fille autiste et de petits-enfants possiblement autistes aussi ?

Et depuis quand elle pensait *mariage et bébés* ? Michael et elle n'avaient pas une vraie relation. Sortirait-il avec elle s'il n'avait pas besoin d'argent ? S'il était libre d'être avec qui il voulait, la choisirait-il ?

– Bon, fit sa mère avec brusquerie. Je t'ai montré toutes les photos. Michael, viens aider Me avec l'iPad pendant que je cherche l'*ao dai*.

Michael poussa un soupir résigné et se leva.

– Je peux regarder encore ces photos ? demanda Stella.

Me acquiesça en souriant mais Stella s'y était replongée depuis une minute à peine que Janie pénétra dans la pièce, un énorme manuel dans les mains.

– C'est vrai que tu es économiste ? demanda-t-elle.

Elle agita ses pieds nus sur le tapis jusqu'à ce que ses genoux forment une croix.

– Oui. Tu es en troisième année à Stanford, c'est ça ? C'est une excellente fac. (Stella se rappela soudain que la mère de Michael voulait qu'elle discute avec Janie de son boulot.) Pourquoi ce manuel ? Tu as besoin d'aide pour tes devoirs ?

Janie pressa le livre contre sa poitrine et s'assit sur le fauteuil qu'elle avait occupé un peu plus tôt.

– J'espérais plutôt... (Elle prit une profonde inspiration.) J'espérais que tu puisses m'aider à décrocher un stage. Peut-être faire passer mon CV à des collègues qui embauchent ? J'ai beaucoup de mal à décrocher des entretiens. Je n'ai aucune expérience, évidemment, et en plus, j'ai raté ma première année et mes notes en pâtissent encore. Mais je bosse beaucoup. Et c'est vraiment ce que je veux faire.

– Est-ce que tu as un CV sous la main ?

Aussitôt que les mots eurent franchi ses lèvres, Stella aurait voulu les ravalier. Elle parlait comme une recruteuse et Janie avait l'air nerveuse.

Janie sortit une feuille de papier de son manuel de macro-économie internationale et le lui tendit.

Le CV décrivait sa passion pour l'économie de manière concise, énumérait les cours et compétences concernés et affichait sa moyenne. Dans sa matière majeure, elle était à 3.5/5 et à 2.9 en tout. Définitivement trop bas pour décrocher un stage dans une grande entreprise, même en étant étudiante à Stanford.

– Je peux te demander ce qui s’est passé quand tu étais en première année ? demanda Stella aussi gentiment que possible.

Janie baissa les yeux sur son bouquin.

– Maman est tombée vraiment malade. Ça a été une période très difficile pour tout le monde. On a veillé sur elle à tour de rôle et on s’est relayés à la boutique, alors qu’on était déjà anéantis par les répercussions de la séparation et tout le reste. Je n’ai pas réussi à tout faire. Honnêtement, je me fichais pas mal des études à ce moment-là, ce qui est débile parce que ça coûte super cher et qu’on avait d’énormes problèmes de fric.

Pourquoi ça ? Est-ce que ça avait un rapport avec le père de Michael ? Vu de l’extérieur, ils avaient l’air prospère. Le magasin semblait bien tourner. Ils étaient propriétaires de la maison. Elle brûlait tellement d’envie de poser des questions que ses doigts s’enfoncèrent sur la tranche de l’album photo, mais ça aurait été malpoli. Elle avait peut-être l’impression de connaître ces gens mais au fond, ça ne faisait pas si longtemps que ça qu’ils étaient entrés dans sa vie.

La dernière fois qu’elle s’était montrée indiscrete, elle avait fait pleurer la mère de Michael. Elle ne voulait plus jamais faire pleurer personne.

– Je vois, se contenta-t-elle de dire sans conviction.

– Tu crois que j’ai une chance de décrocher un stage avec ces notes ? Comment je peux améliorer mon CV ?

Avec de telles notes, il était facile de rejeter sa candidature. Cependant... Le début d’une idée germa dans l’esprit de Stella qui inclina la tête, voyant Janie sous un jour nouveau.

– Est-ce que l’économétrie t’intéresse ?

22

Stella avait rempli la moitié des formulaires nécessaires pour ouvrir un poste de stagiaire dans son département – dont elle était la seule employée – lorsque son téléphone vibra. Elle le sortit de son tiroir et sourit en voyant que c'était un message de Michael.

Michael : Que fait ma Stella ?

Stella : De la paperasse.

Michael : Tu peux prendre une longue pause-déjeuner ?

Elle serra son portable contre son cœur et fit un tour complet sur sa chaise avant de répondre.

Stella : Oui.

Tant pis pour le déjeuner intact posé près de son clavier, qu'elle venait juste de se faire livrer. Elle le mettrait au frigo pour le lendemain.

En lisant la réponse de Michael, son sourire s'élargit.

Michael : Rejoins-moi à la boutique dès que possible.

Elle rassembla le dossier pour le stage en un tas bien net et se prépara à partir. On était vendredi et tout le monde était sorti déjeuner en ville. Elle pénétra dans l'ascenseur, pensant pouvoir s'éclipser sans se faire remarquer.

Philip se glissa entre les portes de la cabine au moment où elles se refermaient.

– Tu vas déjeuner ? Je peux venir ? demanda-t-il.

– J'ai un rendez-vous.

– Avec le même type ?

Elle hocha la tête.

– Le veinard.

Elle fixa les numéros des étages qui défilaient : elle aurait aimé qu'ils passent de trois à un beaucoup plus vite.

– J'ai entendu dire que tu allais embaucher un stagiaire.

– Oui.

– Mon cousin serait idéal pour le poste.

Elle leva les yeux vers Philip.

– J'ai déjà quelqu'un en tête.

Il enfonça les mains dans ses poches en haussant les épaules.

– D'accord.

– Attends... ajouta-t-elle en soupirant. Envoie-moi son CV.

Même si elle voulait à tout prix embaucher Janie, elle devait se montrer impartiale. Il fallait qu'elle fasse preuve d'intégrité professionnelle. Le poste devait revenir au candidat le plus qualifié.

Michael comprendrait. Il ne laissait pas sa sœur gagner à la lutte sous prétexte qu'elle était plus jeune, plus petite et moins forte. Stella devait faire passer des entretiens. Elle avait l'intuition cependant que Janie était celle qu'il lui fallait. Quand on aimait quelque chose, comme Janie et elle, on était bon. Et si on n'était pas bon tout de suite, on le devenait.

Philip poussa un soupir amusé.

– D'accord.

L'ascenseur tinta et elle traversa le hall d'un pas vif. Malheureusement, Philip la suivit jusqu'à sa voiture.

– Tu vas au dîner de charité demain soir ? demanda-t-il.

– Comment tu le sais ?

– Ma mère et la tienne siègent au comité d'organisation. Je sais, le monde est petit. Je me demandais si tu avais un cavalier. Ma mère a menacé de me trouver une nana si j'y vais seul.

Il sourit et voûta les épaules d'une manière qui lui donnait l'air plus approchable que d'habitude.

Leurs situations étaient tellement similaires que Stella ne put s'empêcher de compatir.

– Ma mère aussi.

– Ecoute, Stella, je sais que tu vois quelqu'un, mais... Tu as dit l'autre jour que tu *espérais* que c'était sérieux, comme si tu n'étais pas sûre. C'est ton petit ami, oui ou non ?

Elle contempla le bitume.

– C'est compliqué.

– Qu'est-ce que tu entends par là ?

– Je dois y aller. Je ne veux pas être en retard, répondit-elle en se cramponnant à la poignée de la portière.

Il baissa la main vers la sienne mais s'immobilisa avant de la toucher. Sentait-il qu'elle avait besoin d'espace ? Il la comprenait peut-être vraiment.

– Est-ce que ça veut dire qu'entre vous, ce n'est qu'une histoire de sexe ? Parce que tu vaux mieux que ça. J'espère que tu en as conscience. Tout ce que je t'ai dit l'autre jour, sur le fait que tu devais t'entraîner, c'était des conneries. Tu m'intimides beaucoup et j'essayais de me la péter. C'est débile. Ce qui compte, c'est d'être sur la même longueur d'onde avec quelqu'un. Je pense que tu peux être cette personne-là pour moi, Stella. Tu me plais depuis longtemps.

– Pourquoi me dire ça *maintenant* ? On travaille ensemble depuis *des années*.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle lui plaisait depuis tout ce temps ? Elle ?

– Parce que j’ai des problèmes et qu’en ta présence, je ne trouve plus mes mots et que je suis juste capable de dire des conneries. J’attendais que tu m’invites à dîner parce que je n’ai aucune confiance en moi, mais je me jette à l’eau maintenant. L’idée que tu puisses fréquenter un mec qui ne t’apprécie pas me rend dingue. Tu vaux un dix pour moi, Stella.

Il pensait qu’elle valait dix ? *Quelqu’un pensait qu’elle valait un dix.* Son cœur se serra et ses yeux la brûlèrent.

– Je ne suis pas un dix. J’ai... des problèmes, moi aussi.

– Je sais. Ta mère a tout raconté à la mienne. J’ai une flopée de soucis qui changent de nom chaque fois que je change de psy. On est faits l’un pour l’autre. Et tu es toujours un dix pour moi.

Mais lui, il n’était pas *son* dix. Il aurait pu si les choses avaient été différentes. Il fut un temps où elle aurait eu envie de découvrir s’il était ou non un mec bien. Elle ne pouvait pas lui reprocher de paraître condescendant quand c’était un reproche auquel elle avait elle-même souvent droit. De plus, elle voulait vraiment qu’il soit un type bien, parce que ça lui donnait de l’espoir pour elle-même.

– Je suis désolée, Philip. Je lui ai déjà demandé de m’accompagner au dîner. Je ne peux pas le désinviter. De toute façon, je n’en ai pas envie. Je suis obsédée par lui.

Une expression butée traversa le visage de Philip.

– Les obsessions sont temporaires.

– Pas pour moi.

– Je t’assure que ce n’est qu’une phase. Tu n’es pas amoureuse, affirma-t-il d’un ton sans appel.

Elle entrouvrit les lèvres. Ce sentiment était-il de l’amour ? Était-elle amoureuse de Michael ?

– Comment peux-tu être aussi sûr que ce n’est pas de l’amour ? demanda-t-elle.

– Parce que c’est de *moi* que tu vas tomber amoureuse. *Moi*, répéta-t-il.

– Philip, je ne sais pas ce que tu es en train de faire mais arrête.

– Tu dois nous laisser une chance.

Sur ces mots, il fit un pas en avant et se pencha vers elle.

Elle tenta de reculer mais la voiture l’empêcha de fuir. Elle détourna le visage. Il ne portait pas de parfum fort mais il exhalait une odeur désagréable. Elle le repoussa des deux mains. Il n’était pas pour elle. Il n’était pas Michael.

Il posa ses lèvres sur les siennes. Peau sèche contre peau sèche. Une langue humide se faufila dans la sienne et son cœur cessa de battre. Son corps se verrouilla. Elle revivait ses trois premières relations sexuelles.

Non, non, non.

Elle se dégagea et s’essuya la bouche d’un revers de manche. Des sensations sales et noires poissèrent sa peau, dedans et dehors.

Philip grimaça et serra les dents et les poings.

– Il faut juste que tu t’habitues à moi, Stella. Tu t’es accoutumée à ce salopard.

Elle le repoussa brusquement des deux mains sur la poitrine.

– Ne refais plus jamais ça.

Le cœur battant et les mains tremblantes, elle monta dans sa voiture. Quand elle arriva à la boutique, elle était presque calmée, mais ce sentiment de saleté persistait. Elle voulait se laver les dents.

Une fois à l’intérieur, elle localisa Michael. Agenouillé dans le salon d’essayage aux pieds d’un homme plus âgé, il était en train d’épingler un ourlet. Il portait un jean et un tee-shirt noir. Son mètre, son coussin à épingles et sa craie de tailleur étaient en place. Elle adorait le voir en vêtements de travail. Il s’habillait certainement comme ça quand il bossait à New York, qu’il dessinait des modèles

sur des tables d'architecte très éclairées et qu'il drapait des tissus sur des mannequins.

Comme s'il avait senti sa présence, Michael leva les yeux, l'aperçut et lui sourit.

Elle voulut lui rendre son sourire mais le mauvais goût dans sa bouche lui rappela ce qui s'était passé sur le parking. Et si Michael l'embrassait maintenant ? Il se retrouverait avec des traces de Philip sur lui. *Répugnant.*

– Les toilettes. Je dois aller aux toilettes.

Il se leva aussitôt, l'air inquiet.

– Juste derrière.

Elle se précipita dans la direction indiquée, repéra la porte et courut vers le lavabo. Elle ouvrit le robinet, se savonna les mains et se frotta la bouche et la langue. Elle porta de l'eau à sa bouche, rinça, cracha et recommença l'opération encore et encore.

Michael ouvrit la porte des toilettes et vit Stella se rincer la bouche comme si elle avait avalé quelque chose de dégoûtant. Était-elle malade ? Son estomac se noua et son esprit déroula immédiatement les pires scénarios qu'il ne connaissait que trop bien.

Il referma la porte derrière lui, franchit la distance qui les séparait et caressa son dos tendu.

– Hé, qu'est-ce qui se passe ?

Ne sois pas malade, s'il te plaît.

Pendant de longues secondes, le silence, seulement rompu par le bruit du robinet qui coulait, régna dans la pièce. Stella contemplait, sourcils froncés, le tourbillon de l'eau qui disparaissait dans le siphon. Elle croisa son regard dans le miroir, arrêta le robinet et répondit :

– Un collègue m'a embrassée.

Michael se figea et une rage glacée se propagea dans tout son être. Étant donné sa formation aux arts martiaux, il ne pouvait pas se permettre de provoquer quiconque. Mais si on le cherchait, il se battrait. Et il le ferait avec plaisir. Il serra les poings si fort que ses jointures craquèrent.

– Comment il s'appelle ? À quoi il ressemble ? Où je peux le trouver ?

Il enchaîna les questions d'un ton dur et égal. L'enfoiré était bon pour un séjour à l'hôpital.

Elle tourna brusquement la tête vers lui, les yeux écarquillés.

– Pourquoi ?

– Personne n'a le droit de t'agresser, Stella.

– Tu vas lui faire quelque chose ? Je ne veux pas que tu aies d'ennuis.

– Tu viens de te laver la bouche pendant une minute. Maintenant, c'est lui que je vais laver.

Dans le sang.

Elle se tordit les mains en cherchant ses mots.

– Je vais bien. Tu le vois.

– Si tu n'allais pas bien, il serait déjà mort, gronda-t-il.

– Tu peux laisser tomber ? S'il te plaît ?

Il secoua la tête, incrédule. Quelqu'un l'avait touchée, embrassée, avait foutu sa putain de langue dans sa bouche.

– Comment peux-tu être aussi calme ? Tu *voulais* qu'il t'embrasse ?

– Non, mais... (Elle détourna les yeux.) Peut-être qu'il y a eu une époque où j'aurais aimé, oui.

Une pensée horrible s'immisça dans la tête de Michael.

– C'est à cause de lui que tu m'as embauché ? Tu voulais t'entraîner pour ce mec ?

Elle rougit.

– P... peut-être ? À l'époque, je trouvais que c'était un bon candidat. Mais je ne veux plus de lui, ce qui est ironique parce que...

Elle s'interrompt en grimaçant.

– Parce que quoi ?

– Il m'a avoué aujourd'hui que je lui plaisais depuis longtemps et que, surprise, je suis un dix pour lui. (Elle posa sur lui un regard interrogateur.) Il m'a dit qu'il s'en fichait que je sois différente.

Il ne put s'empêcher de l'attirer contre lui. Il ne lui avait jamais dit ce genre de chose, mais ça ne voulait pas dire qu'il ne le pensait pas.

– C'est parce que tu es vraiment un dix. Toutes les choses qui font de toi une femme différente te rendent parfaite.

– Je ne suis pas parfaite, Michael. Vraiment pas, affirma-t-elle d'un voix affligée.

– Est-ce que tu lui as rendu son baiser ?

Au point où il en était, c'était la seule chose qui pourrait la rendre imparfaite à ses yeux. Et encore, ce n'était même pas sûr.

Elle secoua la tête.

– Non.

– Tu as aimé ça ? Quand il t'a embrassée ?

Il fallait qu'il sache.

– Pas du tout, murmura-t-elle.

– Pourquoi ? Est-ce qu'il s'y est mal pris ? Il embrasse mal ?

– Ce n'était pas bien.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n'était pas toi.

La tendresse qu'il lut dans ses yeux l'acheva. Il ferait n'importe quoi pour ce regard. N'importe quoi.

Il posa la main sur la joue de Stella pour incliner sa tête en essayant d'être doux malgré la violence qui bouillonnait dans ses

veines.

– Je vais t’embrasser.

Il le devait. Sinon, il deviendrait dingue.

– Non. Il est dans ma bouche. J’ai encore le goût de lui. Je n’arrive pas à m’en débarrasser.

Il poussa un grognement féroce.

– J’en ai besoin, Stella.

Elle hocha légèrement la tête. Il fracassa sa bouche sur la sienne et l’embrassa passionnément. Il devait absolument effacer jusqu’à la dernière trace de ce connard et la marquer comme sienne. Elle se laissa aller contre lui. Il l’enlaça et la caressa avec brusquerie.

– Tu as toujours le goût de lui ? chuchota-t-il d’un ton rauque contre ses lèvres.

– Non, haleta-t-elle.

Il ouvrit sa jupe et glissa une main dans sa culotte. Il faillit gémir en découvrant qu’elle était déjà humide. Pour qui ? Lui ou son collègue ?

– *Michael.*

Entendre son nom dans sa bouche l’apaisa et le besoin impérieux de l’entendre encore et encore s’empara de lui. Il fit tomber sa jupe en corolle autour de ses hanches, ouvrit la braguette de son jean et libéra son sexe. Puis il sortit un préservatif de sa poche arrière, déchira l’emballage et enfila la capote.

Stella fit mine d’ôter sa culotte mais Michael secoua la tête. Il enroula la jambe de Stella autour de ses hanches et la pressa contre le mur carrelé.

Elle poussa un gémissement impatient.

– Ne me fais pas attendre, Michael. Je te veux.

Il écarta sa culotte et la pénétra brutalement. Elle poussa un petit cri et gémit son nom. C’était très excitant. Sa langue pénétra sa

bouche avec possessivité et il inclina son bassin afin d'atteindre son clitoris.

L'étreinte ferme de son corps, sa bouche à la douce saveur, ses jambes enroulées autour de lui, son souffle sur son cou : c'était la perfection. Il se délectait du corps tout entier de Stella. Son cœur tonnait et son sang rugissait dans ses veines. Son désir devenait désespéré, mais il se retenait, bien résolu à attendre qu'elle jouisse. Quand elle explosa autour de son sexe, secouée de spasmes incontrôlables, il accéléra la cadence.

Il se cramponna à ses hanches, à ses cuisses et pressa son front contre le sien pour plonger le regard dans ses magnifiques yeux affolés et s'enfoncer en elle une dernière fois en déversant en elle tout ce qu'il était. Le souffle court, il la maintint étroitement serrée contre lui. Il ne voulait plus jamais la laisser partir.

Lorsqu'il trouva enfin la force de s'écarter, il la remit sur pieds et jeta le préservatif dans les toilettes. Il s'essuya, conscient et ravi du regard appréciateur de Stella. Elle ne regardait personne d'autre comme ça. Uniquement lui.

Après avoir vécu avec elle pendant presque un mois, il pouvait l'affirmer avec certitude. Elle ne partageait certaines parties d'elle, la plupart et les meilleures, qu'avec lui et ça lui avait permis d'oublier que leur relation n'était pas réelle.

Mais il fallait qu'il s'en souvienne. Elle ne voulait pas que son collègue l'embrasse mais si elle en avait eu envie, aucune raison ne l'aurait retenue. Ils n'étaient pas exclusifs. Il n'était ni son petit ami, ni son fiancé ni son mari. Elle était sa cliente et il était son... fournisseur. C'était atroce, putain, mais vrai. Il n'avait aucun droit de la défendre ni de se montrer possessif. Elle le payait pour qu'il l'aide, du moins le pensait-elle, et il devait rester détaché et professionnel.

Dommmage qu'il soit tombé amoureux d'elle. Quand ils finiraient par se séparer, ça le briserait. Mais elle serait mieux sans lui. Elle serait elle-même avec un autre homme, saurait quoi attendre d'une relation et ce que ça faisait d'être aimée. Il espérait qu'elle n'accepterait jamais moins.

Il conjura toutes ses années d'escort pour afficher un sourire et dire :

– Je t'en achèterai une autre.

Stella lui lança un regard perplexe. Il fit un petit signe de tête en direction de la couture déchirée de sa culotte qu'elle tripotait machinalement.

Elle sourit et interrompit son geste.

– Ce n'est pas grave. Je peux m'en racheter une.

– Ça ne me dérange pas. Même si dans la plupart des couples, c'est la femme qui achète les sous-vêtements.

Elle pencha la tête.

– Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

– Je pense que c'est parce qu'elles font pas mal de shopping et qu'elles aiment s'occuper de ceux qu'elles aiment.

À ces paroles, Stella poussa un petit cri surpris. Son visage s'éclaira comme si elle avait compris quelque chose, puis son regard fixa un point dans le vide, comme si elle réfléchissait.

– Tu es où ?

Il agita une main devant elle jusqu'à ce qu'elle revienne à la réalité. C'était tellement typique d'elle qu'il ne put s'empêcher de sourire malgré le vide qui étreignait son cœur. Il adorait son intelligence. Tout en elle lui plaisait. Absolument tout.

– Tu es en train de penser au boulot, pas vrai ? Je suis en train de te dire que je vais remplacer la culotte qui n'a pas résisté à mes

assauts torrides et tu regardes dans le vide en pensant à l'économétrie.

Elle rajusta ses lunettes en plissant le nez.

– Je... je suis désolée. Parfois, je ne peux pas m'en empêcher. J'essaie de rester présente mais...

– Je te taquine. J'adore ton cerveau génial, avoua-t-il. (Parce qu'il ne pouvait pas se retenir, même quand il était triste, il l'embrassa, une fois, deux fois, une dernière fois.) Viens, Ngoai ne va pas tarder à avoir envie d'aller aux toilettes et je veux te montrer quelque chose.

Stella réprima un cri en voyant Michael s'emparer d'une petite robe taillée dans un tissu crémeux.

– C'est pour moi ?

– J'ai dû deviner tes mensurations, du coup elle est peut-être à reprendre. Tu veux bien l'essayer ?

Stella contemplait le vêtement, émerveillée. Sa propre robe Michael Larsen.

Elle s'enferma dans la cabine d'essayage sans miroir et se déshabilla à la hâte. La robe était évidemment sans bretelles ; elle ne pouvait pas porter de soutien-gorge, mais l'intérieur était doublé de soie. Et il n'y avait pas une seule couture pour irriter sa peau. Elle mourait d'envie de voir à quoi elle ressemblait dedans.

Maintenant le corsage contre sa poitrine, elle sortit de la cabine et pivota.

– Tu peux la fermer pour moi, s'il te plaît ?

Michael posa un baiser léger sur sa nuque tout en remontant la fermeture à glissière, qui émit un *zip* intime qui la fit frissonner. Elle avait l'impression que la robe lui allait comme un gant. Elle moulait mieux son corps que les tenues de yoga et Dieu sait qu'elle adorait ses

tenues de yoga. Lorsqu'elle se retourna, Michael l'examina d'un œil critique, ses bras sexy croisés sur sa poitrine.

– Je peux voir ? chuchota-t-elle.

Il esquaissa un petit sourire et désigna du menton l'estrade placée devant les miroirs sur laquelle se déroulaient tous les essayages.

Elle grimpa dessus et sentit son cœur bégayer, redémarrer et reprendre ses battements. La robe était un fourreau ivoire qui épousait les courbes de son corps des genoux à la poitrine. Le tissu du corsage était très légèrement plissé pour donner l'impression qu'elle ressemblait à un arum plantureux. Et ses tétons n'étaient *pas* visibles.

Elle était parfaite. Simple. Décente mais audacieuse. *C'était elle.*

Elle lissa le tissu sur ses hanches, pivota et poussa un petit cri en découvrant l'effet que la coupe experte faisait à ses fesses. Elles n'avaient jamais eu l'air aussi rebondies et voluptueuses. Elle posa la main sur la courbe d'une fesse et Michael s'éclaircit la voix.

Il avança vers l'estrade et fit courir ses doigts sur ses flancs.

– Je suis très satisfait de ma coupe. Mes mains connaissent ta taille.

– Je l'adore. Merci, Michael.

– C'est mon cadeau. Pour tous les anniversaires que j'ai ratés parce que je ne te connaissais pas encore. C'est quand, d'ailleurs, ton anniversaire ?

La chaleur bouillonnait en elle comme du champagne. Un cadeau. De la part de Michael. Qu'il avait fabriqué de ses mains. Chaque couture, chaque fil, chaque morceau de tissu n'avait été choisi que pour elle.

– Le jour du solstice d'été, le vingt et un juin. Et toi ?

– Le vingt juin. Mais j'ai deux ans de moins que toi.

– Ça t'ennuie que je sois plus âgée ?

Elle savait que la plupart des hommes aimaient les femmes plus jeunes.

Il sourit.

– Pas du tout. Quand j'étais jeune, je craquais toujours sur les femmes plus âgées. Je vois encore madame Rockaway se pencher dans sa jupe en tweed pour ramasser la brosse du tableau.

– C'était qui ?

Une sensation désagréable transperça Stella.

– Ma prof de chimie en seconde. J'espère que tu es jalouse, comme ça tu comprends ce que je ressens à l'idée que Dexter t'ait embrassée, affirma-t-il d'un air songeur en lui caressant le bras.

– Dexter ?

– Ou Stewart. C'est un prénom parfait pour le genre de mec que j' imagine.

– Ne l' imagine pas.

– Mortimer.

Elle éclata de rire.

– Non.

– Niles.

– *Michael*.

– Ne me dis pas qu'il s'appelle Michael.

– Non. Tu es mon unique Michael. Tu veux vraiment savoir son nom ?

Il resta silencieux un instant avant de pousser un lourd soupir.

– Il ne vaut mieux pas. Puisque tu ne veux pas que je lui casse la gueule.

Elle se raidit en l'entendant parler comme ça et un sourire dur étira les lèvres de Michael.

La respiration de Stella fit une embardée. Elle ne savait pas quoi dire. Elle se fichait éperdument de ce qui pouvait arriver à Philip.

Non, le problème, c'était Michael. S'il frappait Philip, les conséquences pouvaient être horribles. Un procès, la prison, une plainte auprès des ressources humaines. Même si elle adorait l'idée de voir Michael en action, un baiser désagréable n'en valait pas la peine.

– Je suis content que la robe te plaise, poursuivit Michael, radouci. Il me tarde de te voir la porter demain.

Après un déjeuner composé d'une soupe de poisson-chat à l'ananas et de riz au céleri, Stella se hâta de retourner au bureau. Elle voulait examiner de nouveau les données.

Philip lui fit un signe de main quand elle passa devant son bureau mais elle n'avait pas de temps à perdre avec lui. Elle ne s'arrêta pas, regagna son propre bureau, balança son sac à main dans son tiroir et s'assit. Elle cliqua sur les différents écrans jusqu'à ce qu'elle trouve la fonction qu'elle avait créée pour modéliser les habitudes d'achat des hommes concernant les boxers de luxe. C'était une élégante équation à cinq variables importantes, comme l'âge ou la tranche de revenus, et d'autres plus mineures. Elle avait réduit l'achat des boxers par des hommes à une seule variable binaire, P , et avait trouvé des marqueurs permettant de l'activer, comme une augmentation des dépenses dans les restaurants chics et les cadeaux luxueux. Stella trouvait contraire à la logique qu'à une époque où on était moins regardant sur les prix, les hommes cessent soudain d'acheter leurs sous-vêtements. Même les boxers chics n'étaient pas si chers.

Alors qu'elle étudiait les maths et les chiffres, les paroles de Michael lui revinrent en mémoire. *Les femmes aiment s'occuper des gens qu'elles aiment.* Stella avait utilisé les données du marché, les maths et les statistiques pour réduire l'amour à une simple variable.

P , c'était l'amour.

P était un 0 ou un 1. Un oui ou un non.

Et cette variable était liée au moment où les hommes cessaient d'acheter leurs propres sous-vêtements. Ce n'était pas une valeur absolue, bien sûr. Les gens étaient des gens et ils détestaient se montrer entièrement prévisibles. Mais c'était une tendance évidente. On pouvait parier sur ces données et gagner plus souvent qu'à son tour.

Si une femme achetait des sous-vêtements pour un homme, ça signifiait qu'elle était amoureuse de lui.

Stella était parfaitement capable d'acheter des boxers.

Elle quitta le bureau plus tôt que d'habitude pour aller faire du shopping. Quand elle revint chez elle avec sa trouvaille, elle l'emballa avec un nœud rouge et la cacha au fond du tiroir que Michael avait réquisitionné pour ranger ses sous-vêtements. S'il cessait d'acheter des boxers, ça voudrait dire qu'il était amoureux d'elle.

S'il l'aimait, alors son trouble n'avait aucune importance. Et elle pourrait tout lui avouer.

23

Michael se passa la main dans les cheveux en contemplant ses costumes rangés dans le dressing de Stella : il essayait de décider lequel porter pour le dîner de charité qui avait lieu le soir même. Il allait rencontrer ses parents. Son instinct lui soufflait que la soirée allait être une catastrophe mais il était hors de question de la laisser tomber.

Stella lui avait demandé de l'accompagner.

Elle passa la tête par l'entrebâillement de la porte, un grand sourire aux lèvres.

– Tu n'arrives pas à te décider ?

– Je te laisse choisir.

Elle entra dans le dressing d'un air timide. Elle maintenait la robe qu'il avait confectionnée pour elle contre sa poitrine.

– Tu veux bien me boutonner d'abord ?

Il ne put résister : il lui embrassa la nuque et suçota sa peau tendre tout en glissant une main sous le corsage lâche pour caresser ses seins. Quand il lui pinça les tétons, Stella retint son souffle d'une manière ultra sexy.

– On va être en retard si tu continues.

– Personne n'est à l'heure dans ce genre de soirée.

Il lui mordit le cou en caressant son ventre. Il s'apprêtait à glisser la main dans sa culotte. Il adorait la toucher là ; ses réactions le ravissaient.

– Mes parents, si. Ils veulent te rencontrer.

La main de Michael se figea, incapable de répondre qu'il avait envie de les rencontrer aussi. Pourquoi voudrait-il faire la connaissance de gens qui le rejetteraient forcément ? Il déclara :

– Ça devrait être intéressant.

– Merci d'avoir accepté de m'accompagner. Je sais que tu préférerais faire autre chose.

Il aurait carrément préféré retoucher des robes de bal pour lycéennes, mais il n'en dit rien.

– Tu sais que j'aime porter des costumes.

Ça, au moins, c'était vrai. Il retira la main de sa robe et remonta la fermeture à glissière.

– Un trois-pièces. J'adore te voir en costume trois-pièces.

– Le noir, alors. Il sera parfaitement assorti à ta robe.

Elle pivota vers lui, un sourire éclatant aux lèvres.

– Tout est assorti à ma robe. Les gens vont me demander où je l'ai achetée. Est-ce que je peux dire que c'est un modèle original de Michael Larsen ?

Il hésita en l'entendant prononcer son nom complet.

– Tu connais mon vrai nom.

Elle baissa les yeux.

– Il était écrit sur ta facture d'électricité et sur l'uniforme de kendo sur une photo. Tu m'en veux ?

– Et *toi* ?

Les avait-elle googlés, lui et sa famille ? Des articles de la presse locale détaillaient toutes les conneries commises par son père. Les

avait-elle lus ? Non. Son regard n'était pas soupçonneux. Mais ce n'était qu'une affaire de temps.

Son cœur se brisa et sa peau s'embrasa. *Tic-tac, tic-tac.* Mais l'horloge ne mesurait pas le temps qu'il restait avant que Michael n'explode et ne blesse tout le monde autour de lui. Non, maintenant, le compte à rebours s'arrêterait quand elle apprendrait la vérité et qu'elle le quitterait.

Elle haussa une épaule sans le regarder et sans lui parler.

– Tu m'en veux, comprit-il.

– Ce n'est pas le bon terme.

– Quel est le mot juste alors ?

– Je l'ignore. J'ai eu l'impression que tu n'avais pas confiance en moi. (Elle croisa les bras sur sa taille.) Que tu assurais tes arrières pour que je ne puisse pas te retrouver quand ce serait fini entre nous.

– Non, je te fais confiance. J'avais juste... (Peur de la perdre.) Je déteste mon nom de famille.

C'était vrai.

– Pourquoi ?

– C'est celui de mon père.

Intriguée, elle posa sur lui un regard inquisiteur.

– Pourquoi tu le détestes autant ? Parce qu'il a quitté ta mère ?

Il déglutit avec difficulté. S'il répondait sincèrement à cette question, il la perdrait aujourd'hui et maintenant.

Son côté mauvais le poussait à mentir. Ce serait tellement facile. C'était ce que son père avait fait toute sa vie.

– Je suis désolée, dit-elle précipitamment. (Elle battit rapidement des cils, rajusta ses lunettes et se frotta le coude.) C'est trop personnel, n'est-ce pas ? Oublie.

– Stella, tu peux me poser des questions, affirma-t-il en sentant la douleur dans sa poitrine se répandre. (S'ils ne pouvaient pas se

parler, alors ce n'était pas une relation.) Je le déteste à cause *de la façon* dont il est parti, parce que c'est un homme infidèle et pas un mec bien. Je ne l'ai pas vu depuis des années, mais je suis certain qu'il est en train de tromper d'autres femmes, de blesser d'autres gens et de les abandonner dans un sale état. C'est son *modus operandi*.

– Il t'a abandonné, toi aussi ? demanda-t-elle avec un regard attristé.

– Oui, ainsi que mes sœurs.

Sa mère avait dit à Michael de ne pas retenir contre lui ce que son père lui avait fait et de lui pardonner, mais comment pardonner à quelqu'un qui n'est même pas là ? En ce qui concernait les pères, tant qu'ils ne vous maltrahent pas, il valait mieux en avoir un naze que pas du tout. Michael n'en avait pas. Et essayer de maintenir l'unité de sa famille était en train de le briser.

Stella se jeta dans ses bras et le serra contre elle sans rien dire. Michael posa un baiser sur son front. Chaque inspiration amenait à son nez l'odeur sucrée de Stella ; cela l'apaisait. Il avait besoin de ça. D'elle. Quand les gens entendaient parler de son père, ils le maudissaient et compatissaient avec sa mère. Personne ne se demandait ce que ça faisait à Michael. Personne sauf Stella.

Il savait qu'il fallait qu'il lui raconte l'autre partie de l'histoire avec son père mais il ne pouvait s'y résoudre. Il ne l'avait pas encore suffisamment aimée.

Il l'écarta gentiment et dit :

– On devrait finir de se préparer.

♦ ♦ ♦

Le dîner se déroulait dans un club très sélect tout au bout de Page Mill Road, au milieu des courts de tennis illuminés, des greens de golf et des piscines d'un bleu éclatant. Michael gara la Tesla de Stella

devant un grand bâtiment aux lignes modernes et à la façade laide et marron, typique de l'architecture de Palo Alto.

Michael aida Stella à descendre de la voiture et elle fixa les fenêtres du club. Sa nervosité était manifeste, mais la lumière dorée qui se déversait des baies vitrées lui donnait un air magnifiquement rêveur. Elle avait relevé ses cheveux en un chignon de côté un peu flou, qui tenait grâce à un ruban de soie blanche. Elle n'avait pas emporté de sac à main – Michael avait glissé son téléphone et ses cartes dans sa poche – et ses mains libres pianotaient sur ses cuisses.

– Si je me mets à parler boulot, tu pourras m'arrêter, s'il te plaît ?

Il prit sa main dans la sienne et la pressa. La paume de Stella était moite.

– Pourquoi ? Ton job est intéressant.

– Je me laisse emporter et je monopolise la conversation. Ça ennue les gens.

– Moi, j'aime quand tu te laisses emporter.

C'était là qu'elle était la plus captivante, quand ses yeux brillaient. Il porta sa main à ses lèvres et embrassa ses doigts.

Elle esquissa un sourire incertain en levant les yeux vers lui.

– C'est en partie pour ça que je te trouve merveilleux.

– Je suis content que tu t'en rendes compte.

Elle s'esclaffa tandis qu'il l'entraînait vers la porte. Une fois à l'intérieur, le vacarme d'une centaine de conversations les submergea. La salle de réception était pleine à craquer de tables rondes autour desquelles étaient assis les gens les plus en vue de la Silicon Valley et un orchestre jouait du jazz en sourdine, installé sur une estrade au fond de la pièce. Un mur presque entièrement composé de baies vitrées mettait en valeur l'étroite piscine et le terrain de golf illuminé.

– Il n'y a pas trop de bruit ?

Elle se tourna vers lui, surprise.

- Ça t’ennuie, toi aussi ?
- Non. Je m’inquiète pour toi.

Il ne voulait pas qu’elle se retrouve de nouveau en pleine crise d’angoisse dehors.

– Le bruit n’est pas atroce. Ce sont les plans de table qui m’inquiètent. Ma mère aime m’entourer de nouvelles têtes. J’ai progressé en conversation mais ça me demande quand même beaucoup d’efforts.

Il inclina la tête en assimilant ce qu’elle venait de révéler. Pour lui, discuter, c’était... discuter. Ce n’était pas un travail.

- Tu y réfléchis trop.
- Je suis obligée de réfléchir quand je parle. Sinon, je dis des choses impolies et les gens s’éloignent.
- C’est parce que tu es très franche.
- Personne n’aime la franchise. Sauf quand on fait des compliments. Parvenir à comprendre ce que les gens peuvent entendre est très compliqué, surtout quand je ne les connais pas. Une conversation pour moi, c’est un champ de mines.

Une femme qui était sûrement la mère de Stella se fraya un chemin vers eux. Elle portait un collier de perles et une robe blanc cassé qui moulait sa silhouette élancée jusqu’à mi-mollet. Ses cheveux bruns étaient relevés en chignon, le même que celui que Stella portait habituellement, accentuant des traits avec lesquels Michael était très familier. Cette élégante quinquagénaire était le portrait de ce à quoi ressemblerait Stella dans une vingtaine d’années. Le futur époux de Stella était un sacré veinard.

Elle étreignit Stella et recula un peu pour la contempler avec une fierté toute maternelle.

– Stella, ma chérie, tu es ravissante. (Elle reporta son attention sur Michael et lui sourit.) Et le voici. Je suis ravie de vous rencontrer,

Michael. Je suis la mère de Stella, Ann.

Elle lui tendit la main, dos vers le ciel ; il s'en empara, la porta à ses lèvres et l'effleura rapidement. Il savait qu'il était dans la haute société où on pratiquait le baisemain en guise de salut.

– Enchanté, Ann.

– Et il a aussi une voix magnifique. J'adore ta robe, Stella. Où ton *personal shopper* l'a-t-il trouvée ? Tu ressembles à une fleur.

Stella considéra Michael, rayonnante.

– Michael est styliste. C'est une de ses créations.

N'était-ce pas parfait dans sa bouche ? Le seul problème, c'était qu'il n'avait pas créé grand-chose ces trois dernières années et il ne se voyait pas recommencer de sitôt. Sa mère affirmait ne pas avoir besoin de lui à la boutique mais avec sa maladie, il fallait qu'il la surveille. Il l'avait découverte inanimée dans les toilettes par deux fois. S'il n'avait pas été là, qui sait ce qui se serait passé.

L'ambition pouvait attendre. Il n'avait qu'une mère.

S'il se sentait asphyxié et étouffé dans la prison qu'était sa vie, c'était son problème. Ça ne durerait pas toujours. Il ne voulait pas que sa mère meure. Il l'aimait. Mais la vérité, c'était que seule sa mort le délivrerait.

Il avait appris à ses dépens que l'amour était une cage. Il enfermait et coupait les ailes. Il vous tirait en arrière, vous obligeait à fréquenter des endroits où vous n'aviez pas envie d'aller, comme ce club où il n'était pas à sa place.

Ann agrippa ses rangs de perles.

– Oh, c'est parfait pour toi, Stella. Est-ce qu'il l'a créée tout seul ? (Elle papillonna autour de Stella, vérifia la fermeture à glissière et jeta un coup d'œil à l'intérieur du vêtement.) Coutures anglaises. Pas d'étiquette. Et le tissu est si doux.

Ann leva des yeux admiratifs vers Michael avant de murmurer quelque chose à l'oreille de sa fille et de l'embrasser sur la joue, ce qui fit rougir Stella.

– Venez, je vais vous présenter son père.

Ann enroula le bras autour de celui de Michael et les entraîna vers une table à moitié occupée, loin de l'orchestre.

Un homme entre deux âges grisonnant, avec une petite bedaine et des lunettes à monture métallique, était assis à côté de quatre sièges vides. Il conversait de manière animée avec un homme blond et plutôt pas mal installé à côté de lui.

– Edward, voici Michael. Michael, voici Edward, le père de Stella.

Il se leva pour lui serrer la main. C'était une poignée de main courtoise, ferme mais qui ne cherchait pas à affirmer sa domination. En revanche, il scruta Michael de son regard marron clair comme si ce dernier était un spécimen de laboratoire d'origine inconnue. Michael eut l'impression de revivre la soirée du bal de terminale, quand il avait rencontré le père de sa cavalière pour la première fois, comme si on attendait de lui qu'il ait apporté son CV et ses derniers examens médicaux. Il réprima l'envie d'agiter mains et pieds comme il le faisait toujours avant une compétition de kendo.

– Enchanté, fit Michael.

– Tout le plaisir est pour moi, répondit le père de Stella avec un sourire guindé qui n'était pas sans rappeler celui de son propre père à Michael ; enfin, si son père avait été un tant soit peu normal.

– Et voici Philip James, poursuivit Ann, en désignant le blondinet. Philip, voici Michael, le petit ami de Stella.

Philip se leva et rajusta un veston noir qui moulait sa silhouette athlétique d'une manière qui aurait rempli n'importe quel tailleur de fierté.

– Enchanté.

Le type lui tendit poliment la main. Mais quand Michael s'en empara, l'autre emprisonna ses doigts dans un étau douloureux. Pourquoi diable ? Philip jaugea Michael d'un regard noisette et dur.

– Stella m'a parlé de vous au travail.

Au travail ? Michael jeta un coup d'œil à Stella, qui avait l'air très mal à l'aise. Le baiser. Ce mec était Dexter Stewart Mortimer Niles.

Michael lâcha la main de Philip avant de céder à la tentation de le fracasser contre la table.

– Philip, dit-il avec un hochement de tête sec.

Cet enfoiré avait fourré sa langue dans la bouche de Stella. Il ne ressemblait pas du tout à ce à quoi Michael s'attendait. Il aurait dû être plus maigre, avec les épaules voûtées et moins de muscles. Il aurait dû porter des lunettes à monture épaisse qui ressemblaient à des culs de bouteille.

Manifestement inconsciente de la tension qui régnait, Ann continuait à présenter les gens élégamment vêtus assis autour de la table : un mec célibataire à l'allure de geek qui était le portrait du Philip imaginaire inventé par Michael et qui possédait une célèbre boîte spécialisée dans les nouvelles technologies, un couple d'Indiens extrêmement instruits et une dame âgée aux cheveux blancs qui portait un tailleur couleur lavande et dont le cou, les oreilles et les doigts disparaissaient sous les diamants.

Michael déboutonna sa veste et s'assit entre Stella et la dernière chaise vide avec un sang-froid qui était le fruit de trois années d'escorting.

– Michael, parlez-moi de vous, dit le père de Stella en croisant les bras et en se redressant sur son siège avec un regard calculateur.

Le bal de promo, le retour.

Michael savait exactement comment les choses allaient se dérouler.

– Qu’avez-vous envie de savoir ? répondit-il.

– Pour commencer, que faites-vous dans la vie ?

Philip l’examinait avec un intérêt maussade.

Le père de Michael voulait qu’il soit astrophysicien ou ingénieur. Peu avant son départ, il s’était fixé sur architecte. C’était encore respectable.

– Je crée.

– Oh, comme c’est intéressant. Et vous créez quoi ? À moins que vous ne soyez pas autorisé à en dire plus ?

– Non, expliqua Michael en riant presque. Je ne travaille pas pour la défense. Je crée des vêtements.

– C’est lui qui a fabriqué la robe de ta fille, chéri, intervint la mère de Stella avec un sourire aimable. Il est incroyablement doué.

Edward prit une mine dégoûtée mais il se ressaisit, accordant à Michael le bénéfice du doute.

– C’est un domaine dans lequel il est difficile de réussir. Vous travaillez pour un couturier new-yorkais ?

– Pas en ce moment.

– Vous devriez lancer votre propre ligne. C’est excitant, commenta Ann.

– J’ai pris un congé.

Stella ouvrit la bouche pour parler, mais Michael s’empara de sa main et secoua légèrement la tête. Il n’avait vraiment pas besoin que ces gens apprennent qu’il nettoyait et retouchait des fringues toute la journée. C’était déjà assez dur à assumer en temps normal.

Non, ce n’était pas dur. Il n’avait pas honte. C’était un bon boulot, un job honnête. Merde ! Pourquoi se mentir à lui-même ? Assis au milieu de ces gens qui avaient fait des études très longues et qui étaient immensément riches, oui, il avait honte. Il n’était pas le genre d’homme qu’on associerait jamais à quelqu’un comme Stella.

– Et donc... vous ne faites *rien* ? s'étonna Philip, incrédule.
Michael afficha un masque nonchalant et haussa les épaules.

– Plus ou moins.

La maladie de sa mère ne les concernait pas et il ne voulait pas que la tablée le prenne en pitié.

Des grimaces identiques se peignirent sur les visages d'Edward et de Philip ; Michael serra les dents. Ils imaginaient certainement qu'il voulait épouser Stella pour son argent. Ignoraient-ils qu'elle était trop intelligente pour ça ? Quand elle tomberait amoureuse, ce serait de quelqu'un à sa hauteur.

– Je deviendrais fou d'ennui. (L'expression de Philip devint songeuse quand il posa les yeux sur Stella.) Tu ne supportes pas l'inactivité, pas vrai, Stella ? Tu es motivée et tu aimes savoir que ton travail a un impact sur le monde. C'est pour ça qu'on s'entend si bien tous les deux.

– Il est vrai que j'aime travailler, admit Stella tout en lançant un regard inquiet à Michael.

– Ed, tu aurais dû voir ce qu'elle a fait sur notre dernier projet, poursuivit Philip. Elle a abordé le problème sous un angle totalement original qui est en train de révolutionner à lui seul la façon dont les boutiques en ligne ciblent leurs clients.

– Je suis certain qu'elle n'y serait pas arrivée sans ton aide, Philip.

Le père de Stella serra l'épaule de Philip avec affection. Ces deux-là se connaissaient donc déjà ? Ils jouaient au golf ensemble ou un truc du genre ? Quinze manières différentes de frapper un homme traversèrent l'esprit de Michael. Et c'était quoi ces conneries sur le fait que Stella avait *besoin* de Philip ? Elle n'avait besoin de personne. Pas même de Michael, plus maintenant. Il n'était pas certain qu'elle ait jamais eu besoin de lui, d'ailleurs.

Un sourire sincère retroussa les lèvres de Stella.

– C’est vrai. On fait une bonne équipe.

Vraiment. Il détestait l’idée qu’elle puisse travailler avec Philip et aimer ça. Ce bâtard devrait l’irriter autant qu’il tapait sur les nerfs de Michael. Il fut envahi par le désir puéril de l’embrasser en public pour montrer qu’elle lui appartenait et il lâcha sa main avant d’avoir pu le faire. Elle ne le remarqua pas. Elle était toujours en train de sourire à Philip – son vrai sourire, celui qu’elle ne réservait d’habitude qu’à lui. Ça lui faisait aussi mal que si on lui avait arraché une bourse.

– C’est l’une des rares qui me tolèrent. Je sais que je suis un connard. J’ai des exigences et je ne supporte pas la paresse ni l’incompétence, expliqua Philip en lançant un regard entendu à Michael.

Ce dernier prit une profonde inspiration puis exhala lentement. Il chercha des yeux une pendule. Combien de conneries allait-il devoir encore supporter ?

La conversation dévia sur le sujet de l’économie et des statistiques, et il vit Stella s’ouvrir et se mettre à participer avec l’horrible sensation d’assister à un naufrage. Elle lui avait demandé de l’arrêter si elle se mettait à parler de boulot, mais elle était dans son élément. C’était clairement sa passion dans la vie. Michael ne voulait pas la priver. Philip, malgré toute sa supposée arrogance, lui renvoyait la balle comme Michael ne le pourrait jamais.

Ça lui rappela ce baiser. Elle avait affirmé que ça ne lui avait pas plu et que Philip était pénible, mais elle était manifestement contente de bavarder avec lui maintenant.

Michael ne put s’empêcher de penser que Stella et Philip formaient un beau couple. Avec leurs centres d’intérêt et leur éducation similaires, ils étaient tellement faits l’un pour l’autre que c’en était écoeurant. Il se souvint que c’était Philip qui avait inspiré à

Stella l'idée d'engager un escort. Elle voulait le séduire. Peut-être – putain, qu'il détestait penser ça – qu'elle devrait le faire.

Au bout du compte, Michael et Stella ne partageaient rien d'autre qu'une alchimie sexuelle. Ils ne partageaient rien au niveau intellectuel et il savait qu'il était très important pour Stella d'être stimulée sans cesse.

C'était dur à admettre mais il ne lui suffisait pas. À différents niveaux. Elle ne l'aimerait jamais. Michael n'était rien d'autre qu'un entraînement. Tandis que la conversation économique se poursuivait, un désespoir terrible s'empara de lui. Tout lui paraissait faux. Il avait même l'impression d'être à l'étroit dans sa propre peau.

– Oh, je suis tellement contente que la mère de Philip ait pu nous rejoindre, déclara Ann.

Une main aux ongles laqués de rouge se posa sur le dossier de la chaise vide à côté de Michael et une combinaison familière de parfums assaillit son nez. Cannelle et cigarette. Des glaçons tintèrent, puis un verre à whiskey à moitié plein fut posé sur la table.

– Bonsoir les chéris. Désolée d'être en retard.

Une femme menue aux cheveux teints en blond platine dans une robe cocktail noire moulante s'assit. Elle présentait son profil à Michael qui la reconnut quand même. Il avait embrassé cette joue.

– J'ai dû faire un saut avant de...

Elle se tourna vers lui et son expression marqua la surprise autant que le botox le lui permettait.

– Ça alors, bonsoir Michael.

– Bonsoir, Aliza.

C'était vraiment le moment idéal pour croiser une ex-cliente, celle qu'il détestait.

24

— Vous vous connaissez ? C'est merveilleux, s'extasia la mère de Stella en frappant des mains.

Stella était au bord de la nausée. La mère de Philip était la femme du club. C'était elle qui avait offert la BMW à Michael. Celle qu'il conduisait tous les jours. Et qu'il ne voulait pas que Stella remplace.

Michael s'adossa à sa chaise avec un sourire détaché, l'air décontracté, très à l'aise et beau à tomber dans son costume noir.

— On se connaît depuis un bail.

Aliza éclata d'un rire de gorge et lui caressa le bras.

— C'est vrai.

Quand elle vit que Michael ne tressaillait même pas, Stella sentit sa gorge se nouer. Michael aimait les femmes plus âgées ; il l'avait dit lui-même. Avec ses gros seins, sa silhouette menue, sa voix de velours et sa séduction sophistiquée, elle était le sexe incarné. Stella se rappela que c'était lui qui avait rompu avec Aliza. Et aujourd'hui, ce n'était pas Aliza qu'il avait fait jouir trois fois avec la langue avant de lui faire l'amour comme s'il ne pouvait pas se rassasier d'elle.

— Dis-moi, avec qui es-tu venu ce soir ?

Le regard d'Aliza balaya la table et s'attarda un instant sur la mère de Stella avant de se poser de nouveau sur Michael.

— Avec moi.

Stella se rapprocha de lui et posa sa main sur la sienne. Elle s'attendait à ce qu'il lui présente sa paume pour entrelacer leurs doigts, comme il avait l'habitude de le faire. Il ne bougea pas et son estomac se noua. Qu'est-ce que ça signifiait ?

Aliza saisit son verre de whiskey et observa Stella.

– Qu'elle est mignonne ! Ta fille est magnifique, Ann. Je comprends pourquoi Phil l'apprécie autant. Quel dommage qu'elle ne soit pas célibataire.

Sa mère sourit mais Stella devinait à la tension autour de ses yeux qu'elle était inquiète.

– Merci, Aliza. Ces deux-là ont l'air très heureux. Ce n'est pas du tout dommage.

Stella pressa la main de Michael plus fort en fixant son profil. Avant ce soir, ils étaient heureux. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Il demeurerait impassible et ne quittait pas des yeux Aliza. Stella le touchait mais il avait l'air à des kilomètres.

– Alors c'est *sérieux* ? (Aliza jeta un coup d'œil aux parents de Stella avant d'esquisser un sourire narquois et de poser sur Michael un regard amusé.) On rencontre les parents, maintenant, Michael ? Tu aurais rencontré les miens si j'avais proposé un bon prix ?

– De quoi tu parles ? demanda Philip en lançant un regard suspicieux à Michael puis à sa mère.

Aliza avala une longue rasade de whiskey puis sourit de manière suggestive.

– On est... sortis ensemble.

– Tu plaisantes. (Philip regarda Michael avec un dégoût croissant.) Tu as couché avec *ma mère* ?

– Pas vraiment, répliqua Michael avec un sourire tendu.

Aliza gloussa.

– On ne s'est jamais allongés si je me souviens bien.

– Oh, bon sang. J'ai besoin d'un verre, déclara Edward en repoussant sa chaise.

– Rapporte-moi un autre whiskey avec des glaçons tant que tu y es, chéri, ordonna Aliza en agitant son verre.

– Tu as assez bu.

Il fila en direction du bar dans le fond de la salle. Le rire de gorge d'Aliza flotta sur la table avant qu'elle n'achève son verre et ne le repose.

– Jamais.

Parce que Stella était assise très près de Michael, elle remarqua à quel moment Aliza effleura sa cuisse de ses ongles rouges. Il ne broncha pas. Il regarda à peine cette femme dont la main remontait lentement sur sa jambe, de plus en plus près de sa braguette. Pourquoi ne l'arrêtait-il pas ? Voulait-il qu'elle le touche ?

Michael se leva soudain brusquement.

– Je vais prendre l'air. Excusez-moi.

Stella bondit sur ses pieds avant qu'Aliza puisse lui courir après et elle le suivit. Dehors, l'air sentait la nuit, l'herbe tondue et le chlore ; la fraîcheur nocturne piqueta la peau de ses bras et ses épaules de chair de poule.

– Michael, appela-t-elle.

Il s'immobilisa un instant près de la piscine d'un bleu éclatant.

– Tu devrais retourner à l'intérieur, Stella.

Elle marcha à ses côtés. La distance entre eux la paniquait. Comment faire pour que tout redevienne comme avant ? Elle s'empara de sa main et l'enroula autour de sa taille avant de s'approcher de lui.

– Mais tu me manqueras.

Le regard de Michael s'adoucit et il l'étreignit plus étroitement. Elle soupira et posa la joue sur sa poitrine pour le respirer. S'il

pouvait la tenir comme ça, alors tout allait bien entre eux.

– Tu t’amusais bien avant que mon passé ne s’attable avec nous.

Il lui caressa le dos.

– J’aurais préféré rester à la maison avec toi. (Elle se blottit davantage contre lui et embrassa son cou.) Pourquoi l’as-tu laissée te toucher comme ça ? Ça m’a rendue folle.

Il était à elle.

– Vraiment ?

Il effleura sa joue de ses lèvres, déposant des baisers légers sur sa peau sensible.

– Oui.

– Ce n’est pas une bonne idée de se disputer avec d’anciennes clientes. Même si elles n’apprécient pas sur le moment, elles deviennent raisonnables ensuite. Je ferai de mon mieux pour être aussi courtois avec toi dans le futur.

Dans le futur. Après leur séparation.

– Je ne le veux pas.

Il faisait partie de sa vie à présent, c’était même ce qu’elle appréciait le plus. Il ne pouvait pas partir.

– Ça me rend les choses plus faciles, expliqua-t-il.

– Non, ce n’est pas ce que je voulais dire.

– Qu’est-ce que tu *veux*, Stella ?

– Je veux...

Elle passa la langue sur ses lèvres et prit une profonde inspiration. Pouvait-elle répondre qu’elle le voulait, *lui* ? Pouvait-elle lui avouer qu’elle l’aimait ? Elle posa les mains sur son torse puis agrippa ses épaules et il la regarda, subjugué. Elle aurait aimé être plus adroite avec les mots. Elle aurait aimé pouvoir laisser parler son corps. Ils communiquaient bien ensemble sur ce plan-là. Même à présent, elle

réagissait à sa proximité, se coulait et s'emboîtait parfaitement contre lui.

Sa pomme d'Adam s'agita et il recula.

– Allons-y. Rentrons chez toi. À moins que tu veuilles essayer dans la voiture ?

– De quoi tu parles ?

– De cul, Stella.

Les mots étaient durs et tranchants dans l'air nocturne.

Les poumons de Stella semblèrent manquer d'oxygène soudain et elle perdit le souffle.

– Ce n'est pas ce que je m'apprêtais à dire.

– Alors on doit mettre fin à cette mascarade. Parce que je n'ai rien d'autre à te donner.

– Bien sûr que si. Tu m'écoutes, tu me parles et...

– Je ne pourrai jamais te parler comme ce connard de Philip. Je n'en ai même pas envie. Je suis trop bête pour m'intéresser aux maths et à l'économie.

– C'est faux. Tu es intelligent.

– Je suis un bon à rien. Je n'ai rien réussi. Je baise pour de l'argent et quand ça ne suffit pas... (Il plongea son regard sérieux dans le sien.) J'envisage de le voler. Je planifie dans ma tête, à qui le voler, les mensonges à raconter, comment couvrir mes arrières. Parce que je suis exactement comme mon père.

Elle secoua la tête. De quoi parlait-il ? Il ne volerait jamais. Elle n'avait aucun doute là-dessus.

– Tu voulais savoir pourquoi je le déteste. Je vais te le dire. (Il s'interrompt pendant une longue seconde avant de reprendre.) Il est tellement doué pour tromper tout le monde que ça l'a rendu célèbre. Il a fait la une des journaux il y a quelque temps. Tu n'as pas entendu parler de lui ? Frederick Larsen.

– Je ne... (Mais au moment où les mots franchissaient ses lèvres, le nom éveilla des souvenirs. Elle poussa un petit cri.) L'escroc. Il séduisait des femmes et...

– Leur volait du fric. Il racontait à tout le monde qu'il possédait une entreprise qui fabriquait des logiciels. Il était tout le temps en « voyages d'affaires ». Ma mère savait qu'il la trompait mais il revenait toujours. Mais il y a trois ans il a disparu et son autre femme s'est pointée chez ma mère. Elle le cherchait. On a découvert que tout l'argent qu'il possédait avait été extorqué à des femmes. Et c'est ma mère qu'il a le plus arnaquée. Avant de partir la dernière fois, il a vidé tous leurs comptes en banque et contracté d'énormes prêts à son nom à elle. Elle a tout hypothéqué pour rembourser mais ça n'a pas suffi. Elle était sur le point de perdre la boutique et la maison, pour lesquelles elle avait travaillé si dur. Ma sœur allait être obligée d'arrêter la fac parce qu'on ne pouvait plus payer.

Il se détourna de Stella et se mit à défaire sa cravate avec des gestes brusques.

– Le job que j'adorais – celui pour lequel j'avais traversé tout le pays, pensant que ma famille était en sécurité avec mon père – payait tellement peu que j'ai été obligé de démissionner. Je n'avais aucun talent à monnayer, contrairement à toi. Alors, j'ai pris le truc que mon père m'a légué, mon corps, qui est exactement de la même taille, avec ce sourire qui est exactement le sien, et je l'ai vendu. J'ai baisé la moitié de la Californie avec, jour et nuit pendant des mois, et j'ai utilisé cet argent pour arranger les choses. Mais ma mère est tombée malade et elle...

La cravate tomba sur le sol et il déboutonna son col comme si sa chemise l'étouffait. Il posa une main sur ses yeux, le souffle précipité.

Stella avança vers lui d'un pas hésitant. Elle posa une main sur son visage : il était couvert de larmes brûlantes. Sa gorge était trop

nouée pour parler, alors elle enroula les bras autour de son cou et le serra de toutes ses forces. Il enfouit le visage dans ses cheveux et lui rendit son étreinte.

– Ce n'est pas ta faute si ton père a commis ces actes horribles et tu ne lui ressembles pas, chuchota-t-elle.

Comment pouvait-il croire une chose pareille ?

– Si j'avais été là, j'aurais remarqué ce qu'il trafiquait et il aurait peut-être été arrêté.

– Chut. (Elle lui lissa les cheveux.) Même si tu avais été là, tu n'aurais rien découvert avant qu'il soit trop tard. Il a trompé un tas de gens. Il excelle pour ça.

Il la serra plus fort et posa un baiser sur sa joue. Quand il s'exprima, sa voix était rauque et intime, à nu.

– Le plus fou c'est que même après tout ce qu'il a fait, alors que j'ai honte de lui et que je le déteste, il me manque. C'est mon père. Mon père est un criminel et un escroc, et je l'aime.

Stella ne savait plus quoi dire et elle se contenta de continuer à le serrer contre elle. Que disait-on à quelqu'un qui souffrait autant ? Elle pouvait juste déposer son cœur battant près du sien et partager sa douleur.

Après un instant et une éternité, Michael recula. Il essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et déclara :

– J'ai accepté ta proposition parce que je voulais t'aider à surmonter tes problèmes et il est clair qu'on y est arrivés. Tu es prête pour une vraie relation à présent. Si un enfoiré te rejette parce que tu es autiste, il ne te mérite pas. Tu m'entends ? Tu n'as pas à avoir honte de ce que tu es.

Toute couleur quitta le visage de Stella et son cœur cessa de battre.

– Tu étais au courant ?

Il sourit doucement.

– Je l’ai compris après le premier dîner chez ma mère.

Il savait quasiment depuis le début ? Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Elle l’ignorait.

– Tu veux partir ? s’entendit-elle demander.

– Il est temps pour moi de passer à autre chose, Stella. On ne se donne pas ce dont on a mutuellement besoin.

Elle comprit immédiatement que ce qu’il voulait dire par là, c’est qu’elle n’était pas assez pour *lui*. À cause de qui et de ce qu’elle était, de ses déficiences et ses excentricités, de son trouble.

Un obscur désespoir s’empara d’elle. Elle avait été naïve d’espérer pouvoir le séduire. Son menton trembla et elle se mordit l’intérieur de la lèvre pour l’arrêter.

– Je vois.

Il effleura sa joue de sa main et repoussa une mèche de cheveux qu’il coinça derrière son oreille.

– Tu as besoin de plus que du sexe et je ne peux pas te donner autre chose.

Elle contempla ses chaussures. Peut-être que pour lui ça n’avait été que sexuel, mais pour elle, aussi pathétique que ça soit, ça ressemblait à de l’amour.

Il fit glisser ses mains chaudes sur ses bras glacés et pressa ses mains.

– Merci pour ces derniers mois. Ils ont été spéciaux pour moi.

Mais pas assez.

– Merci, Michael. De m’avoir aidée avec mes angoisses.

– Promets-moi de ne pas engager un autre escort après tout ça.

– Plus d’escorts. Je te le promets.

Elle n’en voulait qu’un.

– C’est bien. (Il lui embrassa les cheveux.) Je vais y aller.

– Je peux te ramener à la maison.

Elle ne voulait pas qu'ils se séparent déjà.

– Je préfère appeler un taxi. Je voudrais récupérer mes affaires chez toi et ce serait mieux si je le faisais en ton absence. Prends soin de toi, d'accord ?

– D'accord.

Il extirpa la clé de sa voiture, son téléphone et ses cartes de ses poches et les lui tendit.

– Au revoir, Stella.

– Au revoir, Michael.

Paralysée, hébétée, elle le regarda s'éloigner. Puis elle tourna les talons et pénétra dans le club. Elle aurait préféré rentrer chez elle mais il voulait récupérer ses affaires sans elle. Elle n'avait pas d'autre choix. L'idée de le croiser sur le parking ou sur la route emplit ses yeux de larmes.

Il valait mieux revenir au dîner. C'était bien le dernier endroit où elle avait envie de se trouver.

Elle passa aux toilettes pour arranger son maquillage du mieux possible puis elle regagna la table.

– Où est Michael, Stella, ma chérie ? demanda sa mère à voix basse.

– Il est parti. On a rompu.

Un sourire triomphal étira les lèvres de Philip.

Aliza lança à Stella un regard plein de pitié et posa la main sur son épaule.

– Les hommes comme lui ont besoin d'être libres, ma chérie.

Stella repoussa sa main sans un mot.

Son père plissa les yeux, irrité. Elle savait très bien ce qu'il pensait de ce genre de comportement discourtois.

– C'est pour le mieux.

Pour une fois, sa mère n'avait rien à dire. Elle se contenta de poser sur Stella un regard inquiet.

– Tu peux trouver beaucoup mieux, ajouta Philip.

La franchise de son regard disait clairement que par *mieux*, il entendait *lui*.

Les jointures de Stella blanchirent quand elle enserra ses genoux de ses mains. L'émotion bouillait dans sa poitrine, hurlant pour se faire entendre, mais elle la contint.

– Je suis d'accord, renchérit son père. Je n'ai rien vu de bon en lui.

Quelque chose de tranchant la transperça et son sang-froid s'évapora.

– C'est que tu n'as pas bien regardé. Il ne fait pas rien. Il n'est pas paresseux. Parfois dans la vie, il y a des choses plus importantes que la passion et l'ambition. Il a mis sa carrière entre parenthèses pour s'occuper de sa mère qui est en train de mourir d'un cancer. C'est le genre d'homme à tout abandonner pour les gens qu'il aime, *absolument tout*. Il est *entièrement* bon.

Et il ne voulait pas d'elle.

Le visage de son père s'assombrit.

– Alors pourquoi n'a-t-il rien dit ?

– Pourquoi aurait-il eu envie de partager ça avec des gens qui le méprisent ?

– Je ne l'ai pas...

– Ça suffit, Edward, l'interrompit sèchement sa mère. Ce que tu pensais se lisait comme le nez au milieu de la figure. Tu veux qu'elle trouve quelqu'un de déterminé et d'ambitieux, quelqu'un qui pourra s'occuper d'elle. Tu ne sembles pas te rendre compte qu'elle possède assez de détermination pour deux et qu'elle n'a besoin de personne pour l'entretenir. Stella, ma chérie, sortons d'ici. Le bruit me fatigue.

Sa mère lui tendit la main et Stella s'en empara et se laissa conduire dans une pièce vide juste à côté de la salle de réception. Un immense bouquet de branches de saule et d'arums dominait la table basse.

Stella caressa le pourtour de l'une des fleurs avant de s'asseoir et de fermer les yeux. C'était beaucoup plus calme ici et elle sentit sa migraine s'apaiser. Mais la douleur dans son cœur, elle, ne se calmait pas. Au contraire, elle se répandait et s'intensifiait, l'écrasant sous le poids du désespoir et de la défaite. Le poids léger de la main de sa mère sur sa cuisse lui fit ouvrir les yeux.

Elle prit Stella dans ses bras, la serrant contre les rangs froids de ses perles et le parfum de Chanel N° 5. Elle n'aimait toujours pas cette odeur trop forte mais en cet instant, sa familiarité lui fit du bien. Elle se détendit et laissa sa mère la presser contre elle comme quand elle était petite. Elle ne se rendit compte qu'elle pleurait que lorsque la mère se mit à la bercer en murmurant « chut ».

– Je suis tellement désolée, ma chérie. J'ai toujours voulu que tu trouves un artiste, quelqu'un de sensible qui te ferait passer avant tout le reste. On pourra élaborer plus tard une stratégie pour que tu rencontres quelqu'un. Tu devrais vraiment essayer Tinder, tu sais.

Même maintenant, sa mère était en mode ratel. Elle n'abandonnait jamais.

Stella poussa un long soupir tremblant.

– Ce quelqu'un était Michael.

– Ne sois pas têtue, Stella. Il y a des milliards d'hommes sur cette planète et on ne peut pas forcer l'amour. Tu trouveras quelqu'un qui te correspond mieux que lui si tu persistes.

Stella ne répondit pas. Michael était sa crème glacée menthe chocolat. Elle pouvait essayer d'autres parfums mais il serait toujours son préféré.

C'était la faute de ses différences. Elles la condamnaient à la solitude quand elle était entourée de gens. D'habitude, elle s'en fichait. Elle n'avait besoin de personne. Elle était très heureuse quand elle avait l'espace et le temps de se concentrer sur les choses qui la passionnaient. Mais Michael l'intéressait et quand elle était avec lui, elle ne se sentait pas seule. Loin de là. Savoir que ce sentiment n'était pas réciproque lui faisait *un mal de chien*.

– Maman, tu crois que tu pourrais remiser au placard les discussions sur la chasse au mari et les petits-enfants pendant quelque temps ? Je veux vraiment te faire plaisir mais je suis très fatiguée.

Sa mère la serra plus étroitement contre elle.

– Bien sûr. Oublie les petits-enfants. Je n'avais pas l'intention de te mettre la pression. Je veux juste que tu sois heureuse.

Stella soupira et ferma les yeux. Être heureuse ne l'intéressait pas. Ce qu'elle voulait vraiment, c'était ne plus rien ressentir.

Le silence chez Stella était total. Étrangement, Michael ne l'avait jamais remarqué. Quand il était là, il était trop occupé à bavarder avec Stella, écouter ses remarques surprenantes, cuisiner dans son immense cuisine, la nourrir, l'embrasser, lui faire l'amour...

Cette maison allait lui manquer. *Stella* aussi. Beaucoup. Elle lui manquait déjà. Elle lui manquait tant qu'il était en train de se briser en mille morceaux. Même si rompre était la chose à faire. Elle n'avait plus besoin de son aide et elle méritait mieux que lui. Quelqu'un de plus intelligent qui n'avait pas un père criminel. Un homme qui pourrait impressionner ses parents et qui ne tomberait pas sur d'anciennes clientes au restaurant.

Ça lui rappela qu'il allait devoir reprendre ses activités d'escort dès vendredi. L'idée lui déplaisait. Il n'était pas certain de pouvoir coucher avec une autre femme. Tout ce qu'il voulait, c'était le parfum de Stella, le goût de Stella, la peau de Stella. Son corps s'était accordé au sien et rien d'autre ne pourrait le remplacer. Les vieux fantasmes qui l'excitaient jadis lui paraissaient ternes et ennuyeux à présent. Il avait développé une nouvelle bizarrerie et elle impliquait une femme timide qui rêvassait en pensant à l'économie.

Il s'assit sur le lit de Stella et enfouit le visage dans ses mains. Ce serait la dernière fois qu'il s'asseyait là. Putain, un autre homme ne tarderait pas à dormir dans ce lit. Il sentit naître en lui un magma de sentiments misérables. Lui seul pouvait embrasser Stella, la toucher, l'aimer. Il avait envie de déchirer les couvertures et de tout réduire en pièces. S'il ne pouvait pas l'avoir, alors personne ne devait l'avoir non plus. Elle pourrait toujours racheter un putain de lit.

Les poings serrés, il s'obligea à se diriger vers le dressing avant d'avoir pu mettre son projet à exécution. Il fourra ses tee-shirts et ses jeans dans son sac de sport puis ouvrit le tiroir contenant ses sous-vêtements. Il voulait en finir pour partir le plus vite possible. Ses chaussettes rejoignirent le reste de ses fringues, suivies par ses boxers soigneusement pliés. Au fond du tiroir, il tomba sur un paquet intact. C'était la marque et la taille de boxers qu'il avait l'habitude d'acheter, sauf qu'il portait habituellement du bleu marine et que ceux-ci étaient rouges. Un nœud était fixé autour.

Stella lui avait acheté des sous-vêtements.

C'était le premier cadeau qu'elle lui faisait. Bizarre. Pensait-elle que les siens étaient usés ? C'était peut-être le cas. Il balança le paquet dans son sac qu'il referma. Ces boxers n'étaient pas très chers et elle ne les aurait certainement jamais portés. Elle les avait vraiment achetés pour lui et il comptait bien les garder.

En quittant la pièce, il sortit son portefeuille de sa poche, y chercha un morceau de papier plié et le posa sur la table de nuit. C'était la preuve qu'il ne ressemblait pas à son père.

Mais peut-être que ce n'était pas pour ça que son geste lui paraissait aussi normal. Peut-être que c'était parce qu'il était amoureux.

Il traversa rapidement la maison vide en éteignant les lumières sur son passage. Une fois la porte d'entrée verrouillée, il glissa sa clé sous le paillason, adressa un adieu silencieux à la maison et s'éloigna.

25

Lorsque Stella tâtonna à la recherche de ses lunettes le lendemain matin, ses doigts rencontrèrent un morceau de papier. Intriguée, elle s'en empara et l'approcha de ses yeux troubles et gonflés par les larmes. Un chèque. *Son* chèque. De cinquante mille dollars.

Elle s'assit et fit courir un doigt tremblant sur le bout de papier. Qu'est-ce que ça signifiait ? Pourquoi Michael ne l'avait-il pas gardé et encaissé ?

Ses paroles lui revinrent en mémoire.

J'ai accepté ta proposition parce que je voulais t'aider.

Pas parce qu'il voulait être avec elle, ni même pour l'argent, mais parce qu'il avait pitié d'elle.

Parce qu'elle était autiste.

Une émotion épouvantable se répandit en elle comme du poison et elle se couvrit la bouche d'une main pour étouffer les bruits qui sortaient de sa gorge. Elle avait cru qu'elle lui plaisait. Qu'elle était spéciale. Qu'il pourrait l'aimer en retour. Mais tout ce qu'ils avaient partagé n'était que de la charité de la part de Michael. Tous ces baisers, tous ces instants n'avaient été qu'une aumône. Et une fois sa bonne action accomplie, il tournait la page.

Une douleur déchirante l'écrasait et la détruisait de l'intérieur. Elle n'était pas une bonne action. Elle était une personne. Si elle avait su

ce qu'il ressentait, elle ne lui aurait jamais proposé ce marché. Elle n'était pas un objet de charité. Son argent valait autant que celui des autres. Pourquoi ne l'avait-il pas pris ?

Elle s'essuya rageusement le visage en se disant qu'elle était plus forte que ça. Il était hors de question de s'effondrer à cause d'un homme qui ne voulait pas d'elle.

Elle fit son lit à grands gestes furieux et se dirigea vers la salle de bains d'un pas lourd. Elle utilisa son fil dentaire avec tant de force que ses gencives se mirent à saigner. Quand elle referma la bouche autour de sa brosse à dents, une bouffée d'audace la poussa à arrêter et à sauter dans la douche à la place. Elle inversa sa routine de manière intentionnelle, se frottant des pieds à la tête. Elle n'était ni un robot ni une autiste handicapée. Elle était elle-même. Elle était *suffisante*. Elle pouvait être ce qu'elle voulait. Elle pouvait *se transformer* en ce qu'elle voulait. Et prouver au monde entier qu'il se trompait.

Quand elle sortit de la douche, elle respirait lourdement. Elle allait le faire et le faire bien. Quand elle en aurait terminé, elle serait neuve, fraîche et fantastique. Elle méritait tout ça.

Elle se sécha rapidement avec sa serviette, ignora volontaire sa brosse à dents et se dirigea vers son dressing. Elle enfila la robe noire que Michael aimait tant. Elle ne prit pas la peine de la recouvrir d'un gilet. Que les gens la reluquent.

Lorsqu'elle contempla son reflet dans le miroir au-dessus du lavabo, quand elle s'autorisa enfin à se brosser les dents, elle découvrit qu'un éclat résolu brûlait dans ses yeux. Ses cheveux étaient en bataille mais elle n'avait aucunement l'intention de les dompter. Elle n'était pas d'humeur. Les autres femmes laissaient leurs humeurs dicter leurs actions et changer leur routine. Stella comptait bien faire de même.

Après avoir avalé un toast nature, elle examina sa maison vide. Que faire à présent ? Son corps vibrait, il avait besoin d'action, de changement, de violence. Elle ne travaillerait pas aujourd'hui. Les gens ne bossaient pas le dimanche. Une fois les boutiques ouvertes, ils sortaient. Ils faisaient des courses. Accomplissaient des choses ensemble.

Il n'y avait plus d'*ensemble* pour Stella.

Elle s'assit devant son Steinway noir et luisant et souleva le couvercle. Elle entama machinalement les mesures d'ouverture de *Clair de Lune*, mais le morceau était trop lent et trop romantique et il lui rappela Michael. Elle s'éloigna de la mélodie après le premier crescendo. Au lieu de laisser la musique refluer en douceur, elle la joua plus aiguë et déversa sa douleur sur le clavier. Sa gorge se noua et son cœur saigna sur les notes.

Ce n'était pas suffisant. Elle épancha sa rage sur le piano. Elle martela les accords avec rapidité, comme des vagues tempétueuses se fracassant sur les falaises. Vague après vague après vague. Mais ça ne suffisait toujours pas.

Elle fit alors quelque chose d'entièrement nouveau. Stella se montrait toujours douce. Elle parlait à voix basse. Elle ne blessait personne intentionnellement. Elle aimait la musique, l'ordre et les schémas.

Elle fracassa ses mains sur les touches, produisant un amas de fausses notes. Un désordre chaotique. Fort, fort, plus fort. Encore et encore jusqu'à ce que ses paumes la fassent souffrir, que ses dents grincent et que son corps tremble à cause de cette agression sonore. Elle martela le clavier plus fort, en guerre contre le bruit et contre elle-même.

Quelque chose se rompit dans les entrailles du piano et voyagea jusqu'à ses doigts. Ce n'est qu'alors qu'elle laissa ses mains

tremblantes s'écarter du clavier. Elle leva le pied de la pédale forte, étouffant le bourdonnement résiduel des cordes. Le bégaiement douloureux de son cœur emplit ses oreilles.

Le piano avait besoin d'être accordé.

Elle s'en occuperait plus tard. Les boutiques n'allaient pas tarder à ouvrir et elle voulait faire du shopping. Acheter du parfum.

Le magasin était fermé le dimanche, mais quelque chose poussa Michael à s'y rendre quand même. Il déverrouilla la porte et pénétra à l'intérieur. Il dépassa le salon d'essayage désert et entra dans l'atelier. Une fois dedans, il balaya du regard le portant mécanique sur lequel ils suspendaient les vêtements à nettoyer, les murs recouverts de bobines multicolores et les machines à coudre vertes professionnelles.

Cet endroit était le gagne-pain de sa mère et elle était terriblement fière de posséder un commerce aussi florissant. Dans leur grande famille, c'était l'une de ceux qui avait le mieux réussi. Enfin, avant que son père s'en mêle.

Pour Michael, cet endroit était une prison. Il ne voulait pas enchaîner les essayages fastidieux, les retouches et le nettoyage à sec. Il voulait créer.

Il se dirigea vers le bureau au fond de la pièce et ouvrit le petit tiroir dans lequel il conservait ses carnets. Celui du dessus était froid et familier sous ses doigts, et le papier doux. Il s'assit à l'une des tables, l'ouvrit sur une page blanche et posa la mine du crayon dessus.

En règle générale, il commençait par le vêtement, col et épaules, parfois la taille si c'était la focale du vêtement. Le visage n'était qu'une esquisse, un profil, la courbe d'une joue. Les mains et les

jambes étaient dessinées à coups de crayon rapides, juste de vagues idées. Mais aujourd'hui, il commença par le visage. C'était la seule chose qu'il avait en tête.

Ces yeux et leurs longs cils épais. Ces sourcils arqués. Ce nez. Ces lèvres qu'on avait envie d'embrasser. Quand il eut terminé, Stella le regardait. Il avait parfaitement capturé son essence. Ses mains connaissaient ses traits par cœur.

Le portrait était tellement ressemblant que le sang lui monta à la gorge et qu'il sortit son téléphone de sa poche pour vérifier ses textos et ses appels en absence.

Rien. Comme les quatre-vingt-dix-neuf fois précédentes.

Elle avait affirmé qu'elle le harcèlerait et il était assez perturbé pour vouloir qu'elle le fasse. Si l'obsession était la seule chose qu'il pouvait obtenir d'elle, alors qu'il en soit ainsi. Plus elle lui ferait de scènes, mieux ce serait. Peut-être n'auraient-ils pas d'autre choix que de se remettre ensemble.

L'écran de son portable devint noir et la réalité glacée l'assaillit. L'obsession de Stella n'avait pas été assez puissante pour résister au passé criminel de sa famille, sans parler de tous ses autres défauts. Leur relation n'avait été qu'un entraînement mâtiné de sexe.

Son téléphone vibra, lui annonçant une notification de l'appli de l'agence. Quelqu'un l'avait réservé pour vendredi soir. Pendant une seconde, il pensa qu'il s'agissait de Stella et une joie radieuse le submergea. Malgré tout ce qu'elle savait de lui, elle voulait toujours de lui. Il cliqua aussi vite que possible mais quand l'appli chargea, il découvrit qu'il s'agissait d'une nouvelle cliente. Son ventre se noua.

Avant, il aimait la diversité que ses missions d'escort lui procuraient. Mais maintenant, son corps se soulevait, révolté, à la simple idée de toucher quelqu'un d'autre, encore plus de l'embrasser ou de coucher avec une autre femme. Il se sentait... apparié pour

toujours, comme un putain de cygne. Sauf que le cygne qu'il avait choisi n'avait pas voulu s'accoupler avec lui.

Et pourquoi l'aurait-elle fait ?

La liste des nanas qu'il avait sautées était interminable. Qu'avait-il fait de sa vie ? Qu'avait-il réellement accompli ? Un paquet de nettoyage à sec, voilà. Il n'était rien. Bon pour s'amuser mais pas pour ramener chez soi. Il devrait être fier d'avoir aidé Stella à renforcer sa confiance en elle et prouvé qu'il valait mieux que son père, mais il n'était qu'un connard égoïste et tout ce qu'il voulait, c'était plus d'elle.

Dans un avenir proche, elle donnerait du plaisir à un autre homme – cette merde de Philip – de la manière qui rendait Michael complètement dingue. Ses mains caresseraient un autre corps, sa bouche...

Il appuya violemment les paumes sur ses yeux, puis inspira et expira lentement pour chasser la nausée. Si elle couchait avec d'autres mecs, alors il pouvait sauter d'autres meufs. Tout de suite. Il fit mine de se lever puis s'immobilisa. On était dimanche matin. Ce n'était pas le bon moment pour draguer.

Et puis il en était physiquement incapable.

S'il touchait une autre femme maintenant, il vomirait. Ou, pire, il pleurerait comme un bébé.

Il avait déjà suffisamment de peine à ne pas craquer. Ses yeux brûlaient, sa gorge le faisait souffrir et il avait mal partout. Pas de femmes. Sauf si elles avaient de tendres yeux marron, un sourire timide, qu'elles aimaient l'économie et qu'elles faisaient d'adorables bruits de gorge quand on les embrassait et que...

Putain. Ça suffisait. Il se tira les cheveux pour tenter d'arracher Stella de sa tête.

Reprends-toi et tiens bon.

Mais il n'en pouvait plus de se reprendre et de tenir bon. C'était ce qu'il avait fait pendant trois années interminables. Il était piégé ici, piégé dans sa vie, piégé dans cette dette sans fin. Piégé par l'amour.

Ça avait toujours été son problème. Il aimait trop. S'il pouvait s'arracher le cœur et cesser d'éprouver des sentiments, il serait libre. Une espèce de folie frénétique s'empara de lui tandis qu'il fixait son carnet.

Tout en murmurant une excuse silencieuse dans sa tête, il détacha le portrait de Stella et le déchira en deux avant de le réduire en mille morceaux qui flottèrent vers le sol comme les feuilles d'un arbre mort. Puis il remonta jusqu'au début du carnet. Les matins saturés de lumière avec Stella lui avaient inspiré la robe jaune et blanche qui s'étalait sur la page. C'était sa préférée. Il la déchira et la détruisit. Le dessin suivant subit le même sort. Puis le suivant. Et le suivant. Il les anéantit tous. Puis il regagna le bureau, s'empara de tous ses carnets et les jeta à la poubelle. Après ça, il ouvrit le grand tiroir du bas dans lequel il conservait les projets sur lesquels il travaillait en secret. Il déchira les tissus en grinçant des dents, couture par couture, vêtement par vêtement, rêve par rêve.

Quand il eut détruit tout ce qui pouvait l'être, il contempla le carnage qui encombrait le sol et débordait de la poubelle.

Ça avait marché. Il ne ressentait plus rien.

Il se dirigea vers la machine à coudre sur laquelle il avait l'habitude de travailler, s'assit et considéra la pile de vêtements inachevés qui s'entassait à côté. Il avait des ourlets de pantalons à faire, des robes à reprendre et la doublure d'une veste à réparer. Tous ces vêtements avaient été conçus par quelqu'un d'autre. C'était la vision d'un autre.

Autant finir le boulot. Ça permettrait peut-être à sa mère de se reposer un peu cette semaine.

Il commença  coudre.

OceanofPDF.com

26

Plus tard dans la semaine, Sophie géra la boutique et surveilla Ngoai pendant que Michael emmenait Me chez le médecin pour son bilan et ses prises de sang mensuels. Le trajet était court mais sembla durer une éternité sous le regard pénétrant de sa mère dont le regard semblait creuser des trous dans son crâne.

Il augmenta franchement le volume de la radio et se concentra sur la route.

Elle éteignit la radio.

– Je ne le supporte plus. Tu déambules toute la journée comme un chat qui a perdu sa souris. Tu ne parles pas. Tu effraies les clients. Et tu bosses comme si ta vie en dépendait. Michael, explique à Me ce qui se passe.

Il resserra sa prise sur le volant.

– Rien du tout.

– Comment va Stella ? Invite-la à dîner pour samedi. Les pamplemousses étaient en promo, j'en ai acheté un stock.

Il ne répondit pas.

– Me n'est pas bête, tu sais. Est-ce que tu as rompu avec la fille de ces gens ?

– Pourquoi ça ne serait pas l'inverse ?

Stella aurait fini par le quitter. Quand elle aurait eu assez d'entraînement.

– Elle te voue une véritable passion, c'est clair comme de l'eau de roche. Elle ne ferait jamais une chose pareille.

Il serra les dents, en proie à un sentiment inopportun. Stella l'aimait bien mais le seul endroit où elle éprouvait de la « passion » pour lui ; c'était au lit.

– J'ai rencontré ses parents, Me.

– Oh ? Ils sont sympas ?

– Son père pense que je ne suis pas assez bien pour elle, répondit-il avec un rictus amer.

– Le contraire m'aurait étonnée.

Michael détourna brutalement son attention de la route pour fixer le profil de sa mère.

– Comment ça ?

Il était son seul fils. Elle ne parlait jamais de lui comme ça.

– Tu es trop fier, comme ton père. Mets-toi à sa place. Il veut ce qu'il y a de mieux pour sa fille. Elle est fille unique, n'est-ce pas ? D'après toi, comme ça s'est passé quand j'ai épousé ton père ?

– Mamie et papi t'adorent.

– C'est vrai. Maintenant. Mais pas au début. Pourquoi auraient-ils voulu qu'il épouse une Vietnamiennne qui avait arrêté l'école en quatrième et qui parlait à peine anglais ? Ils avaient refusé d'assister à notre mariage et ils n'ont cédé que parce que ton père a menacé de couper les ponts avec eux. J'ai dû travailler dur pour les convaincre. Ça ne s'est pas fait en un jour. Mais ça valait la peine.

– J'ignorais tout ça...

Voilà qui jetait une lumière nouvelle et défavorable sur ses grands-parents.

– Quand on aime quelqu'un, Michael, on se bat pour lui avec tous les moyens dont on dispose. Si tu y mets du tien, son père t'appréciera. Et si tu traites bien sa fille, il t'aimera.

– Ce serait égoïste de ma part de me battre pour elle. Il y a des hommes plus faits pour elle. Plus riches, qui ont fait plus d'études et plus...

Il n'acheva pas sa phrase. Sa mère se tourna lentement vers lui, les yeux réduits à la taille d'une épingle.

– *Je croirais entendre ton père.* Si tu ne supportes pas de vivre avec une femme qui réussit mieux que toi, alors fiche-lui la paix. Elle est mieux sans toi. Mais si tu l'aimes, alors reconnais la valeur de cet amour et fais-en une promesse. C'est la seule chose dont elle ait besoin.

– Tu penses que je ressemble à mon père ? Tu crois que je pourrais agir comme lui ?

Les paroles de sa mère l'avaient submergé comme une marée glacée qui l'empêchait de respirer. Putain, sa propre mère pensait que...

– Jamais de la vie, répondit-elle en balayant ses propos d'un geste de la main. Il n'a pas de cœur. Toi, si, et il t'entraîne dans la bonne direction. Mais tu crois que tu dois être le meilleur et tout faire tout seul. Ton père et toi avez le même problème.

– Non, je ne...

– Alors pourquoi est-ce que tu travailles encore au magasin ? Et pourquoi fais-tu toute ma couture à ma place ? Tu crois que cette vieille femme est incapable de coudre droit ? demanda-t-elle, exaspérée.

– Non, je...

– Je ne peux plus rester à la maison. Je sais que je suis moins rapide qu'avant mais je travaille toujours aussi bien. Et je me sens

mieux. Le traitement fonctionne. Vous devez arrêter de me maintenir enfermée tes sœurs et toi. Et toi, Michael, tu dois arrêter de venir à la boutique. Je ne veux plus t'y voir, surtout depuis que tu es de cette humeur. Tu fais fuir les clients.

– Me, je ne peux pas t'abandonner et tu refuses de bosser avec quelqu'un qui n'est pas de la famille.

C'était une vérité implacable qu'il avait dû accepter, un des barreaux de la cage dans laquelle il s'était volontairement enfermé. Parce qu'il aimait sa mère.

– Tu crois que tu es le seul de la famille à savoir coudre ? Tu as combien de cousins ? Et Quan ? Il est passé samedi utiliser une machine pour réparer la fermeture à glissière de son blouson. Il était à son affaire et il déteste travailler avec sa mère. Elle crie trop.

Michael recula sur son siège. Son cerveau avait du mal à enregistrer l'information.

– Tu l'as laissé travailler devant ? Avec tous ses tatouages ?

Elle désigna le bras de Michael : de l'encre noire dépassait un peu de sous la manche de son tee-shirt.

– Toi aussi, tu en as un. Ne crois pas que je ne l'ai pas remarqué. Je ne comprends pas pourquoi les jeunes s'infligent ça.

Sa main gauche lâcha le volant pour dissimuler son bras.

– Les femmes aiment ça.

– *Ma Stella* aime ça ?

– Oui.

Elle avait embrassé ce dragon tant de fois qu'elle devait lui manquer à lui aussi. Il songea soudain que Philip cachait certainement sous ses vêtements une peau aussi vierge que celle d'un bébé. Un sourire satisfait étira ses lèvres.

Et depuis quand sa mère appelait-elle Stella « *ma Stella* » ?

– Elle n’est pas aussi innocente que tu le crois, ajouta-t-il pour atténuer l’éventuelle déception de sa mère.

Elle le gratifia d’un regard en biais qui signifiait « Tu te moques du monde ? » avant de reporter son attention sur les immeubles qui défilaient.

– Comme si une femme pouvait rester longtemps innocente avec mon fils. Et puis toutes les mères veulent une belle-fille capable de s’y mettre quand il faut. Je veux tenir des bébés dans mes bras.

Michael s’étouffa et se mit à tousser.

– N’oublie pas de tourner, dit-elle en tendant le doigt vers l’allée qui menait à la Fondation médicale de Palo Alto.

Il la déposa devant la porte et se dirigea vers le parking souterrain. L’esprit envahi de pensées tourbillonnantes, il sortit de l’ascenseur et partit à la recherche de sa mère dans le service d’oncologie.

Me avait affirmé que son cœur l’entraînait dans la bonne direction et qu’elle était sûre qu’il ne se comporterait jamais comme son père. Elle voulait qu’il se batte pour Stella. Et elle disait que l’amour suffisait.

Mais pas s’il n’était pas réciproque.

Sa réceptionniste préférée, Janelle, le héla.

– Elle est déjà en consultation. Avant que vous la rejoigniez, j’ai besoin de votre signature.

Il marcha d’un pas vif vers le comptoir, paniqué. D’expérience, quand il était question de paperasse, ce n’était jamais une bonne nouvelle. Les factures étaient des papiers.

– Puisque vous avez la procuration pour votre mère, signez ici et là, indiqua Janelle.

Il contempla les papiers, perplexe. Ils ne ressemblaient pas du tout aux dossiers médicaux habituels.

– De quoi s’agit-il ?

– La fondation a démarré il y a peu un nouveau programme qui fournit une assistance financière aux foyers dont l’assurance-maladie est insuffisante et qui ne bénéficient pas d’une aide de l’État, pour une raison ou une autre. Votre mère est l’une des rares chanceuses dont le dossier a été approuvé et qui bénéficiera d’une aide à cent pour cent à partir de maintenant. C’est un soulagement, pas vrai ?

Michael s’empara vivement du dossier et se mit à lire le plus vite possible. Plus il progressait dans sa lecture, plus il était sidéré. Sa peau se mit à picoter sous l’effet de l’incrédulité.

– C’est vraiment vrai ? *Tous les frais* sont pris en charge ?

– Oui. Contentez-vous de signer, Michael.

Le regard de Janelle était chaleureux et compréhensif, et Michael ne savait comment réagir. C’était trop beau pour être vrai.

Plus de factures d’hôpital. Plus de factures. Plus de factures. Était-ce possible ? Michael n’avait jamais de chance. Les catastrophes s’abattaient toujours sur lui. Pour lui, la vie, c’était encaisser les coups, se relever et continuer à avancer. C’était forcément une arnaque.

– Comment on a été sélectionnés ?

Il s’entendait à peine parler par-dessus la cacophonie de son cœur. Janelle secoua la tête en souriant.

– J’ignore comment s’est déroulé le processus de sélection mais ce programme a fait le bonheur de plusieurs familles aujourd’hui. Vous pouvez le croire. C’est officiel et c’est réel.

Elle lui pressa la main puis lui tendit un stylo avec une marguerite en plastique fixée au bout.

Il relut la feuille une dernière fois, saisissant au vol des phrases comme *reconnaissance de difficultés financières* et *couverture médicale à cent pour cent*. Pas de choses bizarres, pas de demandes de

paiement, pas d'aléas ni de clauses incompréhensibles. C'était réglo. Son instinct le lui disait. La mine du stylo était posée sur le rectangle surligné qui attendait sa signature.

– Comment est financé ce programme ? demanda-t-il.

– Par des fonds privés. Des organisations philanthropiques. Signez. Vous me stressez.

Le cœur de Michael ralentit, ses mains cessèrent de trembler et il griffonna sa signature sur toutes les parties surlignées, page après page de jargon légal.

Janelle rassembla les papiers et disparut dans son bureau pour remplir d'eau un petit gobelet en carton qu'elle lui tendit.

– Buvez ça. Vous êtes tout pâle. Allez annoncer la bonne nouvelle à votre mère. Elle est dans sa salle d'examen habituelle.

Il avala le verre d'eau et se dirigea vers les salles d'examen. Il pénétra dans la deuxième à partir du fond. Sa mère était étendue sur le lit et des câbles glissés sous son pull la reliaient à un électrocardiogramme. Une infirmière imprima les résultats de l'examen et prit quelques notes avant d'aider sa mère à ôter les électrodes.

– Comment ça va ? demanda Michael en s'asseyant.

– Le docteur vous le dira.

L'infirmière sourit, ramassa le dossier et quitta la pièce en emportant la machine.

– Les nouvelles vont être bonnes. (Sa mère rajusta son pull en cachemire lilas qui, pour une fois, était assorti à son pantalon blanc uni.) Me se sent bien.

C'était trop de bonnes nouvelles pour une seule journée, mais ses joues étaient colorées et les cernes sous ses yeux étaient moins prononcés que d'habitude.

– Tu as repris du poids ? demanda-t-il.

– Un kilo et demi.

L'angoisse de Michael s'atténua un peu.

– C'est génial.

– Arrête de t'inquiéter et fais confiance à Me.

On frappa à la porte et le médecin de sa mère, une femme plantureuse aux cheveux châtain qui lui arrivaient aux épaules et aux manières qui mettaient tout le monde à l'aise, entra dans la pièce.

– Les nouvelles sont bonnes. Je sais que c'est le deuxième choc de la journée pour vous, Michael. Votre mère va vraiment bien, affirmait-elle en riant avant de reporter son attention sur sa mère. Vos derniers scanners montrent une amélioration de votre état et on va pouvoir commencer à les espacer. On ne change pas le dosage des médicaments et on continue les prises de sang tous les mois. Bien sûr, si vous constatez un changement, vous venez tout de suite, mais je ne pense pas que ça se produira.

– Dites à mon fils que je peux travailler davantage. Ses sœurs et lui essaient de m'enfermer à la maison.

Le docteur Hennigan adressa à Michael un sourire compréhensif.

– Si elle veut travailler, laissez-la travailler, Michael. C'est sain de rester actif, à la fois physiquement et mentalement.

Michael croisa les bras.

– Peut-être qu'au lieu de travailler, tu pourrais essayer de rencontrer quelqu'un.

– Oh non, non, non, non, non. Les hommes, c'est terminé pour moi, répliqua sa mère en agitant théâtralement les mains tout en secouant la tête. Fini.

Le médecin haussa les sourcils, songeuse.

– Votre fils a raison. Vous pourriez sortir avec des hommes, Anh. Ça pourrait être amusant.

Sa mère jeta un regard noir à Michael qui ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Ils quittèrent la salle d'examen peu de temps après et se dirigèrent vers la réception. Janelle leur adressa un sourire chaleureux et sa mère lui répondit par un signe de main distrait.

– Elle est en état de choc ? demanda Janelle.

Sa mère fronça les sourcils.

– Il veut que je trouve un petit ami. *Moi*. J'ai presque soixante ans. Janelle opina d'un air avisé.

– Ce n'est jamais trop tard pour le grand amour.

– Bah. Je veux juste travailler. L'argent vaut mieux que les hommes. Je veux un sac Hermès.

– Vous pouvez peut-être vous le permettre à présent, répondit Janelle en souriant.

Michael poussa sa mère hors du bureau avant qu'il ne soit obligé de lui expliquer pourquoi elle avait les moyens de s'acheter un sac Hermès.

Après avoir repris la voiture puis être sorti du parking souterrain pour déboucher au soleil, il aurait aimé pouvoir lui avouer tous les mensonges qu'il lui avait racontés : son excellente et inexistante assurance-maladie par exemple, et lui expliquer que c'était lui qui payait les factures depuis le début.

La seule à même de comprendre était Stella, mais elle n'était plus là. Il n'avait plus qu'à tout garder pour lui.

Le front sur la paume de sa main, Stella passa méthodiquement en revue les caractéristiques qu'elle associait à son trouble : sa sensibilité au bruit, à l'odeur et au toucher ; son besoin de routine ; sa maladresse en société et sa tendance à l'obsession.

Durant la semaine qui venait de s'écouler, elle s'était attaquée aux premières mais avait laissé de côté les deux dernières. Elle ne savait pas comment les surmonter. Si elle pouvait écouter de la musique atroce, porter du parfum, taillader à coups de ciseaux les coutures anglaises de ses chemisiers et bouleverser ses routines, elle était en revanche incapable de se mettre à converser aisément avec les gens et elle ne pouvait pas ne pas sombrer dans l'obsession quand elle aimait quelque chose.

Son esprit tournait en rond à essayer de résoudre le problème. Même si elle n'était toujours pas une championne en société, elle avait beaucoup progressé depuis quelques années. Si elle se concentrait et surveillait ses propos, elle était capable d'interagir avec les gens sans les gêner ; la plupart du temps. Il ne restait plus que l'obsession.

Comment ne pas être obnubilée par quelque chose de merveilleux ? Comment aimer raisonnablement quelque chose ? Si elle était réaliste, elle devait bien admettre que c'était carrément impossible pour elle. Elle ne pouvait pas aimer quelque chose à moitié. Elle avait essayé avec Michael et avait échoué lamentablement. Cela signifiait-il qu'elle devait se tenir totalement éloignée de ce qu'elle aimait ?

Elle supposait qu'elle pouvait arrêter le piano, les films d'arts martiaux et les séries asiatiques. Mais que faire de sa plus grande passion ?

L'économétrie ?

L'abandonner serait sa plus grande preuve de métamorphose. Son travail était le pivot de sa vie : si elle démissionnait, tout changerait. Elle serait quelqu'un d'autre.

Elle posa ses lunettes sur son bureau et se couvrit les yeux avec les mains, délaissant les données affichées sur l'écran. Son esprit était

trop à cran pour se concentrer. Si elle ne pouvait pas travailler, alors peut-être devrait-elle vraiment démissionner.

Elle pourrait se consacrer à quelque chose de plus concret et de plus utile à la société. Comme le secteur médical. Avec suffisamment d'efforts, elle pouvait devenir médecin. Elle n'aimait ni la biologie ni la chimie, mais était-ce important ? La plupart des docteurs se focalisaient sur les résultats finaux de leur labeur plutôt que sur la réalité quotidienne de leur travail. Pour être honnête, il valait mieux que le boulot l'ennuie. Comme ça, elle ne sombrerait pas dans l'obsession.

C'était ça. Elle devait démissionner.

Les doigts raides mais envahie par une détermination sans faille, elle commença à rédiger une lettre de démission pour son patron.

Cher Albert,

Merci pour les cinq dernières années. Appartenir à votre équipe a été une expérience inestimable. J'ai chéri l'opportunité de pouvoir non seulement étudier les fascinantes données du marché, mais aussi mesurer le changement économique à travers l'application des principes d'économétrie. Cependant, je dois quitter l'entreprise parce que...

Parce que quoi ? Albert ne comprendrait pas un traître mot de son raisonnement. C'était un économiste et seule l'économie l'intéressait.

Si elle lui révélait qu'elle était autiste, il s'en moquerait royalement. Ça n'avait aucune incidence négative sur son efficacité en tant qu'économètre. Au contraire, sa tendance obsessionnelle à l'intense concentration sur de longues périodes, son amour pour la routine et les schémas, et son esprit extrêmement logique, incapable de saisir une conversation banale, faisaient d'elle une *meilleure* économètre.

Domage que ces mêmes caractéristiques empêchent qu'on tombe amoureux d'elle.

On frappa un discret coup à la porte et elle vérifia l'heure à la pendule avant de se retourner : Janie pénétra dans son bureau. Pile à l'heure. Elle se hâta de réduire la lettre de démission sur le bureau et se leva pour accueillir la candidate au poste de stagiaire.

Janie lui adressa un sourire tremblant de nervosité qui lui rappela tellement Michael que son cœur se serra.

Avec un temps de retard, Stella lui serra la main.

– Ça me fait plaisir de te voir. Assieds-toi, je te prie.

Janie lissa sa jupe noire et obéit. Elle tapota du pied quelques instants avant de croiser les chevilles.

– Moi aussi ça me fait plaisir de te voir, Stella.

Dans le silence embarrassé qui suivit, Stella se gratta machinalement le cou. Les coutures martyrisées de son chemisier la picotaient comme si une armée de fourmis rampait sur sa peau.

– Comment vas-tu ? demanda-t-elle en essayant de ne pas prêter attention à ses démangeaisons.

– Moi ? Euh, bien. (Janie n'avait pas attaché ses cheveux aujourd'hui et elle coinça une mèche brune derrière son oreille, les yeux baissés sur le porte-document en cuir qu'elle avait posé sur le bureau de Stella.) Contrairement à Michael.

Le cœur de Stella se serra et la peau de son visage se mit à fourmiller.

– Oh, non, pourquoi ? Que s'est-il passé ? Ta mère va bien ?

– Oui. Ne t'inquiète pas, répondit Janie avec un geste apaisant de la main. Elle est contrariée par Michael. Elle veut qu'il arrête de travailler au magasin mais il ne l'écoute pas. Et il est odieux depuis quelque temps, sans parler du fait qu'il bosse comme un dingue. On dirait qu'il est possédé. On est toutes inquiètes et agacées.

– Je ne... je ne comprends pas pourquoi il ne serait pas heureux.

Il ne pouvait pas être malheureux pour la même raison qu'elle. Le désespoir se mêla aux écorchures provoquées par les coutures ; elle avait envie de déchirer son chemisier en hurlant.

– À cause de *toi*. Tu lui manques.

Elle secoua la tête. C'était impossible. Entendre son plus grand désir formulé à haute voix l'emplit d'une amertume qui l'agaça au plus haut point.

– Et si on commençait cet entretien ?

Elle rassembla l'étude de cas qu'elle avait préparée et la tendit à Janie. Mais au lieu de la lire, celle-ci le posa sur son porte-document.

– Pourquoi vous avez rompu ?

Parce qu'ils n'étaient jamais sortis ensemble, pour commencer. Parce qu'elle n'avait été qu'une bonne action pour lui.

Stella se mit à farfouiller dans un tiroir pour dissimuler les larmes qui lui montaient aux yeux. Après quelques battements de cils furieux, le danger lacrymal recula. Elle déglutit, s'éclaircit la voix et dit :

– Ça n'a aucun rapport avec cet entretien. Je te laisse cinq minutes pour lire l'étude de cas et ensuite nous en discuterons.

– Vous devriez vous parler.

– On s'est *longuement* parlé.

Et Stella ne voulait plus jamais subir ça. Si elle entendait encore une fois Michael dire qu'elle ne lui suffisait pas, elle pèterait un plomb.

– Bon, s'entêta Janie, on ne peut pas dire que la séparation vous réussisse, à l'un comme à l'autre. Vous devriez discuter de nouveau.

Stella se massa la tempe et une bouffée concentrée du parfum qu'elle avait pulvérisé sur son poignet assaillit ses narines : elle eut

l'impression qu'elle allait rendre son déjeuner. Elle écarta brusquement sa main de son visage et se mit à respirer par la bouche.

– Je ne peux pas.

– Allez, Stella. Je sais qu'il a probablement déconné mais donne-lui une autre chance. Il est dingue de toi.

– Ce n'est pas la faute de Michael. C'est la mienne.

Elle avait tout gâché en étant simplement elle-même.

– Ça m'étonnerait. Michael est nul en relations sentimentales. Il a des problèmes.

Voilà qui donnait à réfléchir. C'était elle qui avait des problèmes. Non ?

– Quel genre de problèmes ?

– Tu plaisantes ? Il ne t'a rien raconté ? (Janie contempla un instant le plafond en marmonnant dans sa barbe, avant de poursuivre.) Mon père l'a mis plus bas que terre pour avoir refusé toutes les écoles d'ingénieurs dans lesquelles il avait été admis. Il a dit que Michael n'arriverait à rien, qu'il serait pauvre et qu'il devrait gagner sa vie avec son joli minois parce qu'il n'était bon à rien d'autre. Il lui a coupé les vivres et l'a obligé à financer son école de stylisme tout seul. Michael est très doué et il a l'air sûr de lui. Mais tu es la première fille avec qui il sort qui est à la hauteur de ses exigences.

Stella enregistra cette information et la mit de côté pour plus tard.

– C'est gentil de me dire ça, répondit-elle avec un sourire forcé. J'apprécie.

– Oh bon sang, c'est pas vrai, toi aussi ? Vous êtes clairement faits l'un pour l'autre. Bon, je suis venue pour rien, apparemment. Je m'en vais, déclara Janie en faisant mine de se lever.

– Et l'entretien ?

Janie repoussa de nouveau une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Ce n'est pas du népotisme, vu qu'on se connaît ?

Stella sourit.

– Tu seras reçue par six d'entre nous et la décision de t'engager doit être unanime. Je pense que tu n'as pas à t'inquiéter pour l'équité. Et puis même si tu ne décroches pas ce stage en fin de compte, je pense que le processus de l'entretien peut se révéler instructif. Il y a des gens brillants ici. Prends le temps d'examiner cette étude de cas, d'accord ?

– D'accord, répondit Janie en se penchant sur le dossier avec une expression résolue qui n'était pas sans rappeler Michael.

Au fur et à mesure de l'entretien, Janie répondit brillamment à toutes les questions et fit preuve d'une façon de raisonner unique et originale, qui lui serait d'un grand secours à l'avenir. Même si elle avait galéré en première année, il était clair qu'elle s'était ressaisie et qu'elle était opérationnelle.

– Une dernière question, conclut Stella. Dis-moi pourquoi tu as choisi une carrière en économie et en maths.

Les yeux de Janie brillèrent et elle se pencha en avant.

– Facile. Les maths sont la chose la plus élégante du monde et l'économie est ce qui mène le monde. Si on veut comprendre les gens de manière complexe, il faut s'appuyer sur l'économie.

– Mais pourquoi veux-tu mieux comprendre les gens ? Tu as une grande famille et plein d'amis, du moins je le suppose.

– C'est vrai, répondit Janie en haussant les épaules. Mais ils ne constituent qu'un infime sous-ensemble de la société, pas des marchés entiers. Et franchement, ils ne sont pas si intéressants que ça. Ils ne me fascinent pas. Quand je suis avec eux, le monde ne disparaît pas. Je serais prête à mourir pour eux, mais je ne peux pas

vivre pour eux. Pour l'économie, si. C'est ma vocation, exactement comme toi.

Les yeux mouillés et émue pour des raisons qu'elle ne s'expliquait pas, Stella se leva et serra la main de Janie.

– Je pense que tout le monde ici t'appréciera beaucoup.

Janie lui adressa un sourire éclatant et Stella la conduisit à l'entretien suivant en lui souhaitant bonne chance. Quand elle regagna son bureau, elle contempla la dernière phrase inachevée de sa lettre de démission : *Cependant, je dois quitter l'entreprise parce que...*

C'était idiot de vouloir abandonner sa vocation.

À cause de Michael. À cause d'un homme.

Elle se passa les mains dans les cheveux, dérangeant son chignon. Il était inutile d'essayer de vouloir un homme qui ne l'aimait pas pour ce qu'elle était. Personne n'en tirerait avantage, elle la première. C'était injuste et malhonnête. Ce n'était pas elle.

Elle allait cesser immédiatement cette croisade pour changer de personnalité. Elle n'était pas cassée. Elle voyait le monde et interagissait avec lui de manière différente, mais elle était *comme ça*. Elle pouvait modifier ses actions, ses paroles et son apparence, mais elle ne pouvait pas transformer le fondement même de sa personnalité. Au fond d'elle, elle serait toujours autiste. Les gens appelaient ça un trouble mais pour elle, ce n'en était pas un. C'était juste qui elle était.

Elle devait accepter le fait que Michael et elle n'étaient juste pas faits l'un pour l'autre. Se mutiler pour forcer leur couple était pure folie. *Démissionner* était pure folie et il était hors de question qu'elle le fasse. Les dents serrées, elle ferma la lettre de démission sans l'enregistrer.

Elle rassembla ses affaires et se prépara à partir plus tôt du bureau. Elle avait besoin d'enlever ce chemisier abîmé et de se débarrasser du parfum. Son comportement de la semaine passée la dégoûtait.

Oui, elle était seule. Oui, elle avait le cœur brisé. Mais au moins, elle savait qui elle était.

OceanofPDF.com

Un petit tintement retentit, avertissant Michael de l'ouverture de la porte du magasin. Il leva les yeux juste à temps pour voir Janie faire irruption dans l'atelier.

– J'ai trouvé un stage.

Il repoussa ses travaux de couture.

– Hé, c'est génial.

Sa mère poussa un cri aigu et se précipita pour étreindre sa fille.

– Me est tellement fière. Bravo.

– Je ne savais même pas que tu avais un entretien, constata Michael. C'est dans quelle boîte ?

Un éclat combatif brilla dans les yeux de Janie tandis que sa mère lui tapotait la tête avant de retourner à sa machine à coudre.

– Celle de Stella. Advanced Economic Analytics.

Le silence rugit dans les oreilles de Michael.

– Quoi ?

– Je lui ai demandé de m'aider à trouver un stage et elle l'a fait. Je commence dans quinze jours. Je suis folle de joie.

Janie dansait sur place, un sourire jusqu'aux oreilles.

– Elle t'a trouvé un job ?

Il avait mal entendu, c'était certain. Jamais Stella n'aurait donné un boulot à sa sœur.

– Tu ne m’avais pas dit qu’elle bossait pour AEA. Même mes profs sont jaloux que je fasse mon stage là-bas. Quand ils t’apprécient, ils financent tes recherches et ton doctorat. J’espère décrocher ça. Si je ne déconne pas.

– Tu dois appeler Stella pour la remercier, Michael, ordonna sa mère d’un ton sérieux. C’est énorme ce qu’elle a fait là.

Est-ce que les gens remerciaient leur ex quand elle dénichait un job à leur sœur ? Attendez une seconde. Comment pourrait-il y avoir un précédent ? Les ex n’agissaient pas ainsi. Il n’y avait que Stella pour faire ça. Comment était-il censé cesser de l’aimer si elle faisait des trucs pareils ?

Janie se rengorgea et souffla sur ses ongles.

– Pour être honnête, j’ai assuré comme une bête. J’ai été reçue par les six économètres en chef et ils ont décidé à l’unanimité de me proposer le poste.

Il comprit soudain que Janie avait vu Stella. Récemment. Son cœur s’emballa. Il voulait savoir.

– Comment allait-elle ?

Janie lui lança un regard dur.

– Bien. Très bien.

– C’est... bien.

Mais non, ce n’était pas bien. C’était horrible. Il aurait dû être content pour elle, mais ce n’était pas le cas. Il voulait qu’elle soit triste sans lui, aussi triste qu’il l’était sans elle.

Elle avait vraiment tourné la page. Putain, s’il avait reçu un coup de couteau dans les côtes, ça lui aurait fait moins mal.

– Tu as raison. C’est vraiment bien, renchérit Janie.

Sa mère lui lança un regard réprobateur mais Janie se contenta de croiser les bras, le menton levé. Michael repoussa sa chaise.

– Puisque tu es là, je vais en profiter pour partir plus tôt.

Il s'installa au volant de sa voiture sans savoir où aller. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il devait quitter la boutique.

Janie ne tarderait pas à commencer à travailler. La santé de sa mère s'était suffisamment améliorée pour lui permettre de rencontrer quelqu'un. Stella avait tourné la page.

Tout le monde vivait sa vie sauf lui.

Qu'est-ce qui l'arrêtait ? Il n'avait plus de factures à payer et plus besoin de se prostituer. Sa mère voulait qu'il cesse de travailler avec elle. Tous les barreaux de sa cage avaient disparu, mais il était toujours au même endroit et il avait peur de bouger.

Il était peut-être temps de changer ça.

Il se gara dans le parking d'un restaurant vietnamien de Milpitas spécialisé dans les nouilles. Quand il entra, le carillon de la porte tinta. Quan était en train de se débarrasser de la vaisselle jetable sale dans des poubelles posées sur un chariot et de passer un chiffon humide sur les tables. La foule du déjeuner était partie et il était seul dans la salle du restaurant de ses parents, avec les poissons dans l'aquarium qui recouvrait entièrement le mur du fond.

Il leva les yeux vers Michael, s'interrompit un instant et dit :

– Tu as une sale gueule.

Michael se frotta la nuque.

– Je ne dors pas des masses.

Après avoir partagé un lit pendant si longtemps avec Stella, il avait du mal à se réhabituer à la solitude. Et quand il parvenait enfin à s'endormir, il rêvait d'elle. Et jouissait dans ses draps. Ça lui rappela qu'il avait une lessive à faire. Encore.

– Ça faisait longtemps que je ne t'avais pas vu. Comment ça va avec ta copine ?

Michael enfonça les mains dans les poches.

– On a rompu.

Le bras tatoué de Quan se figea au beau milieu d'un coup d'éponge.

– Pourquoi ?

– Ça ne marchait pas.

– Et pourquoi ça ?

– Écoute, je suis venu te demander de l'aide pour autre chose.

Quan haussa les sourcils.

– C'est pour ça que tu as une sale gueule. Qu'est-ce que tu as fait pour la pousser à te larguer ? Tu as essayé de t'excuser ? Tu lui as fait livrer des fleurs ? Des ours en peluche ? Du chocolat ? Les nanas adorent ce genre de trucs. Je ne devrais pas avoir besoin de te le dire.

– C'est moi qui suis parti.

Quan balança son chiffon sur la table.

– Putain, mec. Mais pourquoi ?

Michael se passa la main dans les cheveux en grimaçant lorsque le couteau logé dans ses entrailles lui tordit le ventre. Parce qu'il n'était pas assez bien pour elle. Et même s'il parvenait à le devenir, elle ne l'aimait pas. Elle avait tourné la page.

Quan poussa un petit soupir en examinant son cousin.

– Tu as besoin d'aide pour quoi ? Tu veux enfin acheter une moto ?

– Non. Je... je cherche quelqu'un pour me remplacer à la boutique de maman.

Il se mit à transpirer lorsque les mots franchirent ses lèvres.

– Et tu me dis ça parce que...

– Tu sais coudre et... (Michael jeta un coup d'œil à la dérobée en direction de la porte battante qui menait à la cuisine et baissa la voix.) Tu détestes bosser avec ta mère mais tu t'entends bien avec la mienne. Et plus important, j'ai confiance en toi. Je ne peux pas partir si ma mère n'est pas entre de bonnes mains.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ? Retourner à New York ?

– Non, je vais rester ici. Je ne veux pas m'éloigner même si je ne bosse plus avec elle. J'ai envie de lancer ma propre ligne de vêtements.

C'était son rêve depuis toujours mais il avait été obligé de le mettre de côté. Pendant tout ce temps, les idées et les concepts avaient mûri dans sa tête, ils avaient grandi et étaient devenus plus difficiles à ignorer, mais maintenant...

– Il était temps.

Quan lui donna un coup dans l'épaule, un sourire jusqu'aux oreilles.

– Tu veux bien, alors ? Bosser à l'atelier ?

Quan lui lança un regard bizarre avant de répondre :

– De manière temporaire pour te rendre service, mais pas pour toujours. Les retouches m'emmerdent prodigieusement. Mais Yen cherche du travail et elle aime coudre. Tant qu'elle peut amener le bébé au travail, ça devrait le faire pour tout le monde.

Michael sentit une étrange légèreté s'emparer de lui.

– C'est parfait.

– Tu aurais dû demander il y a longtemps. Il y a toujours quelqu'un au chômage dans la famille. Personne n'a compris pourquoi tu es resté autant de temps. C'est évident que tu détestes ce job. Tu n'es pas seul, tu sais. La famille te soutient.

En scrutant le visage sincère de son cousin, Michael songea soudain qu'il n'avait jamais pensé à demander de l'aide avant. Le problème avec ses parents et la santé de sa mère avait été sa croix personnelle. *Pourquoi* avait-il pensé ça ? Parce qu'il se sentait coupable d'être parti à New York ? Peut-être qu'il voulait expier son égoïsme. Et peut-être que, comme son père, il était trop orgueilleux.

– Tu as raison. J'aurais dû demander plus tôt. (Les idées s'enchaînèrent dans sa tête et il poursuivit :) J'aimerais bien que tu m'aides avec ma collection. Je suis styliste, pas homme d'affaires et je sais que tu es sur le point de décrocher ce MBA...

Quan croisa les bras, très sérieux.

– Tu es en train de me demander de m'associer avec toi ?

Michael lui répondit avec autant de gravité.

– Oui. Je crois bien que oui. Cinquante-cinquante.

Quan se remit à nettoyer les tables.

– Il faut que je réfléchisse.

– Oui, bien sûr. Je vais t'envoyer mes dessins.

– Inutile, répliqua Quan sans lever les yeux.

– Oh, d'accord.

Michael fit un pas en arrière, hésitant. Il n'aurait peut-être pas dû lui demander. Ils avaient parlé de s'associer auparavant, mais c'était peut-être juste des paroles en l'air de la part de son cousin.

Quan leva un regard impatient vers lui.

– Je sais de quoi tu es capable, Michael.

Ce dernier poussa le soupir qu'il réprimait et il s'inquiéta soudain, non plus que son cousin n'ait pas confiance en lui mais au contraire, qu'il fonde de trop grands espoirs sur lui.

– On établira un contrat officiel pour que je ne puisse pas t'arnaquer comme mon père l'a fait avec ma mère.

Quan leva les yeux au ciel et se redressa.

– Et si on se contentait d'une poignée de main ? demanda-t-il en joignant le geste à la parole.

Michael considéra tour à tour la main de son cousin puis son visage.

– Pour quoi faire ? Tu t'es décidé ? Comme ça ? Je t'ai posé la question il y a à peine deux minutes.

– Tu veux le faire ou pas ?

Michael lui serra fermement la main, un sourire éclatant aux lèvres. Apparemment, tout le monde lui faisait confiance, sauf lui-même.

– Oui, faisons-le. Cinquante-cinquante.

Au lieu de le lâcher, Quan l’attira à lui et le serra brièvement contre lui.

– T’es vraiment un connard, tu sais. J’attendais que tu me demandes depuis des siècles. Il t’en a fallu du temps.

♦ ♦ ♦

Stella s’arrêta devant le bureau de Philip, prit une grande inspiration et frappa à la porte. Il détourna son attention des écrans de ses ordinateurs. Aussitôt qu’il la reconnut de l’autre côté de la porte vitrée, il se leva pour lui ouvrir.

– Salut, Stella, la salua-t-il avec un sourire qui ne gagna pas ses yeux.

– Je m’en vais. Tu veux dîner avec moi ?

La dernière chose dont elle avait envie, c’était bien de passer du temps avec Philip, mais elle avait dit à ses parents qu’elle envisagerait sérieusement de sortir avec lui et elle prenait ses promesses très au sérieux. Ses parents l’aimaient bien. Elle pourrait peut-être apprendre à l’apprécier elle aussi. Et puis elle était certaine à cent pour cent que ce n’était pas le genre d’homme à sortir avec elle par pitié. C’était important.

– Avec plaisir. (La puissance électrique du sourire de Philip devint quasiment aveuglante.) Donne-moi un instant, le temps de sauvegarder mon travail.

Alors qu’ils marchaient sur les trottoirs brillamment illuminés qui menaient vers les restaurants du centre-ville, Philip posa la main au

creux des reins de Stella.

Elle fit de son mieux pour l'ignorer mais au bout d'une minute, elle mit de la distance entre eux et agrippa la bandoulière de son sac à main.

– Je ne suis pas prête pour ça.

Il laissa retomber sa main.

– Tu n'as pas tourné la page, je vois.

– Je m'y efforce.

Elle avait donné la permission à la femme de ménage de laver les draps cette semaine. Plus d'odeur de Michael.

– Il a couché avec ma mère, Stella. Ça devrait t'aider à l'oublier plus vite.

Elle contempla son profil amer.

– Tu as couché avec Heidi.

– Heidi n'est pas... vieille.

– Ta mère non plus.

Il leva les yeux au ciel.

– Si tu dragues notre nouvelle stagiaire, je le prendrai très mal. C'est presque une enfant. Et c'est la sœur de Michael, d'ailleurs.

– Ce canon est sa *sœur* ?

– C'était la meilleure candidate.

– C'est vrai, admit-il à regret. Elle a fait preuve d'une excellente compréhension de l'analyse de régression et des statistiques. Je n'arrive pas à croire que ce soit sa sœur.

Quand ils s'attablèrent au restaurant, il marmonnait encore dans sa barbe à propos de Janie.

– Il y a encore trois ans, elle était au lycée, Philip.

– Et alors ?

Elle poussa un soupir exaspéré. Au lieu de pointer son hypocrisie, elle dit :

– Parlons de nos passe-temps. Tu en as ? Lesquels ?

Sa question améliora immédiatement l'humeur de Philip.

– J'adore le golf. Et je ne suis pas mauvais. J'aime aller à la salle de sport.

Il avala une gorgée d'eau et balaya du regard la salle chic du restaurant.

Stella attendit qu'il lui pose la même question. Il pianota sur la table en rythme avec le morceau de guitare classique qui jouait en sourdine, puis il sirota une autre gorgée d'eau.

– J'alterne entre la natation et le footing tous les jours, ajouta-t-il.

– Pas d'arts martiaux ?

– Euh. J'ai fait un peu d'escrime à la fac mais c'est un peu idiot à notre époque.

Ça signifiait que Michael le battrait à plates coutures. Elle aimerait voir ça.

– J'aime les films d'arts martiaux, dit-elle.

– Ça ne te ressemble pas. Je préfère les documentaires.

Tandis que Philip radotait sur le dernier qu'il avait regardé, l'esprit de Stella se mit à vagabonder. Elle imagina une version alternative du dîner de charité. Dans cette version fantasmée, Michael ne rompait pas. Au contraire, il lui avouait qu'il était désespérément amoureux d'elle. Fou de rage, Philip le provoquait en duel et les deux hommes s'affrontaient devant la piscine. Comme ils n'avaient pas d'épée sous la main, ils utilisaient des clubs de golf.

Quand elle sourit en imaginant la scène, Philip l'interpréta comme un encouragement et il s'anima davantage en détaillant sa fascination pour les exposés et les commentaires politiques.

Stella se demanda à quoi ressemblerait un match entre un artiste kendo et un escrimeur. Ce serait probablement assez amusant s'ils utilisaient des clubs de golf, à condition qu'ils aient suffisamment de

sang-froid pour ne pas se matraquer à mort. Il fallait inventer une scène de ce genre dans une série coréenne. Elle la regarderait en boucle.

Le héros n'avait même pas besoin de gagner. Juste de se battre pour la femme qu'il aimait. S'il perdait, elle l'embrasserait encore plus passionnément.

Quand ils sortirent du restaurant et regagnèrent le trottoir bondé, Philip lui sourit et s'empara de sa main.

– Je trouve qu'on s'entend très bien, Stella. On devrait refaire ça.
Et il se pencha pour l'embrasser.

Tandis que Michael et Quan se dirigeaient vers leur barbecue coréen préféré sur University Avenue, Michael ne pouvait s'empêcher de scruter la foule dans l'espoir d'apercevoir Stella. Elle habitait à deux pas de là. Même s'il était peu probable qu'elle soit en train de faire des emplettes à cette heure-ci, c'était possible.

Malgré ça, il n'était pas prêt quand il l'aperçut devant un restaurant méditerranéen de l'autre côté de la rue. Ses cheveux étaient comme d'habitude relevés en chignon et elle portait son éternel chemisier, sa jupe crayon et ses ballerines pointues. Sa Stella, sa tendre et surdouée...

Était-ce Philip James ? Était-il sur le point de l'embrasser ?

Michael vit rouge.

Ses muscles se contractèrent et il plongea en avant. La poigne ferme de Quan sur son bras l'arrêta net.

– Calme-toi, mec.

Avant que les lèvres de Philip aient pu la toucher, Stella détourna le visage et fit un pas en arrière. Elle dégagea sa main emprisonnée

dans la sienne tout en disant quelque chose qu'il ne pouvait pas entendre, mais qui était clairement des paroles de rejet.

Au lieu de réagir comme un homme, Philip avança vers elle, une lueur prédatrice dans le regard.

– O.K., il l'a cherché, commenta Quan.

Son cousin le lâcha et Michael traversa la rue sans s'en apercevoir. S'il y avait des voitures sur son chemin, il ne les remarqua pas. Pour ce qu'il en savait, il s'était peut-être précipité sous leurs roues. Et avant que l'enfoiré puisse poser sa bouche dégueulasse sur le visage détourné de Stella, Michael le repoussa violemment et lui balança son poing dans l'œil.

Tandis que Philip trébuchait en arrière, Michael attira une Stella médusée dans ses bras. Sous les battements furieux de son propre cœur, le sentiment qu'il agissait exactement comme il fallait s'installa. Le corps de Stella, son odeur étaient à *lui*.

– Ça va ? murmura-t-il.

Elle cilla, abasourdie.

– Est-ce que tu viens de lui donner un coup de poing dans l'œil ?

– Ce petit merdeux était sur le point de te forcer à l'embrasser. Une seconde fois. Il est hors de question que quelqu'un t'agresse. Jamais.

Philip abaissa la main de son œil qui gonflait à vue d'œil pour agiter l'index dans la direction de Michael.

– Nous avons un rendez-vous. Je ne l'ai pas forcée.

Stella s'écarta de Michael et rajusta la bandoulière de son sac à main.

– Je rentre chez moi. Toute seule. Bonne nuit.

– Stella, attends.

Philip tenta de la suivre mais Michael s'interposa.

– Tu as entendu ce qu'elle vient de dire. Elle rentre seule.

En voyant que Philip ne lâchait pas l'affaire, Quan avança pour se placer à côté de son cousin. Ses mains pendaient à ses côtés, mais toute son attitude exsudait la violence et son regard était froid.

– On a un problème ici ?

Philip considéra la barricade que formaient les deux cousins et recula. Sa bouche s'agita comme s'il était sur le point de parler mais au final, il serra les dents, lorgna avec envie en direction de Stella et s'éloigna.

Michael pressa l'épaule de Quan.

– Merci.

Quan sourit en désignant Stella du menton.

– Tu devrais vérifier qu'elle va bien.

– Prends une table. Je te rejoins.

Michael courut après Stella et aligna son pas sur le sien mais au lieu de ralentir, elle accéléra, le regard fixé droit devant elle.

– Je maîtrisais la situation. N'oublie pas que j'ai un Taser.

Sa brusquerie et son ton impersonnel se faufilèrent sous la garde de Michael et l'irritèrent prodigieusement. Il rêvait d'elle toute la journée et elle sortait avec d'autres mecs. Ça ne faisait même pas deux semaines qu'ils étaient séparés.

– Tu avais hâte de tester tes nouvelles compétences, je vois.

Elle se cramponna encore plus fermement à la bandoulière de son sac et allongea le pas. Le trottoir céda la place à la route et ses talons cliquetèrent sur l'asphalte tandis qu'elle remontait la rue qui menait chez elle.

– Si tu voulais coucher avec lui, tu t'y es prise comme un manche. Tu aurais dû le laisser t'embrasser. Pourquoi tu as refusé ? Tu as manqué de culot ?

– Va-t'en, Michael.

– Je veux savoir pourquoi tu ne l’as pas embrassé. Il est tout ce que tu veux. Non ?

Elle se figea. Sa poitrine se soulevait et s’abaissait rapidement et elle regardait sur le côté.

– Pourquoi tu me suis ? Pourquoi tu me parles ? Je ne sais pas comment gérer ça. J’ignore comment je suis censée réagir et ce que je suis supposée dire.

– On ne peut pas se considérer amis ?

Il pensait qu’ils étaient au moins ça.

Elle croisa son regard. À la lueur mêlée des lampadaires et de la lune, ses yeux étaient humides et vulnérables.

– On est amis ?

– Je l’espère.

– Ça ne fonctionne pas pour moi.

Elle s’éloigna, les dents serrées, les yeux étrécis. Il pensait qu’elle était en colère mais des larmes se mirent à couler sur ses joues.

– Je ne veux pas être ton amie parce que tu as pitié de moi.

Il sentit son cœur se serrer en la voyant pleurer et il cessa de respirer.

– Qui a parlé de pitié ?

Elle s’essuya les joues, le menton tremblant.

– Toi. Tu as dit que tu avais fini de m’aider et que je n’étais pas à la hauteur. Tu l’as dit et tu le pensais. Tu ne peux pas le retirer.

– Je n’ai jamais dit *toi*. J’ai dit *on*. (Il déglutit bruyamment.) Ça ne t’a pas effleuré que je parlais de moi ? Que je ne suis pas à ta hauteur ?

Un regard candide scruta son visage. Elle ne comprenait pas.

– Pourquoi je penserais une chose pareille ?

– *Parce que je me prostitue et que mon père est un criminel.*

Elle eut un rictus et fit un pas en arrière.

– Je me fiche de tout ça. Ça ne change rien à qui tu es et à la façon dont tu me traites. Tu te sers de ces excuses parce que tu ne veux pas me faire souffrir. Mais je veux que tu saches que je peux encaisser la vérité. Si je ne te suffis pas, c'est honnête et je l'accepte. Je finirai par tourner la page. Je ne veux pas être surprotégée ni que tu me mentes à cause de mon trouble. Je n'ai pas besoin de ton *amitié compatissante*.

Sur ces mots, elle le dépassa et s'éloigna d'un pas vif. Sa démarche était rapide et assurée. Elle n'ondulait pas des hanches de manière séduisante, elle n'était pas gracieuse ; ce n'était pas une démarche de défilé. Il adorait ça.

Il l'adorait, elle.

Et elle essayait de l'oublier.

Ce qui signifiait qu'elle était tombée amoureuse de lui. Elle savait qu'il se prostituait, elle connaissait ses problèmes financiers, elle n'ignorait rien des études qu'il avait faites, elle était au courant pour son père et elle l'aimait quand même.

Ça changeait tout.

La résolution courut dans ses veines. Il avait été tellement aveuglé par ses propres insécurités qu'il l'avait repoussée et blessée. Alors qu'il aurait dû se battre pour elle.

Le combat commençait maintenant. Si elle pouvait lui accorder sa confiance et l'accepter comme il était, alors il pouvait faire de même. Elle méritait ce genre de mec. Pour elle, il serait ce genre d'homme.

Il suivit Stella de loin pour s'assurer qu'elle rentrait chez elle sans problème, puis il rejoignit Quan. Il avait besoin que son cousin l'aide à mettre en place un plan de bataille.

Un coup frappé à la porte de son bureau détournait Stella du nouvel algorithme qu'elle était en train de formuler. Elle fit pivoter sa chaise, la porte s'ouvrit et un énorme bouquet d'arums pénétra dans la pièce.

Leur réceptionniste, Benita, une brunette plantureuse d'une quarantaine d'années, posa le vase sur son bureau et poussa un soupir.

– Oh, c'était lourd. On dirait que tu as un admirateur.

Stella saisit la carte glissée entre les fleurs. Elle reconnut immédiatement l'écriture affirmée de Michael.

Pour ma Stella. Je pense à toi. Baisers, Michael.

– Je ne comprends pas ce que ça signifie, dit-elle en contemplant le petit mot.

Benita se dévissa le cou pour déchiffrer la carte à son tour et un grand sourire étira ses lèvres.

– Michael est le beau gosse avec qui tu sors, c'est ça ? Il est canon.

– On a rompu.

Le sourire de Benita devint malin.

– On dirait bien qu'il veut que vous vous reconciliez. Tu vas lui donner une seconde chance ?

Philip passa devant la porte de son bureau avant qu'elle ait eu le temps de répondre. Après une fraction de seconde, il recula et lança

un regard de travers au bouquet. Un impressionnant œil au beurre noir ornait la moitié droite de son visage.

– Le fils de pute.

Il déboula dans la pièce et fonça vers les fleurs.

Stella s'interposa immédiatement.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais jeter ce bouquet à la poubelle. C'est sa place.

– Hors de question. Il est à moi.

C'était la première fois de sa vie qu'un homme lui offrait des fleurs.

– Je t'en achèterai un plus beau, promit-il entre ses dents. Celui-là doit disparaître.

– Je ne veux pas de tes fleurs.

– On sort ensemble, tu te souviens ?

– Non, on ne sort pas ensemble. On a dîné une fois ensemble et ça ne se reproduira pas. On n'est pas compatibles du tout.

Benita fit la moue et posa les yeux sur Philip, sourcils haussés : elle appréciait manifestement la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Philip s'approcha de Stella, les épaules raides et les poings serrés.

– Et tu es compatible avec *lui* ?

Elle serra la carte dans la paume de sa main. Est-ce que c'était quand même de la compatibilité quand ce n'était pas réciproque ?

– J'étais très heureuse quand on était ensemble. Il sait écouter. Plus que ça, il s'intéressait à moi, à ma journée, ce que je faisais et...

– Tout ce que je veux savoir, c'est si c'est un bon coup, intervint Benita.

Stella se mordit la lèvre, les yeux rivés sur la moquette. Le terme *bon* ne rendait pas justice à Michael. *Phénoménal* était plus approprié.

– Espèce de petite veinarde. (Benita se tourna vers Philip et l'attrapa par le bras.) Viens, P.J., direction la cuisine. Il faut mettre de

la glace sur cet œil.

P.J. ?

Philip grommela dans sa barbe et jeta encore un regard noir aux fleurs avant de se laisser entraîner par Benita hors du bureau de Stella. Alors qu'ils s'éloignaient tous les deux dans le couloir, Philip posa la main au creux des reins de la jeune femme, la glissa plus bas et lui mit la main aux fesses. Au lieu de le gifler comme Stella s'y attendait, Benita repoussa gentiment la mèche de cheveux blonds qui retombait sur le front de Philip et s'occupa de son hématome.

C'était... intéressant.

Apparemment, Benita se fichait que Philip soit un harceleur. Tant mieux pour Stella. Elle n'aurait pas à culpabiliser de ne plus vouloir sortir avec lui.

Elle tourna le vase et joua avec les tiges. Elle avait toujours trouvé les fleurs absurdes. Elles puaien, elles se fanaient et ensuite il fallait les jeter. Mais celles-ci venaient de Michael.

Son portable vibra à plusieurs reprises et quand elle le sortit du tiroir de son bureau, elle vit que c'était lui.

Elle envisagea de laisser l'appel basculer sur la messagerie, mais son pouce appuya sur le bouton « répondre » tout seul.

– Allô ?

– Tu les as reçues ? demanda-t-il.

– Oui... Merci.

– À quoi ressemble l'œil de Philip Dexter aujourd'hui ?

– Il est violet.

Il émit un son satisfait et elle pouvait presque voir son sourire diabolique. Elle se retint à peine de soupirer comme une adolescente. Sa barbarie ne devrait pas lui plaire autant.

– Il tournera au vert dans quelques jours, poursuivit Michael.

– Tu n'aurais pas dû lui mettre l'œil au beurre noir.

Mais elle était contente qu'il l'ait fait. Ça la rendait spéciale d'une manière toute nouvelle. Elle s'était transformée en méchante assoiffée de sang.

– Tu as raison. La prochaine fois, je le frapperai dans les bijoux de famille. Si quelqu'un t'embrasse, ça a intérêt à être moi. (Après un silence gêné, il demanda :) Tu veux bien dîner avec moi ce soir ?

Le cœur idiot de Stella bondit dans sa poitrine à l'idée de le revoir, mais elle l'obligea à se taire. Elle ne comprenait pas pourquoi il faisait tout ça et elle se méfiait.

– Non.

Il y eut un long silence.

– Bien, finit-il par répondre. J'aime les défis.

– Je ne te défie pas.

– Je le sais bien. Tu essaies de m'oublier, ce qui est pire.

– Michael...

– J'ai des choses à faire. On se parle plus tard. Tu me manques.

Et il raccrocha.

Elle fit les cent pas dans son bureau, de plus en plus agitée. Il ne voulait pas qu'elle l'oublie. C'était irritant. Qu'était-elle censée faire ? Se languir de lui pour l'éternité ?

Cet étrange accès de séduction avait commencé quand il avait surpris Philip en train d'essayer de l'embrasser alors qu'elle n'en avait pas envie. Michael tentait de dissuader Philip parce qu'il la croyait incapable de se protéger seule.

Elle était toujours sa bonne action.

Le souffle court, elle ramassa la carte, la réduisit en boule informe et la balança dans la poubelle. Voilà ce qu'elle en faisait de sa pitié.

Si elle voulait tourner la page, elle tournerait la page.

Elle s'assit et lut les dernières lignes de code de son écran de programmation. Son cerveau était trop distrait pour se concentrer.

Elle ne cessait de penser à Michael. Son corps désirait ses caresses et ses mots coquins. Plus que tout, il lui manquait, *lui*, et les habitudes qu'ils avaient prises ensemble.

Il n'avait pas envie de la récupérer, mais ce serait merveilleux si c'était le cas. Quand elle remarqua quelle direction prenaient ses pensées, elle se morigéna et se força à se concentrer sur ses données. En vain. Elle poussa un gémissement frustré, repêcha la carte dans la poubelle, la lissa et la fourra dans un tiroir.

Cette semaine-là, il l'appela tous les jours pour l'inviter à dîner et tous les jours, elle refusa. Elle n'avait ni besoin ni envie de son aide. Elle pouvait prendre soin d'elle-même sans problème.

Quand arriva le vendredi soir, le vase contenant les arums toujours magnifiques avait été rejoint par un vase de roses dans un camaïeu de rouge et de rose, un bouquet de ballons et un ours en peluche en kimono de karaté. Elle était beaucoup trop vieille pour les peluches et sa vue l'embarrassait. L'extravagance de Michael faisait d'elle l'objet de la curiosité de ses collègues. Il fallait qu'elle trouve le moyen de faire cesser tout ça.

Quand il fut temps de partir, elle éteignit son ordinateur, s'empara de son sac à main et se dirigea vers la porte en attrapant l'ours karatéka au passage. Elle n'en voulait pas mais l'idée qu'il passe la nuit tout seul lui brisait le cœur.

Elle fourra la peluche sous son bras pour la dissimuler le plus possible et sortit de l'immeuble. Nul n'avait besoin de la voir se balader avec un ours en peluche.

– Tu rentres chez toi ?

La voix solitaire s'éleva derrière elle tandis qu'elle traversait le parking désert, et son cœur fit un bond.

Elle tourna brusquement la tête, une main sur la poitrine.

Michael s'écarta du mur du bâtiment, les pouces glissés dans les poches de son pantalon. Il portait une veste noire ajustée sur une chemise au col déboutonné et un pantalon noir. Trop beau. Elle détourna les yeux et se pencha pour ramasser l'ours en peluche qu'elle avait fait tomber sur le bitume.

– Ton comportement ressemble furieusement à du harcèlement, constata-t-elle en époussetant la peluche.

Il baissa la tête avec sourire penaud.

– Je sais.

– Tu dois cesser.

– Ce n'est pas un peu romantique ? Je n'ai pas beaucoup d'expérience en matière de séduction, il faut donc que tu m'excuses si j'en fais trop.

Elle fit la moue. Entre son physique et son charisme, elle était certaine qu'il n'avait qu'à lever le petit doigt pour que les femmes se jettent sur lui. Elle ne voulait plus être ce genre de femme.

– Arrête, Michael. Nous savons tous les deux que tu n'essaies pas de me séduire.

Michael se raidit.

– Comment ça ?

– Tu n'as plus besoin de me protéger de Philip. Il s'intéresse à la réceptionniste.

– Tout ça n'a rien à voir avec Philip.

Il se dirigea vers elle, sourcils froncés et dents serrées.

Son instinct ordonnait à Stella de reculer mais son entêtement la riva sur place. Elle redressa le menton. Elle n'avait pas peur de lui.

– J'en ai assez d'être ta bonne action. Je ne veux pas...

Il encadra son visage de ses mains et l'embrassa. Abasourdie, elle sentit toute résistance la fuir. La fraîcheur et la douceur de ses lèvres

avaient un goût de paradis. Quand sa langue brûlante caressa l'intérieur de sa bouche, sa saveur salée et son odeur familière l'enivrèrent. Elle s'agrippa à ses épaules et se pressa contre lui. Il l'enlaça et aligna leurs hanches, douceur contre fermeté. Elle sentit ses membres se liquéfier.

– Regarde comme tu fonds pour moi, murmura-t-il d'une voix rauque contre sa bouche. Tu m'as *manqué*.

Il l'embrassa de nouveau, un baiser lent et profond qui fit se recroqueviller les orteils de Stella et la fit soupirer contre sa bouche. Ses cheveux cascadèrent sur ses épaules et elle frissonna lorsqu'il glissa les doigts dans leur masse.

– Jolie Stella, chuchota-t-il en caressant sa chevelure. Je suis peut-être nul en drague mais je t'embrasse comme il faut.

Sa remarque la sortit immédiatement de la torpeur provoquée par son baiser. Elle se dégagea de son étreinte et s'essuya la bouche avec sa manche.

– Ne m'embrasse pas. Ne me touche pas. Je ne veux pas que tu fasses quoi que ce soit par pitié.

– Pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de parler de pitié ? Je n'ai jamais dit que j'avais pitié de toi, remarqua-t-il, une expression perplexe sur le visage.

– Alors pourquoi tu n'as pas encaissé mon chèque ?

Sans attendre de réponse de sa part, elle ramassa l'ours en peluche pour la seconde fois. Elle avait envie de le serrer contre elle, mais elle se força à le lui tendre.

– Cette semaine a été sympa mais j'en ai assez. Je te demande d'arrêter. S'il te plaît.

– Est-ce que ça signifie que tu ne ressens plus rien pour moi ?

Les larmes montèrent aux yeux de Stella et elle se détourna, aveuglée.

– Je m'en vais.

– Parce que moi j'ai des sentiments pour toi.

Elle se figea. Michael s'empara de sa main et la tira jusqu'à ce qu'elle se retrouve de nouveau face à lui. Il lui releva le menton et les larmes menacèrent de couler. Avait-il vraiment dit ça ? Son cœur tambourinait tellement fort dans ses oreilles qu'elle avait certainement mal entendu.

Il prit une profonde inspiration, exhala et recommença.

– Je n'ai pas accepté ton argent parce que je suis amoureux de toi. Je me suis persuadé que tu avais besoin de moi et que t'aider me permettrait de prouver que je ne ressemblais pas à mon père, mais c'était des excuses pour être avec toi. Tu n'as pas besoin de moi et je n'ai pas besoin de prouver que je ne suis pas mon père. Je sais que je ne le suis pas. Je t'ai quittée parce que j'étais certain que tu ne m'aimais pas en retour. Mais quand tu as dit que tu voulais m'oublier, ça m'a rendu espoir.

Stella sentit sa peau s'empourprer, partout, ses mains, son cou, son visage, la pointe de ses oreilles. Il n'avait pas pitié d'elle. Il l'aimait. Avait-elle bien entendu ? C'était vrai ?

Il déglutit.

– Tu veux bien dire quelque chose, s'il te plaît ? Quand un mec avoue à une nana qu'il est amoureux d'elle, il ne veut pas que seul le silence lui réponde. C'est trop tard ? Tu as tourné la page ?

– Est-ce que tu portes le boxer que je t'ai acheté ?

Il éclata de rire.

– Parfois, le fonctionnement de ton cerveau est un mystère total.

– Oui ou non ?

Elle fourra la peluche sous son bras et glissa les doigts sous la ceinture en cuir de Michael.

Il la dégrafa en souriant, déboutonna son pantalon et fit glisser la fermeture à glissière.

– Si on est arrêtés pour attentat à la pudeur, je veux partager une cellule avec toi.

Elle sortit les pans de sa chemise et, même à la faible lueur du parking, elle distingua les carreaux rouges du boxer. Elle leva les yeux vers les siens et une chaleur effervescente envahit son corps, emplit son cœur et se répandit jusqu'à ses extrémités. Il était vraiment amoureux d'elle. Et sa théorie se confirmait. Le *P* de Michael était passé de 1 à 0. Pour elle.

– Tu le portes.

– Je n'aime pas ne pas mettre de sous-vêtements. Ça m'irrite.

Elle le rhabilla tout en tentant de réprimer un sourire extatique.

– Les femmes achètent des boxers aux hommes qu'elles aiment. C'est de l'économie. Les données le prouvent.

– Es-tu en train de dire que tu m'aimes, Stella ?

Elle serra étroitement l'ours karatéka contre sa poitrine en hochant la tête, soudain submergée par une vague de timidité.

– Tu ne veux pas prononcer les mots ? demanda-t-il.

– Je ne l'ai jamais dit à personne d'autre que mes parents.

– Parce que tu crois que je passe mon temps à dire aux femmes que je croise que je les aime ? (Il l'attira à lui et pressa son front contre le sien.) Je te le ferai dire. Ce soir.

– Dois-je m'inquiéter ?

– Oui.

– Qu'est-ce que tu vas...

La chaleur dans ses yeux l'arrêta net.

– Rentrons à la maison.

– D'accord.

Mais au lieu de se diriger vers la rue qui menait chez elle, il la conduisit vers une petite Honda Civic argentée et ouvrit la portière côté passager pour elle.

– J’ai changé de voiture, constata-t-il avec un haussement d’épaules embarrassé.

Elle s’assit et boucla sa ceinture en examinant l’habitacle net et pas en cuir. Rien ne rappelait Aliza.

– Je préfère celle-là.

– Tu m’étonnes. (Il s’installa derrière le volant en souriant.) Je me suis associé avec Quan pour démarrer une collection de vêtements et j’avais besoin de fonds. Puisque j’arrête la prostitution, je n’avais aucune raison de garder la BMW.

Il le faisait enfin : arrêter d’être escort, prendre des risques et se faire un nom. En cet instant, elle le trouvait tellement parfait qu’elle avait envie de se jeter sur lui et de l’embrasser à perdre haleine.

– C’est génial. Je suis très heureuse pour toi, Michael. (Mais l’idée qu’il ait vendu sa voiture parce qu’il avait besoin d’argent l’ennuyait, surtout qu’il n’avait pas encaissé son chèque.) Tu as encore des factures d’hôpital à payer ? Est-ce que le programme d’assistance de la fondation ne couvre pas l’intégralité des frais ?

Il pencha la tête, intrigué.

– Comment es-tu au courant des factures et du programme ? (Il réfléchit un instant et la compréhension se lut dans son regard.) C’était *toi* ?

Elle détourna les yeux.

– C’était toi, répéta-t-il, stupéfait. Comment savais-tu que ma mère n’avait pas d’assurance-maladie ?

– Le soir où on est allé chez toi, je suis tombée sur les factures et j’ai fait le lien entre le coût de son traitement et tes tarifs d’escort. Je crois... que c’est là que je suis tombée amoureuse de toi.

Un sourire enfantin éclaira les traits de Michael.

– Je m’apprêtais à t’extorquer cet aveu d’une manière délicieuse. (Son sourire s’évanouit, remplacé par une expression songeuse.) Ça a dû te coûter une fortune. Tu as lancé un programme médical entier. Quel est le montant de ta fortune ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure tout en étreignant l’ours en peluche.

– Je ne suis plus aussi riche qu’avant. Enfin, je suis quand même riche. Ça dépend de la définition qu’on donne au mot. Ça ne va probablement pas te plaire. Tu es sûr que tu veux savoir ?

– Crache le morceau, Stella.

– Je possédais un fonds fiduciaire. Qui contenait quinze millions de dollars, expliqua-t-elle en haussant les épaules. J’en ai fait intégralement don à la Fondation médicale de Palo Alto pour lancer ce programme.

– Tu as donné tout ton argent ? Pour moi ?

– C’est ce qu’on est censé faire de ce genre de sommes, non ? En faire profiter les autres ? Mon salaire me suffit largement pour vivre. Ce n’est que de l’argent, Michael, et je ne supportais pas l’idée que tu sois obligé de te prostituer. Si tu as envie de continuer, c’est une chose. Mais si tu ne le veux pas... (Elle secoua la tête.) J’étais résolue à te donner le choix. Et puis on aide de nombreuses familles. C’est une bonne chose.

– On ? (Il se pencha et posa un baiser sur sa joue et sur le coin de ses lèvres.) C’est toi qui as tout fait. Cet argent ne m’appartenait pas. (Il l’embrassa sur la bouche à plusieurs reprises.) Merci de me donner ce choix pour que je puisse te choisir. Merci d’être toi. Je t’aime.

Elle ne put s’empêcher de sourire. Elle ne se laisserait jamais de l’entendre dire ça.

– Et maintenant je peux affirmer avec certitude que mon petit ami est styliste. Enfin, si tu es vraiment mon petit ami. Les-tu ?

Au lieu de répondre tout de suite, il démarra et quitta le parking. Les yeux rivés sur la route et d'un ton décontracté, il dit :

– Et comment. Puisque je te demanderai si tu veux bien m'épouser dans trois mois.

Stella ouvrit la bouche, ahurie. Sous l'effet du choc, elle sentit des vagues de chaleur et de froid la submerger tour à tour.

– Pourquoi tu me dis ça ?

Michael esquissa un petit sourire et lui jeta un regard en coin avant de se concentrer de nouveau sur la route.

– Parce que tu n'aimes pas les surprises et que je me suis dit qu'il te faudrait du temps pour te faire à l'idée.

Il avait raison, mais avant qu'elle ait eu le temps de s'appesantir sur cette idée, il ôta une main du volant, s'empara de la sienne et entrelaça leurs doigts comme d'habitude.

Elle garda le silence et laissa le moment déferler sur elle, l'incertitude, l'espoir haletant, l'anxiété et la satisfaction scintillante. La vue de leurs mains entrelacées lui plaisait. Elles étaient très différentes mais avait pourtant chacune cinq doigts et cinq jointures, et la même allure générale.

Elle lui pressa la main et il serra la sienne en retour. Paume contre paume, deux moitiés solitaires trouvaient le réconfort ensemble.

Épilogue

Stella flânait sur un trottoir tranquille du quartier des anciens entrepôts de San Francisco, un coin discret de la ville occupé par plusieurs entreprises de mode de la côte ouest. Après avoir poussé une porte anonyme, elle pénétra dans un espace industriel composé de murs en acier, de sols en béton et de plafonds en poutres apparentes.

Un shooting photo était en cours à l'extrémité de la pièce et Stella sourit en voyant les mannequins porter les dernières créations de Michael. L'automne avait à peine commencé, mais les modèles avaient endossé sa collection hiver. Des enfants dont les âges variaient de la maternelle à la préadolescence posaient, vêtus de costumes miniatures cintrés, de vestes assorties à des casquettes de vendeurs de journaux, de robes-pulls et de capes bordées de fourrure.

C'est Quan qui l'aperçut le premier.

– Salut, Stella.

Il la salua machinalement de la main sans interrompre sa conversation animée avec la photographe.

Michael, qui était en train de nouer un ruban doré sur la robe de soirée en mousseline blanche d'une petite fille, s'interrompit et la regarda, radieux.

– Tu es en avance.

– Tu me manquais.

Le sourire de Michael s'élargit. Il tapota l'épaule de la fillette et lui indiqua le décor devant lequel un coordinateur était occupé à placer les enfants et les accessoires. Tout en se dirigeant vers elle, il enfonça les mains dans les poches de son pantalon et lança un regard appréciateur à son tailleur bleu marine et au foulard négligemment noué autour de son cou. Elle savait qu'il admirait la tenue qu'il lui avait choisie pour la journée et elle réprima un sourire. Les choses qui le rendaient heureux...

Lorsqu'il parvint à sa hauteur, il se pencha et l'embrassa sur la bouche avant de caresser ses bras et de capturer ses mains. Il les amena à ses lèvres et effleura la gauche du pouce, attirant son attention sur le trio de diamants de belle taille qui brillait à son annulaire.

– Je n'arrive toujours pas à croire que tu te sois endetté pour m'offrir cette bague, constata-t-elle.

Mais elle devait bien admettre qu'elle aimait tout ce que cette bague représentait. Elle n'avait jamais beaucoup apprécié les bijoux, mais elle se surprenait à l'admirer plus souvent qu'à son tour et à penser invariablement à Michael. Quand ses collègues la surprenaient en train de sourire sans raison, ils levaient les yeux au ciel et marmonnaient dans leur barbe.

– J'avais besoin de clamer au monde entier que tu étais « prise ». Et depuis ce matin, je ne suis plus endetté. Quand nous avons obtenu des fonds de capital-risque. On ouvrira trois nouvelles boutiques avant Noël.

Elle se livra à un rapide calcul mental et sentit l'excitation bouillonner.

– C’est très rapide. Tu réussis encore mieux que la trajectoire de croissance la plus haute que j’avais développée pour toi.

– Oui. C’est en partie ta projection qui a convaincu les capital-risqueurs.

– Je crois que ce sont plutôt tes créations et ta stratégie marketing agressive.

– D’accord, ça a peut-être aidé. (Il s’esclaffa mais son regard était tendre.) C’était très important pour moi de t’avoir à mes côtés pendant tout le processus. J’espère que tu le sais.

– Oui. (Les mois qui venaient de s’écouler avaient été très remplis, mais ils avaient franchi tous les obstacles ensemble.) C’est pareil pour moi.

Michael devint sérieux.

– Comment s’est passé le rendez-vous avec les associés de ta boîte ce matin ?

– Ils m’ont encore proposé une promotion. Économètre en chef. Cinq employés directs en plus de ma fidèle stagiaire.

– Et ?

Elle prit une profonde inspiration avant de répondre.

– J’ai accepté.

Michael la dévisagea, bouche bée, puis la serra farouchement contre lui. Il l’embrassa sur la tempe.

– Tu regrettes ?

Elle se blottit tout contre lui et respira son odeur.

– Non. Ça m’angoisse un peu, mais je suis surtout contente.

– Je suis tellement fier de toi.

Le sourire qui étira les lèvres de Stella était si grand qu’elle en eut les joues douloureuses.

– Je vais toucher un gros bonus. Je préfère te prévenir que je vais m’en servir pour t’offrir une nouvelle voiture.

Il recula et elle eut peur de l'avoir contrarié.

– Je peux m'acheter une voiture, répondit-il, impassible.

Elle se mordit la lèvre pour s'empêcher de froncer les sourcils, mais elle comprenait qu'il veuille faire les choses à sa manière. Elle n'avait pas besoin de le gêner. Elle en avait juste envie.

– Mais je veux le même modèle que toi, poursuivit-il. En noir.

Elle inclina la tête sur le côté et inspira lentement.

– Est-ce que ça signifie que...

– Ça signifie que si tu veux m'offrir une voiture, je veux la conduire. (Un sourire coquin étira ses lèvres et son regard pétilla.) Si tu veux m'acheter des caleçons, je veux les porter.

La poitrine de Stella s'emplit de légèreté et elle s'empara de sa main pour ne pas se mettre à flotter.

– Ça veut dire que tu m'aimes.

Il entrelaça leurs doigts comme à son habitude et lui pressa la main.

– Absolument. C'est de l'économie.

Note de l'auteure

La première fois que j'ai entendu parler d'« autisme à haut fonctionnement », que l'on connaissait jadis sous le nom de syndrome d'Asperger, c'était pendant une discussion avec la maîtresse de maternelle de ma fille. J'ai été abasourdie par la suggestion de cette femme. Même si ma fille était difficile, elle ne correspondait pas du tout à mes idées préconçues sur l'autisme. À mes yeux, elle était tout à fait normale : une gamine adorable avec une personnalité débordante. Une fois rentrée chez moi, je me suis livrée à une rapide recherche sur Internet et ce que j'ai découvert ne cadrerait pas du tout avec les caractéristiques de ma fille. Pour en avoir le cœur net, j'en ai parlé aux membres de ma famille et à son pédiatre, et leurs réponses ont été unanimes : elle *n'était pas* autiste. Ils avaient forcément raison et j'ai laissé tomber.

Du moins, je le croyais. La Moi de la Vraie Vie avait lâché l'affaire mais la Moi Écrivaine était fascinée. Vous voyez, j'avais envie d'écrire depuis quelque temps un *Pretty Woman* inversé, mais je n'arrivais pas à trouver pourquoi une femme belle et riche engagerait un escort. Je n'avais pas oublié une des caractéristiques de l'autisme sur lesquelles j'étais tombée pendant ma recherche : la difficulté à établir des relations sociales. C'était quelque chose que je comprenais, et une

raison convaincante pour embaucher un escort. Et si mon héroïne, contrairement à ma fille, était autiste ?

J'ai commencé à faire des recherches pour de bon et j'ai découvert quelque chose d'intéressant : il existe des ouvrages consacrés spécifiquement aux *femmes* autistes. Pourquoi les femmes ont-elles besoin d'être traitées à part ? Nous sommes tous des êtres humains. Je pensais que les autistes masculins et féminins seraient les mêmes. J'ai donc acheté *Aspergirls* de Rudy Simone.

Quand j'ai commencé à le lire, un sentiment des plus étranges s'est emparé de moi et il n'a fait que croître au fur et à mesure de ma lecture. Apparemment, il y a une différence majeure dans la façon dont l'autisme est perçu selon qu'on est un homme ou une femme. Ce que j'avais lu en faisant des recherches concernait les *hommes*, mais la plupart des femmes autistes, pour tout un tas de raisons, *masquent* leur maladresse et *cachent* leurs caractéristiques autistes pour être acceptées par la société. Même nos obsessions et nos centres d'intérêt sont généralement taillés pour être acceptables, comme l'équitation et la musique au lieu des plaques d'immatriculation qui commencent par un 3. À cause de ça, les femmes ne sont pas diagnostiquées ou le sont plus tard dans leur vie, souvent après que leur enfant l'a été. Les femmes atteintes du syndrome d'Asperger existent dans ce qu'on appelle « la partie invisible du spectre ».

En lisant le livre de Rudy Simone, j'ai reconsidéré mon enfance et je me suis rappelée d'un million de détails, comme le jour où quelqu'un à l'école m'avait dit que mes expressions étaient effrayantes et que, du coup, j'avais passé des heures à m'entraîner devant un miroir. Parfois, je passais la journée à imiter les manières et le phrasé de ma cousine, parce qu'elle était populaire et que ça devait être comme ça qu'il fallait être, et ça *m'épuisait*. J'avais l'habitude de pianoter un-trois-cinq-deux-quatre en boucle quand j'étais nerveuse

ou que je m'ennuyais, mais j'avais découvert que ça agaçait les gens, alors je m'étais mise à le faire avec mes dents, comme ça personne ne le voyait ni ne l'entendait. Ça m'a valu un début de parodontopathie, mais je suis incapable de m'arrêter même si ma vie en dépendait. J'ai eu une obsession pour George Winston qui m'a conduite à apprendre le piano toute seule quand j'étais petite, obsession qui est encore vivace des décennies plus tard. Et, et, et...

Ce qui avait commencé comme une simple recherche pour un roman est devenu une révélation personnelle. J'ai appris que *je n'étais pas seule*. Il y a d'autres personnes *comme moi* et probablement ma fille aussi. Le temps que je poursuive mes recherches et finisse par parvenir à un diagnostic (à trente-quatre ans), Stella, mon héroïne autiste, était née. Je n'avais jamais campé aussi facilement un personnage. Je la connaissais dans les moindres détails. Elle sortait de mon cœur. Je n'avais pas besoin de filtrer mes pensées pour la rendre socialement acceptable, chose que je faisais inconsciemment depuis toujours. Et cette liberté m'a permis de trouver ma voix. Avant ça, j'avais utilisé d'autres styles que le mien, j'avais essayé d'être quelqu'un d'autre. Quand j'ai écrit *The Kiss Quotient*, je suis devenue moi-même et depuis, je n'ai pas cessé de l'être. Parfois, au lieu de vous restreindre, une étiquette vous libère. Ça a été le cas pour moi. J'ai commencé une thérapie pour m'aider à surmonter les difficultés qui, je l'ignorais, étaient courantes pour les gens dans mon genre.

Cela dit, je me dois de préciser que tous ceux qui sont dans le spectre ont leurs propres expériences, toutes valables, leurs propres déficiences, forces et points de vue. Mon expérience (et donc celle de Stella) n'en est qu'une parmi tant d'autres et ne peut pas être considérée comme « la norme ». Il n'y a pas de norme.

Pour ceux que ça intéresse, j'ai trouvé les ressources suivantes sur le spectre de l'autisme et Asperger intéressantes sans être

ennuyeuses :

Aspergirls de Rudy Simone (axé sur les femmes, traduit en français sous le titre *L'Asperger au féminin*),
Everyday Aspergers de Samantha Craft (lui aussi axé sur les femmes et non traduit en français),
Look Me in the Eye de John Elder Robison (traduit en français sous le titre *Regardez-moi dans les yeux*),
The Reason I Jump de Naoki Higashida (traduit en français sous le titre *Sais-tu pourquoi je saute ?*),
Les vidéos YouTube du psychologue clinicien Tony Attwood,
L'Association des femmes autistes
(facebook.com/autisticwomenassociation).

Bien à vous,
Helen Hoang

OceanofPDF.com

Remerciements

On dit que l'écriture est une tâche solitaire. Et c'est vrai. On s'assied et on écrit seul. Mais ce roman ne serait jamais allé aussi loin sans l'aide et le soutien d'un très, très, *très* grand nombre de personnes.

Ce roman, sous cette forme, n'existerait pas si je n'avais pas eu l'opportunité de participer à la Guerre des Résumés de Brenda Drake. Merci Brenda et toute ton équipe. Tu es géniale. (Si vous êtes un auteur non publié, vous devriez aller faire un tour sur pitchwars.org.) Ce concours m'a permis de rencontrer ma fabuleuse conseillère, Brighton Walsh, qui a eu un impact phénoménal sur ma vie. Elle m'a non seulement aidée à améliorer mon style, mais elle m'a en plus guidée pendant le voyage éprouvant qui a mené à la publication et elle est devenue une véritable amie. Merci, Brighton, du fond du cœur.

Un grand merci à mes partenaires de critique d'avoir pris le temps de me lire. Ava Blackstone, tu as été ma toute première amie autrice. Tu m'as donné du courage et de l'assurance et j'ai une chance folle de te compter dans ma vie. Kristin Rockaway, tu as lu le premier jet pourri de ce roman et ton retour m'a aidée à participer à la Guerre des Résumés. Grâce à toi, le premier baiser entre Michael et Stella est

meilleur (et plus maladroit, lol) ! Gwynne Jackson, fantastique être humain, merci d'être là. Tu es honnête, patiente et bienveillante et je compte bien te garder à jamais. Suzanne Park, je ne sais même pas par où commencer. Tu es une femme profondément généreuse, super drôle et tu me comprends. Jen DeLuca, je suis ravie de t'avoir eue comme partenaire pendant la Guerre des Résumés. Je suis jalouse de ton style incroyable que j'essaie d'égaler. ReLynn Vaughn, merci pour ton honnêteté et tes encouragements, et merci de m'avoir invitée à Viva La Colin pour que je puisse rencontrer Ash Alexander et Randi Perrin. Vous êtes toutes tellement drôles. A. R. Lucas, je me suis bien amusée à faire de Stella ton double. Shannon Caldwell, merci d'avoir lu ce roman en une seule nuit – j'en ai eu le sourire jusqu'aux oreilles pendant des heures. Jenny Howe, merci de m'avoir permis de te tenir au courant de mon avancée au fur et à mesure afin de garder le rythme. C. P. Rider, on doit retourner chez Denny's !

Merci aux participants de la Guerre des Résumés 2016. Vous formez un groupe incroyable. Alors que je suis en train de rédiger ces remerciements, quelques-uns d'entre vous sont en train d'écrire avec moi dans notre Am Writing Group. Ian Barnes, Meghan Molin, Rosiee Thor, Laura Lashley, Tricia Lynn, Maxym Martineau, Alexa Martin, Rosalyn Baker, Julie Clark, Tracy Gold, Tamara Anne, Rachel Griffin (je veux toujours appeler un roman *Calculuxure* !), Nic Eliz, Annette Christi et tant d'autres ont été là pour surmonter les refus et célébrer les succès. Grâce à vous, l'écriture de ce roman a été encore meilleure. Merci à la tutrice de la Guerre des Résumés, Laura Brown. Je n'ai pas été ton élève mais ta gentillesse m'a beaucoup aidée.

Merci à l'antenne de San Diego de l'Association des auteurs de romance américains. Demi Hungerford, Lisa Kessler et Marie Andreas, j'ai beaucoup écrit et corrigé durant nos sessions. Tameri Etherton, Laura Connors, Rachel Davish, Tami Vahalik, Tessa McFionn

et Janet Tait, vous êtes des nanas géniales et vous m'avez toujours accueillie les bras ouverts. Mes remerciements tout particuliers à HelenKay Dimon pour avoir dirigé notre Challenge d'avril durant lequel j'ai rédigé quasiment tout le premier jet de ce roman.

Merci à l'Association des femmes autistes de m'avoir permis de rencontrer d'autres femmes autistes comme moi. Les gens avec qui j'ai discuté via notre groupe Facebook sont des individus adorables et attentionnés. Découvrir que je n'étais pas seule et que d'autres partageaient certaines de mes difficultés et excentricités a constitué une expérience incroyable. Harriet, Heather, Elizabeth et Tad, parmi tant d'autres, vous m'avez été d'un grand soutien. J'ai appris davantage sur moi-même et sur l'autisme, et j'ai fini par parvenir à un diagnostic. Merci pour votre amitié.

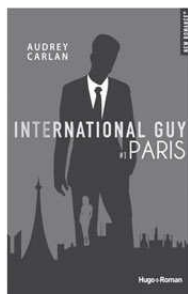
Mes remerciements tout particuliers à mon incroyable agente Kim Lionetti, pour sa patience et sa combativité qui lui ont permis de réaliser mes rêves en trouvant une maison d'édition à *The Kiss Quotient*.

Merci Cindy Hwang d'avoir perçu le potentiel de ce roman et d'avoir été absolument merveilleuse. Kristine Swartz, Jessica Brock, Tawanna Sullivan, Colleen Reinhart et tous les autres, j'ai adoré travailler avec vous. Merci Berkley de m'avoir aidée à partager un autre point de vue avec les lecteurs et à combattre littéralement la haine par l'amour.

OceanofPDF.com

**DÉCOUVREZ LES AUTRES
TITRES DE LA COLLECTION
HUGO NEW ROMANCE®**

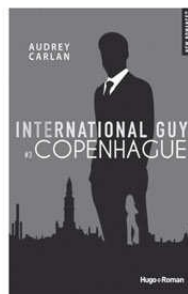
LA SÉRIE ÉVÉNEMENT



TOME #1
juillet 2018



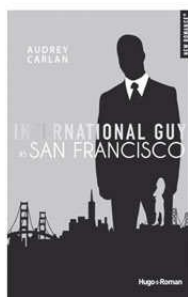
TOME #2
juillet 2018



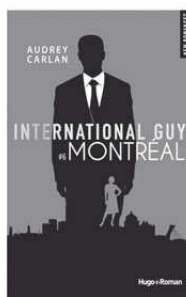
TOME #3
août 2018



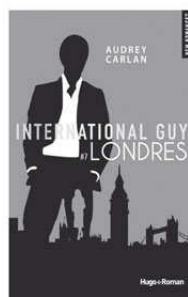
TOME #4
septembre 2018



TOME #5
octobre 2018



TOME #6
novembre 2018



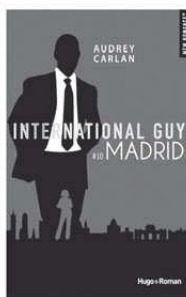
TOME #7
décembre 2018



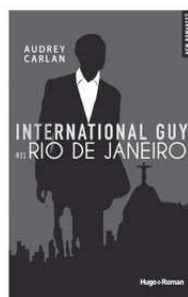
TOME #8
janvier 2019



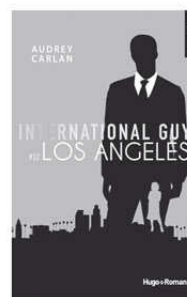
TOME #9
février 2019



TOME #10
mars 2019



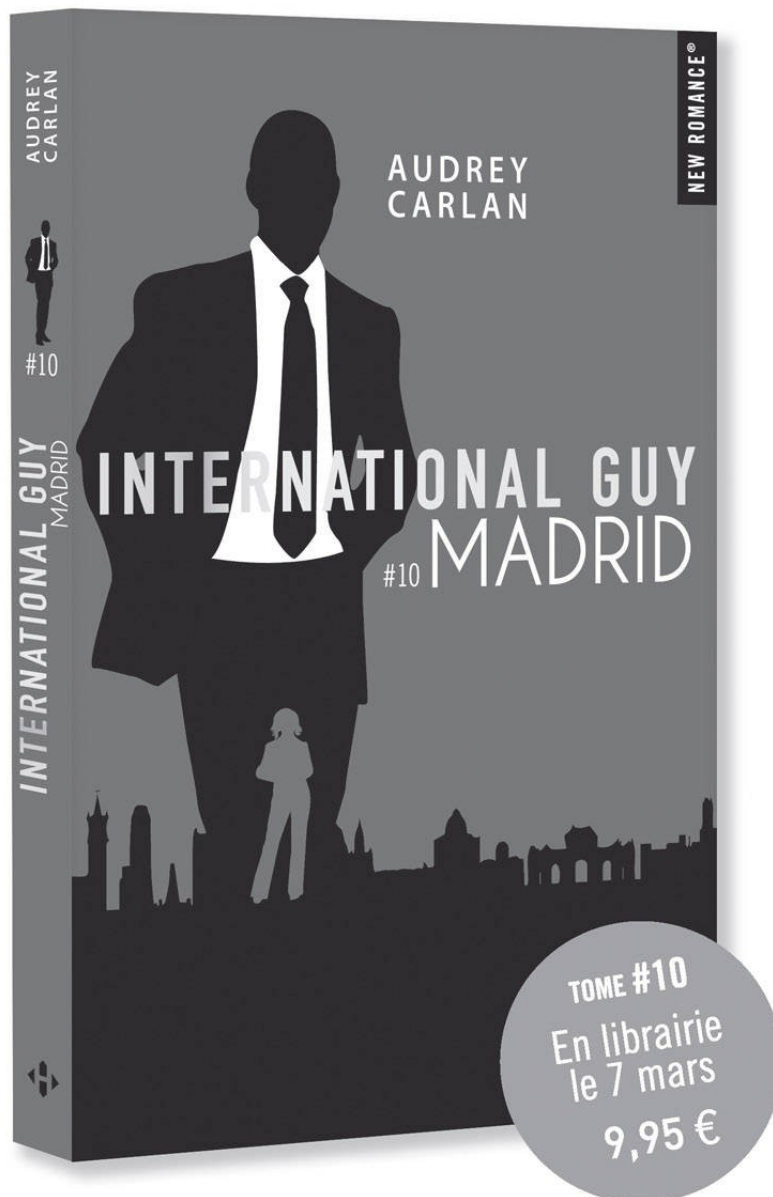
TOME #11
avril 2019



TOME #12
mai 2019

INTERNATIONAL GUY

UN HOMME AU SERVICE DES FEMMES



Hugo L'éditeur de la NEW ROMANCE®

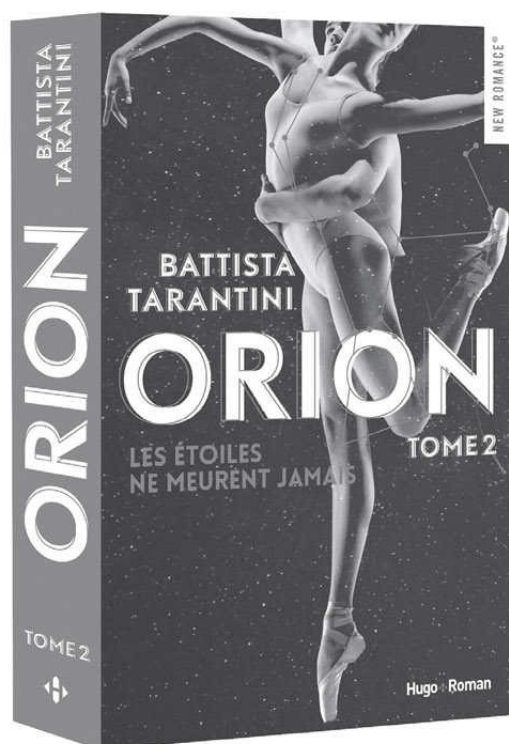


ET HUGONEWROMANCE

wonderbra

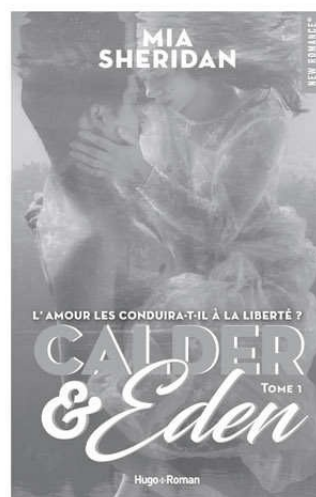
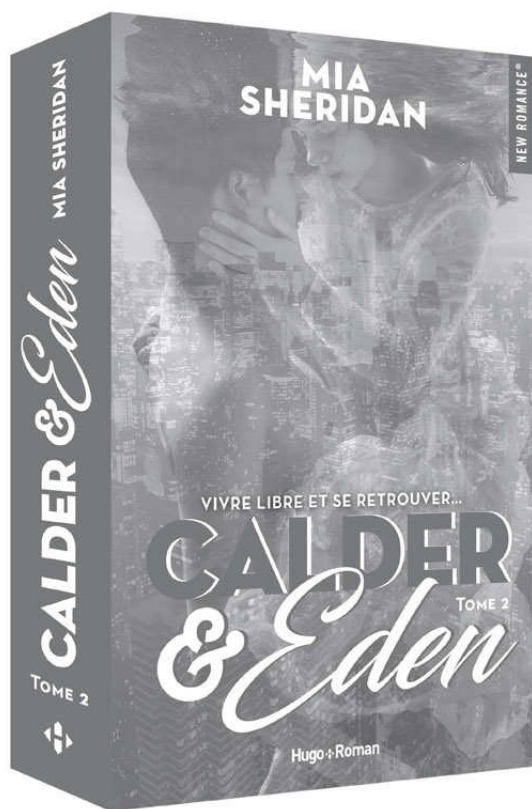
BATTISTA
TARANTINI

ORION



EN LIBRAIRIE
Hugo Roman

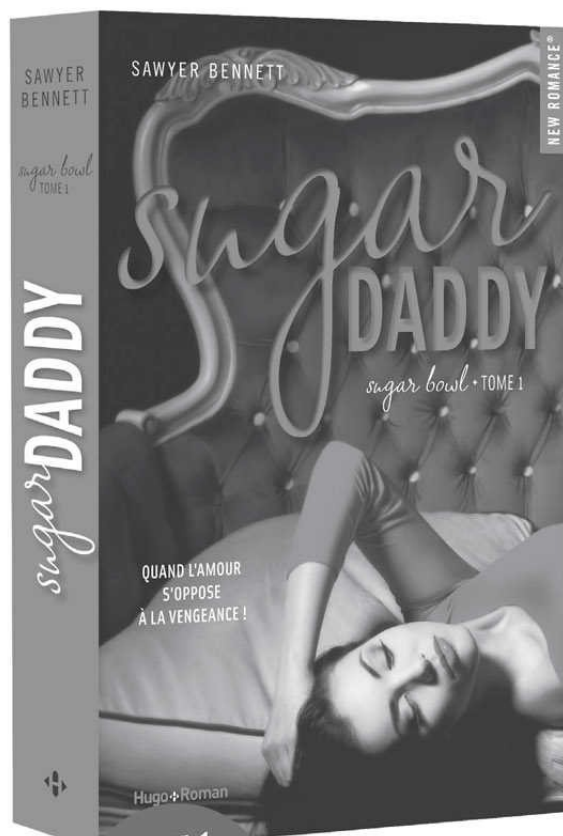
CALDER & Eden



EN LIBRAIRIE
Hugo + Roman

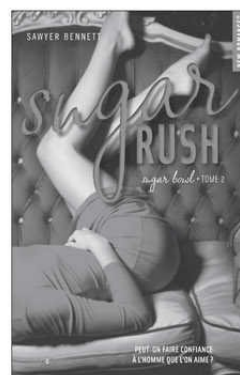
sugar BOWL

SAWYER BENNETT

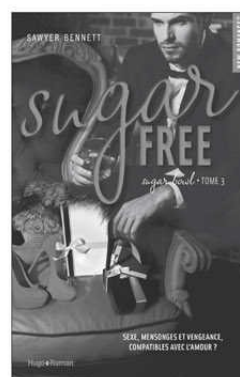


TOME 1
En librairie
le 14 février

Hugo+Roman



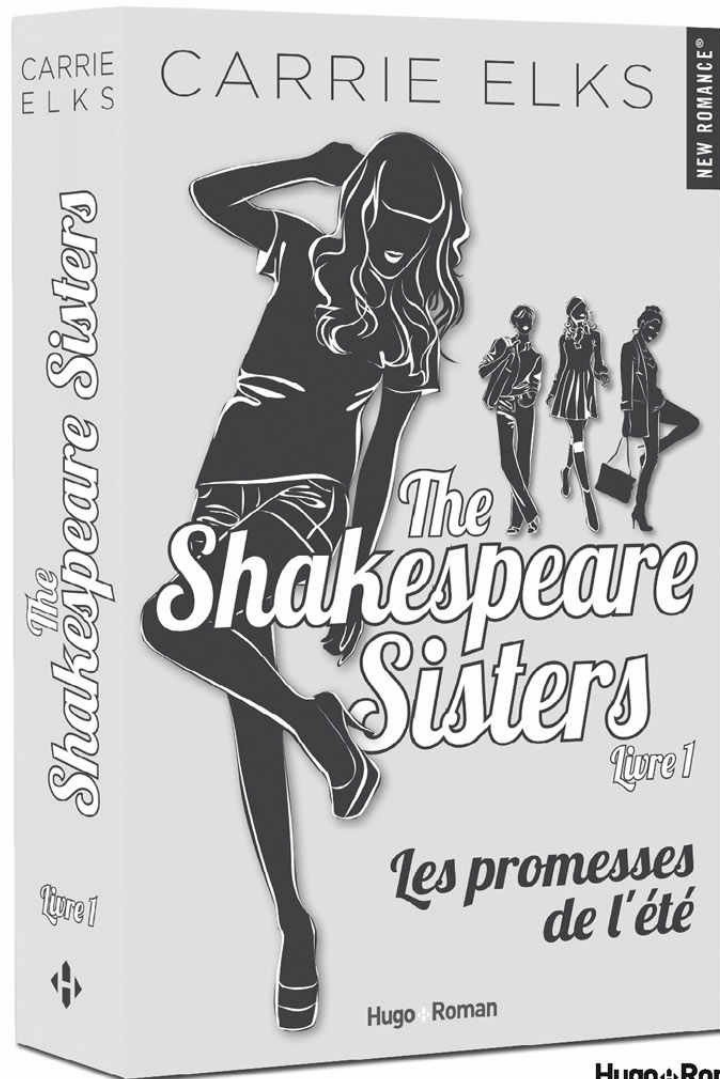
TOME 2
14 mars 2019



TOME 3
11 avril 2019

CARRIE ELKS

The Shakespeare Sisters *Livre 1*



Hugo Roman

C.S. QUILL

49 jours

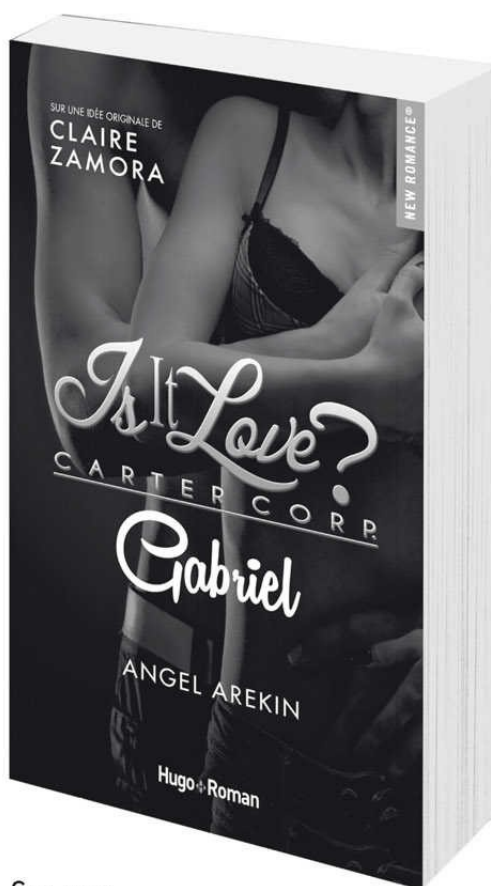
Je compterai pour toi



Hugo & Roman

DÉCOUVREZ LES ROMANCES ADAPTÉES DES JEUX
AUX 40 MILLIONS DE TÉLÉCHARGEMENTS !

Is It Love?



Sur une
idée originale de
CLAIRE ZAMORA

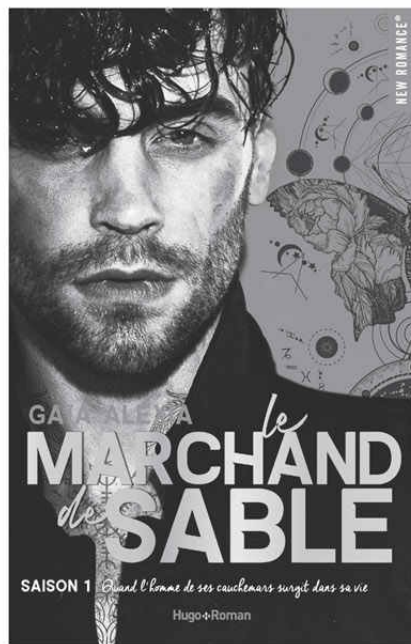


INÉDIT

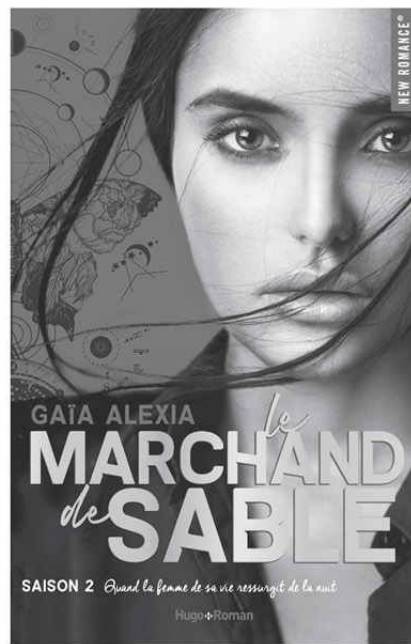
Hugo + Roman

GAÏA ALEXIA

le MARCHAND de SABLE



SAISON 1
En librairie
le 29 mai 2019



SAISON 2
En librairie
le 27 juin 2019

Hugo-Roman



hugonewromance

www.festivalnewromance.fr

www.hugoetcie.fr

Fyctia

DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE
DISPONIBLES GRATUITEMENT !



+ 20.000 SÉRIES ACCESSIBLES GRATUITEMENT



LA POSSIBILITÉ D'ÊTRE REPÉRÉ ET ÉDITÉ



LA PLATEFORME DE BEST-SELLERS :
ADOPTED LOVE, LE CONTRAT, MAKE ME BAD

APPLICATION DISPONIBLE SUR  ET 
WWW.FYCTIA.COM

OceanofPDF.com